





ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

TOME DIX-HUITIÈME.

PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE;

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

PAR L'ABBÉ PRÉVOST:

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

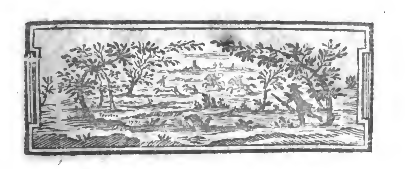


A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

Ce MARDI *matin.*

M'ETANT levée de bonne heure, j'écrivis jufqu'à cet endroit, tandis que madame Jewkes ronfloit dans fon lit, pour fe récompenfer de l'interruption qu'on avoit apportée à fon repos cette nuit-là. J'attendois avec impatience qu'elle fe levât, pour favoir comment fe portoit mon pauvre maître. Elle eft bien heureufe, difois-je, de pouvoir dormir d'un fi bon fomme : je jurerois bien qu'aucun amour, que celui d'elle-même, n'interrompra jamais fon repos. J'étois fracaffée, comme fi l'on m'avoit battue d'importance, &

n'aurois jamais cru pouvoir ſupporter une ſemblable fatigue.

Dès que madame Jewkes fut debout, elle alla voir comment ſe portoit mon maître. Il avoit eu une bonne nuit, & ayant pris la veille, en aſſez grande quantité, du vin de Canarie mêlé de petit lait, il avoit ſué beaucoup, & ſa fièvre en étoit conſidérablement diminuée. Elle lui dit qu'il ne devoit pas être ſurpris, mais qu'elle avoit de bonnes nouvelles à lui annoncer. Il lui demanda ce que c'étoit? Et elle lui apprit ma venue. Eſt-il bien poſſible, s'écria-t-il en ſe levant tout d'un coup ſur ſon lit? Quoi! déjà, reprit-il? Elle eſt de retour d'hier au ſoir, lui dit la Jewkes. Monſieur Colbrand entrant là-deſſus pour s'informer de ſa ſanté, il le fit approcher, & fut enchanté du récit qu'il lui fit de notre voyage, de ma promptitude à revenir, & de l'ardeur que j'avois témoignée de gagner le logis ce ſoir-là. Vraiment, dit-il, je crois que ces jeunes & jolies filles-là réſiſtent mieux à la fatigue que nous autres hommes; mais en vérité elle eſt bien bonne, de m'avoir donné cette marque de l'envie qu'elle a de m'obliger. Je vous prie, madame Jewkes, de prendre grand ſoin de ſa ſanté, & de la laiſſer dormir tout le jour. Elle lui dit qu'il y avoit déjà deux heures que j'étois levée. Demandez-lui, ajouta-t-il, ſi elle veut bien avoir la bonté de

me rendre une visite. Si cela n'est pas de son goût, je me lèverai, & l'irai voir. En vérité, Monsieur, dit la Jewkes, il faut que vous demeuriez couché: je m'en vais lui parler. Au moins, dit mon maître, si elle y a la moindre répugnance, ne l'en pressez pas trop, je vous prie.

La Jewkes vint me trouver, & me rendre compte de tout ceci. Je lui dis que j'irois le voir de tout mon cœur; & en effet, j'en mourois d'impatience, & souffrois beaucoup de l'idée qu'il eût été si mal. Je descendis donc avec la Jewkes. Viendra-t-elle, dit-il à celle-ci dès qu'elle entra? Oui, dit la Jewkes, elle a répondu à la première proposition que je lui en ai faite, qu'elle y viendroit de tout son cœur. L'aimable personne, s'écria-t-il!

O ma chère Pamela, me dit-il, dès qu'il m'apperçut, vous m'avez guéri entièrement. Je suis fâché de vous en marquer ma reconnoissance dans une situation & d'une manière si peu décentes: ne me donnerez-vous pas votre chère main? Je la lui donnai, & il la baisa avec une ardeur incroyable. Monsieur, lui dis-je, vous me faites trop d'honneur: je suis au désespoir que vous soyez si mal. Je ne saurois être mal tant que je suis avec vous, reprit-il. Je suis déjà la santé même.

En vérité, me dit-il en baisant ma main,

vous ne vous repentirez pas de ce trait de bonté; mon cœur en eſt trop rempli pour l'exprimer comme je le devrois. Je ſuis fâché de l'extrême fatigue que vous avez eſſuyée. La vie n'eſt plus vie pour moi ſans vous. Si vous m'aviez refuſé, quoiqu'aſſurément je ne me flattaſſe guère que vous vouluſſiez m'obliger juſques-là, je crois que l'accès de fièvre auroit été bien violent; car elle m'a pris d'une façon fort ſingulière, & je ne ſavois que penſer de moi même; mais à préſent la ſanté va me revenir promptement. Il n'eſt pas néceſſaire, ajouta-t-il en s'adreſſant à la Jewkes, d'envoyer à Stamford chercher le médecin, comme on en étoit convenu hier; car cette aimable enfant eſt mon médecin, auſſi ſûrement que ſon abſence étoit ma maladie.

Il me pria de m'aſſeoir à côté de ſon lit, & me demanda ſi je lui avois fait le plaiſir d'envoyer chercher mon ancien paquet de papiers? Je lui dis qu'oui, & que j'eſpérois qu'on l'apporteroit. C'eſt, dit-il, une double bonté que vous avez eue pour moi.

Je ne voulus pas y reſter long-tems, de peur de troubler ſon repos. Il ſe leva l'après-dînée, & me pria de lui tenir compagnie. Il me parut charmé, tranquille & beaucoup mieux. Je ſuis aſſuré, dit-il à madame Jewkes, qu'après la preuve que ma chère Pamela m'a donnée, par ſon

retour, de l'envie qu'elle a de m'obliger, nous ne faurions mieux faire que de la laiffer en toute liberté : c'eft pourquoi, fi elle a envie de faire un tour de promenade en carroffe, ou dans le jardin, ou en ville, ou quelqu'autre part, qu'on la livre à fon bon plaifir, fans lui demander compte de rien; & faites tout ce qui fera en votre pouvoir pour l'obliger. Elle répondit qu'elle n'avoit garde d'y manquer.

Je vous dirai une chofe, ma chère Pamela, me dit-il, parce que je fais que vous ferez bien-aife de l'entendre, quoique vous n'ayez pas envie de me la demander. J'avois, avant votre départ, fait arrêter Williams, pour le montant de l'obligation que j'ai de lui; car, je ne fais quelle conduite il a tenue; mais il ne put jamais trouver de caution; fi je n'ai aucun nouveau fujet de me plaindre de lui, je pourrai n'en exiger pas le paiement : il eft depuis quelque tems en liberté, & continue fon école; je ne ferois pas fâché cependant que vous ne le viffiez point pour le préfent.

Monfieur, lui dis-je, je ne ferai volontairement rien qui puiffe vous défobliger : je fuis bien-aife qu'il foit en liberté, parce que j'ai été l'occafion de fon défaftre. Je n'ofai en dire davantage, malgré l'envie que j'aurois eue de plaider pour ce pauvre homme, à qui je croyois devoir rendre

par reconnoiſſance autant de ſervices que j'en trouverois l'occaſion. Je ſuis fâchée, ajoutai-je, que miladi Davers, qui vous aime tant, ait pu encourir votre indignation, & qu'il y ait eu des différens entre vous & elle. Je me flatte que ce n'a point été à mon ſujet ? Là-deſſus il tira de la poche de ſa veſte ſon porte-feuille ; car il étoit aſſis en robe-de-chambre, & me dit : Pamela, liſez cette lettre quand vous ſerez dans votre cabinet, & que j'en ſache votre opinion ; elle vous mettra au fait de ce dont il eſt queſtion.

Il ajouta qu'il ſe ſentoit tout d'un coup appeſanti ; qu'il vouloit demeurer au lit, & donner ce jour-là au repos ; & que s'il ſe trouvoit mieux le lendemain matin, il iroit prendre l'air dans ſon carroſſe. Je me retirai auſſi-tôt, & regagnai mon cabinet, où je lus la lettre qu'il avoit bien voulu me mettre entre les mains, & qui étoit conçue en ces termes :

« Mon frère,

» J'entends de vous des choſes qui m'inquiètent fort, & ſur leſquelles il faut abſolument, » ſoit que cela vous plaiſe ou non, que je vous » écrive nettement ma penſée. J'ai eu ici quelques » perſonnes qui m'ont priée de vous parler en ſœur ; » & qui, je ſuis fâchée de le dire, ont votre hon» neur plus à cœur que vous ne l'y avez vous-

» même. Je n'aurois jamais cru qu'un frère à moi
» appartenant, eût pu s'abaisser jusqu'au point
» d'enlever la femme de chambre de feu ma
» mère, & de se perdre dans l'esprit de tous ses
» amis, en l'empêchant d'aller chez les siens.
» Mais lorsque vous refusâtes de laisser entrer la
» drôlesse à mon service, après la mort de ma
» mère, je compris assez par-là que vous ne son-
» giez à rien de bon. J'en ai honte pour vous, je
» vous jure. La fille étoit une bonne & innocente
» créature; mais je crois bien qu'à présent il n'est
» plus question de cela, ou que bientôt il n'en
» sera plus question. Permettez-moi de vous de-
» mander ce que vous entendez par une telle con-
» duite? Vous voulez, ou l'entretenir sur le pied
» de maîtresse, ou en faire votre femme. Si c'est
» le premier, il en est assez de ce genre, sans
» aller ruiner une malheureuse que ma mère ai-
» moit, & qui étoit effectivement une très-bonne
» fille. Vous pouvez en rougir à coup sûr. Quant
» au second cas, j[illegible]ffirmer que vous n'en avez
» pas la pensée: si pourtant vous l'aviez, vous
» seriez infiniment inexcusable. Considérez, mon
» frère, que notre famille n'est pas du jour d'hier,
» qu'elle est aussi ancienne que la meilleure qui sois
» dans le royaume, & que depuis plusieurs siècles,
» on n'y a vu aucun héritier se déshonorer par
» des mésalliances. Vous savez qu'une des meil-

» leures familles de toute la nation a déjà recher-
» ché la vôtre. Je vous permettrois cette folie,
» si vous descendiez de quelque noble d'un jour,
» ou qui ne fût éloigné que d'une génération ou
» deux, de la fange dont vous paroissez si ragoû-
» té. Il faut que vous sachiez que, si vous avez
» le courage de vous abaisser jusques-là, nous
» vous désavouerons à jamais, moi & tous les
» miens; & que je rougirai du titre de votre
» sœur. Il est affreux qu'un chevalier aussi bien
» fait de sa personne que vous, aussi favorisé des
» dons de l'esprit, aussi généralement recherché
» pour son mérite, maître d'un bien si clair &
» si noble, & de sommes si considérables qui
» vous ont été transmises par les meilleurs père
» & mère, avec le sang ancien & pur qui coule
» dans nos veines, aille se jeter à la tête de la
» première créature qu'il rencontre. Ce seroit aussi
» très-mal fait à vous de perdre d'honneur cette
» misérable. Je vous prie donc de la rendre à ses
» parens, & de lui donner cent livres sterling,
» ou quelque chose comme cela, pour contri-
» buer à la rendre heureuse par un mariage avec
» quelqu'honnête garçon de son étoffe. Ce sera
» pour lors agir comme il convient, & le moyen
» aussi d'obliger & d'appaiser

Votre très-chagrine sœur.

P. S.

» Si je vous ai écrit avec tant de vivacité, » considérez, mon frère, que ma tendresse pour » vous, & la honte dont vous vous couvrez vous- » même m'y ont portée. Je souhaite que cette let- » tre fasse sur vous l'effet qu'en attend votre très- » affectionnée sœur

DAVERS.

Voilà, mes très-chers parens, une lettre bien cruelle, & qui montre assez combien les pauvres sont méprisés par les riches & les orgueilleux. Cependant nous étions tous originairement sur le même pied : & plusieurs de ces gens si nobles, & qui font sonner si haut l'ancienneté de leur sang, seroient ravis de l'avoir aussi sain, & en réalité aussi peu corrompu que le nôtre. Il faut bien que ces cœurs hautains ne pensent jamais au peu de tems que dure la vie, & qu'ils ne réfléchissent pas qu'avec toute leur vanité, un tems viendra, & n'est pas loin, où il leur faudra digérer de se voir au niveau de nous : & ce philosophe avoit bien raison, qui, considérant le crâne d'un roi & celui d'un pauvre homme, dit qu'il n'y voyoit point de différence. Ignorent-ils donc que le plus riche prince & le plus pauvre mendiant doivent également comparoître au dernier jour devant un grand & terrible juge, qui ne les distinguera pas selon leurs conditions dans ce monde ; mais qui

pourra bien au contraire les condamner avec d'autant plus de févérité, qu'ils auront négligé un plus grand nombre d'occafions de faire du bien ? Les pauvres gens ! Que leur orgueil me fait pitié ! O dieu ! garde-moi de leur haut rang, fi je ne puis l'avoir qu'au prix d'être toujours entachée de leurs vices, ou coupable d'un mépris fi cruel & fi peu judicieux pour l'humble état qu'ils regardent avec tant de dédain.

D'un autre côté, comment ces gens fi qualifiés favent-ils, même en fuppofant qu'ils puffent prouver en remontant une fucceffion de deux, de trois, ou même de cinq cens ans, parmi leurs ancêtres nobles, qu'alors les premières tiges de ces pauvres familles fi méprifées, qui n'ont pas tenu des regiftres exacts d'une dérogeance affez ordinaire, n'étoient pas d'une date encore plus ancienne ? Ou qui les affurera que dans cent ou deux cens ans d'ici quelques-unes de ces familles du jour d'hier qu'ils vilipendent aujourd'hui, ne feront pas un jour en poffeffion de leurs propres biens, tandis que leurs defcendans feront réduits aux chaumières des premiers, qui peut-être à leur tour (tant eft grande la vanité & l'inftabilité des chofes humaines,) feront parade de leur extraction, & mépriferont celle des autres ?

Ces réflexions fe préfentèrent à mon efprit devenu férieux par l'indifpofition de mon maître,

& par l'orgueilleuſe lettre de l'humble miladi Davers contre la hautaine Pamela. Je dis l'humble miladi Davers, parce qu'elle a pu s'humilier juſqu'à un orgueil ſi petit ; & la hautaine Pamela, parce qu'elle ſe ſent l'ame trop élevée, pour jamais deſcendre ſi bas. Après tout, ſi nous, pauvres mortels, ſavons à peine ce que nous ſommes, nous ſavons beaucoup moins ce que nous ſerons ; & encore une fois, je prie le ciel de me garder de l'orgueil criminel qu'une haute fortune inſpire.

Je me rappelle à cette occaſion les vers ſuivans, où le poëte exprime beaucoup mieux les mêmes penſées.

. . . . . . La ſage providence
A différens eſprits divers talens diſpenſe.
L'eſclave le plus vil, le plus vil artiſan,
Des ſueurs de ſon front nourrit le courtiſan :
Utiles à leur tour, uſant de l'abondance,
Les grands du laboureur ſoulagent l'indigence.
Ah ! ne regardez point l'eſclave avec dédain,
Riches ; prêtez-vous mieux au but du ſouverain.
Votre orgueilleux mépris aux pauvres fait injure :
Ils tiennent comme vous un rang dans la nature ;
Vos travaux & les leurs tendent à même fin :
Ils entrent de concert dans le decret divin ;
Et la mort, abattant le ſceptre & la houlette,
Toujours vient rétablir l'égalité parfaite.

⁂

Ce MERCREDI matin.

MON maître vient de m'envoyer dire que ſon rétabliſſement eſt en ſi bon train, qu'il vouloit faire un tour de promenade dans ſa berline après déjeûner, & qu'il me prioit de lui accorder ma compagnie. J'eſpère que je ſaurai me tenir dans l'humilité, & me comporter comme il faut, ſous le poids de tant de faveurs.

Madame Jewkes eſt la plus obligeante créature du monde; & chacun me traite ici avec autant de reſpect que ſi j'étois l'égale de miladi Davers Mais pourtant, ſi tout ceci n'alloit aboutir qu'au mariage ſuppoſé! Non, cela ne ſe peut; ou, du moins, je veux l'eſpérer. Cependant l'orgueil d'un haut rang, d'un grand nom, de nobles ayeux, & de tout ce qu'il vous plaira, eſt ſi énergiquement mis en jeu dans la lettre de miladi Davers, que je ne ſaurois me promettre un bonheur auſſi grand que les apparences qui me l'annoncent ſont magnifiques. S'il me falloit à préſent déchoir de mes eſpérances, mon ſort ſeroit plus triſte que jamais. Ce nouvel honneur me fera peut-être voir plus clair dans ma condition. Ainſi je me tiendrai prête. Mais je crois que je ne changerai point d'ajuſtement. Si je le fai-

ſois, j'aurois l'air de vouloir rapprocher mon état du ſien : & d'un autre côté, ſi je ne le fais pas, on trouvera peut-être que je lui fais déshonneur. Je crois pourtant que j'ouvrirai le porte-manteau, & que, pour la première fois depuis ma venue ici, je mettrai ma plus belle robe de ſoie. Mais d'un autre côté, ce ſera m'approprier en quelque ſorte les habits auxquels j'avois renoncé ; & je ne ſuis pas abſolument sûre que de nouvelles traverſes ne tomberont pas ſur ma tête. J'irai donc comme me voilà ; car, quoique ſimplement miſe, je ſuis, ſans vanité, propre comme un lapin. Ainſi allons comme nous ſommes, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Madame Jewkes dit pourtant que je devrois me mettre de mon mieux ; mais je lui dis que je crois n'en devoir rien faire. Comme mon maître eſt levé, & qu'il déjeûne, je me haſarderai à deſcendre pour lui demander comment il veut que je ſois.

En vérité, ſes bontés pour moi ne font qu'augmenter à chaque inſtant, &, dieu ſoit loué ! ſa bonne ſanté va le même train. Le charmant viſage qu'il a, en comparaiſon de celui qu'il avoit hier ! J'en bénis dieu d'un grand cœur !

Il ſe leva, vint à moi, me prit par la main, & me fit aſſeoir à côté de lui. Vous alliez parler, mon aimable Pamela, me dit-il ? Que vouliez-vous me dire ? Monſieur, répondis-je un peu

honteuse, je crois que c'est trop d'honneur pour moi d'aller dans le carrosse avec vous. Non, dit-il, ma chère Pamela, le plaisir de votre compagnie sera plus grand que l'honneur de la mienne : ainsi brisez tout-à-fait là-dessus.

Mais, Monsieur, lui dis-je, je vous ferai déshonneur d'aller avec vous dans cet équipage. Vous feriez honneur à un prince, ma belle enfant, me dit ce bon, cet excellent monsieur, & dans cet équipage, & dans tout autre qu'il vous plaira de choisir : vous y êtes si charmante que, si vous ne craignez pas de vous enrhumer avec ce bonnet rond, vous irez tout comme vous voilà. Vous aurez donc la bonté, Monsieur, répliquai-je, d'aller par quelque chemin détourné, afin qu'on ne voye pas que vous faites tant d'honneur à votre domestique. O ma chère enfant! me dit-il, je soupçonne que vous craignez plus les caquets pour vous-même que pour moi. Mais je veux faire évanouir peu-à-peu la surprise du public, & l'accoutumer à regarder ce qui doit bientôt s'ensuivre, comme une chose dûe à ma Pamela.

O le plus aimable & le mieux aimé des hommes! Que penserez-vous à présent, mes chers parens? N'ai-je pas bien fait de revenir ici? Ah! si je pouvois bannir mes craintes sur le mariage supposé, (car tout ceci ne contredit pas encore

cet horrible projet,) je ſerois mille fois trop heureuſe !

Je montai donc de grand cœur dans ma chambre pour prendre mes gants ; & j'y attendis ſes ordres. Ah ! mon cher, mon très-cher monſieur! diſois-je en moi-même comme ſi je lui euſſe parlé, épargnez-moi de grace de nouvelles épreuves, & de nouveaux chagrins ; car je crois en bonne vérité que je n'y réſiſterois jamais.

Enfin, à ma grande ſatisfaction, on vint me dire que mon maître étoit prêt : je deſcendis comme un éclair, & devant tous les domeſtiques, il me donna la main, & m'aida à monter dans le carroſſe comme ſi j'euſſe été une dame ; & puis il y monta lui-même. Madame Jewkes lui recommanda d'éviter avec ſoin de gagner du froid après ſon indiſpoſition ; & j'eus la ſatisfaction d'entendre ſon nouveau cocher dire à un des autres domeſtiques: Voilà, en vérité, un charmant couple! ce ſeroit dommage de les ſéparer. O mes chers parens ! je crains que votre fille n'aille devenir tout-à-fait orgueilleuſe ; mais vous croirez ſurtout que j'ai lieu de me tenir en garde contre l'orgueil, quand vous lirez les particularités dont je vais vous faire le détail.

Il commanda le dîner pour deux heures ; & Abraham, qui a ſuccédé à Jean, monta derrière le carroſſe. Il ordonna à Robert d'aller à petit

train, & me dit qu'il avoit à me parler de sa sœur Davers, & de plusieurs autres choses. Il me baisa un peu trop d'abord en partant, en vérité: & j'avois peur que Robert ne tournât le dos pour regarder à travers la glace de devant, ou que les passans ne nous vissent. Il me tint aussi les discours du monde les plus obligeans.

Je ne doute pas, me dit-il à la fin, que vous n'ayez lu & relu l'impertinente lettre de ma sœur, & que vous ne trouviez, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne lui êtes pas plus obligée que moi. Vous voyez qu'elle m'y donne à entendre que quelques personnes ont été chez elle, qui ne sauroient être que l'officieuse madame Jervis, messieurs Longman & Jonathan; & c'est ce qui me fit prendre la précaution de les congédier..... Je vois, dit-il, que vous allez parler en leur faveur; mais le tems n'est pas encore venu pour vous de le faire, si jamais je le permets.

J'ai, dit-il, prévenu les menaces de ma sœur, en la désavouant pour telle. Dieu sait que j'en ai agi en bon frère avec elle, & qu'en entrant en possession du bien de mon père, je lui ai donné la valeur de trois mille livres sterling, de plus que ce qu'il lui avoit laissé par son testament; & en vérité cette femme-là s'est bien oubliée, en m'écrivant sur le ton colère & insolent dont elle l'a fait; car elle savoit de reste que je ne

l'endurerois

l'endurerois pas. Mais il faut que vous fachiez, Pamela, qu'elle eft outrée de dépit de ce que je ne veux pas accepter un mariage qu'elle m'a propofé avec la fille de milord *** qui, même avec tous fes autres avantages, ne peut en aucune manière être mife en parallèle avec ma Pamela, ni pour la perfonne, ni pour l'efprit, ni pour les talens. Vous voyez cependant, ma chère enfant, combien étoit fondée l'excufe que je vous alléguois de l'orgueil attaché à un haut rang, & de la cenfure du monde, qui, je l'avoue, me tient encore un peu trop au cœur : car une femme ne brille pas dans le public comme un homme ; & le monde n'apperçoit ni vos excellentes qualités ni vos perfections. S'il pouvoit les démêler, les plus févères cenfeurs feroient mes premiers apologiftes. Mais on dira en général : Voilà monfieur un tel, qui, avec une fortune confidérable, vient d'époufer la femme de chambre de fa mère; fans confidérer qu'il n'y a pas une dame dans le royaume qui puiffe l'effacer, ni foutenir avec plus de dignité le rang où je l'élèverai fi je l'époufe : &, ajouta-t-il en me paffant les bras au cou & me rebaifant, je plains auffi ma chère enfant de la part qu'elle aura à cette cenfure ; car il lui faudra repouffer l'orgueil & les mépris de toute la nobleffe qui nous environne. Vous voyez bien que ma fœur Davers ne pourra jamais vous

regarder de bon œil. Les autres dames ne vous rendront pas visite, & avec un mérite infiniment supérieur à tout ce qu'elles en ont ensemble, vous en serez traitée comme une personne indigne de leur attention. Si donc j'épousois ma Pamela, comment la chère enfant s'accommoderoit-elle de tout cela ? Ne seront-ce pas là de grandes mortifications pour mon aimable fille ? Car de mon côté tout ce que j'ai à faire avec mes grands biens, c'est de soutenir effrontément la gageure, d'en railler tout le premier comme autrefois, avec mes camarades de chasse, de jeu de boule & de danse ; d'essuyer leurs impertinences une bonne fois ou deux ; & je vous réponds bien que ma fortune m'attirera toujours assez d'égards de leur part : mais encore une fois, comment ma pauvre enfant fera-t-elle de son côté, avec celles de son sexe ? Car il faudra bien que vous voyiez quelque compagnie. Mon état ne vous permettra pas d'en choisir de trop inférieures à vous : les dames fuiront la vôtre, &, quoique ma femme, continueront à vous traiter comme la femme de chambre de ma mère. Que dit ma chère fille à tout cela ?

Vous devinez assez, mes chers parens, combien je devois être transportée de sentimens si pleins de bonté, de générosité, & de condescendance. Il me sembloit que j'étois environnée de

concerts céleſtes; & chaque mot qui ſortoit de ſa bouche étoit pour moi plus doux que le miel d'*Hybla*. Ah! Monſieur, lui dis-je, quelle indulgence! quelle bonté inexprimable! La pauvre Pamela a bien d'autres combats à ſoutenir & une difficulté bien plus importante à vaincre.

Et quelle peut être cette difficulté, reprit-il avec quelque ſorte d'impatience? Songez, Pamela, que je n'ai plus de doutes à vous pardonner. Auſſi n'en ai-je plus moi-même, lui dis-je, ni n'en puis avoir déſormais : ma difficulté eſt de ſavoir comment je pourrai mériter & ſoutenir le poids de toutes vos faveurs. Chère enfant, me dit-il en me ſerrant tendrement entre ſes bras; je craignois que vous ne me miſſiez encore en colère; mais cela n'arrivera pas, car je vois que vous avez un cœur reconnoiſſant, & ce retour plein de douceur & de bonté dont vous payez le cruel traitement que vous avez reçu dans ma maiſon; traitement qui devoit vous la faire déteſter, m'a fait prendre la réſolution de vous pardonner tout, excepté les doutes que vous pourriez avoir ſur ma probité, dans un tems où je répands mon ame devant vous avec l'ardeur la plus ſincère & la plus tendre.

Mais, mon cher Monſieur, lui dis-je, ce qui me touchera plus que tout, ce feront les railleries amères que vous aurez à eſſuyer perſonnel-

lement, pour vous être abaissé jusques-là. Car pour moi, vu la petitesse de ma condition, & mon peu de mérite, les mépris mêmes & les réflexions des dames me feront honneur ; & j'aurai l'orgueil de mettre plus de la moitié de leur mauvais vouloir sur le compte de l'envie qu'elles porront à ma félicité. Si je puis, par tout le respect imaginable, & par la plus prompte obéissance, avoir le plaisir de vous être agréable, je me croirai toujours trop heureuse, quoi que le monde en puisse dire.

Vous êtes bien bonne, me dit-il, ma chère enfant : mais comment remplirez-vous votre tems quand vous n'aurez point de visites à rendre ou à recevoir, quand vous ne ferez d'aucune partie de plaisir, quand vous n'aurez point de table de jeu pour passer vos soirées d'hiver, ou même, comme c'est le goût d'aujourd'hui, la moitié des jours d'hiver & d'été ? Vous avez joué fort souvent avec ma mère ; ainsi vous savez vous tirer du jeu comme des autres divertissemens : & je vous assure, ma chère fille, que je n'exigerai jamais que vous vous priviez des amusemens auxquels ma femme pourroit s'attendre, si j'épousois une dame de la première qualité.

Ah ! Monsieur, lui dis-je, vous êtes plein de bonté pour moi ; & je m'en sens accablée. Mais, croyez-vous que, dans une maison comme la

vôtre, celle à qui vous ferez l'honneur de l'en rendre maîtreſſe, n'y trouvera pas à employer utilement ſon tems, ſans aller chercher des occupations ailleurs ?

Premièrement, Monſieur, ſi vous me le permettez, j'entrerai dans certaines branches d'économie de famille, qui ne ſeront pas au-deſſous du rang auquel j'aurai le bonheur d'être élevée, s'il y en a de cette eſpèce; & j'eſpère que je le ferai ſans m'attirer la haine d'aucun honnête domeſtique.

En ſecond lieu, je vous ſoulagerai d'autant de détails domeſtiques qu'il me ſera poſſible, quand je vous aurai convaincu que vous pouvez me les confier; & vous ſavez, Monſieur, que feu ma bonne maîtreſſe avoit fait de moi ſon tréſorier, ſon aumônier & ſon factoton.

D'un autre côté, s'il faut que je rende ou reçoive des viſites, & que les dames ne veuillent pas me faire cet honneur-là, ou qu'elles ne me le faſſent que de tems à autre; je recevrai, ſi vous voulez bien me le permettre, & rendrai des viſites aux pauvres malades des environs: je ſoulagerai leurs beſoins & leurs néceſſités dans les petites choſes qui leur ſeront utiles, ſans vous porter aucun préjudice, & qui vous attireront de leur part des bénédictions & des prières pour votre ſanté & votre bien-être.

J'aiderai encore comme ci-devant à votre femme de charge à faire des gelées, des confitures sèches & liquides, des marmelades & des cordiaux, à préparer toutes les provisions de garde pour l'usage de la famille, & à faire tout votre fin linge, & le mien.

Si quelquefois vous avez la bonté de m'accorder votre compagnie, je ferai avec vous un tour de promenade en carrosse; & quand vous reviendrez de vos divertissemens, ou de la chasse, ou de tout autre endroit où il vous plaira d'aller, j'aurai la satisfaction de vous recevoir avec tous les mouvemens de respect & de joie imaginables: en votre absence, je compterai chaque instant jusqu'à votre retour, & peut-être que de tems à autre vous m'accorderez votre agréable conversation durant une ou deux de ces heures que je regarderai comme les plus douces de ma vie, & où vous aurez l'indulgence d'écouter toutes les tendres folies qu'un cœur plein de vos bontés pourra m'inspirer dans ses épanchemens.

Le tems du déjeûner, les préparatifs du dîner, où il s'agira quelquefois de recevoir vos amis choisis, & la compagnie, sinon de dames, au moins de messieurs que vous amènerez avec vous, sans compter les soupers, rempliront très-utilement la meilleure partie du jour.

D'ailleurs, Monsieur, quelque dame d'un bon

caractère pourra bien me venir voir de tems en tems; & s'il m'en vient, j'espère me comporter de manière à n'augmenter pas le blâme que vous vous serez attiré : j'userai alors de toute la circonspection & de toute la discrétion imaginable; & je porterai l'humilité aussi loin qu'il me sera possible, sans compromettre votre honneur.

Il est vrai que je puis jouer tous les jeux de cartes que notre sexe aime : mais je n'en ai pas la fureur, & n'en aurai jamais envie, qu'autant que cela pourra encourager à venir ici les dames que vous seriez fâché qui s'en abstinssent, faute d'y trouver un amusement auquel elles sont accoutumées.

Si j'ai quelques instans de loisir, la musique, que ma digne maîtresse m'a apprise, pourra les remplir.

Et puis, Monsieur, vous savez que j'aime à lire & à griffonner; & quoique je ne puisse désormais faire le dernier, que pour des comptes de famille entre les domestiques & moi, ou entre moi & vous-même, la lecture est pour moi un plaisir que je ne me refuserois pas aux heures convenables, pour la meilleure compagnie du monde, excepté la vôtre. Elle pourra encore me polir l'esprit, & me rendre plus digne de votre compagnie & de votre conversation : & les explications que vous aurez la bonté de me donner

de ce que je n'entendrai pas, me la rendront à la fois une occupation délicieuse, & une instruction solide.

Mais, Monsieur, il y a une chose que je devrois bien ne pas oublier, parce qu'elle doit passer avant toute autre. J'espère que mon devoir envers dieu occupera toujours une bonne partie de mon tems, en actions de graces pour sa souveraine bonté envers moi, & en prières pour vous & pour moi-même : pour vous, Monsieur, que je prierai dieu de bénir, en récompense de votre extrême condescendance à mon égard : pour moi-même, afin que dieu me rende capable de remplir mon devoir de femme, & de lui marquer ma gratitude pour tous les biens que je recevrai des mains de sa providence, à l'aide de votre générosité.

Croyez-vous, Monsieur, qu'avec tout cela, je puisse être embarrassée des moyens d'employer mon tems ? Mais comme je sais que, si j'ai le bonheur d'être à vous, chaque marque de mépris qu'on me témoignera, rejaillira en quelque sorte sur votre personne, je vous prierai de ne pas m'équiper magnifiquement ; mais de permettre que je sois aussi simplement ajustée que cela se pourra sans vous faire honte, & sans déroger à l'honneur que j'aurai de porter votre digne nom : car je ne sais que trop, Monsieur, que rien n'ex-

cite plus l'envie de celles de mon sexe, que de voir une personne l'emporter sur elles en fait d'équipage & d'ajustement; & cela m'attireroit mille impertinentes épithètes de leur part.

Je m'arrêtai là; car j'avois déjà suffisamment jasé. Pourquoi ma chère Pamela s'arrête-t-elle, me dit-il en me serrant contre lui? Que ne continue-t-elle son discours? Je pourrois l'écouter tout le jour. Vous dirigerez vous-même vos propres plaisirs, ajouta-t-il, & l'emploi de votre tems, dont vous faites un choix si aimable: & de cette manière, quelques-unes de mes mauvaises actions seront expiées par votre conduite exemplaire, & dieu me bénira pour l'amour de vous.

Avec quel plaisir ne me faites-vous pas savourer cet avant-goût de ma félicité, me dit-il tout transporté! Je vais maintenant défier l'impertinence des gens les plus avides du plaisir de censurer, & les envoyer apprendre l'excellence de votre caractère, & l'excès de mon bonheur, avant que de permettre à leurs bouches profanes de prononcer sur mes actions & sur votre mérite. Permettez-moi, ma chère Pamela, de me flatter ici de l'espérance d'un amusement encore plus doux, dont votre modestie n'a rien voulu m'insinuer, & sur lequel, de peur que votre délicatesse ne me soupçonne de déroger à la pu-

reté de mes bonnes intentions, je me contenterai de dire en paſſant, que j'eſpère qu'à tant d'occupations il s'en joindra une autre, qui me fera penſer à perpétuer à la fois mon bonheur & ma famille, dont je ſuis preſque le ſeul héritier.

Je penſe que je rougis, quoique je ne puſſe être choquée de la manière charmante & décente avec laquelle il inſinuoit cette eſpérance éloignée. Mais jugez auſſi combien mon cœur étoit touché de tout ce qu'il me diſoit.

Il eut la bonté d'ajouter une autre réflexion toute charmante, qui me montra la noble ſincérité de ſes bonnes intentions. Je vous avoue, ma Pamela, me dit-il, que je vous aime avec une pureté que je n'ai jamais connue de ma vie: c'eſt un feu qui m'étoit abſolument étranger, & que je commençai à ſentir pour vous dans le jardin; quoique, par des doutes hors de ſaiſon, vous euſſiez pincé le bouton prêt d'éclore, lorſqu'il étoit encore trop tendre pour réſiſter à la biſe du mépris & de la négligence. Oui, l'heure délicieuſe de converſation que j'ai préſentement avec vous, m'a déjà cauſé plus de joie & de contentement, que toutes les agitations criminelles de ma première paſſion, quand même elle eût été ſatisfaite, ne m'en ont, ni ne m'en auroient jamais pu procurer.

Ah! Monſieur, lui dis-je, n'attendez pas de

la pauvre Pamela des termes qui répondent à de ſi généreuſes proteſtations. C'eſt bien à préſent que je vois que vous avez les moyens auſſi-bien que la volonté de me lier à vous d'une obligation éternelle. Que je me tiendrai heureuſe, ſi, quoiqu'incapable de mériter cet excès de condeſcendance & de bonté, je puis au moins vous montrer que je n'en ſuis pas tout-à-fait indigne! Je ne puis vous garantir qu'un cœur reconnoiſſant : mais ſi jamais je vous donne volontairement ſujet de vous dégoûter de moi, (car vous pardonnerez généreuſement des fautes involontaires,) puiſſé-je me voir bannie de votre maiſon & de votre cœur, & auſſi parfaitement répudiée, que ſi la loi m'avoit ſéparée de vous pour jamais!

Mais, Monſieur, continuai-je, quelque mal que je priſſe mon tems, lorſque je me conduiſis ainſi dans le jardin, j'oſe me flatter que ſi vous m'aviez écoutée pour lors, vous auriez pardonné mon imprudence, & ſeriez convenu que j'avois quelque ſujet de vous craindre, & de me ſouhaiter avec mes pauvres parens. Je dis ceci d'autant plus volontiers, que je ne voudrois pas que vous me cruſſiez capable de payer votre bonté d'inſolence, ou d'affecter une ſotte ingratitude, lorſque vous me témoigniez tant de tendreſſe.

En vérité, Pamela, me dit-il, vous me donnâtes alors bien du chagrin : car je vous aime trop,

pour n'être pas jaloux de l'ombre de votre indifférence pour moi, ou de la plus légère préférence que vous pourriez paroître donner à un autre, ſans en excepter vos parens mêmes. Ce fut ce qui me porta à ne vouloir pas vous entendre ; car je n'avois pas encore ſurmonté ma répugnance pour le mariage ; & comme vous ſavez, un rien fait pencher une balance en équilibre. Vous voyez cependant que, quoique j'aie pu me ſéparer de vous, pendant que ma colère duroit, le reſpect que je venois de témoigner pour votre vertu, me fit néanmoins prendre la réſolution de ne rien attenter contr'elle. Vous avez vu auſſi, que le rude combat que je ſoutins, lorſque je commençai à réfléchir & à lire votre pathétique journal, entre le déſir de vous rappeler, & le doute où j'étois que vous vouluſſiez revenir, (car j'étois abſolument réſolu de ne pas vous y forcer,) avoit penſé me coûter une cruelle maladie : mais votre retour prompt & obligeant a banni toutes mes craintes, en me faiſant eſpérer que je ne vous ſuis pas indifférent ; & vous voyez avec quelle promptitude votre préſence a fait évanouir mon indiſpoſition.

J'en bénis dieu, lui dis-je ; mais puiſque vous avez la bonté de m'encourager, & de ne pas mépriſer ma foibleſſe, je vous avouerai que je ſouffris plus que je ne me le ſerois imaginé, avant que de l'avoir expérimenté, en me voyant bannie de vo-

tre présence avec tant de colère. J'y fus d'autant plus sensible, que j'entendis la généreuse réponse que vous fîtes en ma faveur à la méchante Jewkes, au moment que je partis de chez vous : car cela réveilla tout mon respect pour vous; & vous vîtes bien, Monsieur, que, toute transportée, je ne pus m'empêcher de me présenter encore brusquement devant vous, & de reconnoître à vos genoux votre extrême bonté pour moi. Il est vrai, dit-il, ma chère Pamela, que nous nous sommes suffisamment tourmentés l'un & l'autre : la seule consolation qui nous en peut revenir, sera d'y réfléchir de sang-froid & avec plaisir, quand toutes ces bourasques seront dissipées, comme j'espère qu'elles le sont à présent, & lorsque, sûrs de l'estime l'un de l'autre, nous nous rappellerons par quelle gradation extraordinaire nous serons montés au faîte de la félicité à laquelle j'espère que nous arriverons bientôt.

Apprenez-moi cependant, ajouta mon bon maître, ce que ma chère fille m'auroit dit pour sa justification, si je m'étois livré au danger de l'entendre sur ses craintes & sur ce qui lui faisoit souhaiter de s'éloigner de moi, au moment que je venois de lui montrer ma passion pour elle, d'une manière que je croyois devoir lui plaire, & contenter sa vertu.

Là-dessus, je tirai de ma poche la lettre de

la bohémienne : mais, avant que de la lui montrer : J'ai, lui dis-je, à vous faire voir une lettre, que je crois que vous avouerez avoir dû me donner beaucoup d'inquiétude : mais avant toutes choses, comme je n'en connois pas l'auteur, & que l'écriture en paroît contrefaite, j'aurois à vous demander en grace, si vous devinez qui c'est, (ce que je ne saurois faire,) de ne lui en marquer aucun ressentiment, parce qu'elle n'a été écrite, selon toute apparence, que dans la vue de me rendre service.

Il la prit, & la lut : & la voyant signée, *quelqu'un :* oui, oui, dit-il, elle vient bien sûrement de *quelqu'un*, & toute déguisée qu'est la main, je connois l'écrivain. Ne voyez-vous pas par le port de quelques-unes de ces lettres, & par une petite touche d'écriture de secrétaire, répandue en divers endroits, sur-tout dans ce *C* & cette *R*, que c'est la main d'une personne élevée à la chicane ? C'est, dit-il, celle du vieux Longman ; l'officieux coquin qu'il est ! Aussi ai-je fini avec lui. Monsieur, lui dis-je, je suis tellement comblée de vos faveurs, qu'il y auroit de l'audace à moi de prétendre plaider pour quelqu'un contre qui vous seriez en colère : cependant, Monsieur, comme il n'a encouru votre indignation que pour l'amour de moi, & non par aucun autre manque de respect ou de déférence, je souhaiterois..... mais je n'ose en dire davantage.

Mais, quant à la lettre, reprit-il, & à l'avertissement qu'elle contient, dites-moi, je vous prie, Pamela, quand l'avez-vous reçue? Le vendredi que vous allâtes à la noce à Stamford. Comment, ajouta-t-il, a-t-on pu vous la faire tenir à l'insu de madame Jewkes, puisque je lui avois enjoint si étroitement de vous accompagner, & que vous m'aviez promis que vous ne rechercheriez pas les moyens d'entretenir une semblable correspondance? Car lorsque je partis pour Stamford, je savois par un avis particulier, qu'on essaieroit de vous voir, & de vous faire remettre une lettre par quelqu'un, si on ne pouvoit vous délivrer; mais je n'étois pas certain de quel côté cette lettre viendroit, ayant également à soupçonner ma sœur Davers, madame Jervis, monsieur Longman, Jean Arnold & votre père. Et comme je ne faisois plus que combattre avec moi-même, pour savoir si j'écouterois les vues honorables que j'avois pour vous, ou si je vous mettrois en liberté de retourner chez vos parens, pour éviter le danger où je me sentois de prendre le premier parti, (car j'étois absolument résolu de ne plus vous blesser, non pas même vos oreilles, par aucune proposition d'une autre nature,) ce fut la raison pour laquelle je vous priai de permettre que madame Jewkes vous gardât de si près jusqu'à mon retour, tems auquel je pensois

que j'aurois enfin décidé entre mon orgueil & ma tendresse.

Ceci, lui dis-je, Monsieur, me met bien au fait de la conduite que vous tîntes, & de ce que vous nous dites alors à la Jewkes & à moi; & je vois de plus en plus combien je dois me reposer sur votre bonté & votre générosité. Aussi vous dirai-je tout. Là-dessus je lui racontai l'affaire de la bohémienne, comment elle avoit mis la lettre parmi l'herbe détachée de terre, & le reste. L'homme, me dit-il alors, qui s'imagine que mille dragons suffiront pour garder une femme, contre son inclination, trouvera bientôt qu'ils ne suffisent pas: elle saura mettre dans son parti les pavés des rues & l'herbe des champs, & les faire servir à entretenir ses intelligences. Je vois bien, dit-il, que, si le cœur n'est pas de la partie, il est à peine assez de verroux pour captiver le corps. Vous venez de me faire un fort joli récit, & comme vous ne m'avez jamais donné lieu de soupçonner votre véracité, même dans vos plus rudes épreuves, je ne révoque nullement en doute la vérité de ce détail; & je veux à mon tour vous donner une preuve de ma sincérité, que vous ne pourrez vous empêcher de trouver convaincante.

Je vous dirai donc, ma chère Pamela, tant ce vieux coquin de *quelqu'un* étoit bien au fait, que j'avois actuellement formé un semblable dessein;

que

que le jour étoit pris pour la venue du même original qui est dépeint dans cette lettre; & que j'avois imaginé qu'il ne liroit qu'une partie de la cérémonie dans ma chambre, pour vous tromper le moins qu'il seroit possible. De cette manière j'espérois de vous avoir à moi, sur un pied qui pour lors m'auroit été beaucoup plus agréable qu'un mariage effectif. Je ne voulois pas non plus vous donner trop tôt la mortification de vous détromper : de sorte que nous aurions pu vivre des années entières en très-bonne intelligence; & j'aurois en même-tems été le maître d'annuller ou de confirmer ce mariage, selon que bon m'auroit semblé.

Ah! Monsieur, m'écriai-je, la respiration me manque de l'idée du danger que j'ai couru. Mais, quel bon ange a pu prévenir l'exécution d'une trame si bien ourdie?

Votre bon ange, ma Pamela, me dit-il; car lorsque je vins à considérer que cela vous auroit rendue misérable, sans me rendre heureux; que si vous fussiez devenue mère, il m'auroit été possible de légitimer l'enfant, au cas que j'eusse voulu le faire héritier de mes biens; que je suis presque le dernier de ma famille, & que la plus grande partie de ce que je possède reviendroit de nécessité à une famille étrangère, composée de personnes sans mérite, & qui me déplaisent, quoi-

que je puſſe en ce cas avoir des enfans vraiment iſſus de moi ; quand je vins à conſidérer encore votre vertu ſans reproche, les dangers & les aſſauts que vous aviez ſoutenus de ma part, l'abîme de chagrin dans lequel je vous aurois plongée, uniquement parce que vous étiez belle & ſage, & que ces qualités m'avoient rendu paſſionné pour vous ; quand enfin je vins à réfléchir ſur votre prudence & votre véracité tant de fois éprouvées ; je pris la réſolution, quoique certain de l'exécution de ce dernier projet, de me vaincre moi-même, &, quelques combats que j'euſſe à ſoutenir contre ma tendreſſe, de me ſéparer de vous, plutôt que de vous trahir par un ſi noir attentat. D'ailleurs, ajouta-t-il, je me ſouviens d'avoir déclamé hautement contre une action de ce genre, qu'on avoit attribuée à un des premiers hommes que nous euſſions dans la robe, & qui devint enſuite un des premiers du royaume : je ſongeai que ce ne ſeroit que marcher ſur les traces d'autrui ; & comme j'étois aſſuré qu'il en avoit eu du chagrin, quand il étoit venu à réfléchir ſur ſon action, mon ſot orgueil en fut un peu piqué, parce qu'ayant à donner à gauche, je ne voulois, pour ainſi dire, être l'original que de moi-même. Toutes ces conſidérations me déterminèrent à renoncer à ce projet, & j'envoyai dire à mon homme, que j'avois penſé plus mûrement à la choſe, &

que je le priois de ne pas venir, qu'il n'eût de plus amples instructions de ma part. Je m'imagine que pendant cette incertitude, quelques-uns de vos confédérés (car nous avions tous deux des donneurs d'avis, votre vertu & votre mérite vous ayant concilié des partisans & des amis fidelles, ce que mon argent & mes promesses m'avoient à peine procuré,) l'ont appris d'une manière ou d'une autre, & vous en ont informée. Ce secours auroit pu vous venir trop tard, si votre ange blanc ne l'avoit pas emporté sur mon ange noir, & s'il ne m'avoit pas inspiré la résolution d'abandonner mon projet, lorsqu'il alloit être exécuté. J'avoue cependant que, vu la façon singulière dont cet avis vous étoit donné, de semblables apparences ne justifioient que trop bien vos appréhensions : la seule chose où je vous trouve blâmable, c'est que, quoique je fusse résolu de ne pas écouter vos excuses, vous auriez pu cependant, avec le talent d'écrire que vous avez, m'éclaircir ce point de votre conduite : oui, chère Pamela, quand j'aurois appris combien vous aviez été fondée à ralentir & même éteindre un feu naissant, prêt à se manifester d'une manière honorable, je ne l'aurois pas regardé, comme il étoit assez naturel que je le fisse, d'un côté, comme une insulte faite hors de saison à ma tendresse pour vous ; & de l'autre, comme une délicatesse ridicule, ou, ce

que je craignois, & devois craindre plus que toute autre chose, comme un effet de votre prévention en faveur d'un autre. Par-là vous nous auriez sauvé beaucoup de tourmens, à moi d'esprit, & à vous de cœur.

Et à moi d'esprit aussi, en vérité, lui dis-je; ce que je ne pouvois mieux vous prouver, que par la promptitude avec laquelle j'obéis quand vous me rappelâtes chez vous.

Ah! ma chère Pamela, me dit-il en m'embrassant, c'est cette action obligeante, c'est cette obéissance pleine de bonté, qui m'a lié à vous d'un amour éternel, & qui me fait répandre aujourd'hui mon ame toute entière dans votre sein, avec cette confiance sans réserve.

Je lui dis que mon prompt retour chez lui étoit d'autant moins méritoire, que je m'y étois sentie entraînée par un mouvement irrésistible, auquel je n'aurois pu me refuser, quand même je l'aurois voulu.

En vérité, reprit-il en me faisant l'honneur de me baiser la main, ce que vous me dites est bien satisfaisant, si j'en puis augurer que la douce inclination de ma chère Pamela pour son persécuteur a été le plus puissant motif de son retour. Je mets à si haut prix un amour volontaire dans la personne qu'on veut épouser, que la prudence & l'intérêt me paroissent mériter à peine d'être

nommés en comparaison. Mais, ma chère enfant, quand je vous dis avec toute la pureté de cœur imaginable, que dans la cérémonie qui, dieu aidant, ne tardera pas à nous unir, il est impossible qu'aucun motif d'intérêt me porte, & que je ne saurois y en avoir d'autre que celui de l'amour, du véritable amour, pouvez-vous en répondant à ce sentiment, me dire avec sincérité que, si je n'étois pas ce que je suis, vous pourriez, malgré ce qui s'est passé entre nous, me préférer à tout ce que vous connoissez d'hommes dans le monde? Pourquoi, lui dis-je, votre Pamela, comblée de vos faveurs au point qu'elle l'est, refuseroit-elle de répondre à cette charmante question? Tout cruel que vous me paroissiez, toutes dangereuses qu'étoient vos vues pour mon honneur, vous êtes, Monsieur, le seul homme vivant pour qui j'aie cessé d'être indifférente : avant de bien démêler au fond de mon ame ce que je rougis à présent de nommer, il m'étoit impossible de vous haïr, ou de vous souhaiter du mal, quoique j'eusse une sincère horreur pour vos attentats, & que je les détestasse de toute mon ame.

Je suis content, ma chère Pamela, me dit-il : je n'ai plus besoin de voir les papiers pour le renvoi desquels vous avez eu la bonté d'écrire à votre père. Je les verrai pourtant, ajouta-t-il en se reprenant, pour y admirer la manière charmante

dont vous ſavez exprimer vos ſentimens par écrit, & pour y voir la chaîne entière des maux que je vous ai faits, afin de mieux connoître ſi les égards que j'aurai déſormais pour vous juſqu'au tombeau, pourront ſuffire à vous en récompenſer.

Voilà, mes chers parens, la manière dont votre heureuſe fille fut comblée des faveurs de ſon généreux maître. Cette douce converſation me parut contrebalancer amplement tous les maux qu'il m'avoit faits. Il me dit encore mille choſes tendres, qu'il ſeroit trop long de vous écrire, quoiqu'elles ne puiſſent jamais ſortir de mon ſouvenir. Quelles actions de graces ne rendis-je pas à dieu? J'eſpère que je le bénirai ſans ceſſe, pour tant de faveurs non méritées qu'il verſe ſur ſa ſervante. L'heureux changement que celui de mon ſort! Et qui ſait ſi mon généreux & tendre maître, voyant que je n'en ſuis pas tout-à-fait indigne, ne me mettra pas en pouvoir de répandre autour de moi, ſans lui faire tort, les heureuſes influences attachées à la condition où ſa bonté va m'élever? Ce ſera ſur-tout une double bénédiction pour moi, ſi je puis ſeulement m'acquitter de la centième partie de ce que je dois à d'auſſi bons parens que les miens, dont les pieuſes inſtructions & les bons exemples ont été, après dieu, les inſtrumens de mon bonheur pré-

ſent, & de celui que j'ai lieu de me promettre pour l'avenir. O quels épanouiſſemens de joie ces magnifiques eſpérances & ce charmant point de vue ne me font-ils pas reſſentir! C'en eſt plus que je n'en puis ſoutenir: je veux réfléchir à longs traits ſur toutes ces choſes, pour admirer & bénir la bonté de cette providence qui par tant de divers détours, a ſu me faire marcher dans les ſentiers de l'innocence, & m'a ſi libéralement récompenſée de ce qu'elle-même m'a donné la force d'exécuter. Gloire en ſoit à jamais rendue à dieu ſeul, par celle qu'il a miſe dans cet état de raviſſement, par votre heureuſe Pamela!

Je vais maintenant reprendre le fil de mon agréable récit.

Comme notre promenade étoit finie, & que le carroſſe prenoit le chemin du logis: Par tout ce qui s'eſt paſſé entre nous dans cette agréable converſation, me dit-il, ma Pamela voit & croit ſans doute que déſormais ſa vertu n'a plus d'aſſauts à ſoutenir de ma part: mais ſa patience & ſon humilité auront peut-être encore quelques légères épreuves à eſſuyer: car j'ai, aux inſtantes importunités de miladi Darnford & de ſes filles, promis de leur faire voir mon aimable enfant; & je veux pour cet effet les avoir tous avec miladi Jones, & la famille de madame Péters, à dîner chez moi un de ces jours. Et comme je

crois que, pour le préfent, vous ne vous foucieriez pas extrêmement de faire en cette occafion l'ornement de la table, jufqu'à ce que vous puiffiez le faire de plein droit, je ferois charmé que vous ne refufaffiez point de defcendre, fi je venois à vous en prier : car je voudrois bien, ajouta ce cher maître, que pour préambule de nos noces, (ah! que ce mot me paroît doux!) toute cette nobleffe eût bonne opinion de votre mérite : la vue de votre perfonne & de vos charmantes manières, fera plus que fuffifante pour cela. De cette façon, je préparerai peu à peu mes voifins à ce qui doit fuivre : je les ai déjà mis au fait de votre caractère, & leur admiration n'attend que vous.

Monfieur, répondis-je, après tout ce qui s'eft paffé, je ferois indigne de vos bontés, fi je pouvois héfiter à dire que je ne faurois avoir d'autre volonté que la vôtre. Quelqu'embarraffée que je puiffe être dans une compagnie de cet ordre, le poids de vos faveurs l'emportera fur le fentiment de mon peu de mérite, & fur la crainte des obfervations qu'on pourra faire ; & j'obéirai fans fcrupule.

Je vous fuis obligé, ma Pamela, me dit-il, & je vous prie de ne vous ajufter que comme vous voilà : car comme ils font informés de votre condition, & que je leur ai fait l'hiftoire de l'ajuf-

tement que vous portez aujourd'hui, & leur ai appris à quelle occasion vous l'avez, une des jeunes demoiselles a prié en grace qu'on pût vous voir justement comme vous êtes. La chose me fera d'autant plus de plaisir, qu'ils verront que vous n'êtes redevable à votre équipage d'aucun de vos agrémens, & qu'avec les seules graces naïves que vous tenez de la nature, vous paroissez beaucoup plus aimable, que ne le sont les plus grandes dames, avec tout l'éclat de la parure & des diamans.

Ah! Monsieur, lui dis-je, votre bonté voit la pauvre Pamela dans un jour bien supérieur à son mérite. Mais vous ne devez pas vous attendre que d'autres, & les dames sur-tout, me verront d'un œil aussi favorable. Néanmoins, je serai toujours ravie de garder cet humble équipage, jusqu'à ce que, pour l'amour de vous-même, vous m'ordonniez d'en changer: car j'espère que je mettrai toujours ma plus grande gloire dans vos bontés : d'ailleurs, je serai charmée de montrer à tout le monde, que, par rapport à mon bonheur dans cette vie, je suis entièrement l'ouvrage de votre générosité, & de faire voir de quelle petite condition il vous a plu de m'élever à des honneurs que les plus grandes dames seroient ravies de posséder.

Admirable fille, me dit-il, excellente Pamela, tes sentimens sont assurément supérieurs à ceux

de tout ton ſexe. J'aurois pu m'adreſſer à mille belles femmes; mais jamais aucune n'auroit mérité mon admiration comme toi.

Comme je ne vous répète des diſcours ſi obligeans, que parce qu'ils ſont les effets de la bonté de mon maître, & que je ſuis bien éloignée d'avoir la préſomption de m'en croire aucunement digne, j'eſpère auſſi, mes chers parens, que vous ne l'attribuerez pas à ma vanité: car je puis vous aſſurer que je me crois d'autant plus obligée à l'humilité, que je ſens qu'on a plus de bonté pour moi. C'eſt dans tous les ſens manquer de richeſſes, que de recevoir des faveurs qu'on ne ſauroit payer; comme c'eſt le propre d'une ame riche en vertu, de pouvoir les diſpenſer, ſans en attendre ou en déſirer de retour. C'eſt d'un côté l'état de la créature humaine, comparé de l'autre au créateur: on peut donc dire de ceux qui ſont dans ce dernier cas, qu'ils imitent la divinité; & c'eſt-là ſans doute le plus grand des éloges.

Le carroſſe nous ramena au logis environ ſur les deux heures; je louai dieu de l'état parfait de ſanté & de contentement où mon bienfaiteur me parut être; & j'en augurai qu'il ne ſe repentoit pas de ſa bonté. Il me donna la main pour deſcendre du carroſſe, & me mena ainſi juſques dans la ſalle, devant tous les domeſtiques, avec la même politeſſe qu'il l'avoit fait en partant. Madame

Jewkes vint lui demander comment il se portoit. A merveille, madame Jewkes, lui dit-il, à merveille; graces à dieu, & à l'aimable fille que voilà. J'en suis bien-aise, dit-elle; mais je me flatte que vous ne vous trouvez pas plus mal de mes soins & de mes ordonnances. Au contraire, madame Jewkes, lui dit-il, vous m'avez fait grand bien l'une & l'autre.

Madame Jewkes, ajouta-t-il, nous avons, vous & moi, traité bien rudement Pamela. Je m'attendois assez, lui dit-elle, à être le sujet de ses plaintes. Je puis vous assurer, dit mon maître, qu'elle n'a pas prononcé votre nom : nous nous sommes entretenus de toute autre chose; & j'espère qu'elle nous pardonnera à l'un & à l'autre: il faut sur-tout qu'elle vous pardonne, à vous qui n'avez rien fait que par mes ordres. Je veux dire seulement, que les conséquences nécessaires de ces ordres ont donné bien du chagrin à ma Pamela; & c'est maintenant à nous à le lui faire oublier, si nous pouvons.

Monsieur, reprit la Jewkes, j'ai toujours dit à mademoiselle (ce fut le nom qu'elle me donna,) que vous étiez bien bon, & toujours prêt à pardonner. Non, dit-il, j'ai agi fort lâchement, & c'est elle, je pense, qui voudra bien me pardonner. Tout ce préambule est pour vous dire, madame Jewkes, que je vous prie désormais de

faire votre étude de l'obliger, autant que vous avez auparavant été contrainte par mes ordres de lui déplaire. Et vous n'oublierez pas, qu'en toutes choses, il faut à présent qu'elle soit sa propre maîtresse.

Et apparemment la mienne aussi, dit la Jewkes? Oui, reprit mon généreux maître; & je crois que la chose aura lieu, avant qu'il soit peu. Je sais donc bien, dit-elle, en mettant son mouchoir sur ses yeux, ce qui m'arrivera. Pamela, me dit mon maître, consolez la pauvre madame Jewkes.

Rien ne pouvoit être plus généreux, que de paroître la mettre déjà sous mon pouvoir. Madame Jewkes, lui dis-je en la prenant par la main, je ne m'aviserai jamais de faire un mauvais usage du pouvoir qui pourra m'être donné par le meilleur des maîtres, & je n'aurai jamais à cœur de vous faire aucun tort, quand même je le pourrois : car je penserai toujours que ce que vous avez fait, n'a été que pour obéir à une volonté à laquelle la bienséance voudra que je me soumette aussi : ainsi, quoique nous soyons animées de sentimens très-différens par rapport à leurs effets, cependant, comme ces effets partent d'une même cause, je les respecterai toujours.

Voyez, madame Jewkes, dit mon maître, nous avons affaire vous & moi à un cœur géné-

reux. En vérité, si Pamela ne vous pardonnoit pas, comme vous n'avez agi que sur mes instructions, je croirois qu'elle ne me pardonne qu'à moitié. Eh bien, dit-elle, puisqu'ainsi soit, dieu vous bénisse l'un & l'autre. Je vais redoubler de diligence, pour obliger ma maîtresse; car je vois qu'elle le sera bientôt.

O mes chers parens! faites à présent pour moi des prières d'un autre ordre. Priez que je ne m'énorgueillisse pas trop, & que la tête ne me tourne pas de tant de choses magnifiques & si propres à flatter la vanité d'une personne de mon sexe & de mon âge. Je demande actuellement à dieu de grand cœur, de faire évanouir & d'éloigner de moi toutes ces délicieuses espérances, si elles doivent me corrompre jusqu'au point de me rendre vaine, & si j'en dois venir à ne pas reconnoître, avec une humilité pleine de gratitude, la divine providence, qui m'a si visiblement conduite à cet heureux période, à travers les sentiers dangereux où j'ai marché.

Mon maître eut la bonté de dire, qu'il croyoit que je pouvois bien dîner avec lui, puisqu'il étoit seul. Mais je le priai de m'excuser, de peur qu'un si grand excès de condescendance & de bonté tombant sur moi tout-à-la-fois, ne vînt à bout de me tourner la tête, & je lui demandai en grace d'amener plus graduellement mon bonheur,

de peur que je ne fuſſe pas aſſez comment le ſupporter.

Ceux, me dit-il, qui doutent d'eux-mêmes font rarement des fautes. Si vous aviez eu la moindre raiſon de craindre ce que vous dites, il ne vous ſeroit jamais venu dans l'eſprit : car il n'y a que les ames préſomptueuſes, remplies d'elles-mêmes, & incapables de penſer, qui donnent dans des erreurs capitales. Cependant, ajouta-t-il, j'ai une ſi haute opinion de votre prudence, qu'en général je croirai toujours ce que vous faites très-bien fait, parce que ce ſera vous qui le ferez.

Monſieur, lui dis-je, vos obligeantes expreſſions ne ſeront pas abſolument perdues avec moi, ſi je puis l'empêcher : car elles me feront employer tous mes ſoins pour tâcher de mériter votre bonne opinion & votre approbation, que je regarderai toujours comme la plus sûre règle de ma conduite.

Comme j'étois alors prête à monter dans ma chambre : Permettez, Monſieur, lui dis-je en regardant autour de moi avec quelque confuſion, pour voir ſi quelqu'un étoit-là, que je vous remercie à genoux, comme j'ai été cent fois tentée de le faire dans le carroſſe, pour toutes les bontés dont vous m'accablez ; j'eſpère que vous n'en perdrez pas le fruit : & là-deſſus j'oſai lui baiſer la main.

Je me ſuis étonnée depuis, que j'euſſe eu tant de hardieſſe. Mais que pouvois-je y faire? Mon pauvre cœur, plein de gratitude, reſſembloit à une rivière qui, s'enflant à l'excès, vient à inonder ſes bords: & comme celle-ci entraîne avec elle tout ce qui ſurnage, les élans de mon ame emportèrent toute ma crainte & ma timidité.

Il me ſerra dans ſes bras avec tranſport, eut la condeſcendance de s'agenouiller à côté de moi, & me baiſant: Ma chère & toute bonne Paméla, me dit-il, proſterné comme vous, je vous jure une fidélité & une ſincérité éternelles: dieu veuille nous accorder ſeulement la moitié des plaiſirs qui ſemblent nous être réſervés, nous n'aurons jamais lieu d'envier le bonheur des plus grands princes. Ah! Monſieur, lui dis-je, comment pourrai-je ſoutenir tant de bonté? Je ſuis vraiment pauvre à tous égards en comparaiſon de vous; car dans quel genre de générosité ne me laiſſez-vous pas à mille lieues derrière vous!

Il me releva, & comme je prenois le chemin de la porte, il me conduiſit juſqu'au pied de l'eſcalier, & après m'avoir encore donné un baiſer, il me laiſſa monter dans ma chambre. Je m'y jetai à deux genoux, dans les plus grands tranſports d'alegreſſe, & je bénis ce dieu tout bon qui avoit ainſi changé ma triſteſſe en joie, & m'avoit ſi abondamment récompenſée des maux

que j'avois endurés. Que je les trouve légers à présent, tous ces maux qui paroissoient si formidables à mon triste cœur ! Je veux désormais, dans tous les états de la vie, au milieu de toutes ses vicissitudes & de ses hasards, me livrer à la providence : elle sait ce qui nous convient le mieux ; & des malheurs mêmes que nous redoutons le plus, elle en fait souvent les causes de notre bonheur, & les moyens pour nous délivrer des plus grands désastres. Toute jeune que je suis, mon expérience, quant à cet article de la confiance qu'il faut avoir en dieu, est considérable, quoique mon jugement en général puisse n'être encore que foible, & peu formé. Vous excuserez ces réflexions, parce que ce sont celles de votre fille, & qu'en ce qu'elles peuvent avoir de bon, elles sont le fruit des exemples & des instructions de vous & de feu ma bonne maîtresse.

Je vous en ai beaucoup écrit en peu de tems ; j'ajouterai seulement, pour finir les détails de cette charmante journée, que mon maître se portoit si bien l'après-dînée, qu'il alla faire un tour à cheval, & ne revint que sur les neuf heures du soir. En arrivant il monta dans ma chambre, & me voyant la plume à la main : Je ne viens, me dit-il, ma chère Pamela, que pour vous dire que je me porte à merveille : comme j'ai une lettre ou

ou deux à écrire, je vous laisserai continuer la vôtre : car je m'apperçois que vous étiez après ; (j'avois mis mon papier de côté lorsqu'il étoit entré,) & là-dessus il me donna un baiser, me souhaita le bon soir, & descendit : & moi je finis ma lettre jusqu'à cet endroit avant que de me mettre au lit. La Jewkes me dit que, si cela m'étoit plus agréable, elle iroit coucher ailleurs. Non, lui répondis-je, madame Jewkes, je vous prie de m'accorder votre compagnie. Elle me fit une belle révérence, & me remercia. Comme les tems changent !

JEUDI.

MON maître vint me voir le matin, & m'entretint long-tems avec toute la complaisance imaginable sur différens sujets. Il me demanda, entr'autres choses, si je voulois ordonner quelques habits neufs pour le jour de mon mariage. (Oh ! que le cœur me battit à ce mot prononcé si tranquillement !) Je lui dis que je me remettois de toutes choses à son bon plaisir, mais que je lui demandois en grace une seconde fois, pour les raisons que je lui en avois données, de ne me pas équiper avec trop de magnificence.

Je crois, ma chère, me dit-il, que la chose

ſe fera fort ſecrètement. Je compte que vous ne craignez plus un mariage ſuppoſé : apprenez-en l'office par cœur, je vous prie, afin de voir qu'on n'en oublie pas un ſeul mot. J'étois tranſportée entre la honte & la joie : oh ! comme le feu me monta au viſage !

Je lui dis que je ne craignois abſolument rien, & que je n'appréhendois que ma propre indignité. Je crois, ajouta-t-il, que cela ſe fera d'aujourd'hui en quinze dans cette maiſon. Oh ! pour le coup je tremblai tout de bon, & vous penſez bien que ce n'étoit pas de chagrin. Que dit ma chère enfant, ajouta-t-il ? avez-vous quelque répugnance à choiſir un des jours de la ſemaine prochaine ? car mes affaires demandent ma préſence à mon autre maiſon, & je ne voudrois pas quitter celle-ci, ſans me voir heureux par la poſſeſſion de ma chère Pamela.

Je n'ai de volonté que la vôtre, lui dis-je plus rouge que le feu : mais, Monſieur, ne dites-vous pas que ce ſera dans la maiſon ? Oui, reprit-il, car je veux tenir la choſe auſſi ſecrète que faire ſe pourra ; & ſi nous allons à l'égliſe, tout ſera bientôt public. C'eſt, lui dis-je, une cérémonie ſainte, Monſieur ; & il vaudroit mieux, ce me ſemble, la faire dans un lieu ſaint.

Je vois la confuſion de mon aimable fille, me dit-il fort obligeamment ; & votre délicateſſe

alarmée m'apprend que je dois vous obliger de tout mon pouvoir. C'eſt pourquoi, je veux faire vider & nettoyer ma petite chapelle, qui depuis deux générations n'a ſervi que de décharge, parce que notre famille n'y a jamais réſidé longtems, & je la ferai préparer pour la cérémonie, ſi vous n'agréez pas qu'elle ſe faſſe dans votre chambre ou dans la mienne.

Cela vaudra mieux que la chambre, lui dis-je; & j'eſpère qu'on n'en fera plus un garde-meuble, mais qu'on la mettra conſtamment à l'uſage auquel je préſume qu'elle a été conſacrée. Oui, oui, dit-il, elle a été conſacrée, il y a déja pluſieurs ſiècles, du tems de mon biſayeul, qui a bâti & la chapelle, & le bon vieux manoir.

Mais, ma chère enfant, permettez, ſi ce n'eſt point trop ajouter à votre aimable confuſion, que je vous demande, ſi ce ſera la première ou la ſeconde ſemaine des quinze jours en queſtion? Je baiſſai les yeux, & perdis toute contenance. Parlez, me dit-il.

Monſieur, repris-je, ce ſera, s'il vous plaît, la ſeconde ſemaine. Comme il vous plaira, me dit-il avec complaiſance; mais je vous ſerois bien obligé, ma Pamela, ſi vous faiſiez choix de la première. J'aimerois mieux la ſeconde, lui dis-je, ſi cela vous étoit indifférent. Eh bien! ſoit,

reprit-il ; mais ne différez donc pas jusqu'au dernier des quinze jours.

Puisque vous m'enhardissez à parler sur cet important sujet, permettez-moi, lui dis-je, de vous demander si je ne puis pas écrire à mes parens, pour les informer de mon bonheur ? Vous le pouvez, sans doute, me dit-il ; mais recommandez-leur de tenir la chose secrète, jusqu'à ce que vous ou moi exigions le contraire. Je vous ai bien dit que je ne voulois plus voir vos papiers, mais j'entendois que je ne voulois plus les voir sans votre consentement : si vous voulez me les montrer, (& à présent ma curiosité n'a d'autre motif que le plaisir que je goûte à lire ce que vous écrivez,) je vous en tiendrai compte comme d'une faveur.

Monsieur, répondis-je, quoique je ne les aie pas écrits pour que vous les lussiez, parce que je comptois sur votre parole, je ne laisserai pas que de vous les montrer, si vous voulez bien me permettre d'en récrire une feuille. Quelle feuille, me dit-il ? Je vous le demande, quoique je ne consente pas par avance à ce que vous paroissez souhaiter : car j'ai d'autant plus à cœur de voir cette feuille, qu'elle contient les véritables sentimens dans lesquels vous l'avez écrite, & parce que votre intention n'étoit pas que je la visse. Ce que je ne voudrois pas que vous lussiez, lui

dis-je, sont des réflexions peu ménagées pour les termes, sur la lettre que j'ai reçue de la bohémienne. Je les ai mises sur le papier dans le tems que j'étois effrayée de votre projet du mariage supposé : il y a bien encore quelques autres choses que je ne me soucierois pas que vous vissiez : mais c'en est-là le plus mauvais article. Ma chère petite impertinente, me dit-il, je ne saurois y être peint plus en laid que ce qui m'en a paru à moi-même ; & je vous permettrai de noircir à discrétion, sur ce sujet, un portrait dont l'original a dû vous paroître la noirceur même. Eh bien ! Monsieur, lui dis-je, je crois que je vous obéirai avant que le soir vienne. Au moins, reprit-il, n'y changez pas un mot. Je m'en garderai bien, lui dis-je, puisque vous me le défendez.

La Jewkes monta pendant que nous parlions, & nous dit que Thomas étoit de retour. Ah ! dit mon maître, qu'il apporte ici les papiers ; car nous comptions, lui & moi, que vous les aviez envoyés par cet homme. Mais nous fûmes cruellement trompés, quand il vint dire à mon maître : Monsieur, monsieur Andrews ne s'est pas trouvé d'humeur de me les livrer ; il vouloit absolument que sa fille eût été forcée à lui écrire cette lettre : & en vérité, le bon vieillard paroissoit accablé de douleur. Il soutenoit que sa fille étoit perdue ; qu'autrement elle n'auroit pas tour-

né bride si près de chez lui, comme je venois de lui dire qu'elle avoit fait, au lieu de venir voir ses parens. Je commençai à craindre pour lors que la chance ne tournât encore pour moi.

Allons, Thomas, dit mon maître, point de détour : dites-moi devant mademoiselle Andrews quels discours ils ont tenus. Vraiment, Monsieur, dit Thomas, lui & la bonne madame Andrews, après avoir conféré ensemble sur votre lettre, Mademoiselle, sortirent sur votre respect, en pleurant si amèrement que j'en avois grand mal au cœur : & puis ils disoient, qu'à cette heure c'en étoit fait de leur pauvre fille ; qu'elle avoit écrit cette lettre-là par force, ou qu'elle avoit cédé à monsieur, & comme çà, qu'elle étoit perdue, ou qu'elle le seroit bientôt.

Mon maître parut fâché : je l'appréhendai. De grace, Monsieur, lui dis-je, excusez les craintes de mes honnêtes parens. Ils ne sauroient s'imaginer votre bonté pour moi.

Ainsi, ajouta-t-il sans me répondre, ils ont refusé de vous livrer les papiers ? Oui, dit Thomas, quoique je leur disse, sur votre respect, que vous, Mademoiselle, aviez écrit de votre propre mouvement & de très-grand cœur ce que je venois de leur apporter, sur une lettre que je vous avois remise. Mais le bon vieillard dit : Vraiment, femme, il y a dans ces papiers-là cent choses

qu'il n'y a que nous qui devons voir ; & fur-tout qu'il ne faut pas que notre monfieur life. On s'eft fervi de tant de ftratagêmes pour tromper la pauvre fille, qu'à la fin il s'en eft trouvé un trop fort pour elle. Comment pouvons-nous concevoir qu'elle eft partie pour venir nous trouver, & cela de fi grand train, & que quand elle a été à plus de moitié de chemin, elle nous a envoyé cette lettre-là, & qu'elle s'en eft retournée de fon bon vouloir, comme vous dites ; pendant que nous favons que fa plus grande joie eût été de revenir avec nous, & d'échapper aux dangers où elle a été fi long-tems expofée ? Et puis, il dit, fur votre refpect, qu'il ne réfifteroit pas à ce chagrin-là, parce qu'affurément fa fille étoit déja une fille perdue. Et comme çà, ajouta Thomas, les deux bonnes vieilles gens s'affirent, & fe donnant la main & s'appuyant fur l'épaule l'un de l'autre, ne firent que fe lamenter pitoyablement : le cœur me faignoit de les voir ; mais, tout ce que je leur dis ne put les confoler ; & ils ne voulurent pas me donner les papiers, quoique je leur diffe que je ne les remettrois qu'à mademoifelle Andrews elle-même. Et comme çà, j'ai été, fur votre refpect, obligé de m'en revenir fans eux.

Mon cher maître me vit fondre en larmes, à cette defcription de vos craintes & de vos allarmes fur mon compte. Ne vous chagrinez pas

de la ſorte, me dit-il; au fond, je ne ſuis point fâché contre votre père: c'eſt un bon & honnête-homme: je voudrois ſeulement que vous lui écriviſſiez ſur le champ; la lettre ſera envoyée par la poſte à monſieur Atkins, qui demeure à deux milles de la maiſon de votre père: je la mettrai dans un couvert, où je prierai monſieur Atkins de la faire tenir sûrement à vos parens au moment qu'il la recevra. Ne leur parlez point d'envoyer les papiers afin de ne leur point donner d'inquiétude; car je ne veux voir à préſent ces papiers, que par un pur motif de curioſité, que je puis ſatisfaire en tout tems. Là-deſſus il me donna un baiſer devant Thomas, eſſuya mes larmes avec ſon mouchoir, & dit à Thomas: Après tout, les bonnes vieilles gens ne ſont point à blâmer. Ils ne ſavent pas mes honorables intentions pour leur chère fille, qui dans peu ſera votre maîtreſſe, Thomas: je tiendrai cependant la choſe ſecrète pendant quelques jours, & ne voudrois pas que mes domeſtiques en parlaſſent hors du logis.

Dieu béniſſe monſieur, lui dit Thomas. Monſieur ſait mieux que perſonne ce qu'il a à faire. Vous êtes toute bonté, lui dis-je. J'admire l'indulgence avec laquelle vous pardonnez qu'on vous trompe dans votre attente, au lieu d'en être fâché, comme je l'appréhendois. Thomas ſe retira, & mon

maître me dit : Je n'ai pas besoin de vous faire ressouvenir d'écrire sur le champ, pour tranquilliser les bonnes gens : je vais pour cet effet vous laisser à vous-même : envoyez-moi seulement ceux de vos papiers que vous voulez bien que je voye, afin que je m'en amuse une heure ou deux. Mais, ajouta-t-il, j'oubliois de vous dire, que les messieurs & dames de nos voisins dont je vous ai parlé, viendront dîner demain avec moi, & que j'ai donné là-dessus à madame Jewkes les ordres nécessaires. Faudra-t-il, lui dis-je, que je paroisse devant eux ? Sans doute, reprit-il, c'est-là principalement ce qui les amène : & croyez-moi, ma Pamela, rassurez-vous, vous ne verrez rien là qui vous égale.

Dès que mon maître m'eût quittée, j'ouvris mes papiers, & tirai ceux qui commençoient au jeudi matin qu'il partit pour Stamford. Ils contenoient : « La visite du matin qu'il me rendit avant » que je fusse levée, & les ordres exprès qu'il donna à madame Jewkes de veiller attentivement » sur ma conduite : L'affaire de la bohémienne du » jour suivant, & mes réflexions là-dessus, où » je le traite d'homme vraiment diabolique, avec » plusieurs autres expressions fort vives, suggérées » par ce que les apparences avoient alors d'affreux » contre lui. Son retour le samedi ; les frayeurs » où il me jeta, en faisant semblant de vouloir

» me visiter, pour trouver les papiers qui suivoient » ceux qu'il avoit eus par le moyen de madame » Jewkes. L'obligation où je fus de les abandon- » ner. Sa conduite à mon égard après les avoir » lus, les questions qu'il me fit à ce sujet. Son » extrême bonté pour moi, à la vue des dangers » auxquels j'avois échappé, & des angoisses où » je m'étois trouvée. Comment, au milieu de » l'accès de bienveillance où il étoit, je m'avisai, » hors de saison, & pensant au mariage supposé » dont j'avois été informée par la bohémienne, » de ne lui marquer que mon envie de retour- » ner auprès de vous. Comment cela le fit en- » trer en fureur, jusqu'au point de me chasser de » chez lui le dimanche même, & de me ren- » voyer chez vous. Les particularités de mon voya- » ge, mon chagrin en le quittant, & comment » je vous avoue avec sincérité que je me trouve » l'avoir aimé sans le savoir & sans pouvoir m'en » empêcher. Comment il fit courir après moi, » pour me prier de revenir, laissant néanmoins » généreusement la chose à mon choix, lorsqu'il » auroit pu me faire revenir de gré ou de force. » Comment je me résolus de l'obliger; & quelle » fatigue j'essuyai en m'en retournant. L'obligeante » réception qu'il me fit, & comment il me mon- » tra la lettre foudroyante de sa sœur Davers, où » elle censure sa conduite à mon égard, le priant

» de me mettre en liberté, & le menaçant de le » tenier pour son frère, s'il se déshonore en m'é» pousant. Mes réflexions sérieuses sur cette lettre », *&c.* J'espère que vous verrez bientôt tous ces papiers avec le reste. Ils amènent les choses jusqu'à mardi dernier au soir.

Tout ce qui s'en est suivi, comme notre conversation dans le carrosse mercredi matin, & son extrême bonté depuis ce tems-là, a été si obligeant que j'ai cru que je n'en écrirois pas davantage, ayant quelque honte de parler si ouvertement sur un sujet si délicat & si flatteur; quoique les faveurs sans nombre que je reçois de lui, méritent de ma part tous les témoignages que je puis lui donner de ma reconnoissance.

Quand j'eus parcouru ces papiers, je les lui portai moi-même dans la salle, & lui dis en les lui donnant : Accordez-moi, Monsieur, la même indulgence que ci-devant, & si j'ai été trop sincère & trop libre dans mes réflexions & dans l'énoncé de mes sentimens, que mes frayeurs, d'un côté, & ma sincérité, de l'autre, me servent d'excuse. Vous êtes bien obligeante, ma chère enfant, me dit-il : mes pensées ne sont pas plus à craindre pour vous que mes actions.

Je montai ensuite dans ma chambre, & je vous écrivis pour vous informer en peu de mots de mon bonheur présent, & des bontés de mon maî-

tre, pour vous marquer combien mon cœur eſt pénétré de la reconnoiſſance qu'il doit au plus aimable des hommes, & pour vous aſſurer que j'aurai bientôt le plaiſir de vous renvoyer, non-ſeulement les papiers que je vous demande, mais encore tous ceux qui les ont ſuivis juſqu'à préſent, parce que je ſais qu'à vos heures perdues vous aimez à vous amuſer de mon griffonnage. Avant que de cacheter ma lettre, je la portai en bas & dis à mon maître : Monſieur, vous plairoit-il de prendre la peine de lire ce que j'écris à mes chers parens ? Je vous ſuis obligé, ma chère Pamela, me dit-il, & tout de ſuite il me fit aſſeoir ſur ſes genoux pendant qu'il lut ma lettre. Elle parut lui plaire infiniment. Mon aimable fille, me dit-il en me la rendant, vos expreſſions & votre ſtyle ſont charmans, rien n'eſt plus obligeant que la manière affectueuſe dont vous parlez de moi ; & je confirme derechef par ce baiſer, ajouta-t-il, la vérité de tout ce que vous promettez ici de mes bonnes intentions..... O les charmans jours que ceux que je paſſe ici ! Dieu veuille me les continuer ! Un revers, s'il m'en arrivoit à préſent, me tueroit infailliblement.

Il ſortit après dîner dans ſon carroſſe, & le ſoir à ſon retour il m'envoya dire, qu'il ſeroit bien-aiſe d'aller faire un tour de jardin avec moi ; je deſcendis à l'inſtant.

Il vint à ma rencontre. Eh bien, dit-il, comment se porte ma chère enfant? Qui croyez-vous que j'ai vu depuis que je suis sorti? Je n'en sais rien, Monsieur, lui dis-je. Il y a, à environ cinq milles d'ici, me dit-il, un détour dans le grand chemin, qui environne un pré, où il y a une belle route pour les gens de pied, auprès d'un petit ruisseau avec un double rang de tilleuls de chaque côté, où la noblesse des environs va de tems en tems se promener, pêcher & se divertir. Je vous montrerai l'endroit à la première occasion; je suis descendu de carrosse pour traverser le pré, & j'ai ordonné à Robert de faire le tour, & de venir me trouver de l'autre côté. Qui croyez-vons que j'ai rencontré se promenant un livre à la main, & lisant? Votre très-humble & très-dévoué serviteur, monsieur Williams. Ne rougissez point, Pamela, me dit-il; comme il avoit le dos tourné vers moi, j'ai pris la résolution de lui parler, & avant qu'il m'eût apperçu: Comment se porte notre ancienne connoissance? ai-je dit (car, ajouta mon maître, nous avons, lui & moi, étudié un an dans le même collège.) Au son de ma voix & à ma vue, il a tressailli si violemment, que j'ai cru qu'il alloit sauter dans le fossé.

Le pauvre homme! m'écriai-je. Fort bien, interrompit mon maître; mais, point tant de votre

pauvre homme non plus, avec ce ton affectueux. Je ſuis fâché, monſieur Williams, lui ai-je dit, que ma voix vous cauſe tant d'épouvante. Que liſez-vous là? Monſieur, dit-il en bégayant, & tout ſurpris, c'eſt le Télémaque françois; car je travaille à me perfectionner, s'il eſt poſſible, dans la langue françoiſe. Je penſois en moi-même, cela vaut mieux que d'y perfectionner ma Pamela. C'eſt fort bien fait à vous, monſieur Williams; mais ne croyez-vous pas que ce nuage que voilà nous donnera une petite ondée? Il commençoit effectivement à pleuvoir un peu. Je crois, dit-il, que cela ne durera pas.

Si vous voulez vous en retourner au village, ai-je ajouté, je vous y ménerai; car je paſſerai chez le chevalier S*** au retour de ma petite promenade? Il m'a dit que ce ſeroit lui faire une trop grande faveur. Ne parlez point de cela, lui ai-je dit, promenons-nous juſqu'à l'autre bout de l'allée, & nous rencontrerons mon carroſſe.

De ſorte, continua mon maître, que nous avons, chemin faiſant, lié converſation. Il m'a dit qu'il étoit très-fâché d'avoir encouru mon indignation, d'autant plus qu'il avoit oui dire à miladi Jones, qui le ſavoit de la famille du chevalier S***, que mes vues étoient plus honorables qu'on ne l'avoit cru d'abord. Monſieur Williams, lui ai-je dit, nous autres favoris de la for-

tune, prenons quelquefois avec le monde un peu plus de liberté que nous ne devrions; nous faisons ce que vous autres esprits contemplatifs appelleriez sans doute, se livrer voluptueusement aux influences d'une abondance dangereuse; & nous ne saurions nous résoudre à demeurer dans le chemin battu, quoiqu'après tout il soit le plus sûr, & mérite la préférence. Vous pouvez donc bien penser que je ne trouvois pas trop bon de me voir supplanté en une chose qui me touchoit de près, & cela par une ancienne connoissance, dont, avant cette affaire, je me faisois une étude de procurer le bien-être.

Je pourrois vous répondre, a dit Williams en m'interrompant, que mon premier motif étoit entièrement tel qu'il convenoit à mon état: & il a ajouté très-poliment: Et je suis assuré que, quelqu'inexcusable que j'aie pu vous paroître dans le cours de cette affaire, vous-même, Monsieur, auriez été très-fâché qu'on eût pu dire, que vous aviez jetté les yeux sur une demoiselle, dont personne que vous n'auroit souhaité la possession.

Fort bien, monsieur Williams, lui ai-je répondu; je vois que vous êtes aussi galant que religieux: mais ce qui m'a le plus choqué, c'est qu'en supposant que vous me trouviez blâmable, vous ne m'en ayez pas fait des reproches, comme votre caractère vous en donnoit le droit; & qu'au

contraire vous ayez, pour première résolution, pris celle de me contreminer, d'être aussi habile en fait d'intrigues comme ecclésiastique, que je l'étois comme laïque, & de travailler à vous assurer un butin que vous m'auriez enlevé dans ma propre maison. Mais l'affaire est finie, & je n'en garde plus de rancune; vous ne saviez pas cependant, si je n'en viendrois pas enfin à une conduite plus honorable avec elle, comme en effet j'y suis venu.

Je suis fâché pour moi-même, m'a-t-il dit, d'avoir si malheureusement encouru votre indignation; mais je me réjouis pour elle des généreuses intentions où vous êtes : permettez-moi seulement de vous dire, que si vous épousez mademoiselle Andrews, elle fera honneur à votre choix dans l'esprit de tous ceux qui la verront, ou qui viendront à la connoître; & tant pour la personne que pour l'esprit, vous pouvez hardiment défier tout le comté de vous livrer sa pareille.

Voilà, dit mon maître, de quelle manière nous nous sommes entretenus, le ministre & moi; & je l'ai remis à son logis dans le village. Mais, Pamela, il vous a bien gardé le secret, & n'a jamais voulu convenir que vous eussiez répondu à ses recherches pour le mariage.

En vérité, Monsieur, lui dis-je, il ne pouvoit jamais avancer rien de semblable; & j'espère que vous

vous m'en croirez. Je vous en crois, je vous en crois, reprit-il d'un ton affirmatif; mais je suis toujours d'opinion, que si, voyant qu'on m'oppofoit des contrebatteries, je n'avois pas découvert, comme je l'ai fait, qu'elles venoient de Williams, les choses auroient pu en venir à un point qui nous auroit interdit notre présente situation à l'un & à l'autre.

Monsieur, lui dis-je, si vous considérez que tout l'orgueil du monde ne pouvoit jamais me faire espérer l'honneur où vous paroissez vouloir m'élever; que par conséquent je n'avois que du déshonneur à attendre, sans compter le cruel traitement que j'essuyois, j'aurois paru très-peu sincère dans l'attachement que je montrois pour la vertu, si je n'avois pas fait tous mes efforts pour m'évader. J'étois cependant résolue de ne pas penser au mariage, n'ayant jamais vu d'homme que j'eusse pu aimer, avant que votre bonté m'eût enhardie à porter mes yeux sur vous.

Ma chère Pamela, me dit-il, je ferois grand tort à ma vanité en ne vous croyant pas; mais la justice veut en même-tems que j'avoue que, tout bien considéré, c'en est plus que je ne mérite.

La magnifique expression, mes chers parens! qu'elle a de charmes pour votre heureuse fille! Qu'il lui est doux de l'entendre de la bouche de son maître!

J'étois ravie du récit qu'il venoit de me faire de ſon entrevue avec monſieur Williams; mais je n'oſois en témoigner ma joie. J'eſpère qu'avec le tems il rentrera dans ſes bonnes graces.

Il eut la bonté de me dire, qu'il avoit donné des ordres pour préparer la chapelle. Avec quelle joie intérieure, mais en même-tems, avec quelle crainte & quel tremblement ne regardai-je pas le bonheur qui m'attend!

VENDREDI.

SUR le midi, arrivèrent le chevalier S***, ſa femme & ſes deux filles, miladi Jones, une de ſes belles-ſœurs, & monſieur Péters avec ſon épouſe & ſa nièce. Madame Jewkes, qui redouble chaque jour de civilité pour moi, étoit très-fâchée que je n'euſſe pas mis quelques-uns de mes plus beaux habits, & me fit force complimens.

Ils entrèrent tous dans le jardin pour ſe promener avant le dîner, & à ce que je compris, ils avoient une ſi grande impatience de me voir, qu'après qu'ils eurent fait deux ou trois tours, mon maître les fit entrer dans la grande alcove, & vint me chercher lui-même. Allons, ma chère Pamela, me dit-il, les dames ne ſauroient être contentes, qu'elles ne vous voyent; je vous prie

de les satisfaire. Je suis toute honteuse, lui dis-je; mais je ne laisserai pas de vous obéir. Les deux jeunes demoiselles, ajouta-t-il, se sont mises tout de leur mieux; mais elles paroissent de beaucoup inférieures à ma charmante fille, malgré la simplicité de son équipage. Monsieur, lui dis-je, ne vous y suivrai-je pas? Car je ne saurois souffrir que vous me fassiez l'honneur de m'y conduire. Eh bien, dit-il, je m'en vais vous annoncer Il ordonna à la Jewkes d'apporter une bouteille ou deux de vin de Canarie, & quelques biscuits, & alla retrouver sa compagnie.

L'alcove dont je viens de parler est au fond du jardin, en face de la plus longue allée de gravier, de sorte qu'ils me virent en perspective assez long-tems avant que je pusse les aborder. Mon maître m'a depuis fait avec plaisir le récit de tout ce qu'ils lui dirent de moi.

Pardonnerez-vous à vôtre petite pécore de fille, si elle a la vanité de vous dire le tout, comme il a eu la bonté de me le répéter? Il m'apperçut le premier: Regardez, mesdames, leur dit-il, voici ma jolie villageoise. En un clin d'œil, je les vis tous (ce qui me déconcerta horriblement) remplir les fenêtres & la porte, & me regarder de tous leurs yeux.

C'est une charmante fille, dit miladi Jones à mon maître, je le vois d'ici. Le chevalier S***,

qui a été un grand débauché dans sa jeunesse, jura qu'il n'avoit jamais vu d'air plus aisé, de taille plus fine, ni une prestance plus gracieuse.. Miladi Darnford dit que j'étois toute aimable, & madame Péters me combla de louanges. Le ministre en voulut être aussi, & dit que je serois la gloire de tout le comté. Hélas! je devois tout cela au jour dans lequel il plaisoit à mon cher maître de me placer, & qui me paroit à leurs yeux du mérite que je n'avois pas. Les jeunes demoiselles, à ce qu'il m'a dit, rougirent, & me regardèrent d'un œil d'envie.

Quand je fus près d'eux, mon maître, qui me vit confuse & hors de moi-même, eut la bonté de venir au-devant de moi: Donnez-moi la main, me dit-il, ma chère Pamela, vous marchez trop vîte, (& je me hâtois en effet de mettre fin à l'avidité de leurs regards.) Je la lui donnai en le saluant; il m'aida à monter les degrés de l'alcove, & de l'air du monde le plus galant, il me présenta aux dames, qui me baisèrent toutes, & me dirent qu'elles espéroient faire une plus ample connoissance avec moi. Miladi Darnford eut la bonté d'ajouter, que je serois la fleur de tous les environs. Avec votre permission, dit le chevalier S *** à mon maître, en me saluant, je puis dire à présent, ajouta-t-il, que j'ai baisé la plus aimable fille d'Angleterre. Malgré son compliment,

& le bon tour que les choses avoient pris, je me sentois une espèce de dent de lait contre lui, pour ses beaux rapports. Monsieur Péters suivit gravement son exemple, &, en véritable évêque, me dit: Dieu vous bénisse, mon aimable enfant! Asseyez-vous auprès de moi, je vous prie, mademoiselle, me dit miladi Jones. Tous prirent des sièges; mais je leur demandai la permission de me tenir debout. Non, Pamela, me dit mon maître, asseyez-vous avec ces dames; ce sont mes bonnes voisines, qui vous le permettront pour l'amour de moi, en attendant qu'elles vous connoissent mieux, & qu'elles vous en prient pour l'amour de vous-même. Monsieur, lui dis-je, je ferai toujours gloire de mériter leur indulgence.

Ils me dévoroient tellement des yeux, que je n'osois lever les miens. C'est, je crois, une des prérogatives des personnes de distinction, & bien élevées, de décontenancer les gens timides. Eh bien, monsieur le chevalier, ajouta mon maître, n'avez-vous rien à dire à ma gentille campagnarde? Je saurois bien mieux ce qu'il lui faudroit dire, reprit le chevalier en jurant un gros juron, si j'étois aussi jeune que vous. Vous êtes toujours le même, monsieur le chevalier, dit miladi Darnford.

Vous êtes un peu troublée, & hors d'haleine, ma

chère enfant, dit mon maître ; mais j'ai déjà dit à tous mes excellens voiſins ici préſens, une bonne partie de votre hiſtoire, & de ce que vous valez. Oui, ma chère voiſine, me dit miladi Darnford, car c'eſt le nom que je veux vous donner, nous tous qui ſommes ici, avons appris votre hiſtoire extraordinaire. Madame, lui dis-je, vous avez donc entendu des choſes qui me rendent votre indulgence bien néceſſaire. Non, non, dit madame Péters, nous avons entendu ce qui vous fera toujours regarder comme l'honneur de notre ſexe, & comme un modèle digne de l'imitation de toutes les jeunes demoiſelles du pays. Vous êtes bien bonne, madame, lui dis-je, de m'enhardir ainſi à lever les yeux, & à vous remercier de l'honneur que vous voulez bien me faire.

Madame Jewkes entra avec le vin de Canarie, que Nanon avoit apporté jusqu'à l'alcove, avec quelques biſcuits ſur une ſoucoupe. Permettez que je vous aide, madame Jewkes, lui dis-je ; je ſervirai les biſcuits aux dames. En diſant cela, je pris la ſoucoupe, & fis le tour de la compagnie finiſſant par mon maître. Miladi Jones dit qu'elle n'avoit jamais été ſervie de ſi bonne grace, & que je prenois trop de peine. Ah ! madame, lui dis-je, j'eſpère que la faveur du meilleur des maîtres ne me fera jamais oublier, qu'il eſt de

mon devoir de servir ses amis. Votre maître, (*) ma belle fille, reprit le chevalier : j'espère que vous n'appellerez pas toujours monsieur B. de ce nom-là, de peur que toutes les dames du comté n'amènent la mode générale d'en faire autant. Monsieur, lui dis-je, j'aurai bien des raisons de continuer sur le même ton, qui ne sauroient regarder vos dames.

Vous vous égayez toujours sur notre compte, monsieur le chevalier, lui dit miladi Jones ; mais je vois très-bien, qu'il sera de l'intérêt de tous nos messieurs d'établir une amitié intime entre leurs épouses & une personne qui peut leur donner un si bon exemple. Madame, lui dis-je, ce sera donc après que l'honneur de vous avoir pour modèle m'aura rendue digne de leur en servir.

Ils m'accablèrent tous de politesse. Je vous demande mille pardons, mademoiselle (**), me dit la plus jeune fille de miladi Darnford, qui avoit souhaité de me voir dans l'équipage où j'étois ; mais je savois combien cet ajustement vous

(*) En Angleterre les femmes soumises appellent souvent leur mari *mon Maître*, en parlant de lui. Les femmes du commun n'y manquent jamais ; la chose est rare parmi les dames.

(**) Le mot anglois *Miss*, traduit ici par celui de *Mademoiselle*, est un titre qu'on ne donne en Angleterre qu'à de jeunes demoiselles, jusqu'à ce qu'elles se marient.

paroit; on m'en avoit appris l'hiſtoire, & j'avois demandé en grace que vous vouluſſiez bien vous montrer à nous ſans y rien changer. Je vous ſuis infiniment obligée, mademoiſelle, lui dis-je, de ce que votre gràcieux commandement s'eſt trouvé ſi bien d'accord avec mon choix. Quoi donc! me dit-elle, aviez-vous fait choix de cet ajuſtement? J'en ſuis ravie; quoiqu'en vérité je ſois perſuadée que vous devez orner tout ce que vous portez, & que vous n'en ſauriez recevoir de luſtre.

Vous êtes bien bonne, mademoiſelle, lui dis-je; mais tant que je trouverai du plaiſir à montrer de quel degré de petiteſſe le plus aimable des hommes a bien voulu m'élever, on en aura moins lieu de craindre que j'oublie les obligations infinies que je lui ai. Ma chère Pamela, dit mon maître, ſi vous continuez, il faudra que j'inſiſte ſur la première ſemaine. Vous ſavez ce que je veux dire. Monſieur, repris-je, vous êtes la bonté même.

Ils burent chacun un verre de vin de Canarie, & le chevalier, pour m'engager à en faire autant, me dit que je jetterois un blâme ſur toutes les dames, ſi je ne les imitois pas. Cela ne ſauroit être, monſieur le chevalier, lui dis-je; car après la promenade que ces dames ont faite, un verre de vin ſec eſt un cordial qui leur convient fort.

Je ne vous refuserai pas cependant, parce que je veux avoir l'honneur de saluer vótre santé, & celle de toute la compagnie.

J'espère, dit la bonne miladi Darnford à mon maître, que nous aurons la compagnie de mademoiselle Andrews à dîner. Madame, lui dit-il fort obligeamment pour moi, elle est encore à elle-même, & je l'en laisse la maîtresse. Cela étant, répondis-je, si ces dames veulent bien me le permettre, je les prierai de m'excuser. Toutes dirent qu'elles n'en feroient rien. Je redoublai mes instances. Quelle raison en avez-vous, ma chère Pamela, me dit mon maître ? Ces dames vous le demandent avec tant d'instance, que je serois bien-aise que vous les obligeassiez. Monsieur, lui dis-je, votre bonté me rendra chaque jour plus digne de l'honneur que ces dames me font; & quand je pourrai me persuader que j'en suis plus digne qu'à présent, j'embrasserai avec joie toutes les occasions qu'elles voudront bien m'en offrir.

Madame Péters dit à l'oreille de miladi Jones, & mon maître me l'a répété depuis : Avez-vous jamais vu rien de si accompli, de si prudent, & de plus discret ? Jamais de ma vie, répondit cette aimable dame; & elle ornera, dit-elle en propres termes, le rang distingué où elle doit monter. En vérité, ajouta madame Péters, il n'est

point d'état dans la vie auquel elle ne donnât du relief.

Mon maître, mon généreux maître, nageoit dans la joie de voir la bonne opinion que ces dames avoient de moi ; & je m'y délectois d'autant plus, qu'elle sembloit le relever de l'abaissement auquel il se soumettoit.

Nous ne voulons pas vous gêner, dit miladi Darnford ; quoiqu'on pût vous blâmer d'une exactitude un peu trop pointilleuse : mais, ajouta-t-elle en s'adressant à mon maître, si nous nous passons de mademoiselle Andrews à dîner, il faut absolument insister pour qu'elle nous donne sa compagnie au thé & aux cartes : car nous vous avons déja dit, que nous voulions passer ici la journée entière. Que dites-vous à cela, Pamela, dit mon maître ? Monsieur, répondis-je, je ferai volontiers tout ce qui pourra plaire à ces dames & à vous. Elles dirent que j'étois fort obligeante. Mais le chevalier S*** jura ses grands dieux, qu'elles pouvoient dîner ensemble si elles vouloient ; mais que pour lui, il vouloit dîner avec moi, sans autre compagnie. Et je vous dirai comme le ministre Williams, ajouta-t-il, (ce qui me fit voir que mon maître leur avoit conté ce trait,) que vous ne devez pas croire que vous ayez choisi une personne dont nul autre que vous ne puisse souhaiter la possession.

Les jeunes demoiselles dirent, que si cela me faisoit plaisir, elles feroient un tour de jardin avec moi. Je répondis que je les accompagnerois volontiers; de sorte qu'elles & moi, la belle-sœur de miladi Jones, & la nièce de M. Péters, nous nous promenâmes ensemble. Elles me traitèrent avec toute l'affabilité & toute la politesse imaginables, & nous entrâmes bientôt dans une conversation assez familière. Mademoiselle Darnford l'aînée me parut une très-aimable personne. Sa sœur fut un peu plus sur la réserve, & j'appris dans la suite qu'environ un an auparavant, elle n'auroit point été fâchée que mon maître se fût adressé à elle; mais que, tout riche qu'étoit réputé le chevalier S***, son père, on ne l'avoit pas jugé un parti sortable pour lui. Or, de le voir s'abaisser jusqu'à moi, cela devoit mortifier une jeune & aimable demoiselle. Aussi en avois-je grande pitié; oui, en vérité, j'en avois pitié. Je voudrois du meilleur de mon ame, que toutes les jeunes personnes de mon sexe fussent aussi heureuses, qu'il y a apparence que je le serai.

Mon maître m'a dit depuis, que les autres dames, le chevalier, & M. Péters étoient si pleins de mes louanges quand je les eus quittés, qu'à peine pouvoient-ils parler d'autre chose; l'un se jetoit sur mon teint, l'autre sur mes yeux, sur ma main, & en un mot (car vous m'allez croire d'un orgueil affreux) sur toute ma personne, &

ſur la manière dont je me comportois : & tous exaltèrent juſqu'aux cieux la promptitude & la politeſſe de mes réparties, & d'autres choſes ſemblables. J'en étois ravie, comme je vous l'ai déja dit, pour l'amour de mon cher maître, qui paroiſſoit tranſporté de plaiſir. Dieu veuille récompenſer de mille bénédictions la bonté qu'il a pour moi.

Comme le dîner n'étoit pas prêt, les jeunes dames me proposèrent de leur jouer un air de clavecin. Je leur dis que je ne croyois pas qu'il fût d'accord. Elles m'aſſurèrent qu'il l'étoit il n'y avoit que quelques mois. Je voudrois donc bien l'avoir ſu, repris-je, quoiqu'en vérité, il faut dire, (& vous n'en ignorez pas la raiſon) que pendant un très-long tems mon eſprit n'a guère été tourné de ce côté-là. Il fallut leur en jouer un air, & l'accompagner d'une chanſon que feu ma chère maîtreſſe m'avoit appriſe, qu'elle avoit rapportée de *Bath* (*), & qu'elle ſe faiſoit ſouvent un plaiſir de m'entendre chanter. Ces dames furent charmées de la chanſon, & eurent la bonté de louer mon exécution. Mademoiſelle Darnford me fit l'honneur de me dire, que j'a-

(*) Lieu aſſez diſtant de Londres, où la plupart des perſonnes de qualité vont prendre des bains chauds, & des eaux minérales. Ce mot anglois *bath* ſignifie *bain*.

vois à moi feule toutes les perfections de mon fexe. Je lui répondis, que j'avois eu dans la mère de monfieur B..... la plus excellente maîtreffe du monde, qui n'avoit épargné ni peine, ni dépenfe pour mon éducation. Ah! me dit-elle, fi l'on pouvoit perfuader monfieur B..... de donner un bal en l'honneur de l'heureux mariage, j'y danferois de grand cœur. Je ne lui dis pas que cela n'étoit nullement de mon goût, quoique je ne puffe m'empêcher de le penfer; une folemnité de cet ordre eft, à mon avis, trop augufte pour ceux qui font le principal rôle, au moins pour celles de notre fexe, pour fe livrer à la joie qui y règne, fur-tout fi elles en ont la même idée que moi: car quelque digne d'envie que foit le point de vue où je me vois, il faut que je vous avoue, mes chers parens, que la penfée de ce grand jour tient mon ame en refpect, & que plus il approchera, plus ce fentiment aura de pouvoir fur moi. Voici la chanfon en queftion:

I.

Partez, mes vers, allez, fur l'oreiller d'Elvire,
Plus fortunés que moi, vous placer doucement:
Et fi dans un heureux moment
Ses yeux fixés fur vous s'amufent à vous lire,
Dites-lui mon fecret, dites-lui tendrement
Ce que moi-même, hélas! je n'oferois lui dire
Du pouvoir de fes yeux fur le cœur d'un amant.

II.

Dites-lui qu'ils pourroient, par de tendres alarmes,
Du plus ſage reclus troubler les ſaints loiſirs :
Et que moi, pour les doux ſoupirs
D'un cœur à qui le ſien auroit rendu les armes ;
Je quitterois le monde & tous ſes vains plaiſirs :
Je pourrois, pour jouir d'un ſort ſi plein de charmes,
La ſuivre au fond d'un antre, y borner mes déſirs.

III.

Là, ſes divins appas répareroient l'abſence
De toutes les beautés que je ne verrois plus :
Là, de mes vœux irréſolus
Fixant en ſa faveur la légère inconſtance,
Elle ſeule en feroit le flux & le reflux :
Je verrois tout en elle, & plein de ſa préſence,
J'oublîrois ces tableaux où l'art flatta Vénus.

IV.

Pour d'autres le ſoleil fourniroit ſa carrière ;
J'oublîrois & cet aſtre & l'aſtre qui le ſuit :
Tant que mes yeux dans ce réduit
Verroient de ceux d'Elvire éclater la lumière ;
Tant qu'elle veilleroit, je dirois, *le jour luit ;*
Et dès que le ſommeil lui cloroit la paupière,
Ce ſeroit lors pour moi le retour de la nuit.

V.

Partez, mes vers, partez, dût la belle inhumaine,
Mécontente de vous, vous condamner au feu ;

Pour vous, au fond, ce feroit peu,
Un inftant verroit naître & finir votre peine :
C'eft moi feul qui dois craindre un cruel défaveu,
Ah ! fi de vous fur moi réjailliffoit fa haine,
Vos maux, au prix des miens, mes vers, feroient un jeu.

Sur les quatre heures, mon maître monta dans ma chambre : Pamela, me dit-il, ne feriez-vous pas furprife, fi vous alliez voir M. Williams en defcendant là-bas ? Non, monfieur, lui dis-je ; pourquoi le ferois-je ? Attendez-vous donc, ajouta-t-il, à voir un étranger, quand vous viendrez nous trouver dans la falle ; car nos dames fe préparent pour le jeu, & infiftent fur votre compagnie. Je crois, lui dis-je, monfieur, que vous avez envie d'effayer tout mon courage. Quoi donc ! reprit-il, votre cœur manque-t-il de courage pour le voir ? Nullement, monfieur, répondis-je, nullement : mais vous favez que la vue de tant de meffieurs & de dames, qui me font étrangers, m'a déja cruellement troublée ; & comme quelques-uns d'entr'eux n'ont pas voulu écouter les prières qu'il leur a faites en ma faveur, lorfque je cherchois à m'évader, il me paroîtra un peu étrange de le rencontrer avec eux, & de les voir rire du reffouvenir de ce qui s'eft paffé. Fort bien, reprit-il ; mais quoiqu'à votre retour dans la falle vous ayez à voir un homme que je vous permets d'aimer beaucoup, en me réfervant cependant la pré-

férence, ne laiſſez pas de tenir votre cœur en garde contre les ſurpriſes.

Ce diſcours m'étonna ; je craignis qu'il ne commençât à être jaloux de moi. Que vais-je devenir, me dis-je à moi-même ? (car il avoit l'air tout ſérieux.) Bon dieu ! ſi quelque revers m'arrivoit ! j'ai le cœur en preſſe ! Je ne ſais de quoi il s'agit. N'importe, deſcendons d'un air auſſi gai qu'il nous ſera poſſible, afin qu'on ne nous accuſe de rien. Je voudrois pourtant bien que ce M. Williams n'eût pas choiſi pour venir ici, le tems qu'ils y ſont tous, à cauſe des regards malins qu'ils nous jetteront à lui & à moi. Si ce n'étoit cela, je ſerois ravie de voir ce pauvre monſieur ; car je crois qu'il a le cœur bon ; & il a beaucoup ſouffert pour l'amour de moi.

On vint enfin m'avertir de deſcendre pour jouer. J'irai, me diſois-je en moi-même ; mais je crains fort de leur ôter la bonne opinion qu'ils ont de moi ; car je vais être tout ce qu'il y a de plus gauche. Mon maître m'a rendu la triſteſſe même, par la demande ſérieuſe qu'il m'a faite ; l'avis qu'il m'a donné de tenir mon cœur en garde contre les ſurpriſes ; quoique j'euſſe à voir un homme qu'il me permet d'aimer beaucoup, en ſe réſervant la préférence, m'alarme extrêmement. Je compte qu'il m'aime : mais quoi qu'il en ſoit, je me ſens engagée depuis la tête juſqu'aux pieds : je

je ne saurois m'empêcher de l'aimer ; ce seroit folie de le nier. Assurément, je ne saurois lui préférer aucun homme vivant. Je saurai bientôt ce qu'il veut dire.

C'est à présent, ma chère mère, qu'il faut que mes lettres s'adressent à vous. Mon cher maître avoit bien raison de m'avertir mystérieusement comme il l'a fait, de tenir mon cœur en garde contre les surprises. Je n'ai jamais été plus étonnée de ma vie ; ni ne pouvois jamais voir d'homme qui me fût plus cher ! Ah! ma chère mère, c'étoit mon cher, mon très-cher père, & non M. Williams, qui m'attendoit en bas, & qui se préparoit à me donner sa bénédiction. Mon maître & lui m'ont tous deux enjoint de vous écrire comment le tout s'est passé, & quelles ont été mes pensées sur cette heureuse rencontre.

Je reprendrai les choses dès le commencement, c'est-à-dire, depuis le tems où la providence a conduit mon père ici, jusqu'à présent, telles que je les ai apprises de madame Jewkes, de mon maître, de mon père, de ces dames, & de mon propre cœur. On m'a ordonné de le faire, & vous trouverez du plaisir à mon récit, qui sera tout d'une pièce avec le reste, parce que vous savez comment le tout est lié.

Il paroît que mon cher père & vous, étiez dans la dernière inquiétude de savoir la vérité

de l'hiſtoire que Thomas vous avoit faite, & que craignant que je ne fuſſe trahie, & entièrement perdue, il obtint de vous la permiſſion de vous quitter, & de ſe mettre en chemin pour venir ici, le jour après celui où Thomas avoit été chez vous. En conſéquence, il arriva vendredi matin au village voiſin, & y apprit que la nobleſſe des environs étoit chez mon maître, & qu'il l'avoit invitée à un grand feſtin. Il entra dans un cabaret du lieu, s'y fit raſer, mit une chemiſe & une cravate blanches qu'il avoit apportées dans ſa poche, & après avoir mangé un morceau de pain & de fromage, & bu un verre de bierre, il s'achemina vers la maiſon de mon maître, le cœur accablé de triſteſſe, craignant pour moi, & appréhendant fort d'être regardé de travers. Il paroît qu'il avoit demandé dans le cabaret, quels domeſtiques mon maître avoit amenés avec lui, dans l'eſpérance d'entendre parler de moi. On lui dit qu'il y avoit pour lors dans la maiſon une femme de charge, deux ſervantes, deux cochers, deux palefreniers, un laquais, & un aide. Eſt-ce là tout, reprit-il? On lui dit qu'il y avoit encore une jeune fille, qui étoit apparemment, ou qui devoit être ſa maîtreſſe, ou quelque choſe comme cela; mais qui avoit été femme de chambre de ſa mère. Ceci, à ce qu'il nous a dit, lui ſerra le cœur & le confirma dans ſes craintes.

Il continua sa route, & environ sur les trois heures après midi, il arriva à la porte de fer, où il sonna. Le cocher du chevalier y vint : mon père demanda la femme de charge, quoiqu'après ce que je vous avois écrit, il la détestât dans son cœur. Ne se doutant guère qui ce pouvoit être, elle lui envoya dire d'entrer, & lui demanda dans la petite salle, ce qu'il avoit à lui dire. Madame, lui dit-il, je voulois seulement vous demander si je ne pourrois pas dire un mot à monsieur? Non, mon ami, lui dit-elle ; il est en affaire avec plusieurs messieurs & dames. J'ai, reprit-il, à lui parler d'une affaire qui m'est de plus grande conséquence que la vie ou la mort ; & en disant cela, il avoit les larmes aux yeux.

Là-dessus, elle entra dans la grande salle, où mon maître entretenoit les dames de la meilleure humeur du monde. Monsieur; lui dit-elle, il y a ici un bon vieux homme, assez proprement mis, qui voudroit vous parler d'une affaire de la dernière importance, & où il y va, dit-il, de sa vie & de sa mort. Qui peut être cet homme-là, dit mon maître? Faites-le attendre dans la petite salle, je m'en vais lui parler tout-à-l'heure. Ils sembloient tous s'entre-regarder; & le chevalier S*** dit : Je gage, notre ami, que ce n'est, ni plus, ni moins, qu'un petit bâtard qu'on vous restitue. Si c'en est un, dit miladi

Jones, apportez-le-nous ici. Je n'y manquerai pas, reprit-il.

La Jewkes m'a dit que mon maître fut dans la dernière ſurpriſe quand il vit qui c'étoit, & qu'elle-même le fut beaucoup plus, quand elle entendit dire à mon père : Bon dieu, donnez-moi patience ! Tout grand que vous êtes, monſieur, il faut que je vous demande mon enfant; & là-deſſus il fondit en larmes. (Ah ! que de chagrins je vous ai cauſés à tous deux !) Tranquilliſez-vous, mon bon M. Andrews, lui dit mon maître, en le prenant par la main ; votre fille eſt ſur le point d'être heureuſe.

Ce diſcours alarma mon père. Quoi ! reprit-il, elle eſt donc mourante ! Il trembloit ſi fort, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir. Mon maître le fit aſſeoir ; & s'aſſeyant auprès de lui : Non, dieu ſoit loué, lui dit-il, elle ſe porte à merveille. De grace, raſſurez-vous ; je ne ſaurois ſupporter de vous voir dans les frayeurs où vous êtes; elle vous a écrit une lettre pour vous aſſurer qu'elle a lieu d'être très-ſatisfaite, & de ſe croire heureuſe.

Ah ! monſieur, reprit mon père, vous m'avez dit une fois qu'elle étoit à Londres, auprès de l'épouſe d'un évêque, & dans ce tems-là, vous la reteniez priſonnière ici. Cela eſt vrai, dit mon maître ; mais à préſent il n'eſt plus queſtion de

tout cela : les tems sont changés ; car actuellement, cette aimable fille me retient prisonnier ; & dans peu de jours, je me chargerai des plus agréables fers que jamais homme ait portés.

Eh ! monsieur, dit mon père, voilà trop de bonne humeur pour mes chagrins. Mon cœur est presque aux abois. Mais est-ce que je ne pourrai pas voir ma pauvre fille ? Vous l'allez voir tout-à-l'heure, lui dit-il, car elle va descendre pour jouer avec nous ; & si vous ne voulez pas m'en croire, j'espère que vous l'en croirez elle-même.

En attendant sa venue, permettez-moi, mon cher monsieur, de vous faire une seule & unique question, afin que je sache comment je dois la regarder quand je la verrai. Est-elle honnête ? est-elle vertueuse ? Comme l'enfant qui vient de naître, M. Andrews, dit mon aimable maître, & j'espère que dans dix ou douze jours d'ici elle sera ma femme.

Ah ! ne me flattez pas, mon bon monsieur, dit mon père ; cela ne se peut, cela ne se peut. Je crains que vous ne l'ayez trompée par de trop belles espérances, & que vous ne vouliez me faire croire l'impossible. Madame Jewkes, ajouta mon maître, pendant que je vais sortir, dites au père de ma chère Pamela tout ce que vous savez de moi, & de celle qui sera bientôt votre maîtresse : traitez-le aussi de [illegible] mieux ; servez-lui de ce

que vous avez ; & faites lui boire un verre du vin qu'il aime le mieux. Si c'est-là du vin, ajouta-t-il, donnez-m'en un plein verre.

Elle le lui donna, & mon maître prenant la main de mon père, croyez-moi, M. Andrews, lui dit-il, tranquillisez-vous, je vous prie ; car je ne saurois vous voir dans le doute cruel qui vous tourmente : votre aimable fille est tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je suis ravi que vous soyez venu ; car vous nous trouverez tous remplis de ce que je vous dis. Allons, à la bonne madame Andrews, dieu vous bénisse l'un & l'autre, d'être les heureux moyens qui m'ont procuré un si grand bonheur ! & là-dessus, il but une rasade à sa chère santé.

Qu'entends-je ? Il n'est pas possible ! dit mon père. Mais je pense que monsieur est trop bon pour se moquer d'un pauvre vieillard. Monsieur, ajouta-t-il, cette vilaine histoire de la femme de l'évêque me trouble encore l'esprit. Mais vous dites que je verrai ma chère fille, & que je la verrai honnête. Sans cela, monsieur, tout pauvre que je suis, je ne voudrois pas l'avouer pour mon enfant.

Mon maître ordonna à madame Jewkes de me laisser encore ignorer que mon père fût venu, & alla retrouver la compagnie. Je viens d'être agréablement surpris, lui dit-il ; le bon

vieux Andrews vient d'arriver ici à l'inſtant, inquiet de ſa fille : il eſt au déſeſpoir; car il craint qu'elle n'ait été ſéduite, & le bon & honnête-homme qu'il eſt, m'a dit qu'il ne l'avouera pas pour ſa fille, ſi elle n'eſt pas vertueuſe. Ah! monſieur, s'écrièrent-ils preſque tous à la fois, ne verrons-nous pas ce bon vieillard, dont vous nous avez tant exalté la ſimplicité, le bon ſens & la probité? Si je croyois, dit-il, que Pamela ne fût pas trop émue de la ſurpriſe, je vous rendrois tous témoins de leur première entrevue; car jamais père & fille ne ſe ſont auſſi tendrement aimés que ces deux-là. Mademoiſelle Darnford, toutes les dames, & les meſſieurs demandèrent en grace que la choſe ſe fit comme il l'avoit dit. Mais cela n'étoit-il pas bien cruel, ma mère? car ils pouvoient bien penſer que je ne ſoutiendrois pas une ſi agréable ſurpriſe.

Je ne crains qu'une choſe, leur dit-il avec bonté; c'eſt que cette chère fille n'en ſoit trop émue. Oh! dit miladi Darnford, nous aiderons tous à lui ſoutenir le cœur. Je vais, dit-il, monter là-haut pour la préparer; mais je ne lui dirai pas de quoi il s'agit. Il monta donc dans ma chambre, comme je vous l'ai déja dit, & m'amuſa de M. Williams, pour me préparer à quelque ſorte de ſurpriſe, quoique celle qu'il me cauſa n'approchât en rien de celle où j'allois être

exposée; & il me laissa, comme vous savez, en suspens sur le sens mystérieux de ses paroles, en me disant qu'il m'enverroit chercher, quand on seroit prêt à se metre au jeu.

Dès qu'il m'eut quittée, il alla retrouver mon père, & lui demanda s'il avoit mangé quelque chose. Non, dit madame Jewkes, le pauvre homme a le cœur si plein, qu'il ne sauroit manger, ni rien faire, qu'il n'ait vu sa chère fille. C'est un plaisir qu'il aura bientôt, dit mon maître. Je veux, ajouta-t-il, parlant à mon père, que vous entriez avec moi; car elle va faire un quadrille avec ma compagnie, & je vais lui envoyer dire de descendre. Ah! monsieur, dit mon père, dispensez-m'en, je vous prie; de grace, dispensez-m'en. Je ne suis pas en état de paroître devant votre compagnie : permettez, au nom de dieu, que je voye ma fille en particulier. Mon bon M. Andrews, dit mon cher maître, ils savent tous que vous êtes le plus honnête-homme du monde, & ils meurent d'envie de vous voir pour l'amour de Pamela.

Il prit donc mon père par la main, & malgré lui il le présenta à la compagnie. Tous l'accablèrent de civilités. Mesdames & messieurs, dit obligeamment mon maître, je vous présente le plus honnête-homme d'Angleterre; c'est le père de mon aimable Pamela. M. Péters s'avança vers

lui, & lui prenant la main : Nous sommes tous charmés de vous voir, monsieur, lui dit-il ; vous êtes le plus heureux de tous les pères, dans la personne de votre fille. Nous la voyons aujourd'hui pour la première fois ; & nous ne nous lassons point de l'admirer.

M. Andrews, dit mon maître, monsieur est le ministre de la paroisse ; mais il n'est pas assez jeune pour être M. Williams. Cette raillerie piquante fit pour un moment craindre à mon père, à ce qu'il m'a dit depuis, que le tout ne fût qu'un jeu joué. Le chevalier le prit aussi par la main : Vraiment, notre cher, lui dit-il, vous avez un ange pour fille, nous en sommes tous amoureux. Les dames s'approchèrent aussi, & lui dirent mille choses obligeantes. Miladi Darnford, entr'autres, lui dit qu'il pouvoit bien se regarder comme l'homme d'Angleterre le plus heureux, d'avoir une aussi aimable fille. Madame, répondit mon père, si elle est seulement honnête-fille, je ne lui en demande pas davantage ; c'est-là le tout du tout : car le reste n'est que hasard. Mais j'ai peur que monsieur n'ait été un peu trop sur le ton de moquerie avec moi. Non, non, dit madame Péters, nous sommes tous témoins qu'il n'a que des vues très-honnêtes pour la chère Pamela. C'est, reprit-il en s'essuyant les yeux, une consolation pour moi, que de si bonnes

dames me parlent de la forte. Mais, quand pourrai-je donc la voir?

Ils vouloient tous le faire asseoir auprès d'eux; mais il ne voulut se mettre que derrière la porte, dans un coin de la chambre; de sorte qu'en entrant on ne pouvoit le voir, parce que la porte ouvroit sur lui, & le cachoit presqu'entièrement. Toutes les dames s'assirent, & mon maître envoya dire à madame Jewkes de monter dans ma chambre, & de m'avertir que les dames m'attendoient. Je descendis.

Mademoiselle Darnford se leva, & vint me rencontrer à la porte. Hé bien! mademoiselle, me dit-elle, nous vous attendons avec impatience. Je ne voyois pas mon cher père; il avoit apparemment le cœur trop plein, pour pouvoir ouvrir la bouche; car il se leva & se rassit trois ou quatre fois de suite, sans pouvoir venir à moi, ni proférer un seul mot. Les dames avoient les yeux fixés de son côté; mais croyant toujours que M. Williams étoit là, je me gardai bien d'y jeter les miens. Ils me firent asseoir entre miladi Darnford & miladi Jones, & me demandèrent à quel jeu je voulois que nous jouassions? Au jeu qui plaira à ces dames, répondis-je. J'étois surprise du sourire universel qui règnoit sur tous les visages, & de les voir regarder tantôt de mon côté, & tantôt de celui de mon père: mais



Ah! mon Pére, mon Pére! est-il bien possible? est-ce vous?

C. P. Marillier, inv. L. Pauquet 1784.

quoique je fusse en face de lui, avec la table devant moi, j'évitois de jeter les yeux vers la porte, de peur d'appercevoir M. Williams.

Ma chère enfant, me dit mon maître, avez-vous envoyé à la poste votre lettre pour M. Andrews? Sans doute, monsieur, répondis-je. Je n'avois garde de l'oublier: j'ai pris la liberté de charger M. Thomas de la porter. Je voudrois pour beaucoup, ajouta-t-il, savoir ce que le bon vieux couple en dira. Ah! monsieur, m'écriai-je, votre bonté remettra bien le cœur à ces deux bonnes chères ames. A ce mot, mon père ne pouvant plus se contenir, ni en même tems remuer de la place, laissa couler un torrent de larmes, que ce respectable vieillard s'étoit efforcé de retenir. Ah! ma chère enfant, s'écria-t-il!

Je reconnus sa voix, levai les yeux, & ne l'eus pas plutôt apperçu, que je m'élançai vers lui, renversai la table sans aucun égard pour la compagnie, & me jetai à ses pieds. Ah! mon père, mon père! m'écriai-je, est-il bien possible? est-ce vous? Oui, c'est lui-même. Donnez votre bénédiction à votre heureuse....... Je ne pus achever, & je m'évanouis.

Mon maître parut vraiment inquiet. J'ai toujours craint, leur dit-il, qu'une si grande surprise seroit plus forte qu'elle. Toutes les dames accoururent autour de moi, & me firent boire un verre

d'eau. Il me rendit mes esprits, & je me trouvai dans les bras du plus cher de tous les pères. Ah! m'écriai-je, en le regardant, dites-moi au plus vîte tout ce que vous savez. Y a-t-il long-tems que vous êtes ici? Quand êtes-vous arrivé? Comment se porte ma chère & très-honorée mère? Je lui avois déjà fait une douzaine de questions, avant qu'il eût pu répondre à une seule.

On me permit de me retirer avec lui, & ce fut alors que m'exhalant en vœux, en actions de graces envers dieu, pour ce surcroît de bonheur, je lui confirmai l'excès des bontés de mon maître, que sa muette surprise sembloit refuser de croire. Nous nous agenouillâmes, au milieu de mille bénédictions que nous nous donnions mutuellement, nous remerciâmes dieu de concert, & demeurâmes assez long-tems dans une espèce d'extase. Mon maître entra peu après. Ah! monsieur, lui dit mon père, quel changement est celui-ci! Dieu veuille vous bénir, & vous récompenser dans ce monde & dans l'autre!

Dieu veuille nous bénir tous, répondit mon maître. Mais comment se porte mon aimable enfant? Vous m'avez donné bien de l'inquiétude, Pamela. Je suis au désespoir de ne vous avoir pas avertie d'avance.

Ah! monsieur, lui dis-je, c'est vous qui avez tout fait, ainsi tout étoit bien: mais pouvois-je jamais m'attendre à un si grand bonheur?

Vraiment, ajouta-t-il, vous avez mis en peine toute la compagnie. Quand vous pourrez les aller rejoindre, ils feront ravis de vous voir; car, vous avez dérangé tous leurs plaifirs, quoiqu'en même-tems vous les ayez attriftés avec quelque forte de délice. Vous êtes chez vous, M. Andrews, dit-il à mon père, & plus vous refterez ici, plus on fera ravi de vous-y voir. Et vous, ma chère Pamela, quand vous aurez un peu repris vos efprits, venez rejoindre la compagnie. Je fuis charmé de vous retrouver fi bien. Là-deffus il nous quitta.

Voyez, voyez, dis-je à mon cher père, jufqu'où va la bonté de ce maître qui m'a été fi méchant! Ah! priez pour lui, & priez pour moi, que je puiffe m'en rendre digne.

Depuis quand cet heureux changement s'eft-il fait, ma chère enfant, me dit mon père? Il y a déjà plufieurs jours, repris-je; j'ai mis tout par écrit, & vous verrez de quel abîme de misère dieu a retiré votre heureufe Pamela.

Son faint nom foit béni, me dit-il! mais m'affurez-vous donc qu'il vous époufera: fe peut-il qu'un fi brave gentilhomme fera une dame de la fille d'un pauvre homme comme moi? Ah! que dieu eft bon! comment votre pauvre chère mère foutiendra-t-elle le poids de tant de bonnes nouvelles? Je partirai demain pour aller les lui annoncer: car je ne ferai qu'à demi-heureux,

jusqu'à ce que cette chère femme en partage la joie avec moi. Certes, ma chère enfant, nous devrions nous retirer dans quelque campagne éloignée, pour nous y cacher, de peur que notre pauvreté ne vous faſſe déshonneur.

Ah! mon cher père, m'écriai-je, vous me mortifiez dans ce moment pour la première fois de votre vie. Votre pauvreté a été ma gloire & ma richeſſe; & ſi je puis me vanter de quelque choſe, c'eſt de l'avoir toujours regardée comme un honneur, plutôt que comme une honte, parce que vous avez toujours été ſi remplis de probité, que votre fille n'a jamais eu lieu que de ſe glorifier de tels parens.

C'eſt ainſi, ma très-chère mère, que nous paſſions ces doux momens, quand mademoiſelle Darnford vint me trouver. Comment vous portez-vous, ma chère demoiſelle, me dit-elle? Je ſuis ravie de vous voir ſi bien. Allons, donnez-nous votre compagnie; & vous auſſi, M. Andrews, ajouta-t-elle en prenant mon père par la main.

Rien n'étoit plus obligeant; je l'en remerciai; & nous allâmes dans la grande ſalle. Mon maître ſe ſaiſit de mon père, le fit aſſeoir à côté de lui, & ils burent un verre de vin enſemble. Pendant ce tems-là je demandai pardon de mon mieux à nos dames, qui me l'accordèrent de très-bonne grace. Pour le chevalier S***, il mit ſes deux

mains ſur mes épaules, & avec ſon air jovial : Voyons, voyons, me dit-il, ſi c'eſt-là que croiſſent vos aîles ; car je n'ai jamais vu d'oiſeau voler comme vous. Savez-vous bien que vous avez briſé les jambes à miladi Jones avec la table ? Montrez-lui, madame, ajouta-t-il.

Cette plaiſanterie fit rire toute la compagnie. Je dis que j'étois au déſeſpoir de mon extravagance, & que ſi mon maître n'en avoit pas été l'auteur, j'aurois dit qu'on avoit tort de m'expoſer à tant de ſurpriſe, & de me forcer de ſortir ainſi hors de moi-même, devant une ſi bonne compagnie. Tous dirent que j'étois bien excuſable, & qu'ils étoient charmés que je ne m'en fuſſe pas trouvée plus mal.

Ils eurent la bonté de me diſpenſer du jeu, & jouèrent entr'eux. J'allai, par ordre de mon maître, m'aſſeoir de l'autre côté de la ſalle, dans la plus délicieuſe place où je me ſois trouvée de ma vie, entre les deux hommes du monde que j'aime le mieux, & qui me tenoient chacun par une main. De tems en tems, mon père levoit vers le ciel ſes yeux baignés de larmes, & diſoit : Pouvois-je jamais eſpérer rien de ſemblable ?

Je lui demandai s'il avoit eu la bonté d'apporter avec lui les papiers ? Il me dit qu'oui, en me regardant fixement, comme pour dire, vous les livrerai-je à préſent ? Je les lui deman-

dai : il les tira de sa poche : je me levai, & le plus respectueusement qu'il me fut possible, je les remis entre les mains de mon maître. Je vous remercie, ma chère Pamela, me dit-il. Votre père remportera le tout, pour voir non-seulement comment les choses ont tourné pour le mieux, mais encore jusqu'à quel point j'ai été un méchant garçon. Mais je veux qu'il me le rende pour l'amour de l'auteur.

Les dames & les messieurs, quoi que je puisse dire, voulurent absolument que je fisse le thé (*), & Abraham demeura auprès de moi, pour le servir à la compagnie. Mon maître & mon père demeurèrent ensemble, & au lieu de thé, burent quelques verres de vin. Le chevalier dit en badinant à mon maître : Je gagerois bien que pour tout l'or du monde vous ne voudriez pas être galant jusqu'au point de boire le thé avec les dames (**). Mais votre tems approche, & je ne doute pas que bientôt vous ne soyez d'aussi bonne affaire que moi.

(*) En Angleterre, c'est toujours l'ouvrage de la dame du logis.

(**) C'est encore un usage en Angleterre, qu'après le repas, les dames se retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les hommes demeurent autour d'une table couverte de verres & de bouteilles.

Mon

Mon maître les pressa tant de rester à souper, qu'à la fin ils se rendirent, à condition que je viendrois orner la table : ce fut l'expression dont ils voulurent bien se servir. J'insistai pour qu'on m'en exemptât : mais mon maître me pria de céder, puisque les dames le vouloient. D'ailleurs, dit-il, nous ne laisserons pas aller votre père ; ainsi, vous ferez aussi bien de rester avec nous.

Je m'étois flattée que mon père & moi souperions, ou tête à tête, ou seulement avec la Jewkes. Mais mademoiselle Darnford, qui est une jeune dame des plus obligeantes, me dit : Nous ne vous laisserons point aller, en vérité, nous n'en ferons rien.

Quand on eut servi, miladi Darnford me prit par la main : Avec votre permission, monsieur, dit-elle à mon maître, voulant me placer au plus haut bout de la table. De grace, madame, lui dis-je, dispensez-m'en, je ne saurois le faire, je ne m'y résoudrai jamais. Pamela, dit mon maître, au grand contentement de mon cher père dans les yeux duquel je lisois, obligez miladi Darnford, puisqu'elle le souhaite, vous savez que ce n'est anticiper que de peu de jours sur vos propres droits.

Mon cher monsieur, lui dis-je, au nom de dieu, ne me l'ordonnez point ; permettez, de grace, que je m'asseye auprès de mon père. Ouais,

dit le chevalier, voilà bien du bruit ici; allons, mettez-vous au haut bout, c'est votre place, & votre père s'assiéra auprès de vous. Ceci embarrassant beaucoup mon père: allons, dit alors mon maître, je vais vous placer tous, & là-dessus il mit miladi Darnford au haut de la table, miladi Jones à sa main droite, & madame Péters à sa gauche: il me plaça entre les deux demoiselles; mais il mit fort adroitement l'aînée au-dessous de sa cadette. Je vous mets ici, mademoiselle, lui dit-il, afin que vous enfermiez mon petit oiseau qui vole si bien; car je remarque avec plaisir la bonté que vous avez pour lui; & d'ailleurs, il faut que toutes les jeunes demoiselles soient ensemble. Cela parut faire plaisir aux deux sœurs; car si la plus jeune d'elles avoit été mise au-dessous, sur le pied que les choses avoient été autrefois, elle auroit pu se trouver piquée de ce qu'on m'avoit mise au-dessus d'elle; au lieu que mademoiselle Darnford son aînée lui cédant, il paroissoit moins étrange qu'elle me cédât aussi; sur-tout après le tour aimable que mon cher maître venoit de donner à la chose, en me supposant son petit oiseau, qu'il étoit bon de tenir en cage.

Mon maître dit obligeamment à mon père: Allons, M. Andrews, vous & moi nous serons ensemble. Et là-dessus il prit le bas bout de la table, & mit mon père à sa droite: le chevalier

voulut absolument être à sa gauche : Docteur (*), dit-il au ministre de la paroisse, il me semble que toutes les jupes devroient être ensemble : ainsi, mettez-vous auprès de cette dame, ajouta-t-il en lui montrant sa sœur. Comme j'avois un dindon bouilli vis-à-vis de moi : si l'ouvrage n'est pas trop fort pour vous, me dit mon maître, coupez cet oiseau, pour épargner une partie de la peine à miladi Darnford. Il fut disséqué dans un clin d'œil, & je servis aux dames. Je donnerois bien quelque chose de bon, dit mademoiselle Darnford, pour faire aussi adroitement l'office d'écuyer tranchant. Mademoiselle, lui dis-je, lorsque feu ma chère maîtresse régaloit quelques dames de ses amies, comme elle le faisoit régulièrement à certains jours, elle vouloit toujours que je lui rendisse cet office.

Je me souviens, dit mon maître, que quand moi, ou quelqu'autre, ne coupions pas parfaitement, ma mère disoit assez souvent : je vais envoyer chercher Pamela, pour vous apprendre à couper & à servir. Mademoiselle Andrews a toutes les perfections de son sexe, dit miladi Jones ; c'est un prodige pour son âge. Je puis

(*) Titre que les anglois donnent indifféremment à tous les ecclésiastiques, & qui répond en françois à celui de *monsieur l'Abbé.*

vous assurer encore, dit mademoiselle Darnford, qu'elle joue du clavecin à charmer, & chante en même tems; car elle a une très-belle voix. Nous avons bien besoin que vous nous disiez cela, lui dit le chevalier : qui est-ce qui ne le devinera pas en l'entendant parler ? & qui est-ce qui verra ses doigts, & ne dira pas qu'ils sont faits pour toucher quelqu'instrument que ce soit ? Docteur, ajouta-t-il, s'adressant au ministre, il est bon que vous soyez ici; autrement j'aurois fait rougir les dames. Je n'en croirai rien, monsieur le chevalier, dit miladi Jones; car un gentilhomme aussi poli que vous, ne voudroit pas pour beaucoup faire rougir des dames. Non, non, dit-il, pas pour tout l'or du monde; mais si je l'avois fait, j'aurois dit comme le poëte : *Elles rient, parce qu'elles entendent.*

Quand la compagnie se retira, miladi Darnford, miladi Jones, & madame Péters invitèrent séparément mon maître & moi à venir les voir; & lui demandèrent en grace de me permettre de les aller voir au moins avant que nous quittassions l'endroit. Nous espérons, me dirent-elles, que, quand le charmant lien sera serré pour toujours, vous engagerez monsieur B.... à résider davantage parmi nous. Nous étions toujours charmés quand il venoit ici, dit miladi Darnford; mais à présent nous en aurons une double raison.

Mon père étoit transporté de tout ce qu'il entendoit.

Quand la compagnie eut pris congé, mon maître lui demanda s'il fumoit ? Il répondit que non. J'ai dit à mon aimable Pamela, ajouta-t-il, en nous faisant asseoir à ses côtés, que de quinze jours, dont deux sont déja passés, il faut qu'elle en marque un pour me rendre heureux : je l'ai laissée la maîtresse de le choisir dans la première ou dans la seconde semaine. Souhaiter que dieu vous bénisse, est tout ce que je puis dire, répondit mon père en levant les yeux & les mains au ciel ! O Pamela ! continua mon maître en me prenant la main, si vous n'en avez point d'autre raison, qu'une petite honte mal placée ne vous fasse pas différer : car je voudrois aller dans le comté de Bedford le plutôt que faire se pourra ; mais je n'y voudrois pas retourner, sans y amener à mes domestiques une maîtresse, qui m'aide à réparer le mal qu'elle a fait elle-même dans ma maison.

J'étois si confuse, que je n'osois lever les yeux. Ma chère fille, me dit mon père, je suis bien sûr que je n'ai pas besoin de vous exciter à l'obéissance dans tout ce qui peut obliger un si bon maître. Que dit ma Pamela, ajouta ce dernier ? elle n'a pas coutume de chercher ses expressions. Monsieur, lui dis-je, si je montrois

trop d'empressement, j'aurois l'air de douter que vous demeurassiez dans les sentimens où vous êtes, & de ne pas vouloir vous laisser le tems de la réflexion. Il est bien sûr qu'à cela près, je dois me résigner sans réserve à votre volonté.

Je n'ai pas besoin de réfléchir, reprit-il; car je vous ai souvent dit, & ce n'est pas d'aujourd'hui, que je ne pouvois vivre sans vous. L'orgueil de ma condition m'a porté à tâcher par la douceur & par la crainte, de vous posséder sur un autre pied; mais votre vertu s'est trouvée plus forte que toutes les tentations, & toutes les terreurs du monde n'ont pu lui en imposer. N'ayant donc pu vaincre ma passion pour vous, j'ai corrigé mon cœur; j'ai résolu que, puisque vous ne vouliez pas être à moi aux conditions que je vous avois offertes, vous le seriez à celles qu'il vous plairoit; & je vous jure qu'aujourd'hui je ne voudrois pas vous avoir à d'autres. Il me paroît donc, que le plutôt ne sera que le mieux: qu'en dites-vous, M. Andrews? Il y a tant de bonté de votre côté, monsieur, &, graces à dieu, tant de prudence du côté de ma fille, répondit mon père, que c'est à moi de garder le silence. Mais quand l'affaire sera terminée, nous n'aurons ma chère femme & moi, autre chose à faire qu'à prier pour vous deux, & admirer avec joie, en regardant en arrière, les voies admirables de la providence.

C'eſt aujourd'hui vendredi au ſoir, dit mon maître; je ſuppoſe, ma chère fille, que ce fût pour lundi prochain, ou mardi, ou mercredi, ou jeudi matin; dites, mon enfant.

Voulez-vous bien, monſieur, lui dis-je, me permettre de ne vous répondre que demain? Volontiers, reprit-il, & là-deſſus il tira la ſonnette & fit appeler madame Jewkes. Où ferez-vous coucher M. Andrews cette nuit, lui dit-il? Prenez ſoin de lui, je vous prie; c'eſt un parfaitement honnête-homme, qui fera venir la bénédiction du ciel ſur toute maiſon où il mettra le pied.

Mon cher père pleuroit de joie, & je ne pus m'empêcher de lui tenir compagnie. Mon maître me donna un baiſer, nous ſouhaita le bon ſoir, & ſe retira. Je conduiſis mon père à ſa chambre, & l'entretins avec tant de feu, ſur mon bonheur futur, qu'il me ſembla preſque à moi-même, que je n'étois que langue depuis la tête juſqu'aux pieds. Il écouta mon babil avec indulgence, & parut tranſporté de la plus grande joie: il ſe coucha enfin, & ne ſongea toute la nuit qu'à l'échelle de Jacob, & aux anges qui montoient & deſcendoient pour le bénir, lui & ſa fille.



SAMEDI.

JE me levai de grand matin ; mais je trouvai que mon père m'avoit déja prévenue, & qu'il étoit allé faire un tour de jardin. Je courus l'y trouver : avec quels tranſports & quelles actions de graces n'en parcourûmes-nous pas les endroits, qui m'y avoient été ſi redoutables auparavant ! l'étang, la porte de derrière, en un mot, juſqu'au moindre recoin ; que de motifs de joie & de gratitude n'y trouvâmes-nous pas ?

Sur les ſept heures, mon maître vint nous y joindre en robe de chambre & en pantoufles ; il avoit l'air un peu appeſanti : je crains, monſieur, lui dis-je, que vous n'ayez mal repoſé cette nuit. C'eſt votre faute, Pamela, me dit-il : quand je vous eus quittée, je ne pus jamais m'empêcher de jeter les yeux ſur vos papiers, & encore moins de les lire juſqu'au dernier mot ; de ſorte qu'il étoit trois heures avant que je me ſois mis au lit. Je voudrois, monſieur, lui dis-je, que vous euſſiez eu un meilleur paſſe-tems. Ce qu'il y a là de pire, me dit-il, eſt ce que je m'étois attiré à moi-même ; & vous ne m'avez pas épargné. Monſieur, lui dis-je...... Je vous pardonne, reprit-il en m'interrompant : vous n'en avez eu

que trop de ſujets. Mais je vois clair comme le jour, que, ſi vous aviez pu vous évader, vous auriez bientôt été la femme de Williams; & je ne comprends pas même comment cela auroit pu être autrement. En vérité, monſieur, lui dis-je, je n'avois pas la moindre idée de devenir ſa femme, ni celle d'aucun autre homme. J'en ſuis perſuadé, reprit-il; mais cela devoit arriver comme une ſuite naturelle de l'état des choſes, & je vois que votre père l'approuvoit. Monſieur, lui dit mon père, je ne penſois guère alors à l'honneur que vous lui feriez; & je regardois ce parti-là comme fort au-deſſus de ce que nous pouvions lui procurer. Mais quand je vis qu'elle ne s'en foucioit pas, je réſolus de ne l'en point ſolliciter, & de laiſſer le tout à ſa prudence.

Je vois, reprit mon maître, qu'il n'y a eu dans toute cette affaire que ſincérité, qu'honnêteté, & que franchiſe; j'en parle comme d'une choſe qui étoit preſque inévitable, ſuppoſé qu'elle eût eu lieu, & j'ai à cet égard toute la ſatisfaction que je pouvois ſouhaiter. Mais, ajouta-t-il, il faut que j'admire encore, comme je l'ai déja fait mille fois, la prodigieuſe mémoire, & le tour heureux & aiſé de narration, que votre excellente fille poſsède. Au milieu des petits tours & des charmans artifices qu'elle emploie pour éviter de tomber dans les piéges que je lui tends,

toute sa conduite est innocente, aimable, & adorable d'un bout à l'autre. Vous êtes le plus heureux des pères, M. Andrews, & je serai, je l'espère, le plus heureux des maris. Si cela ne devoit pas être ainsi, lui dit mon père, je prierois dieu que cela ne fût jamais. Je ne crains rien de semblable, répondit mon maître, & j'espère que je le mériterai de mon côté.

Mais en vérité, Pamela, ajouta mon maître, je suis fâché de trouver dans quelques endroits de votre journal, que madame Jewkes a un peu outré l'exécution de mes ordres. J'y fais d'autant plus d'attention, que vous ne m'avez jamais fait sur sa conduite des plaintes qu'elle pouvoit s'attendre que vous me feriez. Il est vrai qu'une bonne partie de cette conduite n'étoit fondée que sur mes ordres; mais je vois qu'elle a eu l'insolence de frapper ma chère fille! Je crois, lui dis-je, monsieur, que je fus un peu provoquante; mais comme nous nous étions pardonné mutuellement, j'en avois moins de droit de me plaindre d'elle.

Fort bien, me dit-il, vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur au monde; mais si vous avez le moindre ressentiment particulier, j'y entrerai jusqu'au point qu'elle n'aura désormais rien à faire où vous serez. Vous êtes si bon, mon cher monsieur, répondis-je, que je dois pardonner à tout le monde, quand je vois mon bonheur amené

par les moyens mêmes que je regardois alors comme mes plus grands fléaux : c'est à moi de bénir ces moyens, & de pardonner à tout ce qui me déplaisoit alors, en faveur du grand bien qui s'en est suivi. Voilà, me dit-il en m'embrassant, une aimable manière d'envisager les choses. Je dois m'appliquer désormais à vous dédommager de ce que vous avez souffert, pour vous en rendre l'idée de plus en plus légère, & vous faire trouver des sujets de joie dans votre nouvel état.

Le cœur de mon cher père étoit plein. Au nom de dieu, dit-il à mon maître en joignant les mains, laissez-moi partir, permettez que j'aille retrouver ma chère femme, & lui dire toutes ces bonnes nouvelles, pendant que mon cœur y peut encore tenir; car il est prêt à succomber sous le poids qui l'oppresse. Honnête mortel! lui dit mon maître, j'aime à voir un cœur aussi excellent que le vôtre, sur des lèvres si pleines de candeur. Je vous enjoins, Pamela, ajouta-t-il, de continuer votre récit, à mesure que vous en aurez l'occasion. Quoique votre père soit ici, écrivez à votre mère, afin qu'il ne manque rien à cette admirable histoire, & que nous puissions, nous & nos amis, vous lire & vous admirer de plus en plus. Faites cela, ma chère enfant, me dit mon père, faites-le, je vous en prie. Voilà,

ma très-chère mère, la raison pourquoi j'ai continué de vous écrire, lorsque je croyois avoir fini, & que je pensois que mon père vous diroit tout ce qui se seroit passé pendant son séjour ici.

Mon maître avoit pris garde à mon pseaume, & eut la bonté de le louer. Vous avez, me dit-il, tourné très-charitablement les derniers versets, qui dans l'original sont pleins de malédictions, & vous les avez changés en un vœu qui montroit que vous n'aviez pas l'ame implacable; quoique mon cruel procédé à votre égard vous eût rendue très-excusable, si vous l'aviez eue telle. Je veux, ajouta-t-il, que vous me le chantiez demain.

Si vous n'avez rien de mieux à faire, nous irons prendre l'air ensemble après le déjeûner, & ce sera dans le carrosse, parce que votre père sera de la partie. Mon père auroit bien voulu s'en exempter; mais mon maître ne le lui permit jamais. Il avoit une honte horrible du peu de brillant de son équipage.

Mon maître nous fit déjeûner avec lui, & nous donna du chocolat. Je voudrois, Pamela, ajouta-t-il, que vous recommençassiez à vous mettre comme de coutume: vous pouvez au moins à présent appeler vos *deux autres paquets* vôtres. Si vous avez besoin de quelque chose pour le grand jour où nous touchons, quelque secrette

que je veuille tenir la chose, j'enverrai un exprès à Lincoln, qui vous en rapportera tout ce que vous souhaiterez. Je lui répondis que la libéralité de ma chère maîtresse & la sienne, m'avoient mise beaucoup au-dessus de mon état; que j'avois d'excellentes nipes de toutes les espèces, & que je n'en souhaitois point d'autres, ne voulant pas exciter la censure des dames. Il n'en sera pas de même, me dit-il avec bonté, quand j'aurai rendu mon mariage public en arrivant à l'autre maison. Mais si, pour le présent, vous êtes contente de votre équipage, je vous laisserai faire comme bon vous semblera.

J'espère, monsieur Andrews, dit-il à mon père, que vous ne nous quitterez pas avant que l'affaire soit conclue: & pour lors vous serez bien sûr que mes vues sont honorables: d'ailleurs, cela engagera Pamela à souhaiter le jour désiré. Ah! monsieur, reprit mon père, je n'ai, graces à dieu, aucune raison de révoquer en doute la générosité de vos intentions, & j'espère que vous m'excuserez, si je pars lundi de grand matin, pour aller retrouver ma chère femme, & la rendre aussi heureuse que je le suis moi-même.

Mais, Pamela, reprit mon maître, n'y auroit-il pas moyen de conclure mardi? peut-être qu'alors votre père voudra bien rester. J'aurois été ravi, ajouta-t-il, que la chose eût eu lieu dès

demain ; mais j'ai envoyé M. Colbrand me chercher une licence (*), pour lever jusqu'au moindre scrupule ; & il n'est guère possible qu'il soit de retour avant demain au soir, ou lundi matin.

Je ne pouvois jamais apprendre une plus agréable nouvelle. Monsieur, lui dis-je, je sais que mon père languira d'être chez lui. Et comme vous avez eu la bonté de me donner une quinzaine, à compter de mardi dernier, je serois bien-aise que vous eussiez la bonté de m'accorder un jour dans la seconde semaine.

Eh ! bien, dit-il, je ne veux pas être trop pressant ; mais moins vous le reculerez, & mieux ce sera. Il nous faut bien accorder quelque chose à ces filles de Jephté, M. Andrews, ajouta-t-il obligeamment : je suppose que la petite foiblesse mêlée de modestie, qui, dans les mariages les plus heureux, peut laisser quelque sorte de regret de quitter l'état de fille, joint à un manque de contenance en entrant dans celui de femme, est la raison qui retient ma Pamela ; ainsi, elle nommera elle-même son jour. Monsieur, répondit mon père, vous n'êtes que bonté pour elle.

(*) C'est un acte expédié par la cour ecclésiastique qui autorise tout ministre quelconque à marier deux personnes qui le lui présentent. Il tient lieu de publication de bans.

Je montai peu après à ma chambre, & m'équipai tout de neuf, prenant possession pour cette fois, & à la bonne heure, de ce que mon cher maître avoit appelé mes *deux paquets*, faisant allusion à la manière dont j'avois ci-devant divisé les bonnes choses que ma maîtresse & lui m'avoient données. Ainsi, je mis du linge fin, des souliers d'étoffe de soie, des bas de coton fins, un beau jupon piqué, un joli habit de taffetas verd, manteau & jupe, un collier de France, une coëffure & un mouchoir à dentelle, & des gants blancs; puis j'eus l'impertinence, petite sotte que j'étois, de me regarder, l'éventail à la main, dans le miroir, & encore une fois de me trouver l'air d'une dame. Mais je n'oubliai pas de remercier dieu de ce que je pouvois m'équiper de la sorte, avec tant de satisfaction.

Madame Jewkes voulut m'aider à m'habiller, me fit force complimens, & me dit entr'autres choses, que pour le coup j'avois bien l'air de sa maîtresse. Elle m'apprit que la petite chapelle étoit prête, qu'on y feroit le service divin le lendemain, & marqua souhaiter beaucoup que l'heureux lien pût y être serré le même jour. Madame, me dit-elle, n'avez-vous pas vu la chapelle depuis qu'elle est nettoyée? Non, repris-je; mais, ne dites-vous pas qu'on y fera demain le service divin? J'en suis charmée; car en dernier lieu, & à mon

grand regret, j'ai vécu en vraie payenne. Qui eſt-ce qui doit y officier ? Quelqu'un que M. Péters enverra, reprit-elle. Vous m'apprenez-là de bonnes nouvelles, madame Jewkes, lui dis-je : j'eſpère qu'à l'avenir elle ne ſervira plus de garde-meuble. Vraiment ! ajouta-t-elle, j'ai d'autres bonnes nouvelles à vous dire encore : car les deux jeunes demoiſelles Darnford & miladi Jones, doivent ſe trouver à l'ouverture de la chapelle, & dîneront ici avec vous. Mon maître ne m'en a rien dit, répondis-je. Il faut changer de ſtyle, mademoiſelle, me dit-elle. Ce n'eſt aſſurément plus *mon maître* qu'il vous faut dire. Ah ! repris-je, c'eſt un langage que je n'oublierai jamais. Il ſera mon maître tant que je vivrai, & je me croirai de plus en plus ſa ſervante.

Mon bon cher père ne ſavoit pas que je fuſſe montée pour m'ajuſter; il me dit qu'en me voyant du premier coup-d'œil dans cet équipage, il avoit craint qu'on ne ſe fût moqué de moi, & que quelque grande dame qui me reſſembloit ne dût bientôt être la véritable femme de mon maître. Il fut frappé d'admiration : Ah ! ma chère enfant, me dit-il, que votre heureux état vous ſiéra bien ! Vraiment ! vous avez déjà l'air d'une dame. J'eſpère, lui dis-je en me jettant tendrement à ſon cou, que, quelle que ſoit ma condition, je ſerai toujours pour vous la plus reſpectueuſe des filles. Mon

Mon maître m'envoya dire qu'il étoit prêt. Dès qu'il m'apperçut, mettez-vous, me dit-il, comme il vous plaira, ma chère Pamela, vous ferez toujours une charmante fille. Là-dessus, il me donna la main jusqu'au carrosse, & voulut absolument que mon père & moi fussions assis au fond. Pour lui, il s'assit sur le devant vis-à-vis de moi, & ordonna au cocher d'aller à la prairie où il avoit une fois rencontré M. Williams.

La conversation que nous eûmes en allant fut infiniment agréable pour mon père & pour moi, mon maître redoublant toujours sa bonté & sa générosité. Pendant que j'étois allée m'habiller, il avoit fait présent à mon père de vingt guinées, le priant d'en acheter pour ma mère & pour lui tels habits qu'ils jugeroient à propos, & de les dépenser en entier : mais je ne sus cela qu'à notre retour au logis, mon père n'ayant pas eu l'occasion de me l'apprendre.

Il eut la bonté de me dire que la chapelle étoit en assez bon ordre, & qu'elle avoit très-belle apparence; que la première fois qu'il reviendroit dans ce pays-ci, il la feroit reblanchir, peindre & lambrisser; qu'il y auroit de nouveaux ornemens à la chaire; que tous les ustensiles en seroient neufs, & qu'à l'avenir on la tiendroit toujours en bon état. Il me dit que les deux jeunes demoiselles Darnford & miladi Jones dîne-

roient avec lui dimanche, & qu'en comptant leurs domeſtiques & les ſiens, il y auroit à l'égliſe une petite congrégation aſſez paſſable. N'ai-je pas bien imaginé, ajouta-t-il, de vous faire voir, avant qu'on célèbre notre mariage dans la chapelle, qu'elle étoit réellement une petite maiſon de dieu, & qu'elle avoit été conſacrée ? Ah ! monſieur, lui dis-je, votre bonté pour moi ne peut s'exprimer. M. Péters, ajouta-t-il, a offert de venir y officier; mais il ne vouloit pas reſter à dîner ici, parce qu'il aura compagnie chez lui; de ſorte que e veux que le ſervice divin y ſoit fait par un homme auquel je donnerai tant par an comme à une eſpèce de chapelain. Vous devenez toute ſérieuſe, ma Pamela, ajouta-t-il: je devine que vous penſez à M. Williams. En vérité, monſieur, lui dis-je, vous voulez bien n'en être point fâché, je vous avouerai que j'y penſois. Le pauvre homme! Je ſuis au déſeſpoir d'avoir été la cauſe qu'il vous a déſobligé.

Quand nous fûmes arrivés à la prairie où la nobleſſe du lieu va quelquefois ſe promener, le carroſſe s'arrêta, mon maître deſcendit & me mena au bord du foſſé, qui eſt une très-jolie promenade d'été. Il demanda à mon père, s'il aimoit mieux ſe promener à pied, ou faire le tour de la prairie en carroſſe. Le vertueux homme choiſit de reſter dans le carroſſe, de peur, dit-il, que

quelques perſonnes de condition ne ſe promenaſſent dans cet endroit-là ; & il m'a dit depuis que, pendant preſque tout le chemin, il avoit été à genoux dans le carroſſe, rendant graces à dieu des faveurs dont il le combloit, & le priant de répandre ſes bénédictions ſur mon maître & ſur moi.

A notre arrivée à l'endroit où l'on ſe promène à l'ombre, je fus toute ſurpriſe d'y voir M. Williams qui y étoit encore ſeul avec un livre à la main. Il paroît que ce n'étoit point un haſard ; car j'ai ſû depuis qu'on avoit prié M. Péters de lui dire de ſe trouver dans cette promenade, à une telle heure du matin.

Ah ! ah ! ancienne connoiſſance, lui dit mon maître, je vous retrouve encore ici ! Quel beau livre liſez-vous-là ? C'eſt, dit-il, le lutrin de Boileau. Vous voyez, reprit mon maître, que j'ai amené avec moi ma petite fugitive, ou du moins celle qui avoit envie de l'être ; pendant que vous vous perfectionnez dans le françois, je travaille à apprendre l'anglois, & j'eſpère y être maître dans peu.

Ce que je liſois, monſieur, lui dit-il, eſt un très-beau morceau de poéſie françoiſe ; mais l'anglois dont vous parlez eſt incomparable.

Vous êtes très-poli, M. Williams, répondit mon maître ; mais quiconque ne penſera pas comme vous, ne méritera pas de la poſſéder. Com-

ment donc, Pamela, ajouta-t-il de la meilleure grace du monde, vous agiſſez bien en étrangère avec M. Williams, après avoir été ſi familière autrefois avec lui? Je puis vous aſſurer l'un & l'autre, que je n'ai prétendu en vous procurant cette entrevue, ni inſulter M. Williams, ni rendre confuſe ma Pamela. M. Williams, dis-je alors, je ſuis charmée de vous voir en bonne ſanté, & quoique la générosité de mon cher maître ait heureuſement changé la ſcène depuis que nous ne nous ſommes vus, je ſuis ravie d'avoir une occaſion de vous aſſurer de ma reconnoiſſance, pour la bonne intention que vous avez eue de me rendre ſervice, non tant par égard pour moi, que comme à une perſonne qui, pour lors, avoit grande raiſon de ſe croire dans la détreſſe; & j'eſpère, monſieur, ajoutai-je en m'adreſſant à mon maître, que votre bonté me permettra bien de parler de la ſorte.

Pour vous, Pamela, me dit-il, vous pouvez vous montrer auſſi reconnoiſſante qu'il vous plaira de la bonne intention de M. Williams; je ſuis bien-aiſe que vous parliez en conſéquence de ce que vous penſez; mais, quant à moi, je ne me trouve pas tout-à-fait ſi obligé à cette bonne intention.

Permettez-moi, lui dit M. Williams, de vous repréſenter que je ſavois que vous n'aviez pas été

élevé en libertin ; & que je n'avois aucune raison de vous croire tel par inclination. J'espérois que vous ne seriez pas fâché contre moi, quand vous viendriez à réfléchir sur ma conduite. Et ce n'a pas été d'abord un petit motif pour moi de faire ce que j'ai fait.

Oui, dit mon maître ; mais, M. Williams, pouviez-vous croire que je dusse vous remercier, si, aimant une personne plus que tout le reste de son sexe, vous me l'aviez dérobée pour l'épouser ensuite vous-même ? D'ailleurs, ajouta-t-il, vous deviez considérer que c'étoit une connoissance toute nouvelle pour vous, & très-ancienne pour moi : que je l'avois envoyée à une de mes maisons, pour m'en assurer davantage, & qu'ayant accès dans cette maison, vous ne pouviez effectuer votre dessein, sans violer en quelque sorte les loix de l'hospitalité & de l'amitié. Quant à mes vues sur elle, j'avoue qu'elles ne paroissoient pas des meilleures; mais il est toujours vrai que je n'étois pas obligé d'en rendre compte à M. Williams; beaucoup moins devoit-on vous excuser d'envahir un bien qui m'étoit si cher, & de tâcher de gagner son cœur dans un tems où vous ne pouviez pas jurer que les choses ne prendroient pas le tour qu'elles ont pris en effet.

J'avoue, répondit M. Williams, que ma conduite, telle que vous la représentez, paroît blâ-

mable à quelques égards. Mais, monſieur, je ne ſuis qu'un jeune homme, & mes intentions étoient bonnes. Aſſurément, il n'étoit pas de mon intérêt d'encourir votre diſgrace ; & ſi vous voulez bien peſer impartialement toutes choſes & faire réflexion aux graces incomparables du corps & aux perfections de l'ame de l'aimable demoiſelle que voici, (c'eſt ainſi qu'il me nomma,) peut-être votre généroſité regardera-t-elle comme l'exténuation d'une faute, ce que votre colère n'en a pas voulu accepter comme l'excuſe.

N'en parlons plus, dit mon maître ; je ne ſuis pas venu ici pour m'y mettre en colère contre vous. Pamela ignoroit qu'elle dût vous voir ; & à préſent que vous vous rencontrez enſemble, je voudrois vous demander, M. Williams, ſi, aujourd'hui que vous connoiſſez mes vues honorables ſur cette excellente fille, vous ſentez que vous pouvez trouver, je ne dis pas autant, mais preſqu'autant de plaiſir à poſſéder l'amitié de ma femme, qu'à être sûr du cœur de mademoiſelle Andrews.

Monſieur, reprit-il, je vous répondrai ſans détour. Il me ſemble que, ſi je n'avois conſidéré que moi-même, quelle qu'eût pu être ma condition, je l'aurois préférée avec elle à l'état le plus brillant. Mais je n'avois rien moins que lieu de me flatter de gagner ſon cœur ; j'avois au con-

traire grand sujet de croire que, si elle avoit pu s'attendre aux bontés que vous avez pour elle, son cœur étoit déjà trop prévenu en votre faveur, pour pouvoir penser à aucun autre homme. J'ajouterai encore, en vous disant avec franchise ce que je ferois, si je n'avois à considérer que moi-même, que je trouve cependant, en faisant réflexion à son avantage particulier & à son mérite, que ce seroit manquer de générosité au dernier point, si, ayant toutes choses à mon choix, j'hésitois à lui souhaiter un état si supérieur à tout ce que je pourrois faire pour elle, & si proportionné à son mérite.

Vous êtes obligée à M. Williams, me dit mon maître; & vous lui en devez un remercîment. La distinction qu'il vient de faire est très-judicieuse : mais moi qui ai pensé vous perdre par son moyen, je suis ravi que les choses n'aient point été laissées à son choix. M. Williams, continua-t-il, je vous donne la main de Pamela en témoignage de son estime & de son amitié pour vous, parce que je sais que cela lui fera plaisir ; & je vous donne la mienne pour vous assurer que je ne veux pas être votre ennemi. Il faut pourtant encore que je vous dise que je crois devoir la manière raisonnable dont vous pensez, au peu de succès que vous avez eu, plutôt qu'à la générosité dont vous venez de parler.

M. Williams baisa ma main au moment que mon maître la lui donna ; & ce dernier lui dit : Monsieur, vous viendrez dîner chez moi, & je vous montrerai ma petite chapelle ; & vous, Pamela, vous pouvez librement compter M. Williams au nombre de vos amis.

Quelle noblesse & quelle affabilité ! M. Williams en versoit des larmes de plaisir, & moi aussi. Je gardai le silence, mais M. Williams lui dit : Monsieur, votre générosité m'apprendra à me croire inexcusable dans toutes celles de mes démarches qui ont pu vous déplaire, & le reste de ma vie fera voir mon respect & ma reconnoissance pour vous.

Nous continuâmes de marcher jusqu'au carrosse où étoit mon père. Pamela, me dit mon maître, dites à M. Williams qui est cet honnête-homme. Oh ! M. Williams, m'écriai-je, c'est mon père : à quoi mon maître eut la bonté d'ajouter, & un des plus honnêtes-hommes d'Angleterre, M. Williams. Pamela lui est redevable de tout ce qu'elle doit être, aussi bien que de son existence : car je crois qu'elle ne m'auroit jamais amené où j'en suis, ni résisté si courageusement à mes poursuites, sans les bonnes leçons & l'éducation religieuse qu'il lui a fait sucer avec le lait.

Mon bon M. Andrews, dit M. Williams à

mon père en lui prenant la main, vous voyez sans doute avec un plaisir inexprimable, le fruit de vos soins religieux, & vous êtes à présent, vous & votre chère fille, en chemin d'en ressentir les heureux effets. Je suis comblé des bontés de monsieur, répondit mon père; & tout ce que je puis faire, c'est d'en bénir dieu & lui.

M. Williams & moi nous étions plus près du carrosse que mon maître, & le premier se retirant pour faire place au dernier, celui-ci lui dit avec bonté : M. Williams, faites à Pamela le plaisir de lui donner la main; & montez vous-même. Il me présenta la main avec une inclination; mon maître le fit monter & s'asseoir à côté de moi; ce qu'il eut toutes les peines du monde à l'obliger de faire, & il s'assit lui-même vis-à-vis, à côté de mon père, qui étoit en face de moi.

M. Andrews, dit-il à mon père, je vous dis hier que l'ecclésiastique qui étoit chez moi n'étoit pas M. Williams; mais je vous dis aujourd'hui que c'est monsieur que voilà. Quoique je lui aie témoigné que je ne me croyois pas obligé à ses intentions, j'avouerai cependant que vous l'êtes vous & Pamela; & si je n'ai pas promis de l'aimer, je voudrois que vous le lui promissiez.

Monsieur, dit M. Williams, vous avez une manière de pénétrer les cœurs, dont j'ai à peine

trouvé un exemple dans tout ce que j'ai lu de ma vie ; & elle eſt d'autant plus noble que vous en uſez avant l'heureuſe cérémonie qui, je le ſuppoſe, ne tardera pas à s'enſuivre. Toute brillante qu'eſt votre fortune, cette cérémonie vous rendra redevable à la belle & vertueuſe Pamela, quand elle ſe ſera donnée à vous ; car alors vous poſſéderez un tréſor que des rois pourroient vous envier.

Il eſt impoſſible que vous & moi diſputions long-tems enſemble, dit mon généreux & bien-aimé maître à M. Williams, tandis que nos ſentimens s'accorderont ſi bien ſur les ſujets les plus importans.

J'étois toute confuſe. Mon maître, qui s'en apperçut, me prit la main, & me dit : Allons, ma chère fille, levez les yeux & tâchez de vous remettre. Ne faites pas à M. Williams & à moi la cruelle injure de penſer que nous répétons ici des complimens, comme nous récitions autrefois des vers à l'école. J'oſerai répondre pour tous deux, que nous ne diſons pas un mot qui ne ſoit dicté par le cœur.

Ah ! monſieur, m'écriai-je ; que tant de bonté eſt ſupérieure à toute la gratitude que je pourrois exprimer ! Chaque inſtant ajoute au poids des obligations qui m'accablent.

Ne penſez pas trop à cela, me dit-il de la

meilleure grace du monde. Les complimens que vous fait M. Williams ont un grand avantage sur les miens : car, quoiqu'également sincère, j'ai beaucoup à faire & à dire pour compenser tous les maux que je vous ai fait souffrir; encore ne pourrai-je jamais à cet égard être content de moi-même; tout ce que je puis faire n'étant jamais capable de vous en donner une pleine satisfaction.

Il vit que mon père étoit comme hors de lui-même par tant de marques de bonté, & qu'il en versoit des larmes. Je ne suis pas étonné, lui dit-il en quittant ma main & prenant la sienne, que le père de ma chère Pamela exhale ainsi par des pleurs la joie de voir toutes ses épreuves finies. Je ne dirai point qu'autrefois j'aie eu le pouvoir ou la volonté d'en agir comme je fais. Mais depuis que je me suis déterminé au changement que vous voyez, j'y ai trouvé un plaisir si pur & si doux, que mon propre intérêt m'affermira dans ma résolution; car ce n'est que depuis quelques jours que je connois le vrai bonheur.

Quel heureux événement pour vous, lui dit M. Williams en pleurant de joie, que la grace de dieu vous ait touché le cœur, avant qu'une passion effrénée vous ait entraîné à commettre des crimes, que le repentir le plus profond n'auroit pu expier qu'à peine ! Dieu vous a donné

la force d'en arrêter tout-à-coup le torrent: & il ne vous reste plus, après avoir évité le mal, qu'à vous livrer au bien, qui sera d'autant plus grand, que vous en jouirez sans que jamais votre conscience vous fasse le moindre reproche.

Vous avez raison, lui répondit mon maître, de me faire souvenir que c'est à la grace de dieu que je dois tous ces avantages. Je l'en bénis; je rends graces au digne homme que voici, des excellentes leçons qu'il a données à sa fille: je la remercie aussi de les avoir suivies; & j'espère, M. Williams, qu'avec le tems, ses bons exemples & votre amitié me rendront la moitié aussi bon que ma chère compagne. Vous avouerez aussi, je n'en doute point, que, sans faire tort à aucun de nos gentilshommes, cela me rendra le meilleur chasseur de renards qu'il y ait en Angleterre..... M. Williams alloit répliquer à ces derniers mots. Vous prenez tout-d'un-coup un air si grave, ajouta-t-il en se tournant vers lui, que je m'imagine que ce que j'ai dit ne seroit pas absolument approuvé de vous autres messieurs les moralistes: mais nous étions devenus tout-à-fait sérieux; & il ne faut pas l'être trop non plus.

Que votre Pamela est heureuse, ma chère mère! Puisse mon cœur reconnoissant, & le bon usage que je pourrai être en état de faire des

biens qui m'attendent, contribuer à faire durer long-tems l'état délicieux que j'ai lieu de me promettre, & en reculer la fin, pour l'amour du cher & aimable mortel, qui devient ainsi dans les mains de la providence, un moyen pour répandre la bénédiction sur tout ce qu'elle regarde de bon œil! Certes, je ne pourrai jamais assez reconnoître le prix qu'il veut bien mettre à mon peu de mérite, & la bonté avec laquelle il a prévenu mes souhaits, en cherchant, sans en être requis, l'occasion de se réconcilier avec un honnête-homme, qui, pour l'amour de moi, avoit encouru sa disgrace, & dont il ne me permettoit pas de prononcer le nom peu de jours auparavant. Mais voyez, je vous prie, combien les voies de la providence sont admirables! Cela même que je redoutois le plus qu'il vît ou qu'il connût, le contenu de mes papiers a, je m'en flatte, levé tous ses scrupules, & est devenu un moyen pour hâter mon bonheur.

Ne prétendons plus désormais, pauvres aveugles que nous sommes, faire fond sur notre propre sagesse; & n'ayons plus la vanité de penser que nous devons régler absolument tout ce qui nous concerne. J'ai en vérité toutes les raisons du monde de dire que je ne me suis jamais trouvée plus près de mon bonheur, que quand j'ai été le plus trompée dans mon attente. Car, si je

m'étois évadée, (ce que j'ai eu si souvent en vue, & si ardemment souhaité,) j'aurois échappé au bonheur qui vient aujourd'hui au-devant de moi; & je me serois peut-être précipitée dans toutes les misères que je voulois éviter. Il étoit néanmoins nécessaire que je fisse les pas que j'ai faits, pour amener les choses admirables qui m'arrivent. O sagesse impénétrable du créateur! Combien ne dois-je pas adorer la bonté divine, & m'humilier devant elle de ce qu'elle a bien voulu me rendre, à ce que j'espère, un instrument, non-seulement pour verser ses faveurs sur l'aimable époux qu'elle me destine, mais encore pour répandre ses bienfaits sur mes frères. Puisse-t-elle m'accorder cette grace!

Ce fut de la manière agréable dont je viens de parler, que nous passâmes notre tems dans cette seconde & charmante promenade. Je crus que madame Jewkes rentreroit en terre, quand elle vit M. Williams revenir avec nous, & traité avec de grands égards. Nous dînâmes avec toute la gaieté, la liberté & la cordialité imaginables; & je vis bien aux manières généreuses de mon maître, que je n'avois point à me gêner avec cet honnête ecclésiastique; car toutes les fois qu'il apperçut en moi quelqu'air de réserve, il m'excita à ne me point gêner avec lui, & me pria à plusieurs reprises de servir mon père & M. Williams;

paroiſſant charmé de me voir couper & diſtribuer à la ronde, comme il l'eſt en vérité de tout ce que je fais.

Après le dîner, nous allâmes voir la chapelle, qui eſt très-jolie & décemment ornée ; elle ſera charmante quand on y aura mis la dernière main, comme il en a le deſſein au premier voyage qu'il fera dans le comté de Lincoln.

Mon cœur plein d'une joie mêlée de vénération, au moment que j'y mis le pied pour la première fois, fut violemment ému de l'idée de la cérémonie qui, je l'eſpère, y ſera célébrée dans peu de jours. Arrivée au pied du petit autel, comme ils conſidéroient un tableau repréſentant la communion, & en admiroient les touches, je me gliſſai doucement dans un coin où je ne pouvois être vue, & à deux genoux je répandis mon ame devant dieu en actions de graces, de ce qu'après avoir été ſi long-tems éloignée du ſervice divin, il permettroit qu'en entrant pour la première fois dans une maiſon dédiée à ſon culte, je le fiſſe avec de ſi magnifiques eſpérances. Je le ſuppliai de me maintenir toujours dans des ſentimens d'humilité, de me rendre digne de ſes faveurs, & de vouloir bien en bénir la cauſe ſeconde, mon cher & bien-aimé maître.

Ma prière fut plus courte que je n'aurois voulu, parce qu'ayant entendu mon maître deman-

der où j'étois, je vins le retrouver sur le champ.

J'espère, dit-il à M. Williams, que, quelque scandale que je vous aie donné par ma conduite passée, (& c'est sur-tout de cela que je dois véritablement avoir honte,) vous ne refuserez pas d'officier ici demain, & de nous y donner vos instructions. M. Péters a eu la bonté de m'offrir de le faire pour la première fois; mais je sais que cela l'embarrasseroit; d'ailleurs, je voulois que la requête que je viens de vous présenter, fût le garant de notre réconciliation.

Je vous obéirai de tout mon cœur, & dans les sentimens de la plus parfaite reconnoissance, dit monsieur Williams; j'avouerai cependant que, si vous exigez un discours, je suis absolument pris au dépourvu. Je ne vous demande pas, dit mon maître, de nous parler à l'occasion d'aucun évènement particulier; mais si vous avez quelque discours sur ce texte...... *Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui vient à s'amender, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance :* & qu'il ne me mette pas dans un jour à me faire montrer au doigt par mes domestiques, & par ceux des dames que nous aurons ici, j'en serai très-content. C'est un sujet général qui me fait parler de cela, ajouta-t-il : au reste, tout ce que vous nous donnerez

sera

sera bien reçu ; car je sais que vous ne sauriez faire un mauvais choix.

J'en ai un sur ce texte, répondit M. Williams ; mais s'il m'étoit permis de prendre pour mon sujet les faveurs que je reçois de vous, je croirois qu'un sermon d'actions de graces, que j'ai fait à l'occasion d'une faveur singulière du ciel, répondroit fort aux sentimens de gratitude dont je suis pénétré. Le texte est celui-ci..... *Tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix : car mes yeux ont vu ton salut.*

Ce texte-là, interrompis-je, me conviendra parfaitement. Pas si parfaitement, Pamela, reprit mon maître ; car je ne vous laisse pas *partir* avec *paix ;* mais j'espère que vous *resterez ici* avec *plaisir.*

Cela est vrai, monsieur, lui dis-je ; mais j'ai vu *le salut de dieu.* J'ai bien lieu, ajoutai-je, ou jamais femme ne l'*eut*, de dire avec la sainte vierge : *Mon ame magnifie le seigneur ;* car *il a regardé la petitesse de sa servante..... & a élevé celle qui étoit dans l'abaissement.*

Je suis bien sûr, dit mon bon cher père, que si l'on en avoit le tems, le livre de Ruth fourniroit un beau texte sur l'honneur que ma chère fille reçoit aujourd'hui.

Pourquoi dites-vous cela, mon cher M. Andrews, répliqua mon maître ? Je sais l'histoire

dont vous parlez, & M. Williams confirmera ce que je dis, que la chère enfant que voici me fera pour le moins autant d'honneur qu'elle en recevra.

Monfieur, répondis-je, votre générofité eft inexprimable; mais je ne ferai jamais de votre opinion. C'eft ici une autre affaire, ma chère Pamela, me dit-il. Il me vaut mieux penfer que vous ferez de mon fentiment, & ce fera une bonté en vous de penfer que vous n'y viendrez jamais; & voilà un principe excellent, qui pourra toujours régler notre conduite l'un envers l'autre.

N'étoit-ce pas là, ma chère mère, un difcours plein de nobleffe, de délicateffe & de bon fens? Oh! qu'une femme eft heureufe, de fe trouver unie à un homme généreux & fpirituel! Quoi de plus édifiant? Quoi de plus.... Mais les expreffions me manquent, & je ne fais que dire.

Au fortir de la petite chapelle, monfieur Williams nous dit, qu'il vouloit aller chez lui, & chercher parmi fes fermons un difcours convenable au jour fuivant. J'ai une chofe à vous dire avant que vous partiez, répondit mon maître: quand ma jaloufie fur le compte de mon aimable Pamela, me fit tenir à votre égard une conduite que m'infpiroit la vengeance, vous favez que je pris de vous une obligation de la fomme pour laquelle je vous avois fait des affaires. J'en fuis

très-sincérement honteux ; parce qu'en vous proposant de la signer, je n'avois, & vous pouvez m'en croire, nulle intention de vous en demander le paiement ; mais je ne savois pas ce qui pouvoit arriver entre Pamela & vous, ni jusqu'où vous pouviez l'un & l'autre pousser les choses ; de sorte que je voulois avoir cette pièce, pour vous tenir en respect. Je ne crois donc pas, lui dit-il, en tirant de sa poche l'obligation & la lui donnant, je ne crois pas vous faire un grand présent de vous la rendre déchirée. Je pense, ajouta-t-il, que les frais qu'elle a coûtés, & ceux qu'on vous a faits auparavant, ont été payés par mon procureur ; du moins le lui avois-je ordonné. Il a suivi vos ordres, répondit monsieur Williams ; je vous rends mille graces de cette bonté, & de la manière obligeante dont vous l'exercez. Si vous vous en allez, lui dit mon maître, vous ne serez peut-être pas fâché de vous en retourner dans ma berline ? Non, monsieur, reprit-il, je vous rends graces. Le plaisir de songer à vos bienfaits, m'occupera si agréablement pendant tout le chemin, que je choisis de le faire à pied, pour m'en occuper plus à loisir.

Mon cher père avoit quelqu'inquiétude sur son habit, avec lequel il lui falloit paroître le lendemain à la chapelle : le vertueux homme craignoit de faire déshonneur à mon maître, à cause

de la jeune mademoiſelle Darnford & des domeſtiques. Il m'en parla, & me dit en même tems que mon maître avoit eu la bonté de lui faire préſent de vingt guinées, pour les frais de ſes habits & des vôtres; ce qui me mit véritablement la joie au cœur. Certes, je ne mériterai jamais la centième partie des bontés qu'il a pour moi. C'eſt preſqu'un malheur d'être accablé du poids de ſi grandes obligations; & en même tems de ſentir ſi bien ſon peu de mérite. Oh! que le pouvoir de faire du bien eſt divin! c'eſt tout ce que j'envie aux riches & aux grands.

Ah! monſieur, dis-je à mon maître qui venoit juſtement à nous, vos bontés n'auroient-elles point de bornes? Mon père m'a dit ce que vous lui aviez donné. C'eſt une bagatelle, ma chère Pamela, me dit-il, une légère marque de ma tendreſſe: ainſi, n'en parlez plus. Mais n'ai-je pas entendu cet honnête vieillard témoigner de l'inquiétude ſur quelque choſe? Ne me cachez rien, Pamela. Tout ſon embarras, répondis-je, étoit l'impoſſibilité de s'abſenter du ſervice divin, & la crainte de vous expoſer à rougir du peu de brillant de ſon équipage.

N'avez-vous point de honte, monſieur Andrews, lui dit-il? Je croyois que vous ſaviez que l'extérieur n'étoit rien. Plût à dieu que je fuſſe dans le cœur auſſi-bien équipé que vous! Mais,

à propos, Pamela, ajouta-t-il, votre père n'eſt guère plus mince ni plus petit que moi; nous irons lui & moi dans ma garderobe, & quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi-bien fournie ici que dans le comté de Bedfort, nous y trouverons peut-être ce qu'il lui faut.

Ainſi, ne vous aviſez pas, me dit-il enſuite plaiſamment, de nous venir trouver que je ne vous appelle; car il ne faut pas que vous ſachiez encore comment les hommes s'habillent & ſe déshabillent. Diſpenſez-m'en, de grace, lui dit mon père: je ſuis fâché qu'on vous ait parlé de cela. Et moi j'en ſuis bien aiſe, reprit-il; venez avec moi ſans plus de façon.

Il le mena en haut, & lui montra divers habits, inſiſtant ſur ce qu'il en choisît un. Mon pauvre père étoit tout confus; car mon maître n'en trouvoit aucun de trop beau, & lui n'en voyoit aucun qu'il jugeât aſſez ſimple. Comme il fixoit ſes yeux ſur un beau drap, qui lui paroiſſoit le plus modeſte, mon cher maître, à la fin, lui aida, bon gré, malgré, à eſſayer l'habit & la veſte. Je ne l'aurois jamais cru, parce qu'il me ſembloit que mon maître étoit plus grand, & qu'il avoit plus d'embonpoint que mon père; mais je vis dans la ſuite qu'ils lui alloient à merveille: comme le tout étoit ſimple, doublé de la même couleur, & fait pour voyager en carroſſe, mon cher père

ne s'en accommoda que mieux. Mon maître lui en fit présent; & appelant tout de suite la Jewkes: Madame Jewkes, lui dit-il, chauffez-moi bien cet habit pour demain au matin; M. Andrews, qui ne croyoit pas rester avec nous dimanche, n'a apporté que ce qu'il a de plus commun: je vous prie aussi de voir parmi mes bas & mes souliers, s'il n'y en auroit point qui lui fussent propres: voyez aussi parmi mon linge; car en gardant cet honnête vieillard plus long-tems que dimanche, nous l'avons entièrement dérangé. Il eut la bonté de lui donner en même tems les boucles d'argent qu'il avoit à ses souliers. Ainsi, ma chère mère, attendez-vous à voir mon cher père beau comme un Adonis. De perruque, dit mon maître, il ne lui en faut point; car les cheveux blancs & vénérables qu'il porte, valent mieux que toutes les perruques d'Angleterre. Pour des chapeaux, je jurerois bien que j'en ai ici à revendre. Je prendrai soin de tout, monsieur, lui dit madame Jewkes. Pour mon père, il vint me trouver, & ne put retenir ses larmes. Je ne sais, me dit-il, comment me comporter sous le poids de tant de bienfaits. Ah! ma chère enfant, c'est à la bonté divine & à votre vertu que nous sommes redevables de tout.



DIMANCHE.

LE lendemain, dimanche, il sembloit que toute la famille prît plaisir à s'ajuster pour la célébration du sabbat dans notre petite chapelle. Milady Jones amena M. Williams dans son carrosse, & les deux jeunes demoiselles Darnford vinrent dans le leur, avec chacune un laquais, sans compter le cocher. Nous déjeûnâmes ensemble avec tout l'agrément imaginable. Mon cher père avoit l'air tout magnifique, & fut très-caressé des trois dames. Comme nous déjeûnions, mon maître dit à M. Williams, qu'il croyoit que faute d'un clerc, il nous faudroit laisser là les pseaumes: à quoi celui-ci répondit que non, & qu'il suppléeroit à tout ce qui dépendroit de lui. Là-dessus mon père dit que, si on vouloit bien le lui permettre, il rempliroit cet office tout de son mieux, s'en étant toujours fait un plaisir. Je savois que dans sa jeunesse il avoit appris à chanter les pseaumes, qu'il l'avoit pratiqué constamment, en particulier & en famille, chaque dimanche au soir, & qu'il avoit aussi tâché de l'enseigner dans la petite école qu'il avoit tenue avec si peu de succès au commencement de ses disgraces, avant qu'il se donnât à un genre de vie dur; de sorte

entier, parce qu'il ne contenoit que trois verſets. Il nous en lut chaque vers, & en commença l'air avec un cœur ſi rempli de ce qu'il faiſoit, qu'il l'acheva avec autant de tranquillité que de zèle, prononçant le tout très-diſtinctement : ſur quoi miladi Jones me dit à l'oreille, que les gens de bien étoient propres pour toutes ſortes de compagnies, & que leur cœur étoit toujours préſent à tout ce qui s'appelle action bonne & louable. Pour la jeune mademoiſelle Darnford, elle ne ceſſoit de répéter : Dieu béniſſe un ſi bon & ſi digne homme ! Jugez de la joie dont mon ame étoit remplie.

Je ſais, ma chère mère, que vous ſavez par cœur la plupart des pſeaumes qui ſont courts ; de ſorte que je n'ai pas beſoin de vous tranſcrire celui-ci, d'autant moins que votre principal tréſor eſt une bible ; & en eſt-il de plus grand au monde ? Je ne ſache perſonne qui en faſſe un meilleur uſage que vous.

Monſieur Williams nous fit un excellent diſ-

De tous mes jours tu fais des jours de fête,
Et de ſenteurs tu parfumes ma tête.
Tant de douceurs accompagnent ma vie,
Que mon bonheur en eſt digne d'envie.
J'eſpère ainſi que dans ta maiſon ſainte
Je paſſerai tous mes jours en ta crainte.

cours sur la libéralité & la générosité, & sur la bénédiction attachée au véritable usage des richesses. Il avoit son texte dans l'onzième chapitre du livre des *Proverbes*, aux versets 24 & 25: *Tel répand, qui sera augmenté davantage; & tel resserre outre mesure, qui n'en aura que disette. La personne qui bénit sera engraissée, & qui arrose abondamment, regorgera lui-même.* Il traita son sujet avec tant d'art, que la délicatesse de mon maître, qui craignoit quelqu'apostrophe personnelle, n'en fut nullement blessée. Il fut assez judicieux pour ne point sortir du général; & mon maître trouva qu'il s'en étoit tiré avec autant d'éloquence que d'esprit.

Mon père s'étoit mis précisément sous le pupitre, qui est la place du clerc, & miladi Jones faisant signe à son laquais de venir, le chargea tout bas d'aller lui demander en grace de nous chanter un autre pseaume, quand le sermon seroit fini. Il choisit le plus court de tous, que vous savez être le 117 (*); parce qu'il crut, comme

(*) Nations, louez le seigneur;
Peuples, chantez à son honneur.
Pour nous, ses soins & son amour
Se renouvellent chaque jour;
Et sa constante vérité
Demeure à perpétuité.

il me le dit après, que le précédent avoit été aſſez long.

Mon maître remercia M. Williams de ſon excellent ſermon, les dames en firent autant; je le fis auſſi de grand cœur; & il eut la bonté, auſſi-bien que M. Williams, de prendre mon père par la main, & de le remercier de la manière dont il avoit rempli ſon office. Chacun lui en fit des complimens, & il n'y eut pas un domeſtique qui ne parût le regarder avec reſpect & avec plaiſir.

A dîner je fus obligée, malgré mille inſtances de ma part, de prendre le haut bout de la table; & mon maître ſe mit au bas bout, entre M. Williams & mon père. Pamela, me dit-il, vous êtes ſi adroite, que je crois pouvoir vous charger du ſoin de ſervir les dames; pour moi, je ſervirai mes deux bons amis. J'aurois dû vous dire que j'avois mis un ſatin à fleurs, qui avoit été à ma maîtreſſe. Il avoit encore tout ſon luſtre, & paroiſſoit neuf. C'étoit un des premiers préſens que m'eut fait mon maître; & les dames qui ne m'avoient vue que dans mon petit habit de laine, me firent mille & mille complimens, dès qu'elles me virent paroître.

Au lever du dîner on parla des pſeaumes, & mon maître fut très-méchant, ſi j'oſe l'appeler ainſi; car il ſe tourna du côté de mon père, &

lui dit : M. Andrews, il me ſemble que, comme nous n'aurons les prières que cette après-dînée, nous pouvons bien avoir un plus long pſeaume. Si vous nous donniez le 137 ? Qu'en penſez-vous ? De grace, mon cher monſieur, m'écriai-je, ne parlez plus de cela. Pamela, reprit-il, vous direz tout ce qu'il vous plaira ; mais vous nous le chanterez ſelon votre verſion, avant que ces dames s'en aillent. Mon père ſourit, quoiqu'il ſouffrît un peu pour moi ; & dit, croyez-vous, monſieur, qu'il puiſſe être chanté ? Sans doute, dit mon maître, il n'y a rien à craindre tant que madame Jewkes ne l'entendra pas.

Ce peu de mots excita la curioſité des dames ; & miladi Jones dit, qu'elle ne voudroit pas pour beaucoup demander à rien entendre qui pût me faire de la peine ; mais qu'elle ſeroit charmée que ce fût de mon conſentement. En vérité, madame, lui dis-je, il faut que je vous demande en grace de ne pas inſiſter là-deſſus : je n'y ſaurois conſentir. Vous le verrez en vérité, meſdames, dit mon maître. Allons, Pamela, ajouta-t-il, il ne faut pas non plus que tout aille à votre fantaiſie. Je vous prie donc, monſieur, répliquai-je, que je n'en entende rien. Pamela, me dit-il, je ſuis bien aſſuré que vous ne voudriez pas écrire ce qu'il ne ſeroit pas à propos qu'on entendît. Oui, monſieur, lui dis-je ; mais il eſt des cas,

& des occasions, qui peuvent rendre passable en un tems, ce qui seroit insupportable dans un autre. Ah! reprit-il, Pamela, j'en suis aussi bon juge que vous. Ces dames savent une bonne partie de votre histoire; & vous me permettrez de vous dire, que ce qu'elles en savent vous fait plus d'honneur qu'à moi; de sorte que, si je n'ai pas de répugnance à réveiller la chose, vous pouvez bien souffrir que je le fasse. Je vais, continua-t-il, vous tirer de peine. Le voici; & en même-tems il le tira de sa poche.

En vérité, monsieur, lui dis-je, en me levant, je ne saurois y consentir. J'espère que, si vous voulez le lire, vous me permettrez de sortir de la chambre pour un moment. C'est ce que je ne permettrai pas, reprit-il. De grace, monsieur, qu'il n'en soit rien, lui dit miladi Jones, nous ne l'entendrons point, si mademoiselle Andrews y a tant de répugnance. Eh bien! donc, Pamela, dit mon maître, je vous donne à choisir, que je le lise à présent, ou que vous nous le chantiez tantôt. L'alternative est fâcheuse, monsieur, lui dis-je. Je vous promets, reprit-il, que ce sera l'un des deux. Faites donc ce qu'il vous plaira, répondis-je; car je ne saurois le chanter.

Je vois bien, dit mon maître, qu'il faut que je le lise; & pourtant, tout considéré, il me vaudroit autant de n'en rien faire; car je n'en reti-

rerai pas beaucoup d'honneur. Lisez-le-nous donc, je vous en prie, dit la jeune demoiselle Darnford, afin que nous en jugions.

Eh bien donc, continua-t-il, voici de quoi il est question. A ce qu'il paroît, Pamela, dans le tems de sa détention, c'est-à-dire, lorsqu'elle fut faite prisonnière, pour me rendre bientôt son prisonnier, car c'est-là la somme de tout: Pamela dit dans son journal, qui ne devoit être lu que de ses parens, qu'un jour elle fut sollicitée par madame Jewkes de lui chanter un pseaume; & que sa tristesse ne le lui permettant pas, elle n'en voulut rien faire; mais qu'après que madame Jewkes l'eut quittée, elle fit réflexion que le pseaume 137 se pouvoit appliquer à sa situation présente, madame Jewkes l'ayant souvent priée à d'autres jours, & inutilement, de lui chanter une chanson; que là-dessus elle en fit une application plus particulière au cas où elle se trouvoit, & que regardant madame Jewkes comme une geolière qui en vouloit à son honneur, elle tourna le pseaume en question de la manière suivante. M. Williams, ajouta-t-il, vous aurez la bonté de lire un verset de la traduction ordinaire, & moi je lirai le verset de celle de Pamela qui y répond. Là-dessus M. Williams tira de sa poche son petit livre de prières, & lut ce premier verset.

Etant aſſis aux rives aquatiques
De Babylone, plorions mélancoliques,
Nous ſouvenant du pays de Sion:
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret tant de pleurs épandîmes,
Aux ſaules verds nos harpes nous pendîmes.

Mon maître lut ce qui ſuit:

Etant aſſiſe au manoir horrifique
De Belton-Hall, plorois mélancolique,
Me déſolant de ma détention:
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret épandis tant de larmes,
Seulette un jour penſois à mes alarmes.

Les dames dirent que rien n'étoit plus joli; & mademoiſelle Darnford ajouta, que quelqu'un de la compagnie avoit très-bien obſervé que la lecture de ces vers me devoit moins inquiéter que lui.

Je ſavois bien, dit mon maître, que je ne m'acquerrois pas grand honneur, en montrant cette pièce; mais, liſons toujours. M. Williams continua:

Lors ceux qui là captifs nous emmenèrent
De les ſonner fort nous importunèrent,
Et de Sion les chanſons réciter.
Las! dîmes-nous, qui pourroit inciter
Nos triſtes cœurs à chanter la louange
De notre dieu dans une terre étrange?

Ce verſet, interrompit mon maître, ſe rapproche beaucoup de l'original. Il eſt tourné avec une charmante ſimplicité.

Lors celle-là que l'on fit ma geolière,
Inſolemment ſa pauvre priſonnière
Vint requérir de pſalmes lui chanter.
Las ! de quel front oſes-tu m'exciter,
Dis-je en mon cœur, à chanter la louange
De notre dieu dans ce ſéjour étrange ?

Il ne ſe peut rien de mieux, dit M. Williams. Quoi donc ? ajouta miladi Jones, en s'adreſſant à moi, avez-vous bien pu ſouhaiter que nous fuſſions privés de ce nouvel échantillon de vos talens & de votre génie ?

Ah ! s'écria mon père, vous allez rendre ma chère enfant orgueilleuſe ! Non, non, lui dit mon généreux maître ; Pamela ne ſauroit être orgueilleuſe. Car les louanges n'enorgueilliſſent que ceux qui ne ſont pas accoutumés à les entendre. Mais continuons. M. Williams lut :

Or toutefois puiſſe oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye être,
Jéruſalem, hors de mon ſouvenir !
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je t'oublie, & ſi jamais j'ai joye,
Tant que premier ta délivrance j'oye.

Voici,

Voici, dit mon maître, la parodie de Pamela, qui approche aussi beaucoup de l'original.

Or toutefois puisse oublier ma drette
L'art de sonner de la douce épinette,
Si d'aller droit ne fais me souvenir!
Ma langue puisse à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & si jamais ai joye,
Tant que premier ma délivrance voye.

Au nom de dieu, lui dis-je, faites-moi le plaisir d'en demeurer là. Permettez-moi, mademoiselle, répondit M. Williams, de vous demander en grace de me laisser lire le reste: je languis de voir ce que vous faites des fils d'Edom, & comment vous tournez les exécrations du psalmiste contre les babyloniens insultans.

En vérité, M. Williams, répondis-je, vous n'auriez pas dû dire cela. Oh! interrompit mon maître, c'est ici un des meilleurs endroits. La pauvre madame Jewkes y tient la place des fils d'Edom; gardons-nous d'autant moins de nous en priver, que ma chère Pamela y fait briller une vertu qui lui est propre, en ne souhaitant aucun mal à sa persécutrice. Lisez la stance suivante, M. Williams. Ce dernier lut:

Mais donc, seigneur, en ta mémoire imprime
Les fils d'Edom, qui sur Jérosolyme
Crioient au jour que l'on la détruisoit,

Souviennes-toi que chacun d'eux disoit :
A sac, à sac, qu'elle soit embrasée,
Et jusqu'au pied des fondemens rasée !

Vraiment! dit mon maître, il me semble appercevoir dans ce que je vais lire une petite touche de malédiction ; mais je trouve qu'elle a assez bonne grace, comparée avec l'original. Voici aussi les fils d'Edom, qu'on n'épargne pas autrement.

Mais donc, seigneur, en ta mémoire imprime
L'affreuse *JEWKES*, qui voudroit dans le crime
Faire tomber ta pauvre Pamela.
Souviennes-toi comme elle a dit : *Voilà*
Bien des façons ! Puis d'un ton de tigresse :
A bas, à bas, ces grands airs de sagesse !

En vérité, monsieur, lui dis-je, on auroit pu passer par-dessus cet endroit : mais les dames, & M. Williams s'écrièrent qu'ils en seroient bien fâchés : ce qui me fit voir que la malheureuse Jewkes n'avoit pas un ami parmi eux.

A présent, dit mon maître, lisez les horribles malédictions que prononce le psalmiste. M. Williams acheva ainsi sa lecture :

Aussi sera Babylon mise en cendre :
Et très-heureux qui te saura bien rendre
Le mal dont trop de près nous viens toucher :

Heureux celui qui viendra arracher
Les tiens enfans de ta mammelle impure,
Pour les froisser contre la pierre dure !

Voici, dit très-obligeamment mon maître, de quelle manière Pamela a tourné ces vers.

Aussi feras, impudique ennemie,
Ains non pas moi, couverte d'infamie;
Et pour ton bien ce mal t'arrivera.
O bien heureux le mortel qui viendra,
En me tirant de ta patte effroyable,
Te tirer toi de la griffe du diable !

Je m'imagine, dit mon maître à M. Williams, en souriant, que si nous savions la vérité du fait, nous trouverions qu'alors on espéroit que vous seriez ce bienheureux mortel. A qui que ce fût que ceci eût rapport dans ce tems-là, dit M. Williams, l'heureux mortel en question ne sauroit, monsieur, être présentement que vous-même.

J'osois à peine lever la tête, tant j'étois confuse des louanges dont toutes les dames m'accabloient à qui mieux mieux. Cela me fait bien voir qu'il y a de la partialité de leur part, & que ce qu'elles en font, n'est que parce que mon maître a tant de bonté pour moi, & qu'il se plaît à m'entendre louer. Car, outre que j'ai beaucoup pris du psalmiste, je ne vois rien dans

ces vers de si beau qu'on voudroit me le faire accroire.

Nous allâmes tous, & la cuisinière en fut aussi, l'après-dînée à l'église, comme nous y avions été le matin, & mon cher père finit le service par les versets suivans du pseaume 145, y magnifiant fort à propos le saint nom de dieu pour toutes les faveurs dont il nous combloit; mais il ne les mit pas dans l'ordre où ils sont dans le pseaume; ce qu'il crut être d'autant moins nécessaire, qu'il nous lisoit chaque vers avant que nous le chantassions.

Oui, l'éternel est juste en tous ses faits,
Et ses faveurs remplissent nos souhaits;
Il se tient près de ceux qui tous les jours
D'un cœur fidelle implorent son secours.
Sa providence, à ceux qui le révèrent,
Donne toujours ce que leurs cœurs espèrent:
Il est touché de leurs cris, de leurs larmes;
Il les délivre en toutes leurs alarmes.
A toi, seigneur, s'attend la créature;
Elle reçoit de toi la nourriture:
Quand il est tems, ouvrant ta main puissante,
Tu la repais, & remplis son attente.
Je veux chanter ta gloire, & ta grandeur,
Qu'on voit briller avec tant de splendeur;
Et pour louer tes miracles divers,
J'emprunterai la voix de l'univers.

Nous nous promenâmes dans le jardin jufqu'à ce que le thé fût prêt ; & comme nous allions par la porte de derrière, mon maître me dit : *De toutes les fleurs du jardin, il n'en eft point de fi belle que le tournefol.* Ah ! monfieur, lui dis-je, oubliez préfentement tout cela. M. Williams qui l'entendit, en parut un peu déconcerté. Sur quoi mon maître lui dit : M. Williams, je ne cherche point à vous rendre férieux ; mais j'admire les refforts étranges par lefquels les événemens font amenés. Je vois d'autres objets ici autour, qui me touchent plus par la confidération des dangers que ma chère Pamela a courus, que rien de ce que vous avez fait ne doit vous toucher. Vous êtes la générofité même, lui répondit M. Williams.

Ils fe promenèrent enfuite tête-à-tête pendant un bon quart-d'heure, parlant de chofes générales, & de littérature, & nous rejoignirent fort contens de la converfation l'un de l'autre.

Miladi Jones fe mit entre mon maître & moi, & fe tournant vers lui : A quand l'heureux jour, lui dit-elle ? Nous fouhaitons que cela foit terminé, afin de pouvoir après cela vous garder avec nous auffi long-tems que vous y pourrez refter. Je voudrois, dit mon maître, que ce fût demain, ou après demain au plus tard, fi Pamela y confentoit : car j'ai envoyé chercher une licen-

ce(*), & celui que j'ai chargé de la commiſſion ſera ici ce ſoir à ce que j'eſpère, ou demain de grand matin. De grace, Pamela, ajouta-t-il, ne différez pas plus loin que jeudi. Quoi donc! me dit miladi Jones, ſeroit-il bien vrai que vous fiſſiez traîner la choſe en longueur? Fort bien, dit mon maître; à préſent que vous êtes de mon côté, je vous laiſſe avec elle pour arrêter le jour; & j'eſpère qu'elle n'inſiſtera pas ſur des bagatelles, comme ſur quelque choſe d'important. Là-deſſus il nous quitta, & alla joindre les deux jeunes demoiſelles.

Miladi Jones me dit qu'elle ne balanceroit point à me trouver blâmable, ſi je différois d'un moment, parce qu'elle comprenoit que miladi Davers ſeroit dans la dernière inquiétude que ſon frère ne m'épouſât, & que rien au monde ne ſeroit plus triſte ſi quelque choſe venoit à la traverſe. Madame, lui dis-je, lorſqu'il eut la bonté de m'en parler pour la première fois, il me dit que l'affaire ſe feroit dans quinze jours; mais il me demanda enſuite ſi je voulois que ce fût dans la première ou la ſeconde ſemaine. Je lui

(*) C'eſt un acte expédié à la cour eccléſiaſtique, au nom de l'archevêque de Cantorbéry, par lequel il eſt permis à tout miniſtre quelconque, de marier deux perſonnes ſans publication de bans.

répondis, (car pouvois-je faire autrement ?) que ce feroit dans la feconde. Il me pria que ce ne fût pas le dernier jour de la feconde femaine. Or, madame, ajoutai-je, m'ayant ainfi marqué l'intention où il étoit que ce fût pour un des jours de la feconde, je n'avois garde de montrer plus d'empreffement que lui, en lui nommant un jour de la première.

Fort bien, me dit-elle ; mais comme il vous preffe avec tant d'égards & de politeffe d'en avancer le moment, il me femble qu'à votre place j'y confentirois. Comme elle me vit héfiter & rougir : Vous favez mieux que moi, ajouta-t-elle, ce qui vous convient ; je vous dis feulement ce que je ferois. Je répondis que j'y penferois férieufement, & que, fi je le trouvois fort empreffé, affurément je croirois devoir l'obliger, & confentir à ce qu'il fouhaitoit.

Mefdemoifelles Darnford demandèrent inftamment à être de la noce, & qu'on leur donnât un bal. Appuyez notre requête, mademoifelle Andrews, me dirent-elles ; vous ne fauriez nous obliger plus fenfiblement. En vérité, mefdames, leur dis-je, je ne vous le promettrois pas, quand même je le pourrois. Et pourquoi cela, me dirent-elles ? Je ne fais, répondis-je ; il me femble qu'on peut avec plaifir célébrer l'anniverfaire de fon mariage ; mais pour le jour même, en vérité,

mesdemoiselles, je le trouve un jour trop important pour celles de notre sexe, pour y pouvoir être fort gaies : c'est une affaire tout-à-fait sérieuse, & qui donne beaucoup à penser ; & je suis sûre que, dans le même cas, vous en jugeriez comme moi. A ce compte, dit l'aînée, on n'en a que plus de besoin de se réjouir, & de s'égayer de son mieux.

Je vous avois bien dit, interrompit mon maître, quelle sorte de réponse vous deviez attendre de Pamela. La plus jeune dit que de sa vie elle n'avoit entendu parler de gens si graves en pareille occasion. J'espère aussi, monsieur, ajouta-t-elle, que ce jour-là vous ne ferez que chanter des pseaumes, & que mademoiselle le passera en jeûne & en oraison. Qui jamais ouit parler de porter ainsi le sac & la cendre en un jour de noces ? Il me sembla qu'elle étoit un peu piquée, & je ne lui répondis point. Je vois que j'aurai assez à faire avant qu'il soit peu, s'il me faut répondre à toutes celles qui me porteront envie.

Nous entrâmes pour boire le thé ; & tout ce que les dames purent obtenir de mon maître, ce fut de leur donner un petit bal, avant que de quitter le pays : mais mademoiselle Darnford dit qu'il falloit donc que ce fût chez elles que se fit l'assemblée ; parce qu'en vérité, si elle ne pouvoit pas être à la noce, elle se croiroit in-

fultée, & ne reviendroit plus, que nous n'euffions été les voir.

Quand elles furent parties, mon maître voulut faire refter mon père jufqu'après la conclufion ; mais il demanda en grace qu'il lui fût permis de partir le lendemain avec le jour, donnant pour fes raifons, que ma mère feroit doublement inquiète, s'il tardoit plus long-tems, & que d'ailleurs il mouroit d'impatience de lui apprendre toutes les circonftances du bonheur de fa fille. Quand mon maître vit qu'il fouhaitoit avec tant d'ardeur de s'en retourner, il appela Thomas, & lui ordonna de tenir prêt, le lendemain de grand matin, un certain cheval bai pour mon père, avec un porte-manteau pour mettre fes habits ; & de l'accompagner tout le premier jour, ou même jufques chez lui, fi M. Andrews l'aimoit mieux. Et, ajouta-t-il, en s'adreffant à mon père, comme ce cheval-là vous fervira pour aller & venir, quand vous nous rendrez vifite dans le comté de Bedford, je vous en fais préfent, auffi bien que de fon équipage. Et ne vous avifez pas de dire non, continua-t-il, voyant que mon père vouloit parler ; je ne veux pas qu'on me refufe. Cela n'étoit-il pas charmant ?

Il lui dit encore mille chofes obligeantes à fouper, & lui donna tout ce qu'il avoit de papiers à moi, en le priant de les lui rendre lorf-

que ma mère & lui les auroient lus. Un père & une fille qui s'aiment aussi tendrement que vous, ajouta-t-il, seroient peut-être bien-aises d'être quelques instans seul à seul ; faites donc mes complimens à la bonne madame Andrews, & lui dites qu'avant qu'il soit peu, j'espère de vous voir ensemble, dans une visite que vous rendrez à votre fille à mon autre maison. Je vous souhaite donc, au cas que vous partiez avant que je vous voye, le bon soir, & un bon voyage. En disant cela, il lui prit la main, & laissa mon cher père si pénétré de ses bontés & de ses bienfaits, qu'à peine pouvoit-il proférer une seule parole.

Vous vous imaginez assez, ma très-chère mère, la peine que j'ai eue à me séparer de mon cher père, qui ne m'a pas quittée sans répugnance ; mais il étoit si impatient de vous revoir, & de vous annoncer les bonnes nouvelles dont il a le cœur rempli, que je ne souhaitois presque qu'à demi de le retenir.

Madame Jewkes apporta deux bouteilles d'eau de cerises, deux d'eau de canelle, & quelques gâteaux, qui furent mis dans le porte-manteau, avec l'habit neuf de mon père ; car il dit qu'il ne voudroit pas pour toutes choses au monde en paroître vêtu dans son voisinage, avant qu'on sût publiquement que j'étois mariée ; il ne voulut pas non plus entamer par aucune dépense les

vingt guinées, que ce tems-là ne fût venu, de peur des réflexions, ajoutant qu'alors il me consulteroit sur ce qu'il auroit à acheter. Faites, lui dis-je, comme il vous plaira; j'espère à présent, mon cher père, que nous aurons souvent le plaisir d'entendre parler l'un de l'autre, sans être obligés d'avoir recours aux artifices.

Il me dit qu'il vouloit se coucher de bonne-heure, afin de pouvoir se lever au point du jour, & prit congé de moi, me menaçant de ne m'aimer plus, si je me levois le matin pour le voir partir; ce qui ne feroit que rendre notre séparation plus triste, & nous rendre l'un & l'autre mélancoliques pour tout ce jour-là.

M. Thomas lui apporta une paire de bottes, & lui dit qu'il l'appelleroit au point du jour, & empaquéteroit tout dès le soir même. Il me donna donc sa bénédiction, pria dieu pour moi, & me promit de vous engager à en faire autant, ma très-chère mère. Je me retirai dans mon cabinet, toute triste de son départ, qui pourtant me faisoit à demi plaisir, si je puis parler ainsi, parce que, quoiqu'il me quittât par nécessité, il ne le faisoit cependant que pour aller rejoindre la meilleure des femmes, & lui porter les meilleures nouvelles du monde. Je le priai cependant de ne pas travailler avec tant d'attache qu'il l'avoit fait jusques-là, parce que j'étois persuadée

que mon maître ne lui auroit pas donné vingt guinées pour s'habiller, s'il n'avoit eu envie de faire autre chose pour lui : j'ajoutai, qu'il devoit recevoir d'autant plus volontiers les bienfaits de mon cher maître, que ce dernier, qui avoit tant de personnes à employer sur les terres spacieuses qu'il possédoit, pourroit, sans faire tort à qui que ce soit, tirer de lui des services équivalens.

Il me le promit fortement : ayez la bonté, ma chère mère, d'avoir l'œil à ce qu'il me tienne parole. J'espère que mon maître ne verra pas ce griffonnage ; car je ne veux pas vous l'envoyer, que je ne vous annonce en même tems la meilleure des nouvelles, d'autant plus que mon cher père peut vous apprendre la plupart des choses que j'ai écrites depuis la date des papiers qu'il vous porte, en ayant été le témoin. Adieu donc, ma très chère mère, bon soir; dieu veuille donner un bon voyage à mon père, & vous le ramener en joie & en santé.

Lundi.

MONSIEUR Colbrand étant de retour, mon maître monta dans mon cabinet, & m'apporta la licence. Oh ! que le cœur me battit en la voyant! A présent, ma chère Pamela, me dit-

il, dites-moi si vous ne pourriez pas me nommer le jour ? Votre parole est la seule chose qui nous manque. J'osai lui baiser la main, & quoiqu'incapable de lever les yeux, je lui dis que je ne savois comment répondre à ses bontés ; que je ne voudrois pas, pour toutes choses au monde, qu'il pût me croire capable de recevoir indifféremment un honneur que je ne pourrois jamais reconnoître, par mille & mille égards, pendant la plus longue vie, si dieu me l'accordoit. Je devrois, lui dis-je, dans tout ce qui m'est possible, me conformer implicitement, & en tout, à votre volonté. Mais..... Mais quoi ? interrompit-il avec une tendre impatience. Monsieur, lui dis-je, lorsque jeudi dernier vous parlâtes de quinze jours, j'avois lieu de croire que ce terme étoit de votre choix ; & mon cœur vous est si dévoué, que ma seule crainte est de me montrer plus empressée que vous ne le souhaiteriez. Cela ne se peut, ma chère enfant, me dit-il, en me serrant dans ses bras ; c'est l'impossibilité pure. Si vous ne craignez que cela, la chose aura lieu tout à l'heure, & l'heureux jour d'aujourd'hui vous rendra mienne pour jamais. Je vais sur le champ, dit ce cher maître, donner tous les ordres nécessaires, & il se levoit en effet.

Non, de grace, m'écriai-je ; non, mon cher monsieur ; écoutez-moi, je vous en conjure. Ce

ne sauroit être pour aujourd'hui ! Cela ne sauroit être, repri-t-il. Non, en vérité, lui dis-je..... (& j'étois pénétrée de lui voir une impatience si généreuse). Pourquoi donc, ajouta-t-il, pourquoi flattiez-vous tout-à-l'heure mon tendre cœur, de l'espérance que cela se pouvoit ? Monsieur, repris-je, si vous voulez bien daigner m'écouter, je vous dirai à quoi j'ai pensé. Parlez, me dit-il.

Monsieur, continuai-je, j'aurois fort à cœur que ce grand jour, s'il doit venir, fût un jeudi. Ce fut un jeudi que mon cher père & ma chère mère se marièrent, & tout indigens qu'ils sont, jamais couple ne fut plus heureux : ce fut un jeudi que la pauvre Pamela vint au monde : ce fut un jeudi que feu ma chère maîtresse me prit des mains de mes parens, & m'accorda sa protection : ce fut un jeudi, monsieur, que vous me fîtes enlever & emmener ici, où, par la grace de dieu, & moyennant la continuation de vos bontés, je me vois réservée à un bonheur miraculeux ; & ce fut en comptant d'un jeudi, que vous me dîtes que dans quinze jours vous m'assureriez ce bonheur pour jamais. Vous m'obligerez donc sensiblement, monsieur, si vous voulez bien avoir quelque complaisance pour ma sotte superstition. C'est pour cette raison, monsieur, que lorsque vous me priâtes de ne pas différer jus-

qu'au dernier des quinze jours, j'étois fâchée que le jeudi de la semaine prochaine fût ce dernier jour-là.

Ma chère Pamela, me dit-il, il faut que je vous avoue qu'en effet vous me paroissez un peu superstitieuse. Il me semble que vous devriez bien commencer à rendre quelqu'un des autres jours de la semaine, le jour heureux par fatalité. Par exemple, ce fut un lundi, pouvez-vous dire, que mon père & ma mère conclurent qu'ils se marieroient le jeudi d'après : il y a tant d'années qu'un lundi ma mère faisoit tous ses préparatifs pour accoucher le jeudi suivant. Ce fut un lundi, (& il y a de cela quelques semaines,) que vous n'aviez plus que deux jours à attendre pour être enlevée un jeudi. Moi-même, ajouta-t-il, je me souviendrai toujours que c'étoit un lundi que je vous écrivis la lettre à la lecture de laquelle vous eûtes la bonté de vous laisser persuader de revenir chez moi ; ce fut ce même lundi que vous rentrâtes dans cette maison ; & cette époque sera, & je l'espère, ma chère fille, aussi heureuse qu'aucune de celles que vous avez nommées : & enfin vous pourrez dire dès-à-présent, ce qui couronnera l'œuvre : ce fut un lundi que je me mariai. Allons, allons, ma chère, ajouta-t-il, en vérité, jeudi a régné assez long-tems ; mettons à présent lundi à sa place, ou du moins mettons-

les de niveau. Vous voyez même qu'il y a un juste droit, & que dans la semaine que nous avons devant nous, il est le premier en date. Et alors j'espère que nous rendrons le mardi, le mercredi, le vendredi, le samedi, & le dimanche, d'aussi heureux jours que le lundi & le jeudi; & qu'avec la bénédiction du ciel nous ferons de tous les jours de notre vie un cercle si délicieux, que nous ne saurons plus auquel donner la préférence.

O le charmant discours! O la délicieuse réponse!

En vérité, monsieur, lui dis-je, vous raillez ma foiblesse d'une manière angélique; mais de grace, que si peu de chose ne vous arrête pas, puisque vous m'avez si généreusement obligée dans ce qu'il y a de plus important. Si vous me permettez de choisir, je donne la préférence au jeudi.

Si vous pouvez, ajouta-t-il, me faire voir que vous avez une meilleure raison que la mienne, je vous accorde votre demande; sinon, j'envoie sur le champ chercher le ministre.

Et je vous jure qu'il y alloit tout de bon..... Ah! comme je tremblai! Arrêtez, lui criai-je, monsieur, arrêtez: nous avons mille choses à nous dire auparavant: j'ai à vous entretenir encore d'un tas d'impertinences. Dites-m'en donc les

les principales dans une minute, reprit-il : car tout ce que nous avons à nous dire peut être débattu pendant que le ministre viendra. Mais en vérité, lui dis-je, ce ne sauroit être aujourd'hui. Sera-ce donc demain, reprit-il ? Eh bien ! monsieur, puisque vous ne voulez pas que ce soit un jeudi, & que vous avez plaidé d'une façon si aimable en faveur du lundi, que ce soit donc lundi prochain. Quoi ! encore toute une semaine, s'écria-t-il ! Oui, monsieur, répondis-je, ce sera ce jour-là, si vous le voulez bien, & il sera encore un des jours de la seconde semaine, comme vous le requériez. Savez-vous bien, ma chère fille, me dit-il, qu'il se passera sept mois entiers entre aujourd'hui & lundi ? Si ce n'est pas demain, que ce soit mercredi ; je vous déclare que je n'attendrai pas davantage.

Eh bien ! donc, monsieur, répliquai-je, je ne vous demande pour dernière grace que de reculer d'un jour de plus, & ce sera encore mon cher & bien-aimé jeudi. Si je consens à différer jusques-là, me dit-il, puis-je espérer, ma chère Pamela, que jeudi prochain sera infailliblement le jour heureux ? Oui, monsieur, répondis-je : & je suis sûre que j'avois l'air d'une franche sotte en disant ce oui-là.

Ma sottise, vous l'avouerez, mes chers parens, étoit pourtant hors de saison, ayant à faire à un

homme aussi charmant, que j'aimois si tendrement, & qu'il m'étoit, qui plus est, si honorable d'aimer? Mais la circonstance de la solemnisation prochaine, & le changement de ma condition, (changement souhaitable à la vérité, par tout ce qu'il paroît me promettre, mais pourtant changement sans retour,) m'en imposent malgré moi, & me jettent dans la rêverie. Je ne puis m'empêcher d'admirer l'étourderie & la précipitation avec laquelle la plupart des jeunes gens changent ainsi toute la scène de leur vie.

C'est de cette manière, mes chers parens, qu'on m'a enfin amenée à fixer le jour au terme prochain de jeudi; & il est lundi au moment que je vous écris. Bon dieu! la seule pensée m'en ôte presque la respiration. C'étoit pourtant me mettre bien loin de mon compte. M'ôter une semaine entière sur dix jours! J'espère que je n'ai rien précipité. Je suis bien sûre au moins, que l'envie d'obliger mon cher maître justifie amplement ma conduite: car il mérite que je fasse pour lui tout ce qui dépend de moi.

Après ce petit débat, il alla faire un tour à cheval, accompagné d'Abraham, & ne revint que le soir. Voyez, je vous prie, comme le cœur nous gagne insensiblement! Cette courte absence m'ennuya à la mort, d'autant plus que nous l'at-

tendions à dîner. J'espère que je ne deviendrai pas attachée à lui jusqu'au point de le rendre indifférent. Cependant, mes chers père & mère, vous avez toujours été l'un pour l'autre l'attachement même, & jamais, quoi qu'il soit arrivé, l'indifférence n'a eu lieu entre vous.

A son retour, il me dit qu'il avoit fait une promenade charmante, & qu'elle l'avoit mené plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Je souhaiterois fort, me dit-il à souper, que M. Williams nous mariât, pour le convaincre de ma parfaite réconciliation ; mais, d'un autre côté, ajouta-t-il très-généreusement, je crains, après ce qui s'est passé entre vous deux, de blesser le cœur du pauvre garçon, & qu'il ne regarde mon choix comme une insulte, que je ne suis assurément pas capable de lui faire. Qu'en dites-vous, ma chère fille ? pensez-vous qu'il prenne la chose sur ce ton-là ? J'espère que non, répliquai-je : car, si je ne saurois répondre de ce qu'il pourroit peut-être penser, je répondrois bien qu'il n'a aucune raison de penser rien de semblable. Mais, en vérité, monsieur, vous en avez déjà usé si noblement avec lui, qu'à mon avis, votre bonté ne sauroit lui être équivoque.

Il me parla ensuite avec quelque ressentiment de la conduite de miladi Davers, & je lui demandai s'il étoit arrivé quelque chose de nouveau.

Oui, me dit-il, on m'a remis une lettre impertinente de son mari, qu'il ne désavoue pas m'avoir écrite à son instigation. Ce n'est guère qu'une insolente bravade, fondée sur la supposition que je suis près de vous épouser. J'étois si irrité, ajouta-t-il, que je la déchirai en mille morceaux, après l'avoir lue, & que je les jetai au vent, donnant ordre à celui qui me l'avoit apportée, de dire à son maître ce que j'avois fait de sa lettre. Je ne voulus jamais écouter le garçon, qui auroit bien voulu me parler : je crus, il est vrai, entendre qu'il m'annonçoit quelque chose de la venue de ma sœur ici ; mais elle ne mettra pas le pied chez moi, & je m'imagine que ce traitement l'en empêchera.

Cette affaire me fit beaucoup de peine. Pamela, me dit-il d'un ton ferme, quand j'aurois une centaine de sœurs, toutes leurs oppositions n'auroient nul poids sur mon esprit ; & mon intention n'étoit pas que vous le sussiez ; mais il faut bien vous attendre à trouver quelques légers obstacles dans l'orgueil de ma sœur, qui a eu tant à souffrir de celui de son frère. Je vois assez que nous nous touchons d'aussi près par l'esprit que par le sang. Mais ce ne sont pas ses affaires ; & si elle vouloit que les choses allassent à sa fantaisie, c'étoit à elle à se comporter plus décemment. Il ne lui convenoit guère de se

vanter tant de sa naissance, à elle qui sait si peu se conduire en femme de son rang.

Je suis au désespoir, lui dis-je, de me trouver la cause malheureuse d'une division entre un si bon frère & une si digne sœur. N'en parlez pas ainsi, Pamela, reprit-il, puisque c'est une suite indispensable du bonheur que nous attendons. Supportez seulement la chose, parce que c'est ma sœur, & me laissez le soin de lui faire sentir sa témérité.

Si la conduite la plus soumise, & le comportement le plus humble, joint à un respect profond, & qui se manifeste en tout pour miladi Davers, peuvent être de quelqu'efficacité sur son esprit, comptez, lui dis-je, sur tout ce que je suis capable de faire pour la toucher. Non, Pamela, reprit-il; ne vous imaginez pas, quand vous serez ma femme, que je vous laisse rien faire d'indigne de ce titre. Je sais quels sont les devoirs d'un mari, & je protégerai votre douceur de tout mon pouvoir, comme si vous étiez née princesse.

Votre bonté est au-dessus de mes expressions, lui dis-je; mais je suis fort éloignée de regarder une disposition à la douceur, comme la marque d'un cœur bas. C'est ici une épreuve à laquelle je dois m'attendre; & il me sera bien aisé de la supporter, à moi qui puis la contrebalancer par

tant de bienfaits, qui partent tous de la même cause.

Fort bien, dit-il, voici tout ce que nous avons à faire. Nous parlerons de notre mariage, comme d'une chose qui se fera la semaine prochaine. Je m'apperçois que, quelque part que j'aille, ou quoi que je fasse, je suis environné d'espions. Mais ce que je m'apprête à faire est si louable, que je ne me soucie ni d'eux, ni de ceux qui les emploient. J'ai déjà ordonné à mes domestiques de ne parler à ame qui vive d'ici à dix ou douze jours; & madame Jewkes m'assure qu'ils disent tous que nous devons nous marier de jeudi en huit. Ainsi, je prierai M. Péters, qui voudroit voir ma petite chapelle, de venir, sous prétexte de déjeûner avec moi, assister M. Williams jeudi prochain, puisque vous ne voulez pas que cela se fasse plutôt: nous n'aurons besoin que de ces deux messieurs, & je prierai M. Péters d'en faire un secret pendant quelques jours, même à sa famille. Ma chère fille a-t-elle quelque chose à objecter à cela?

Ah! monsieur, lui dis-je, votre générosité, qui n'a point de bornes, peut-elle me laisser quelque lieu à des objections? J'espère que miladi Davers, & vous, ne conserverez pas votre ressentiment au point d'en devenir irréconciliables; & quand elle viendra vous voir pour de-

meurer quinze jours ou trois semaines avec vous, comme elle avoit coutume de le faire, je me renfermerai soigneusement, pour ne la pas choquer par ma vue.

Fort bien, Pamela, me dit-il; nous parlerons de cela dans son tems; vous ferez pour lors ce que je trouverai à propos, & je pourrai juger de ce que vous & moi aurons à faire. Mais ce qui aggrave le procédé de ma sœur, c'est qu'elle ait pu pousser son singe titré de mari, à m'écrire, après y avoir elle-même si mal réussi. Je voudrois avoir gardé sa lettre, pour vous faire voir comment un homme, qui n'a en général que les allures d'un sot, peut s'ingérer d'écrire sur le ton d'un grand seigneur. Mais je dois croire que ma sœur a tout dicté, & que le pauvre homme n'est que son humble copiste.

MARDI.

LE lendemain au matin, Thomas revint d'avec vous, mon très-cher père, chargé de la bonne nouvelle que vous étiez en parfaite santé, & qu'il vous avoit laissé continuant votre route pour aller retrouver ma chère mère. J'espère apprendre bientôt votre arrivée. Mon maître me fit jouer du clavecin, & chanter en même tems; & eut

la bonté de louer l'un & l'autre. Mais il loue également tout ce que je fais, tant sa bonté le rend partial à mon égard.

Vers une heure après midi, nous revînmes de la promenade que nous avions faite en carrosse. J'y fus enchantée de sa conversation, qui roula sur les auteurs anglois, & en particulier sur les poëtes. Il m'entretint aussi de la description de quelques-unes des curiosités qu'il avoit vues en Italie & en France, lorsqu'il avoit fait ce que les gens du beau monde appellent *le grand tour.* Il me dit qu'il languissoit de se voir à son autre campagne, ne sachant à quoi s'employer ici, où il ne s'étoit pas proposé de rester la moitié si long-tems. Quand nous y serons fixés, ajouta-t-il, il vous arrivera rarement de m'avoir si constamment avec vous; car j'ai bien des affaires à règler, qui me mettront dans la néceffité d'aller à Londres, où j'ai avec mon banquier des comptes que j'ai laissé courir beaucoup plus long-tems qu'à l'ordinaire. Je ne sais pas, ajouta-t-il, si l'hyver prochain je ne vous ferai pas goûter un peu des plaisirs de la ville, pendant un mois ou six semaines. Je répondis, que sa volonté règleroit toujours la mienne, & qu'autant qu'il me seroit possible, je ne désirerois ces plaisirs-là, ni aucuns autres amusemens, qu'autant qu'ils seroient de son choix.

Je ne doute point, me dit-il avec bonté, que je ne sois fort heureux avec vous ; & j'espère, ma chère enfant, que vous le serez avec moi : car les passions que j'aurai désormais à satisfaire, ne sont pas fort énormes ; quoique je ne prétende pas non plus à une pureté parfaite. Si vous pouvez vous rendre à vous-même un compte satisfaisant de vos actions, répondis-je, je serai toujours contente de tout ce que vous ferez : mais notre plus grand bonheur ici-bas est de très-courte durée ; & cette vie, dans son plus long période, n'est qu'une scène passagère & misérable. J'espère que notre bonheur consistera à pouvoir envisager l'avenir avec une consolation mutuelle, & à penser sans inquiétude à ce lieu où nos plaisirs seront éternels.

Vous parlez comme un ange, ma chère Paméla, me dit-il, & peu-à-peu je contracterai cette manière de penser, en conversant de plus en plus avec vous : mais pour le présent, vous ne devez pas tomber tout d'un coup avec moi dans un sérieux outré. Je vous somme néanmoins de ne jamais balancer à mêler dans nos conversations votre charmante théologie, toutes les fois qu'elle y pourra venir à propos, & de le faire avec une aimable gaieté, qui ne puisse jamais jeter un voile de tristesse sur nos plaisirs innocens.

Je fus un peu confuse de ce langage, & demeurai muette, dans la crainte de l'avoir choqué. Si vous avez bien compris ce que je viens de vous dire, me dit-il voyant mon embarras, je n'aurai pas besoin, ma chère Pamela, de vous inviter une seconde fois à me faire part avec confiance, & quand cela viendra à propos, de tout ce que les pieux mouvemens de votre belle ame pourront vous suggérer. Je ne doute pas, lui dis-je, que tant que mes intentions seront louables, vous n'ayez toujours beaucoup d'indulgence pour mes défauts.

Il me fit dîner avec lui, & ne voulut jamais manger que ce que je lui servis; en un mot, ses complaisances & ses bontés, qui redoublent à chaque instant, mettent de plus en plus mon cœur à l'aise : il sent pourtant quelque chose qu'il ne connoît pas; un poids assez étrange l'appesantit à mesure que jeudi s'approche, qui souvent me fait soupirer malgré moi, & émousse de tems en tems les plaisirs que j'attends de mon état futur. J'espère que ce mouvement secret ne me pronostique aucun mal; & que ce n'est au plus que la foiblesse d'une ame livrée avec excès à la rêverie, dans une circonstance qui, après celle qui termine la scène de notre vie, est la plus importante où nous puissions nous trouver.

Un rien me rendroit sérieuse au dernier point;

mais je veux remettre ma conduite entière entre les mains de cette providence adorable, qui jusqu'à présent m'a amenée, à travers tant de maux réels, au période charmant qui me promet un si grand bonheur.

Je ne crains, & avec grande raison, que de ne pas mériter assez l'affection constante d'un aussi aimable homme. Dieu veuille m'enseigner l'humilité, & m'apprendre à connoître mon peu de valeur. Ce sentiment sera, après sa grace, ma plus sûre garde dans l'heureux état auquel, toute indigne que j'en suis, je me vois prête d'être élevée. Ne cessez donc jamais vos prières pour moi, mes chers parens: car ma nouvelle condition m'exposera peut-être à de pires hasards que ceux que j'ai déjà courus. Tel seroit mon cas, si la présomption, l'orgueil, & la vanité devoient s'emparer de mon foible cœur; & si, pour mes péchés, je devois être abandonnée à ma propre conduite, comme une foible barque sur une mer orageuse, sans lest, ou sans autre pilote que mon bon plaisir inconsidéré. Mais mon maître m'a déjà dit dans une autre occasion, que ceux qui se défioient le plus d'eux-mêmes étoient toujours les plus exempts d'erreurs; & j'espère que je me défierai constamment de mes propres forces, & du peu que je puis valoir.

Je ne vous importunerai point du récit de

mille choſes charmantes, qui firent partie de ma converſation avec mon excellent bienfaiteur, ni des civilités dont je ſuis accablée par M. Colbrand, madame Jewkes, & les autres domeſtiques, qui tous ſemblent être infiniment contens de moi, & de ma conduite à leur égard. Et comme juſqu'ici mon maître ne me taxe point d'être trop humble, ni eux d'être trop altiers, j'eſpère que tous ceux qui m'environnent perſévéreront dans leur bonne volonté pour moi. Je ne chercherai pas cependant à gagner celle d'aucun d'eux, par de petites manières baſſes & rampantes. Je veux, au contraire, avoir une conduite uniforme & régulière; être toujours prête à cacher des fautes involontaires, comme je voudrois qu'on me pardonnât les miennes; ne pas montrer trop d'habileté à découvrir des fautes réelles, ni uſer d'artifice pour en cacher aucunes qui puiſſent favoriſer les diſpoſitions d'un mauvais cœur, dans des cas importans, ou une inclination au larcin, qui pût devenir préjudiciable à mon maître, ou quelqu'autre action qui marquât dans le coupable une corruption habituelle & volontaire. En un mot, je ſuis réſolue de ne négliger rien, pour qu'un honnête domeſtique trouve en moi une bonté qui l'encourage à redoubler ſon zèle; pour rendre meilleur celui qui ne ſeroit pas tout ce qu'il devroit être, en lui inſpirant

une louable émulation ; & pour obliger celui qui seroit mauvais, si la nature ne l'avoit pas fait méchant sans retour, pour l'obliger, dis-je, par la douceur, par des admonitions, ou même, s'il le falloit, par des menaces convenables, mais, plus que toutes choses, par un bon exemple, à réformer son mauvais train. Le tout, avec l'aide de dieu.

Mercredi.

Enfin, mes chers parens, je n'ai plus que ce jour à passer, pour en être à la plus auguste cérémonie où je puisse jamais me trouver. Mon cœur ne s'est point encore affranchi de ce poids secret qui l'accable. En vérité, je me trouve moi-même ingrate envers la bonne providence, & trop peu sensible aux faveurs du meilleur des maîtres ! J'ose pourtant espérer le contraire : car il y a des momens où mon ame n'est qu'alegresse, quand je considère tout le bien que la solemnité de demain me mettra peut-être en état de faire, avec la permission de mon généreux bienfaiteur. Bon dieu ! de quels termes me servirai-je pour exprimer comme je le dois ma gratitude pour tous les avantages qui m'attendent ?

MERCREDI au ſoir.

MON cher maître n'eſt que tendreſſe & qu'amour. Il voit ma foibleſſe, il en a généreuſement pitié, & fait tout ce qu'il peut pour m'égayer. Je le priai de me diſpenſer de ſouper ; mais il vint me chercher lui-même dans mon cabinet, & me donna la main juſqu'en bas. Il me plaça à côté de lui, & ordonna à Abraham de ſe retirer. Je ne pouvois manger : mais j'y tâchai, de peur de l'irriter. Il eut la bonté de s'abſtenir de nommer le terrible, & pourtant charmant jour de demain, & mit de tems en tems un petit morceau ſur mon aſſiette, qu'il porta lui-même juſqu'à ma bouche. J'étois fâchée de recevoir tant de faveurs de ſi mauvaiſe grace. Eh bien, dit-il, ſi vous ne voulez pas manger avec moi, du moins buvez-y. Vaincue par ſes ſollicitations preſſantes, je bus deux verres de vin, en proteſtant que j'avois ſincèrement honte de moi-même. Vraiment, ma chère, me dit-il, je penſe que je ne ſuis pas un ennemi bien redoutable. Je ne ſaurois ſouffrir l'idée de quoi que ce ſoit qui vous chagrine le moins du monde. Ah ! monſieur, répondis-je, tout mon embarras ne vient que

d'un vif ſentiment de ma propre indignité. Aſſurément ce ne ſauroit être que cela.

Il tira une ſonnette pour qu'on vînt deſſervir. Quand cela fut fait, il prit une chaiſe, s'aſſit à côté de moi, me ſerra dans ſes bras, & me dit des choſes auſſi tendres, auſſi délicates, & auſſi touchantes, que jamais l'amour le plus parfait en ait dicté. Je n'aurois jamais le tems de vous répéter le tout. Je vous en dirai ſeulement une partie : & de grace, ayez quelqu'indulgence pour votre heureuſe fille, qui vous importune de ſon ridicule caquet, parce que ce qu'elle a à vous dire la touche très-ſenſiblement, & qu'elle ne dormiroit pas, ſi elle ſe mettoit au lit ſans avoir griffonné.

Cette aimable confuſion, me dit mon cher maître, cette charmante rêverie dans ma bien-aimée Pamela, aux approches de notre heureuſe union, & au moment où je ſais que tous ſes doutes ſont évanouis, & qu'elle n'a plus de déshonneur à craindre, me fait ſentir juſqu'au fond de l'ame combien j'étois malheureux d'attenter à tant de pureté, avec des intentions moins bonnes que celles où je ſuis aujourd'hui. Je ne m'étonne plus qu'une perſonne ſi vertueuſe ſe ſoit regardée comme déjà hors de ce monde, à l'idée d'une violence ſi redoutable à ſon honneur, & qu'elle ait cherché dans l'ombre de la

mort un refuge contre cet affreux désastre. Mais, à présent, ma chère Pamela, que vous avez vu de mon côté une pureté qui imite la vôtre d'aussi près que nous autres hommes pouvons approcher de votre charmant sexe; à présent que vous avez vu que, de peur d'alarmer votre délicatesse, je me suis abstenu du moindre mot qui eût rapport au jour heureux où nous touchons; pourquoi vous livrer à un si grand abattement, à une confusion, charmante à la vérité, mais qui pourtant me fait souffrir? Vous avez en moi, ma chère fille, un ami généreux; je serai désormais le protecteur, & non le violateur de votre innocence. Pourquoi donc, encore une fois, pourquoi cette étrange perplexité, cette confusion qui me charme & me blesse tout-à-la-fois?

Ah! monsieur, lui dis-je, en me cachant le visage dans ses bras, n'attendez pas de raison d'une petite sotte qui n'en a pas l'ombre: En vérité, vous auriez dû m'accorder la faveur de me laisser dans ma chambre! Je me battrois volontiers moi-même, pour l'ingratitude dont je paye vos bontés. Mais je ne sais..... Je suis en vérité une ridicule créature. Ah! si vous m'aviez permis de demeurer seule dans ma chambre, je me serois fait honte à moi-même d'un comportement si blâmable. Mais vos faveurs, qui redoublent à chaque instant, jointes au sentiment de

mon

mon peu de mérite, me jettent dans le plus grand désordre.

Eh bien! dit mon généreux maître, je vais, quoiqu'avec répugnance, faire une proposition à ma chère fille. Si vous trouvez que je vous aie trop pressée d'avancer le jour de mon bonheur; si c'est vous obliger que de vous accorder un jour de plus; si vous avez à présent des craintes, que vous n'aurez pas pour lors; dites un seul mot, & je m'y soumets. Oui, ma chère Pamela; quoique chaque heure des trois derniers jours qui se sont passés dans l'attente de celui de demain, m'ait paru un siècle, si vous le souhaitez bien ardemment, je le reculerai encore. Parlez, ma chère enfant, & parlez hardiment: mais n'acceptez pas ma proposition, sans en avoir de fortes raisons, dont je ne vous demanderai pourtant aucun compte.

Monsieur, lui dis-je, accoutumée depuis si long-tems à vos faveurs, je ne puis attendre de vous qu'une bonté sans mesure. Vous m'en donnez à présent une marque des plus touchantes; mais je crains....... oui, je crains bien, sotte que je suis! de n'être pas un grain plus sage, lorsque dans quelque tems d'ici je me trouverai aussi voisine qu'à présent du jour heureux, & pourtant si redouté.

Fille charmante & aimable au possible, me

dit-il, c'eſt bien en ce moment que je vois qu'on peut hardiment vous mettre le pouvoir en main; l'uſage généreux que vous en faites, montre bien que vous n'en abuſeriez pas. Je ne lâcherai pas le moindre mot, je ne m'émanciperai pas au moindre regard qui puiſſe bleſſer la plus ſcrupuleuſe de vos penſées; mais, de grace, eſſayez de vaincre cet excès de ſcrupule, & cette timidité hors de ſaiſon. Je me perſuade que vous y travaillerez de tout votre pouvoir.

Oui, lui dis-je, j'y travaillerai de tout mon cœur. Je rougis de la figure que je fais avec le charmant point de vue que j'ai devant les yeux. Vous me comblez d'honneurs; votre condeſcendance n'a point de bornes : non, je ne ſaurois me pardonner. Je n'ai jamais connu mon cœur, mon vraiment foible cœur, où il n'y a pas une ſeule penſée qui l'inquiète ſur le compte de votre bonté; d'un autre côté, je l'aurois en horreur, s'il étoit capable de la moindre affectation. Laiſſez-moi donc, mon cher monſieur, laiſſez-moi un inſtant ſeule, & je vais me parler ſur un ton que votre indulgence m'épargne. Je pourrai après cela vous préſenter un cœur plus digne de vous, que ſa foibleſſe ne lui permet à préſent de le paroître. Il y a bien une choſe, il eſt vrai, c'eſt que je n'ai pas une ſeule amie de mon ſexe à qui je puiſſe communiquer mes ridicules pen-

sées, & dont l'affection puisse me rendre le courage. Je suis abandonnée à la plus foible & à la plus sotte de toutes les créatures, à moi-même.

Il eut la bonté de se retirer, pour me donner le tems de me recueillir, & revint environ une demi-heure après : mais pour ne pas me parler tout d'un coup du sujet qui m'occupoit ; &, pour entamer en même-tems quelque chose d'agréable, il m'entretint de mon cher père & de ma chère mère. Je pense, me dit-il, Pamela, qu'ils ont déjà beaucoup parlé de vous. Ah! monsieur, répondis-je, vos faveurs les ont rendus parfaitement heureux. Mais je ne puis m'empêcher d'être inquiète sur le compte de miladi Davers.

Je suis fâché, me dit-il, de n'avoir pas écouté tout ce que le laquais vouloit me dire ; parce que j'ai dans l'esprit qu'il a lâché quelque chose qui sembloit signifier qu'elle viendroit ici. La réception que je lui ferai n'aura rien de trop engageant, si elle n'y vient avec la résolution de se comporter mieux qu'elle ne fait écrire.

De grace, lui dis-je, ayez patience avec cette chère dame, pour deux raisons. Et quelles sont-elles, reprit-il? La première est, monsieur, que c'est votre sœur, & qu'assurément elle peut penser ce que tout le monde pensera, que vous vous serez extrêmement abaissé en m'épousant : la seconde est, que si vous vous mettez en colère.

contre miladi Davers, vous l'animerez encore davantage, & que pour chaque expression choquante qu'elle se rappelera que vous aurez employée avec elle, elle me méprisera de plus en plus.

Ne vous en inquiettez pas, me dit-il; car elle n'est pas la seule dame orgueilleuse & hautaine que nous ayons dans notre autre voisinage. Il y en a qui peut-être sont moins autorisées qu'elle à insister sur leur extraction, & qui se moulant sur son exemple, diront : Il n'y a pas jusqu'à sa sœur qui ne refuse de lui pardonner, & même de l'aller voir. De sorte que, si je puis dompter son humeur altière, (& c'est plus que son mari ni aucun autre n'a jamais pu faire,) ce sera un grand point de gagné : si elle s'avise de m'en donner lieu, je tâcherai de l'humilier, je vous jure.

Mais, à propos, ma chère enfant, continua-t-il, puisque le sujet est si important, ne puis-je pas dire un mot de demain ? Monsieur, lui dis-je, j'espère que je serai moins sotte désormais. J'ai fait à mon cœur une réprimande aussi sévère que j'en pourrois attendre de miladi Davers, & le revêche qu'il est, me suggère enfin une conduite plus raisonnable & plus reconnoissante.

Il sourit, & me donnant un baiser, me dit : J'ai fait réflexion, Pamela, à ce que vous observiez tout à l'heure; que vous n'avez avec vous

aucune perſonne de votre ſexe. Je trouve cela un peu dur pour vous, & je n'aurois point été fâché que vous euſſiez eu mademoiſelle Darnford; mais d'un autre côté, il auroit fallu y inviter auſſi ſa ſœur: & autant vaudroit-il faire une noce publique, qui, comme vous le ſavez, auroit requis d'autres habits & d'autres préparatifs. D'ailleurs, ajouta-t-il, on m'a fait autrefois une ſotte propoſition pour la ſeconde des ſœurs, qui a deux ou trois mille livres ſterling de plus que l'autre, que ſa marreine lui a laiſſées; & elle ne peut s'empêcher d'être un peu piquée: c'étoit cependant une choſe dont on ne pouvoit guère ſe promettre la réuſſite: car, elle n'eſt aimable ni d'eſprit ni de corps; & ſon bien, qui ſeul auroit pu me déterminer, ne me convenoit nullement; de ſorte que je refuſai tout net.

Je ſonge encore, lui dis-je, à une autre choſe aſſez mortifiante: c'eſt que ſi vous aviez à épouſer une demoiſelle auſſi riche & auſſi bien née que vous, la veille du grand jour ne ſeroit employée qu'à lire, ſigner, & ſceller des contrats de conſtitution, & autres ſemblables; au lieu qu'aujourd'hui la pauvre Pamela ne vous apporte rien: elle eſt même ſi indigente, que les habits qu'elle porte actuellement, elle les doit en entier à votre bénéficence, & à celle de feu ma chère maîtreſſe. Cette idée m'attriſte un peu;

car je ſuis ſi accablée de vos faveurs, & ſi pénétrée de ce que je vous dois, que je ne ſaurois montrer, en cette occaſion importante, toute l'aſſurance que j'aurois, ſi les choſes étoient ſur un autre pied.

Ma chère Pamela, me dit-il, quand le pouvoir nous manque, il y a autant de généroſité à vouloir qu'à effectuer. Tous ceux qui ſavent votre hiſtoire, & qui connoiſſent votre mérite, trouveront que je ne ſaurois aſſez vous récompenſer de ce que je vous ai fait ſouffrir. Vous n'avez eu que trop d'épreuves & d'agonies, que vous avez noblement ſurmontées : qui eſt-ce qui pourra vous refuſer une victoire qui vous a coûté ſi cher ? Ce que je fais aujourd'hui eſt tellement l'acte de ma propre volonté, que je tire vanité d'avoir pu démêler un mérite ſi éminent. Et ma fortune me fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle me laiſſe l'eſpérance de vous récompenſer en partie des maux que vous avez ſoufferts.

Toutes vos paroles, lui dis-je, ſont autant de faveurs que je n'ai pas méritées, & qui augmentent la ſomme de ce que je vous dois. Je ne puis que ſouhaiter de m'en rendre digne de plus en plus : mais quel dénuement n'eſt-ce pas, que de ne pouvoir payer tant de généroſité que par des paroles, & par un *je voudrois ?* Car qu'eſt-ce qu'un *je voudrois*, que l'aveu de l'impuiſſance où l'on

eſt d'obliger, & une démonſtration qu'on manque de tout, excepté de bonne volonté.

Et cette bonne volonté, ma chère fille, me dit-il, tient lieu de toutes choſes : c'eſt tout ce que je demande : c'eſt auſſi tout ce que le ciel exige de nous. Car par-tout où elle ſe trouve, elle dirige néceſſairement toutes nos actions; autrement, elle ne ſeroit pas volonté. Mais, banniſſez vos petits ſcrupules; c'eſt aſſurément un cœur généreux & reconnoiſſant qui vous les inſpire; mais je n'ai pas beſoin de m'occuper de contrats de conſtitution. C'eſt à ceux-là à y prendre garde, qui ont pour objets principaux leur fortune & leur commodité. J'ai des biens amplement pour nous deux, & vous méritez de les partager avec moi : auſſi les partagerez-vous, avec auſſi peu de réſerve, que ſi vous m'aviez apporté ce que le monde appelle un équivalent. Car, à mon avis, vous m'apportez ce qui eſt d'un prix infiniment ſupérieur, une véracité reconnue, une vertu mille fois éprouvée, un eſprit & des manières qui l'emportent de beaucoup ſur le rang où vous ſerez placée, ſans parler de votre charmante perſonne, qui ſeule captiveroit un roi; de cette humeur douce, & de cette bonté angélique, qui vous élève à mes yeux au-deſſus de tout ce que j'ai vu de femme en ma vie.

C'eſt ainſi que ce cher maître accabloit des

caresses les plus tendres & les plus généreuses, la peu méritante, la tremblante & pourtant assurée Pamela. C'est avec cette patience qu'il eut la bonté de pardonner mon impertinente foiblesse. Il m'offrit d'aller lui-même au matin chez miladi Jones, pour lui révéler l'affaire, & lui demander le secret & sa présence. Mais je lui fis entendre que ce seroit désobliger la jeune demoiselle Darnford. Non, monsieur, lui dis-je, je me livrerai entièrement à votre bonté sans bornes ; car pourquoi craindrois-je de rendre protecteur de ma foiblesse, celui qui doit désormais conduire & diriger tous mes pas?

Ne pourriez-vous pas, me dit-il, pardonner à madame Jewkes, à qui il faut tout confier, & lui permettre d'être avec vous? Je le puis, répondis-je : elle est à présent fort civile envers moi ; & je lui pardonne sa méchanceté passée, en faveur des heureux effets qui s'en sont suivis, & parce que vous me l'avez nommée.

Eh bien, reprit-il, je vais l'appeler, si vous voulez. Si vous le voulez vous-même, lui dis-je ; & sur le champ il tira la sonnette. Madame Jewkes, lui dit-il, quand elle entra, je vais vous confier un secret. Je le garderai soigneusement comme tel, répondit-elle. Eh bien donc, ajouta-t-il, nous avons choisi demain matin pour nous marier aussi secrètement que faire se pourra, & mes-

ſieurs Péters & Williams viendront ici, comme pour déjeûner avec moi, & pour voir ma petite chapelle. Dès que la cérémonie ſera faite, nous irons prendre l'air dans le carroſſe, comme nous l'avons fait d'autres fois; de ſorte qu'on ne ſera pas ſurpris de nous voir ajuſtés; & les miniſtres qui ont promis le ſecret s'en iront chez eux. Je crois que nous ne pouvons guère éviter de mettre une des ſervantes dans la confidence; mais je vous en laiſſe le ſoin.

Monſieur, répondit la Jewkes, nous avions tous conclu que la choſe ſe feroit dans peu de jours; & je crois bien qu'elle ne ſera pas long-tems ſecrète. Non, dit mon maître, je ne prétends pas non plus qu'elle le ſoit; mais pour le préſent, nous ne ſommes pas pourvus de ce qu'il faudroit pour un mariage public. Je le déclarerai quand nous irons dans le comté de Bedford; ce que nous ferons dans peu. Mais, il n'eſt pas néceſſaire que ceux qui couchent dans les logemens ſéparés du corps de la maiſon, en ſoient inſtruits : car ma ſœur Davers ſait d'une manière ou d'une autre tout ce qui ſe paſſe ici.

Savez-vous bien, monſieur, lui dit-elle, que miladi eſt dans l'intention de venir vous voir dans peu de jours? Celui de ſes domeſtiques qui vous a apporté la lettre, dont vous avez été ſi choqué, me l'a dit. J'eſpère, dit-il, qu'avant

ce tems-là nous ferons partis pour l'autre campagne, & je ferois charmé qu'elle y perdît fes pas. Monfieur, continua la Jewkes, miladi fe propofe d'être ici affez tôt pour empêcher votre mariage, qu'elle fuppofe, auffi bien que nous, devoir fe faire vers la fin de la femaine prochaine. Qu'elle vienne, s'il lui plaît, reprit-il; mais pour moi, je ne fouhaite pas de la voir.

Permettez-moi, mademoifelle, de vous fouhaiter toute forte de bonheur, me dit madame Jewkes. J'ai peur d'avoir obéi à mon maître trop ponctuellement, pour obtenir de vous mon pardon. En vérité, madame Jewkes, lui dis-je, vous feriez plus votre ennemie que moi. Je ne veux plus regarder qu'en avant. Je ne dirai pas même un feul mot qui puiffe indifpofer mon cher maître contre qui que ce foit qu'il lui plaife d'approuver. Quant à fes anciens domeftiques, je les eftimerai toujours, & n'effaierai jamais de déterminer fon choix, ou de le faire dépendre de mes caprices.

Vous voyez, dit mon maître à la Jewkes, que vous n'avez rien à craindre. Ma Pamela pardonne volontiers; & comme nous avons été complices, notre grace doit être entérinée par un feul & même acte.

L'exemple de condefcendance que j'ai devant les yeux, madame Jewkes, lui dis-je, doit vous

tranquillifer beaucoup. Je ferois la plus indigne des femmes, fi je ne mettois fous les pieds tout ce que je pourrois avoir de légers reffentimens, en confidération de l'extrême bonté dont on ufe envers moi.

Vous êtes bien bonne, mademoifelle, me dit-elle, & vous pouvez compter que j'expierai toutes mes fautes par le profond refpect & le zèle parfait que j'aurai déformais pour vous & pour mon maître.

Cela eft bien dit de part & d'autre, reprit-il; & pour vous affurer, madame Jewkes, que ma chère enfant que voilà ne vous en veut en aucune façon, elle vous a choifie pour l'accompagner le matin à la cérémonie; & c'eft à vous à lui foutenir le courage. C'eft, répondit-elle, un honneur dont je fuis très-flattée. Mais, mademoifelle, ajouta-t-elle, je ne puis m'empêcher d'être furprife de l'extrême abattement où vous êtes depuis deux ou trois jours, malgré le bonheur immenfe qui vous attend.

Madame Jewkes, lui dis-je, je ne faurois vous en donner qu'une feule raifon; c'eft que je fuis une franche fotte. Je ne fuis pourtant ni ingrate, ni ridiculement affectée. Mais je fens de tems en tems mon cœur défaillir, fans favoir pourquoi; fi ce n'eft à caufe de mon peu de mérite, & parce que l'honneur que je reçois eft

trop au-dessus de moi, pour que je puisse le porter décemment. C'est un honneur, ajoutai-je, pour lequel je n'étois pas née; & il n'est pas surprenant que je me comporte de si mauvaise grace. Elle me fit là-dessus un très-beau compliment, & se retira, en nous assurant encore de ses soins, de son secret, *&c.*

Il me quitta d'une manière fort tendre; & je montai dans mon cabinet, où je mis la main à la plume, pour amuser mes pensées, & écrivis jusqu'à cet endroit. Madame Jewkes vient d'entrer, il est minuit, & je vais me coucher; mais j'ai grand'peur de ne pas fermer l'œil de toute cette nuit. Je me battrois volontiers moi-même, tant je suis en colère. Une si étrange folie ne me pronostique sans doute rien de mauvais. Je m'imagine que toutes les jeunes filles sont dans le même cas aux approches d'un si grand changement d'état, quoiqu'elles se comportent avec plus de bon sens que moi.

JEUDI, à six heures du matin.

IL auroit autant valu ne point me mettre au lit le soir précédent, que de me coucher pour dormir comme je fis. Madame Jewkes me parla souvent, & dit plusieurs choses qui auroient été

assez à leur place de toute autre part que de la sienne ; mais la pauvre femme a si peu de pureté dans le cœur, que ce ne sont en sa bouche que de vaines chansons, qui ne font impression que sur les oreilles.

Je m'imagine que mon maître ne dormit guère mieux ; car je l'entendis se lever & se promener dans sa chambre dès le point du jour. Certes, ce cher maître n'avoit pas moins à penser que moi ; car il alloit épouser une pauvre jeune fille toute simple, élevée, pour ainsi dire, par la charité, ou plutôt par la générosité de sa famille : & sur le midi, cette jeune fille devoit être aussi parfaitement sa femme, que s'il avoit épousé une duchesse. Il lui falloit se résoudre à essuyer les réflexions choquantes que le public a coutume de faire en pareil cas. L'illustre M. B.... vient de se signaler, diront quelques-uns ; il vient d'épouser sa petite souillon de servante. Ajoutez à cela les railleries grossières & ridicules de ses égaux & de ses amis, le mépris de toute sa famille, & l'indignation, entr'autres, de miladi Davers sa hautaine sœur. Ce cher monsieur n'aura pas une légère tâche à remplir. Comment mériterai-je la multitude de ses faveurs ? Tout ce que je puis faire de mieux, c'est de prier dieu d'être lui-même sa récompense ; c'est de prendre la résolution de l'aimer avec une parfaite pureté,

& de le servir avec une sincère obéissance. J'espère qu'en considération de ce sentiment, il continuera de m'aimer; car, hélas! c'est tout ce que j'ai à lui offrir. Mais, comme je ne puis guère m'attendre à un si grand bonheur, si je suis seulement à couvert de son mépris, je ne me trouverai pas souverainement malheureuse. Il faudra tâcher de supporter son indifférence, si ses riches amis venoient à la lui inspirer, & continuer à remplir courageusement tous mes devoirs.

Huit heures & demie.

MON cher maître, mon tendre ami, mon généreux bienfaiteur, mon digne protecteur, & pour tout dire en un mot, mon incomparable époux, car il ne tardera pas à l'être (ô mon cœur! qu'un juste sentiment de ton indignité te tienne en garde contre l'orgueil;) ce cher époux vient de me quitter avec les expressions les plus affectueuses & les plus tendres, avec des manières que la plus heureuse des femmes n'a jamais éprouvées en pareil cas de la part d'un amant.

Il m'aborda avec une espèce de transport, qu'il sembloit retenir. Puis-je vous demander, ma Pamela, à quoi vous vous occupez? En vérité je ne veux point que vous me donniez lieu de gronder aujourd'hui ma chère fille. Les deux

miniſtres viendront déjeûner avec nous ſur les neuf heures, & vous n'avez pas encore touché à votre ajuſtement! D'où peut venir cette abſence, & cette charmante irréſolution ?

En vérité, monſieur, lui dis-je, je vais dans ce moment remédier au déſordre où je ſuis. Comme il apperçut le livre de prières ſur ma fenêtre : J'eſpère, mon aimable fille, me dit-il, que vous avez appris par cœur la leçon que vous devez répéter tantôt ? n'eſt-il pas vrai, ma chère Pamela, me dit-il en m'embraſſant ? Oui, monſieur, répondis-je, j'ai lu de ſuite tout le ſervice de la ſolemnité d'aujourd'hui. Et qu'eſt-ce que ma belle enfant en penſe ? Ce fut le nom qu'il me donna. Ah ! monſieur, lui dis-je, qu'il eſt propre à tenir le cœur en reſpect ! on frémit, en le liſant, des réflexions qu'il oblige à faire. Je ne m'étonne pas, reprit-il, qu'il ait affecté ſi fortement ma chère Pamela. J'y ai jetté les yeux ce matin, & j'avoue que je le trouve auguſte, & très-convenable au ſujet. Mais, je puis aſſurer ma chère ame, ajouta-t-il, en me ſerrant encore dans ſes bras, qu'il n'y en a pas une ſyllabe à laquelle je ne ſouſcrive avec joie : ceci, ma chère Pamela, devroit vous tranquilliſer, & vous engager à imiter l'allégreſſe avec laquelle je vais vous livrer ma liberté. O mon généreux & aimable protecteur, m'écriai-je en baiſant ſa chère main,

que vous êtes bon de rassurer ainsi le cœur alarmé de votre pauvre Pamela! Elle ne craint rien tant, que le peu de mérite dont elle sent qu'elle paye les honneurs & les biens qui l'attendent. Je sais, ma très-chère enfant, me dit-il avec bonté, que, suivant les airs que nous autres gens riches avons coutume de nous donner, je vous ai beaucoup promis dans ce que je viens de dire; mais je ne vous aurois pas tenu ce langage, si je n'avois pas su que mon cœur voleroit à l'exécution de mes paroles. Bannissez donc tout doute & toute inquiétude de votre esprit; qu'une confiance généreuse en prenne la place; que votre gaieté dans ce jour important m'en convainque, & vous m'obligerez infailliblement à vous aimer pour jamais.

Veuille le dieu tout-puissant, lui dis-je, vous payer des faveurs dont vous m'accablez! C'est tout ce que je puis dire. Mais quelle n'est pas votre bonté, de me tenir ainsi lieu d'une chère mère, d'une tendre sœur, ou des compagnes & bonnes amies de mon sexe, que la plupart des filles ont en pareil cas, pour adoucir, par leur présence & par leurs encouragemens, les alarmes où une solemnité si auguste & si prochaine ne peut manquer de les jeter! Je vois à la fois en vous seul toutes ces personnes si chères. Votre indulgence sans bornes m'enhardira peut-être à

lever

lever les yeux ſur vous, ſans ces tendres appréhenſions, qui, en pareille conjoncture, doivent jeter le trouble dans l'ame des filles timides, quand elles voient leur bonheur dans un point de vue moins certain que moi, & qu'on les livre à des hommes qui leur ſont preſqu'étrangers, dont la fidélité & les bonnes manières leur ſont néceſſairement moins démontrées, & ne peuvent leur être garanties, que par des événemens encore enſévelis dans un avenir obſcur.

Rien, dit-il, n'eſt plus obligeant que cette réponſe ; elle me fait voir que vous entrez avec plaiſir dans toutes mes vues. Je veux en effet vous tenir lieu de toutes les perſonnes que vous venez de nommer ; & je vous promets, du plein conſentement de mon cœur, ce que je crois que je ne pourrois pas promettre, avec cette ferme aſſurance, à la dame la plus qualifiée de toute l'Angleterre. Je puis vous aſſurer, mon aimable fille, qu'après avoir été long-tems le jouet d'une paſſion très-criminelle, je ſuis, en la ſurmontant, beaucoup moins l'eſclave de votre beauté, toute raviſſante qu'elle eſt, que celui de vos vertus. Je puis donc auſſi vous garantir avec confiance, une tendreſſe établie ſur un fondement ſi inébranlable, une tendreſſe qui, quand même tant de charmes extérieurs viendroient à ſe détruire, ne fera qu'augmenter avec les perfections de votre ame, & ſe

montrer d'autant plus éminemment, que vos belles qualités trouveront un plus illuſtre champ à ſe déployer dans les nouvelles occaſions que la condition où vous entrez aujourd'hui leur en offrira. O le charmant & bien-aimé mortel! Quoi de plus noble! quoi de plus encourageant, qu'une bonté de cet ordre!

Je ne pouvois m'exprimer comme je l'aurois voulu. Ma chère fille, me dit-il, je vois que les termes vous manquent; mais je ſuis bien aſſuré que vous recevez avec plaiſir les proteſtations que je vous fais. Après avoir ci-devant outré avec vous le rôle de libertin, juſqu'au point qu'il vous doit être impoſſible de regarder en arrière ſans quelque chagrin, je ne ſaurois moins dire aujourd'hui que vous êtes heureuſement convaincue de ma converſion. Mais pourquoi ma chère enfant perd-elle ainſi ſon tems? Je ne veux plus qu'ajouter, que j'eſpère démontrer pendant pluſieurs années par ma conduite, la vérité de ce que ma bouche profère avec plaiſir.

Mais, quoi que vous faſſiez, ma Pamela, me dit-il en me baiſant encore, ſoyez gaie; autrement quelqu'un de la petite compagnie que nous aurons, ne ſachant comment interpréter votre modeſtie trop délicate, pourroit bien s'imaginer qu'il y a quelqu'autre perſonne au monde, dont l'attachement vous ſeroit plus agréable que le mien.

Il me dit ceci d'un air doux & enjoué ; mais j'en fus extrêmement alarmée, & pris la résolution de montrer autant de gaieté & de tranquillité qu'il me seroit possible. Car, en vérité, un pareil discours ne pouvoit que faire sur moi la plus vive impression, & étoit plus propre qu'aucune chose du monde à m'obliger à tenir une conduite plus sensée, & à forcer mes craintes frivoles de céder à des espérances autorisées par la raison. Je commençai presque de souhaiter à cette occasion, que M. Williams ne me mariât point, de peur de me comporter comme une sotte, & de me faire accuser d'une chose dont je ne pourrois être coupable, sans me rendre en même tems la plus indigne des créatures.

Je me hâtai donc de m'habiller, & il m'envoya la Jewkes pour m'aider. C'est un ouvrage qui ne prend jamais beaucoup sur mon tems ; mon maître vient de m'insinuer une chose qui me donnera de la vivacité pour une demi-heure de plus, au moins. J'en suis néanmoins un peu inquiète. Je crains chez lui jusqu'à l'ombre du moindre doute que mon cœur & ma personne ne soient entièrement à lui.

Je fus bientôt prête, & comme on ne vint pas m'appeler aussitôt pour venir déjeûner, je m'assis, & écrivis jusqu'à cet endroit.

J'aurois pu vous dire que je mis une belle

robe de chambre de ſatin blanc, qui avoit été à ma chère maîtreſſe, & ma plus belle coëffure, &c. J'ai tellement pris l'habitude d'écrire, que dès que je ſuis ſeule, je ne ſaurois m'aſſeoir ſans une plume à la main. Mais, on m'appelle pour le déjeûner. Je ſuppoſe que ces meſſieurs ſont venus. Courage, préſentement, Pamela! ſouviens-toi qu'il s'agit de te bien comporter! Quelle honte! mon cœur commence à battre de nouveau! Je pourrois l'injurier de ſon peu de docilité; jamais cœur de fille ne fut plus pervers, ni plus rétif. Il s'eſt donné d'abord, ſans mon aveu; il n'a ceſſé pendant quelques ſemaines de former des ſouhaits; & aujourd'hui qu'il devroit être heureux, & me rendre telle, il a la ſottiſe de ne faire que palpiter, & de me remplir d'alarmes, qui font diverſion à la joie que la foule des biens qui m'attendent me feroit naturellement ſentir.

JEUDI, ſur les trois heures.

JE croyois que je ne trouverois aujourd'hui ni le tems ni le courage d'écrire encore. Mais trois meſſieurs ſont venus à l'improviſte, pour dîner avec mon maître, de ſorte que je ne paroîtrai point. Il a fait tout ce qu'il a pu pour les renvoyer civilement; mais ils reſteront. Je ſais ce-

pendant qu'il eût mieux aimé le contraire. Je n'ai donc rien à faire qu'à écrire, jusqu'à ce que j'aille dîner moi-même avec madame Jewkes ; car mon maître n'étoit pas préparé pour cette compagnie, & on ne mangera que tard aujourd'hui. Je vais reprendre le fil de ma charmante narration.

Quand je descendis pour déjeûner, messieurs Péters & Williams étoient déja avec mon maître. Dès qu'il m'entendit venir, il courut à ma rencontre, & me donna la main jusques dans la salle, avec une tendresse extraordinaire. Il avoit eu la bonté, comme on me l'a dit depuis, de les prier de ne me parler de l'affaire qu'autant qu'il y auroit nécessité. Je crois que je les saluai d'une manière un peu gauche : j'étois presque hors d'haleine, & je leur en donnai pour raison, que j'étois descendue un peu trop vîte.

Quand Abraham entra pour servir, mon maître, pour empêcher les domestiques de rien soupçonner, dit à ces messieurs : Vous avez bien fait de venir déjeûner ; car ma chère enfant & moi allions prendre l'air jusqu'à l'heure du dîner. J'espère que vous dînerez avec moi. Nous n'empêcherons point votre promenade, dit M. Péters : comme j'avois quelques momens de loisir, je ne suis venu que pour voir votre chapelle ; mais il faut que je dîne au logis, & M. Williams dînera avec moi. Eh bien donc, dit mon maître, en

s'adressant à moi, nous continuerons notre dessein, & nous irons faire une promenade en carrosse pendant une heure ou deux, dès que j'aurai montré ma petite chapelle à M. Péters. Voulez-vous y venir avec nous après déjeûner, Pamela, ajouta-t-il? *Comme.... comme* il vous plaira, monsieur, répondis-je presqu'en bégayant: quelle folie! Je ne pus regarder aucun d'eux en face. Comme Abraham me considéroit; Vraiment, dit mon maître, vous êtes à peine revenue de votre frayeur: comment est-ce que le pied vous a glissé? Vous êtes fort heureuse de ne vous être pas blessée. M. Péters enchérissant sur cette supposition, dont il comprit la raison: J'espère, mademoiselle, me dit-il, que vous ne vous êtes pas foulée la cheville du pied? Non, monsieur, lui dis-je, je ne crois pas qu'elle soit foulée; mais elle me fait un peu de mal; & je disois vrai; car je pensois à ma sotte timidité. Abraham, dit mon maître, dites à Robert qu'il mette les chevaux au grand carrosse, au lieu de les mettre au carrosse coupé; & si ces messieurs veulent absolument s'en aller, nous pourrons les remettre chez eux. Cela n'est pas nécessaire, dit M. Péters; j'aime autant gagner le logis à pied, si la chose est du goût de M. Williams. Eh bien donc, dit mon maître en s'adressant à Abraham, que Robert mette les chevaux au carrosse coupé, comme je le lui ai dit,

Je ne pus manger, quoique j'y effayaffe. La main me trembloit fi violemment, que je répandis une partie de mon chocolat, & fus obligée de remettre ma taffe fur la table. Ils eurent tous la bonté de ne pas faire femblant de s'en appercevoir, & de regarder d'un autre côté. J'ai ici un anneau tout fimple, dit mon maître à M. Péters, dès qu'Abraham eut le dos tourné. J'efpère que la cérémonie lui donnera de la dignité, & que je donnerai lieu à ma chère fille, de le regarder pour cette raifon comme le plus précieux que je puffe jamais lui offrir. M. Péters répondit, qu'il étoit bien affuré que j'en ferois plus de cas que du plus riche diamant du monde.

J'avois dit à la Jewkes de ne point s'ajufter, pour ne donner aucun foupçon, & elle fuivit mon confeil.

Quand le déjeûner fut fini, mon maître dit devant Abraham : Eh bien, meffieurs, allons voir la chapelle. Vous me direz votre avis fur les changemens que j'ai deffein d'y faire. Je vous en preffe d'autant plus, que l'examen que vous allez en faire par rapport aux changemens, prendra un peu de tems, & qu'il ne nous en reftera pas beaucoup entre cet examen & le dîner, pour la petite promenade que nous avons deffein de faire. Ne voulez-vous pas nous en dire auffi votre fentiment, ma chère Pamela, ajouta-t-il ?

Oui, monſieur, lui dis-je, je vous ſuivrai.

Là-deſſus ils ſortirent, & je me raſſis, me donnant un peu d'air avec mon éventail. Je crois, dis-je à la Jewkes, que le cœur eſt prêt à me manquer. Irai-je vous chercher un peu de quelque choſe de cordial, me dit-elle ? Non, repris-je, je ſuis la plus ſotte des filles ! Le défaut de courage eſt tout ce qui me tient. Elle tira ſa bouteille d'eau de la reine d'Hongrie, qu'elle vouloit me donner. Gardez-la dans votre main, lui dis-je; peut-être en aurai-je beſoin : j'eſpère cependant que non.

Elle me parla fort amicalement, & me pria de partir. Je me levai ; mais mes genoux ſe heurtoient tellement l'un l'autre, que je fus obligée de me raſſeoir. A la fin, je la pris par le bras, & paſſant devant Abraham : Vraiment, dis-je à la Jewkes, cette vilaine gliſſade, que j'ai eue en deſcendant l'eſcalier, me fait boiter; & il faut que je me ſoutienne ſur vous. Savez-vous, ajoutai-je, quels ſi grands changemens on doit faire à la chapelle, qu'il nous en faille tous dire notre opinion ?

Elle me dit qu'on avoit mis Nanon dans le ſecret, & qu'elle lui avoit ordonné de demeurer à la porte de la chapelle, pour empêcher que perſonne n'y entrât. Dès que j'y eus mis le pied, mon cher maître vint à moi, me prit la main, & me conduiſit à l'autel. Souvenez-vous, ma

chère enfant, me dit-il tout bas, d'être gaie comme je vous en ai priée. Je le suis, je le ferai, monsieur, lui répondis-je: & je savois à peine ce que je disois. Vous pouvez bien le croire, puisque je disois à madame Jewkes: Ne me quittez pas, madame Jewkes, de grace, ne me quittez pas; comme si j'avois placé toute ma confiance en elle, & que je n'en eusse mis aucune en celui qui la méritoit toute entière. Elle demeura donc collée à moi. Dieu me pardonne, je n'ai de ma vie été si distraite que je le fus d'abord; cela continua même, jusqu'à ce que M. Williams eût lu la partie du service, qui précède les terribles paroles, où il nous *requit de parler sans déguisement, parce que nous en répondrions au terrible jour du jugement.* Il prononça ensuite les paroles solemnelles qui devoient nous lier pour jamais. Prenez garde à ceci, me dit tout bas mon cher maître. Je me réveillai alors comme en sursaut. N'y savez-vous aucun empêchement, me dit-il encore du même ton? Je rougis, & répondis assez bas aussi: je n'en sais aucun, monsieur, que mon extrême indignité.

Alors M. Williams prononça ces mots charmans: *Veux-tu avoir cette femme pour ton épouse*, &c? Et je commençai un peu à prendre courage, quand mon cher maître répondit à haute voix à cette demande, *je le veux.* Mais quand

il m'y fallut répondre à mon tour, je ne pus jamais le faire que par une révérence. Je suis pourtant très-sûre que mon cœur étoit bien plus prêt à répondre que ma langue; aussi répéta-t il tous les articles où je promis d'obéir, de *servir*, d'*aimer* & d'*honorer*.

M. Péters me servit de père (*). Je répétai de meilleure grace, aussi-bien que mon cher maître, les paroles où l'on se donne mutuellement l'un à l'autre: & la cérémonie de l'anneau venant en son rang, je reçus cette chère faveur de sa digne main, avec le cœur pénétré de la plus vive reconnoissance. Il m'assura depuis, lorsque nous allâmes nous promener dans le carrosse, que, lorsqu'il avoit prononcé ces mots, *de cet anneau je t'épouse*, & ce qui suit, je lui avois fait une révérence, en lui disant, monsieur, je vous remercie. Peut-être le fis-je en effet; car, en vérité, cette partie du service étoit infiniment agréable, & mon cœur étoit pénétré de sa bonté, & de

(*) En Angleterre, quand une femme se marie, soit qu'elle soit veuve ou non, il faut toujours que quelqu'un fasse l'office de père dans la cérémonie, soit que ce soit son père en effet, ou quelqu'autre. Le premier venu peut en remplir la place. Toute sa fonction consiste, lorsque dans un endroit de la liturgie le prêtre demande, *qui donne cette femme à cet homme?* à répondre, *moi*; & à donner en même-tems au mari la main de sa femme.

la manière tendre & gracieuse dont il prononça ces paroles. J'étois charmée, que la suite consistât en prières, & en génuflexions; car je tremblois si terriblement entre la crainte & la joie, qu'à peine pouvois-je me soutenir.

La jonction de nos mains, la déclaration que nous étions mariés, qui fut faite ensuite au petit nombre de témoins qui y assistèrent, (car, en comptant Nanon, dont la curiosité ne lui permit jamais de rester à la porte, nous n'avions que M. Péters & madame Jewkes pour toute compagnie,) la bénédiction, le pseaume, les prières qui suivent, & l'exhortation finale, furent autant de belles & agréables parties du service divin, auxquelles mon cœur commença à se délecter, les esprits m'étant un peu revenus.

C'est ainsi, mes chers parens, que votre heureuse, votre trois fois heureuse Pamela, fut enfin mariée: & à qui, bon dieu! à son tendre & bien-aimé maître! au souverain de toutes ses affections. C'est ainsi, enfin, que par un heureux décret de la providence, celui qui attaqua mon innocence autrefois, en est devenu le tendre protecteur, le généreux rémunérateur. Dieu en soit à jamais béni & loué, & me fasse la grace de n'être pas tout-à-fait indigne d'un honneur si singulier! Puisse-t il à jamais bénir & récompenser le cher & bien-aimé mortel, qui a ainsi élevé

ſa pauvre ſervante, & lui a donné un rang dont les plus grandes dames feroient leur bonheur!

Mon maître me ſalua (*) avec toute l'ardeur imaginable. Dieu veuille, me dit-il en même tems, dieu veuille, ma chère amie, vous donner autant de joie à l'occaſion du lien que nous venons de contracter, que j'en reſſens dans ce moment! Il me préſenta tout de ſuite à M. Péters, qui me dit en me ſaluant: Vous voudrez bien, madame, excuſer la liberté que je prends; car je vous ai livrée à votre époux, & vous êtes ma fille. M. Williams s'étant retiré un peu à l'écart par diſcrétion: Acceptez, je vous prie, mes très-humbles remerciemens, lui dit mon maître, & prenez part à la joie de votre ſœur. Là-deſſus il me ſalua à ſon tour, & me dit avec toute la cordialité imaginable: Madame, j'y prends une part très-ſincère; & je puis vous aſſurer, que de voir tant d'innocence & de vertu ſi éminemment récompenſées, c'eſt pour moi un des plus grands plaiſirs que j'aie goûté de ma vie. Mon maître lui ſut un gré infini de ce diſcours obligeant.

(*) En anglois, *ſaluer une dame*, ſignifie la baiſer en cérémonie. Lorſqu'un homme eſt préſenté pour la première fois à une maîtreſſe de maiſon, *il la ſalue*; c'eſt-à-dire, il la baiſe d'un air reſpectueux, & ce baiſer eſt toujours donné ſur la bouche, que la dame lui préſente ſans ſcrupule & ſans façon.

Madame Jewkes vouloit me baiser la main à la porte de la chapelle; mais les esprits m'étant entièrement revenus, je lui passai mes bras au cou & la baisai. Je vous remercie, madame Jewkes, lui dis-je, de m'avoir accompagnée. Je me suis étrangement comportée. Je vous demande pardon, madame, reprit-elle; vous vous en êtes assez bien tirée, passablement bien.

M. Péters sortit avec moi; & M. Williams & mon maître sortirent après nous en conversant ensemble.

Madame, me dit M. Péters, quand nous fûmes dans la salle, permettez-moi de vous assurer encore de la part que je prends aujourd'hui à votre joie. Puisse chaque jour y ajouter un nouveau surcroît, & puissiez-vous faire long-tems le bonheur l'un de l'autre! car vous êtes le plus aimable couple que j'aie jamais vu s'unir. Je lui dis, que je lui étois infiniment obligée de sa bonne opinion & de ses bons souhaits, & que j'espérois que ma conduite à l'avenir ne m'en rendroit pas indigne.

Eh bien, ma chère ame, me dit mon aimable bienfaiteur en entrant ave M. Williams, comment vous portez-vous? Je compte que vous êtes un peu plus tranquille. Vous voyez pourtant, que ce n'étoit pas une chose aussi terrible que vous vous le figuriez.

C'est une crise des plus importantes, lui dit

très-obligeamment M. Péters, & j'aime à voir qu'on s'y comporte avec autant de révérence & de gravité que madame l'a fait. C'est le meilleur de tous les signes; & plus la réflexion a lieu dans un commencement, plus elle annonce de prudence pour la suite.

Mon maître tira un beau diamant de son doigt, & en fit présent à M. Péters, qui parut très-sensible à cette marque d'amitié. Pour vous, mon ancienne connoissance, dit-il à M. Williams, je vous ai réservé, en dépit des sollicitations d'une foule de rivaux, le bénéfice que je vous avois toujours destiné: je vous prie de vous préparer à en prendre possession; & comme cela peut occasionner quelques frais, je vous prie aussi, ajouta-t-il, en lui donnant un billet de banque de cinquante livres sterling, comme il me l'a dit depuis, d'accepter ceci, pour vous aider à les payer.

C'est ainsi que ce généreux mortel nous combla tous de ses faveurs; & moi en particulier, qu'il traita avec autant de distinction, que s'il eût épousé la première femme d'Angleterre.

Il prit finalement congé de ces messieurs, leur recommandant encore le secret pour quelques jours, & ils partirent. Aucun des domestiques n'eut le moindre soupçon, du moins madame Jewkes le croit-elle. Pour moi, je me jetai à ses pieds,

béniſſant dieu & le béniſſant lui-même de ſes bontés, dont il m'accabla encore, m'appelant ſa chère épouſe, & me donnant mille autres noms ſi charmans, que mon cœur épanoui de reconnoiſſance me rendoit incapable de rien exprimer.

Il me conduiſit enſuite au carroſſe; & nous fîmes la plus délicieuſe promenade du monde, autour des villages voiſins. Il s'efforça de diſſiper ces angoiſſes étranges qui s'obſtinoient encore à me tenir compagnie, & qui, malgré tous mes efforts, répandoient encore, comme il l'a dit depuis, un air trop penſif ſur toute ma contenance.

Nous retournâmes au logis entre une & deux heures, & il ſe délectoit à penſer qu'il ne ſeroit pas un inſtant de ce charmant jour hors de ma compagnie, afin, comme il eut la bonté de me le dire, de travailler à m'inſpirer une familiarité qui augmentât ma confiance en lui, lorſqu'on vint lui dire, qu'un des domeſtiques du chevalier Hargrave étoit venu pour l'avertir que ſon maître & deux autres meſſieurs étoient en route pour Nottingham; & que, chemin faiſant, ils viendroient prendre un dîner chez lui.

Ce contre-tems lui fit une peine incroyable. Il me dit qu'il auroit été charmé de leur compagnie en toute autre occaſion; mais que pour ce jour-là, venir ainſi lui tomber ſur les bras,

c'étoit le comble de la barbarie ; & qu'il auroit fort souhaité, qu'on leur eût dit qu'il ne dînoit pas au logis. D'ailleurs, ajouta-t-il, ce sont des buveurs éternels, & il me sera peut-être impossible de les renvoyer ce soir ; car ils n'ont autre chose à faire qu'à courir le pays, & à visiter leurs amis sur toute la route ; & ce leur est tout un de rester une nuit ou un mois dans un endroit. Mais, ajouta-t-il, je trouverai, si je puis, quelque moyen pour m'en défaire après dîner. La peste les étouffe, dit-il outré de dépit ! on diroit qu'il n'y avoit que ce seul jour dans l'année, & qu'ils l'ont choisi tout exprès.

A peine étions-nous descendus de carrosse, & rentrés dans le logis, qu'ils arrivèrent. Je regardai par la fenêtre : ils me parurent trois bandits écervelés, qui, en arrivant à la porte de fer, entonnèrent une fanfare, & firent tous à la fois claquer leurs fouets avec tant de fureur que toute l'avant-cour en retentit.

Je montai donc à ma chambre, & vis, non sans un violent battement de cœur, madame Jewkes officieusement occupée à la mettre en ordre, pour y recevoir un hôte, qui, quelque bien venu qu'il y soit, comme c'est à présent mon devoir de le dire, ne laisse pas de me paroître redoutable, quand j'y pense. Ainsi, je me réfugiai dans mon cabinet, & eus recours à ma plume,

plume, pour m'amuser & faire diversion aux angoisses de mon esprit. Si le cœur d'une personne qui aime aussi tendrement & qui est accablée d'autant de faveurs que moi, peut éprouver de semblables alarmes, de quelles horreurs ne doivent pas être saisies de pauvres filles, que des parens ou des tuteurs tyranniques forcent, par des vues sordides, d'épouser un homme qu'elles haïssent, en jetant peut-être dans le désespoir celui qu'elles aiment le plus tendrement! O l'affreuse situation! De quoi des parens si cruels n'auront-ils pas à répondre, & quelles ne doivent pas être les tortures de ces pauvres victimes innocentes? Mais, graces au ciel, mon sort est bien différent du leur.

Mon cher maître, (car je ne sautois me résoudre encore à l'appeler d'un nom plus tendre,) mon aimable maître vint me trouver: Je ne viens, dit-il en entrant, que pour demander à ma chère épouse, (oh! le charmant mot! oh! la plus charmante de toutes les expressions!) que pour demander à ma chère épouse comment elle se porte? Vous écrivez, à ce que je vois, ma chère, dit-il. Je crois que ces maudits coquins sont à plus de moitié fous, & que bientôt ils me rendront fou moi-même. Quoi qu'il en soit, j'ai ordonné qu'on mît les chevaux au carrosse, comme si j'avois donné parole de me trouver à cinq milles

d'ici, & je les chafferai, s'il fe peut, du logis, en faifant moi-même un tour avec eux ; après quoi, je tournerai bride dès que je m'en ferai débarraffé. Je comprends que miladi Davers s'eft beaucoup mêlée de nos affaires. Elle s'eft donné carrière fur mon compte avec le chevalier N***; & ils m'ont tous impitoyablement brocardé. J'ai même été obligé de prendre mon férieux ; autrement ils vouloient à toute force monter ici pour vous voir, parce que j'ai refufé de vous faire defcendre. Nous aurons eux & moi maille à partir, ajouta-t-il en me baifant, fi je ne viens pas à bout de m'en dépêtrer; car ils m'ont dérobé deux ou trois heures précieufes, que j'aurois paffées avec celle qui fait les délices de mon ame. Il me quitta là-deffus, & alla retrouver fa compagnie.

Madame Jewkes vint me dire que mon dîner m'attendoit dans la petite falle. Je defcendis: elle eut la politeffe d'offrir de me fervir à table, & ne fe laiffa perfuader qu'avec peine de manger avec moi. Mais j'infiftai tant, qu'enfin elle fe rendit. Madame Jewkes, lui dis-je, il feroit étrange que je le priffe tout-d'un-coup fur un fi haut ton. Quoi que mon nouvel état puiffe exiger de moi, j'efpère que je me conduirai toujours de façon à ne laiffer entrevoir ni orgueil ni impertinence dans mon caractère.

Vous êtes bien bonne, madame, me dit-elle; mais je n'oublierai jamais ce que je dois à l'épouse de mon maître. Eh bien donc, repris-je, puisqu'il faut que je le prenne si-tôt sur le haut ton, j'exige de vous ce que vous appelez votre devoir, & que vous vous asseyez quand je vous en prie.

Je la forçai ainsi de s'asseoir; & tout ce que je pus faire, ce fut de manger un peu d'un pâté de pommes, & autant d'un flan.

Mon cher maître revint encore me voir. Dieu soit loué, me dit-il, mes scélérats vont décamper; mais il faut que j'aille les conduire un bout de chemin. J'ai choisi pour cela mon carrosse; car si je montois à cheval, il me seroit difficile de m'en délivrer. Ce sont de vraies pelotes de neige, qui, chemin faisant, rassemblent le plus de compagnie qu'ils peuvent, pour s'en mieux divertir quelques jours de suite.

Nous nous levâmes toutes deux dès qu'il entra. Fi donc, Pamela, me dit-il, les cérémonies sont-elles de saison à présent? Demeurez assise, madame Jewkes. Non, monsieur, dit celle-ci, je ne voulois pas prendre cette liberté; mais ma maîtresse m'y a forcée. Elle a fort bien fait, répondit mon maître en me donnant un petit coup sur la joue; car nous ne sommes encore qu'à demi-mariés; & elle n'est votre maîtresse

tout au plus qu'à moitié. Allons, ma chère, ajouta-t-il, cessez de baisser ainsi les yeux, & de garder le silence. Je crois, en vérité, que vous ne m'avez pas dit quatre paroles dans tout le tems que nous nous sommes promenés ensemble. Je veux bien accorder quelque chose à votre timidité; mais aussi trop est trop. Madame Jewkes, ajouta-t-il, n'avez-vous pas quelques contes divertissans à faire à ma Pamela, pour l'égayer jusqu'à mon retour? Oh! que oui, dit la Jewkes, je pourrois lui en débiter une kirielle des plus drôles; mais ma maîtresse a l'oreille trop chatouilleuse pour les entendre; je ne dirois rien cependant qui pût la choquer. Ah! pauvre femme! disois-je en moi-même, je te connois mal, où tes contes les plus chastes feroient rougir une personne modeste; je n'en veux entendre aucun.

Dites-lui-en devant moi un de vos plus courts, madame Jewkes, ajouta mon maître. Eh bien! monsieur, reprit-elle, j'ai connu une jeune dame qui rougissoit aussi aisément que ma maîtresse peut le faire, & qui avoit épousé....... De grace, ma chère madame Jewkes, interrompis-je, demeurez-en là de votre conte: le commencement ne m'en plaît pas. Poursuivez, lui dit mon maître. Au nom de dieu, m'écriai-je, ne l'en requérez pas. Eh bien donc, madame Jewkes, lui dit-il, nous aurons votre conte une autre fois.

Abraham vint l'avertir que ces meſſieurs partoient, & que ſon carroſſe étoit prêt. J'en ſuis charmé, reprit-il, & tout de ſuite il alla les retrouver, & ſortit avec eux.

Après leur départ, je fis un tour de jardin avec madame Jewkes. Quand je me fus promenée quelque tems : Je ſerois bien-aiſe, lui dis-je, que vous vinſſiez avec moi juſqu'à l'allée d'ormes, pour rencontrer le carroſſe ; car je ne ſais comment le regarder en face, quand il eſt avec moi ; ni comment ſupporter ſon abſence, quand j'ai lieu de m'attendre qu'il viendra. Les étranges contraſtes que ceux auxquels cette paſſion indéchiffrable donne lieu !

Que l'aſpect de tout ce qui eſt dans cette maiſon & aux environs, eſt différent de ce qu'il m'a paru autrefois ! Le jardin, l'étang, l'alcove, l'allée d'ormes, tout a changé de face ; mais quoi de plus naturel ? ma priſon eſt devenue mon palais.

Je vis enfin revenir mon bien-aimé, qui deſcendit de carroſſe où nous étions. Madame Jewkes me quitta pour-lors. Quoi ! ma Pamela ! s'écria t-il en me donnant un baiſer ! qu'eſt-ce qui l'amène de ce côté ? C'eſt, je penſe, l'envie de venir à ma rencontre ? C'eſt cela même, répondis-je. En vérité, me dit-il, vous m'obligez le plus ſenſiblement du monde. Mais pourquoi ces yeux qui ſemblent fuir les miens ? pourquoi

cet air abattu, comme si vous aviez peur de moi? Vous auriez tort de le penser, monsieur, répondis-je. Réjouissez-moi donc le cœur par une contenance plus gaie, dit-il, & bannissez de dessus le plus charmant visage du monde, ces apparences d'angoisse & d'inquiétude qui en troublent la sérénité. Avez-vous, ma chère enfant, des craintes que je puisse dissiper, des doutes que je puisse lever, des espérances que je puisse fortifier, des requêtes que je puisse vous octroyer? Parlez, ma chère Pamela; si c'est quelque chose qui dépende de moi, dites seulement le mot, je remplirai tous vos désirs, au prix de vous voir sourire une seule & unique fois.

Je ne saurois, lui dis-je, avoir d'autres doutes ni d'autres craintes que celle de ne pouvoir jamais mériter toutes vos bontés. Je me borne à espérer que ma conduite à l'avenir pourra ne vous pas déplaire, & que ma constance à remplir tous mes devoirs sera de votre goût. Pour des requêtes, l'unique que j'aie à vous faire, est de me pardonner tous mes défauts; entr'autres, cette ridicule & sotte foiblesse, qui, après un procédé aussi généreux que le vôtre, me fait paroître à vos yeux, comme vous refusant cette complaisance & ces marques de tendresse que vous exigez de moi. Mais, en vérité, monsieur, je suis si accablée de vos faveurs, que je succombe sous

leur poids ; & je le ſoutiens d'autant moins, que je ne vois pas comment je pourrai, dans tout le tems qui me reſte à vivre, & en y employant tous mes efforts, mériter jamais la moindre de vos faveurs.

Je connois, me dit-il, votre cœur reconnoiſſant : mais ſouvenez-vous, ma chère amie, de ce que les juriſconſultes nous diſent, que les loix ne connoiſſent point de conſidération plus puiſſante que celle du mariage. C'eſt lui, ma chère épouſe, qui vous a rendue mienne, & qui m'a rendu vôtre, & vous avez le droit du monde le mieux établi, à partager avec moi tous mes biens. Mais ſi nous mettons cette conſidération à part, quelle obligation m'avez-vous, je vous prie? Votre cœur eſt pur comme celui des anges, & eſt autant au-deſſus du mien, que je leur ſuis inférieur. Je ne ſuis rien moins que votre égal pour l'eſprit & le jugement. Vous avez toutes les graces qu'une femme peut devoir à l'éducation, & ces graces ſont relevées par un génie qui vous les rend naturelles : votre douceur & votre noble ſincérité ſont ſans pareilles, & vous ſurpaſſez en beauté toutes les dames que j'ai connues. De quel côté peut donc être l'obligation, ma chère enfant, ſi ce n'eſt du mien? Mais pour éviter d'en venir à ces comparaiſons, ne parlons déſormais que d'égalité : la condeſcendance ſera

cependant de votre côté, ſi l'on met en parallèle les tréſors de votre ame, & votre vertu ſans reproche, avec des biens que je pourrois appeler les préſens du haſard, & qui ſont les ſeuls avantages dont il me ſoit permis de me vanter. Auſſi ne croirai-je jamais pouvoir vous mériter, juſqu'à ce que, profitant de votre aimable exemple, ma conduite ſoit devenue, avec le tems, preſque auſſi exempte de blâme que la vôtre.

Ah! monſieur, m'écriai-je, de quelle joie ne rempliſſez-vous pas mon cœur! Loin de me ſentir expoſée aux dangereuſes ſéductions de l'état brillant auquel votre bonté m'élève, vous me faites eſpérer que je me confirmerai de plus en plus dans tous mes devoirs en vous imitant, & que peut-être nous contribuerons à éterniſer & aſſurer le bonheur l'un de l'autre, pour cette grande époque où il n'y aura plus de tems. Mais, comme vous m'en avez déjà avertie, je ne veux pas être ſérieuſe à l'excès. Vous m'encouragez d'une manière ſi touchante, que je prends une ferme réſolution d'être, en toutes choſes, ce que vous voudriez que je fuſſe. J'eſpère vous démontrer de plus en plus, que je n'ai d'autre volonté que la vôtre. Il m'embraſſa le plus tendrement du monde, & me remercia de mes aſſurances, qu'il voulut bien appeler obligeantes. Nous rentrâmes enſemble dans le logis.

Huit heures du soir.

VOUS me direz à présent, mes chers parens, que de si douces protestations, absolument volontaires de sa part, étoient tout ce que je pouvois souhaiter, & devoient bien me rassurer le cœur : aussi pris-je la résolution de vaincre, s'il se pouvoit, mes craintes & mes angoisses frivoles.

Dix heures du soir.

TOUT le tems que nous soupâmes, il ne fit & ne dit rien qui ne fût la bonté toute pure. Il me fit sentir avec toute la délicatesse imaginable, qu'il s'appercevoit que je luttois contre moi-même. Je vois, dit-il, avec plaisir les efforts que fait ma chère enfant pour se comporter d'une manière conforme à mes souhaits. Je démêle même au travers des combats charmans que lui livre une modestie un peu trop tyrannique, combien je suis redevable à l'envie qu'elle auroit de m'obliger. Je vous l'ai déja dit, ma chère Pamela, je suis la conquête de votre vertu, plutôt que de votre beauté : aussi, ma chère, pouvez-vous compter,

qu'aucune de mes paroles, qu'aucun de mes regards n'aura droit de vous alarmer, ni de vous faire ſoupçonner la vérité de mes proteſtations. Vous pouvez m'en croire d'autant mieux que vous appercevez ſans doute combien je ſouffre de vous voir inquiète, même ſans ſujet. J'entrerai cependant dans le foible de ma chère fille, juſqu'à avouer qu'une ame auſſi pure qu'eſt la ſienne, peut être ſaiſie de quelque crainte, à la vue d'un changement ſi important. Etant donc réſolu de m'étudier à adoucir vos peines, en toute occaſion, & dans toutes les diverſes époques de ma vie, je ne ſaurois déſormais vous blâmer, que de choſes qui rendroient vos maux plus grands que les miens.

Après le ſouper, dont je pus à peine goûter, malgré ſes plus tendres ſollicitations, il me fit boire deux verres de Champagne, & enſuite un verre de vin de Canarie, qu'il me força d'accepter, en me nommant obligeamment vos chères ſantés. Le tems du repos approchoit, il me vit changer vingt fois de couleur, & trembler comme une ſotte. Quelle ne fut pas pour lors ſa délicateſſe! Certes, jamais fille, dans une ſituation auſſi charmante, ne ſe comporta plus extravagamment que moi. Ma chère fille, me dit-il, j'ai peur que tant d'heures de ſuite dans ma compagnie, ne ſoient un peu trop pour vous. Peut-être aimeriez-vous

mieux demeurer seule pour le présent, & vous recueillir quelques instans dans votre cabinet.

C'étoit bien ce que je souhaitois; mais je n'osois en parler de peur de le fâcher: car à mesure que les heures s'écouloient, je sentois mes alarmes se fortifier; chaque instant que je levois les yeux sur le visage de ce cher ami, augmentoit l'agitation de mon pauvre cœur, dont les terreurs tenoient à la fois du ravissement & du supplice. Vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur dans le monde, lui dis-je, en saisissant à deux mains une des siennes, que je baisai avec transport. Il me baisa avec toute l'ardeur imaginable, me donna la main, parce qu'il vit que je pouvois à peine me soutenir, me conduisit jusqu'à la porte de ma chambre, & se retira le plus généreusement du monde.

Je me renfermai dans mon cabinet, où d'emblée, je me jettai à genoux, & rendis à dieu de nouvelles actions de graces pour les faveurs dont il m'avoit comblée dans ce jour. Je le suppliai de vouloir bien, par sa divine bonté, guider tellement tout le reste de ma vie, que je pusse devenir un heureux instrument pour avancer sa gloire. Laissée ensuite à moi seule, je pris un peu de courage; mon ame devint plus légère, & voyant devant moi de l'encre & du papier, je m'amusai à écrire jusqu'à cet endroit.

JEUDI, à onze heures du soir.

MADAME Jewkes eſt venue me demander ſi ſon maître ne pouvoit pas me rendre viſite dans mon cabinet. Elle m'a même inſinué, que ce n'étoit pas-là qu'il s'attendoit de me trouver. Je l'ai chargée de le prier de m'accorder un ſeul quart-d'heure de plus; & je me remets enfin entre les mains du tout-puiſſant, qui, après m'avoir fait paſſer par une ſuite ſi étrange de terreurs & d'effroi, m'a conduite enfin à cet heureux, & pourtant redoutable moment. Bon ſoir, mes chers parens; vous n'aurez cette lettre de long-tems: mais je ſais que vous priez inceſſamment pour moi, & qu'au moment que je vous écris, j'ai part à vos vœux. Adieu donc, bon ſoir, dieu vous béniſſe; *amen*, *amen*; & ſi c'eſt ſa ſainte volonté, qu'il me béniſſe auſſi, & que je puiſſe me dire toute ma vie la plus reſpectueuſe des filles, &c.



Vendredi au soir.

Mon cher époux se montre à mon égard, & en toutes choses, le plus excellent des humains : son indulgence sans bornes rend chaque instant de ma vie plus heureux que le précédent. Il a pitié de mes petites foiblesses, & me les pardonne toutes ; il s'étudie à dissiper mes craintes : ses expressions sont si chastes, ses idées si pures, & toute sa conduite si scrupuleusement décente, que jamais, non jamais mortelle ne fut si heureuse que votre Pamela. Je ne pouvois de ma vie espérer d'avoir en partage un semblable mari ; beaucoup moins pouvois-je me flatter qu'un jeune gentilhomme, qui s'étoit permis des attentats que je vais tâcher d'oublier pour jamais, se seroit comporté avec une délicatesse si parfaitement inaccessible à la critique. Il ne s'émancipa jamais à la plus légère plaisanterie. Pas un mot tant soit peu offensant, pas le moindre geste, pas le plus petit badinage ne lui échappa, qui pût blesser, ni même alarmer les oreilles de votre heureuse & trois fois heureuse Pamela. En un mot, il ne profère rien qui ne doive m'enhardir à lever les yeux avec plaisir sur le généreux auteur de ma félicité.

Au déjeûner, comme je ne savois pas trop

comment le regarder, il m'en donna le courage en me parlant de vous, mes chers parens, dont il comprit que je m'entretiendrois toujours avec plaiſir ; & il m'aſſura qu'il vous rendroit heureux l'un & l'autre. Il ajouta qu'il ſouhaitoit que je vous écriviſſe pour vous apprendre mon mariage; & que Thomas, qui pourroit, chemin faiſant, lui rendre quelque ſervice de ce côté-là, vous porteroit exprès la lettre. Et je ne demanderai pas à voir vos écrits, me dit-il, parce que je vous ai promis de n'en rien faire, & que je veux déſormais tenir religieuſement parole en toutes choſes à ma chère épouſe. (O la raviſſante expreſſion!) Vous pouvez leur envoyer tous vos papiers, à compter depuis ceux qu'ils ont déjà juſqu'à cet heureux moment. Permettez-moi ſeulement de les prier de les conſerver, & de me les remettre quand ils en auront fait la lecture, auſſi bien que ceux que je n'ai pas vus, & que je ne ſouhaite pas cependant de voir avant ce tems-là ; mais dont je regarderai la communication comme une faveur, ſi vous voulez bien me l'accorder.

Monſieur, lui dis-je, je me ferai toujours un délice auſſi bien qu'un devoir indiſpenſable, de vous obéir en toutes choſes, & je continuerai de leur écrire un détail de tout juſqu'à ce jour, afin qu'ils voyent combien vous m'avez rendue heureuſe.

Je ſais, mes chers parens, que vous vous joindrez l'un & l'autre à moi, pour bénir dieu de concert, des faveurs qu'il répand ſi miraculeuſement ſur vous comme ſur moi. Car mon maître me demanda fort en détail l'état de vos affaires, & me dit qu'il avoit remarqué que, dans quelques-unes de mes premières lettres, je ſuppoſois que vous étiez endettés. Il me donna en même-tems cinquante guinées, avec ordre de vous les envoyer dans mon paquet, pour en payer autant de vos dettes que la ſomme en pourroit acquitter, & de vous dire de quitter vos occupations préſentes, pour vous mettre, vous & ma chère mère, dans un équipage honnête & de gens aiſés, ajoutant, qu'à ſon retour dans le comté de Bedford, il vous choiſiroit un ſéjour plus convenable que celui où vous étiez. Bon dieu! comment ſoutiendrai-je le poids de tant de bienfaits? Je vous envoie la ſomme enveloppée dans différens papiers doubles, dont chacun contient cinq guinées.

Pour moi, il ne m'en donna pas moins que cent. Je voudrois, ma chère, me dit-il, que de cet argent vous en donnaſſiez ce que vous trouveriez à propos, & comme de vous-même à madame Jewkes, en partant d'ici. Mon cher monſieur, lui dis-je, je vous prie de fixer la choſe vous-même. Donnez-lui donc, reprit-il, vingt

guinées, comme un préſent que vous lui faites à l'occaſion de vos nôces. Donnez dix guinées à Colbrand; cinq à chacun des cochers, cinq à chacune des deux cuiſinières de cette maiſon; autant à Abraham & à Thomas, & vingt guinées à partager entre les jardiniers, les palefreniers, & autres domeſtiques inférieurs. Lorſque nous ſerons de retour à mon autre campagne, je vous donnerai amplement de quoi vous mettre dans un équipage où ma bien-aimée épouſe puiſſe paroître avec décence : car à préſent, ma chère Pamela, ajouta-t-il, vous devez vous montrer déſormais dans les ajuſtemens qui conviennent à ma femme, ſans prendre garde, comme vous vous le propoſiez, à ce que diront d'autres dames. Sans cela, ce que vous vous imaginez devoir être un moyen d'éviter l'envie des perſonnes de votre ſexe, auroit l'air, chez moi, d'un mépris volontaire pour vous, dont j'eſpère que je ne ferai jamais coupable. Je convaincrai l'univers, que je vous eſtime comme je le dois, & autant que ſi j'avois épouſé le plus riche parti du royaume. Et pourquoi ne le ferois-je pas, moi qui ſais que vous effacez par vos rares vertus tout ce que nous avons de plus qualifié ?

L'impoſſibilité d'exprimer tout ce que je ſentois alors, me rendoit muette. Ma Pamela, ma femme, mon épouſe, ma compagne chérie, me dit-il

dit-il avec transport, je vois votre aimable confusion. J'allois rompre enfin le silence ; mais lui me fermant la bouche par mille baisers : Je saurois bien, me dit-il, vous forcer à vous taire ; vous n'aurez pas même le privilége de me remercier ; car quand je ferois pour vous dix fois plus que je ne fais, je n'exprimerois encore que très-foiblement l'amour que les charmes de votre ame & de votre personne m'ont inspiré. Je tiens à honneur, ajouta-t-il, en me serrant dans ses bras, de pouvoir aujourd'hui m'en dire le possesseur. Ah! mes chers parens, puis-je désormais faire autre chose que de redoubler de tendresse, de reconnoissance & de joie ?

Il bannit ainsi de mon esprit par ses manières angéliques, les réflexions mêlées de tristesse, qui me faisoient redouter de le voir pour la première fois de ce jour-là ; & lorsqu'on m'appela pour déjeûner avec lui, je me sentis le calme & la tranquillité même.

S'imaginant que j'étois un peu rêveuse, il me proposa d'aller prendre l'air en carrosse, jusqu'à l'heure du dîner. Ce fut encore un nouveau soulagement pour moi. Il m'amusa de mille récits agréables, & m'entretint de ce qu'il avoit vu de plus remarquable dans ses voyages. Il me mit au fait des différens caractères des messieurs & des dames qui demeuroient dans le voisinage de son

autre maison de campagne, & me nomma ceux dont il souhaitoit que je cultivasse le plus la connoissance. Je nommai miladi Davers un peu en tremblant. J'aime assurément ma sœur, malgré son esprit altier & violent, me dit-il; je sais qu'elle m'aime aussi, & je pourrois lui passer une partie de son orgueil, sachant celui que j'ai montré moi-même tout nouvellement, & parce qu'elle ne connoît pas ma Pamela, ni ses perfections, comme moi. Mais, ma chère, vous ne devez pas oublier quels sont vos droits comme mon épouse, & lui faire bassement la cour. Je sais que vous prendrez avec elle le parti de la douceur, pour l'amener, s'il se peut, à en agir envers vous comme il convient; mais c'est à moi de voir que vous n'outriez pas la condescendance.

Cependant, continua-t-il, comme je ne veux pas rendre mon mariage public ici, j'espère qu'elle n'approchera pas de nous, avant que nous soyons dans le comté de Bedford; & pour lors, quand elle saura que nous sommes mariés, elle se tiendra chez elle, si l'esprit de discorde la possède: car assurément, elle n'osera pas me chercher querelle voyant qu'il n'y a plus à revenir, de peur de paroître mériter l'indignation universelle, en travaillant méchamment à semer la discorde entre le mari & la femme. Mais brisons à présent

là-dessus, & sur tout ce qui pourroit chagriner ce que j'ai de plus cher au monde. Il tourna brusquement la conversation sur des sujets réjouissans, & me dit les choses du monde les plus tendres & les plus obligeantes.

A notre retour, qui fut vers l'heure du dîner, il continua sur le même ton, paroissant n'avoir à cœur que de montrer en tout la noble affection qu'il me portoit. Après le dîner, il me dit qu'il avoit déjà écrit à son drapier en ville, de lui faire faire de nouvelles livrées, & donné ordre au mercier de feu madame sa mère, de lui envoyer à la campagne des échantillons de tout ce qu'il y avoit de plus à la mode en fait d'étoffes de soie, afin que j'en choisisse ce qui me plairoit. Après l'avoir assuré que ma reconnoissance étoit inexprimable, je lui dis que, comme il savoit mieux que moi ce qui convenoit à son rang & à sa condition, je voulois m'en remettre absolument à son bon plaisir; qu'accablée par lui de faveurs si singulières, je ne pouvois, en jetant les yeux sur l'avenir, penser qu'avec inquiétude au rang auquel il m'avoit élevée; & qu'à présent je craignois qu'il ne me fût difficile de le soutenir avec une dignité qui pût justifier le choix auquel il avoit bien voulu s'abaisser : mais que j'espérois qu'il voudroit bien m'accorder, non-seulement une généreuse indulgence pour mes défauts, dont

je pouvois l'assûrer qu'aucun ne seroit volontaire, mais encore ses tendres instructions ; que toutes les fois qu'il remarqueroit dans ma conduite quelque chose qu'il n'approuveroit pas absolument, je le priois de m'en avertir ; & que je regarderois ses réprimandes sur des fautes nouvelles, comme les plus tendres faveurs dont il pût m'honorer, parce qu'elles m'empêcheroient d'en commettre de plus considérables, & deviendroient un moyen pour me conserver l'avantage précieux de posséder son estime.

Il me répondit de la manière du monde la plus obligeante, & m'assura qu'il ne me cacheroit jamais la moindre de ses pensées, afin de me donner occasion de l'instruire, ou d'être instruite moi-même.

Il me demanda alors quand je voulois partir pour sa terre du comté de Bedford ? Quand il vous plaira, répondis-je. Nous reviendrons ici avant l'hiver, si vous le souhaitez, me dit-il, afin de cultiver la connoissance que vous avez commencée avec miladi Jones, & avec la famille du chevalier S*** ; & si dieu veut bien nous conserver l'un pour l'autre, nous irons ensemble à Londres pour deux ou trois mois de l'hiver, comme je vous l'ai promis. Si ma chère épouse y consent, ajouta-t-il, nous pourrons, vers le milieu de la semaine prochaine, partir pour l'autre cam-

pagne. Monſieur, lui dis-je, je n'ai rien à objecter à quoi que ce ſoit que vous propoſiez; mais comment éviterez-vous de répondre aux demandes preſſantes que mademoiſelle Darnford ne manquera pas de vous faire, de lier quelque partie de danſe un de ces ſoirs? Eh bien! reprit-il, ſi on ne veut pas nous en tenir quittes, nous pourrons fixer la choſe à lundi au ſoir. Mais, ſi vous le trouvez bon, ajouta-t-il, j'inviterai miladi Jones, M. Peters & ſa famille, & le chevalier S*** & la ſienne, de venir dimanche matin entendre les prières à ma petite chapelle, & prendre un dîner avec moi; & pour lors, je leur déclarerai mon mariage, afin qu'en quittant ce pays, ma chère amie ne laiſſe à qui que ce ſoit le plus léger prétexte d'en douter. N'étoit-ce pas-là, mes chers parens, le comble de la bonté? Mais auſſi, toute ſa conduite y répond-elle, par une nobleſſe de ſentimens, & par des égards qui ne ſe démentent jamais. L'heureuſe créature que je ſuis! Et peut-être, continua-t-il, qu'ils nous diſpenſeront du bal, juſqu'à notre retour en ce pays. Y a-t-il quelqu'autre choſe que ma chère Pamela pût ſouhaiter, ajouta-t-il? Elle peut le dire en toute liberté.

Juſqu'ici, mon cher monſieur, répondis-je, vous avez prévenu, non-ſeulement mes déſirs, mais encore mes eſpérances, & même mes penſées. J'a-

vouerai cependant, puifque l'ordre obligeant que vous me donnez de vous parler fans fard, femble m'infinuer que vous vous attendez à quelque requête de ma part, j'avouerai que j'ai encore deux ou trois fouhaits, dont l'accompliffement rendroit mon bonheur plus que parfait. Parlez, me dit-il avec vivacité, quels font ces fouhaits? En vérité, monfieur, continuai-je, je n'ofe hafarder la moindre demande, de peur d'en faire quelqu'une qui ne foit pas de votre goût : je crains de paroître me prévaloir de votre condefcendance pour moi, en femme qui ne fauroit dire, *c'en eft affez*.

Je n'ai qu'un mot à vous répliquer, Pamela, me dit-il : Ne vous imaginez pas que les chofes que j'ai faites pour vous, dans la vue de vous obliger, ne foient que le mouvement impétueux d'une paffion naiffante. S'il m'eft permis de répondre de mon propre cœur, ils proviennent d'un défir uniforme & raifonné de vous obliger ; d'un défir qui durera autant que votre mérite, & c'eft indubitablement dire autant que ma vie. Je puis d'autant plus sûrement me le garantir à moi-même, que je fens, en agiffant & penfant comme je fais, un plaifir délicieux qui m'en récompenfe au centuple ; plaifir, par conféquent, qu'il eft probable que je continuerai de me procurer pour l'amour de vous & de moi. Vous pouvez donc ma bien-aimée époufe, (car je fuis devenu avide

de prononcer ce nom que ma vanité rejetoit autrefois,) vous pouvez parler hardiment; & je vous promets que tout ce qu'il me sera possible de vous accorder, je le ferai de grand cœur; sûr que vous n'insisterez sur rien qui ne soit pas de cet ordre.

Je ne dois pas y penser assurément, lui dis-je; aussi m'en garderai-je bien. Vous m'avez enhardie à vous présenter une humble requête, & c'est à deux genoux, comme il me convient de le faire, que je vous conjure de rétablir ceux de vos domestiques dont j'ai malheureusement occasionné la disgrace. Ma bien-aimée Pamela n'a que trop souvent été dans cette posture suppliante, me dit-il en me relevant dans ses bras & me serrant contre son sein, apprenez-moi qui vous souhaitez en particulier que je rétablisse. C'est premièrement madame Jervis, lui dis-je; je ne connois pas une meilleure femme; les malheurs qu'elle a essuyés dans ce monde lui ont rendu les suites de votre indignation doublement fâcheuses.

Qui voulez-vous encore que je rétablisse, me dit-il? M. Longman, repris-je: quelque bien qu'ils m'aient fait l'un & l'autre, je ne vous solliciterois jamais en leur faveur, si je ne pouvois pas répondre de leur intégrité, & si je ne croyois pas qu'il fût avantageux à mon cher maître, d'avoir à son service des gens d'un si excellent caractère.

Et qui encore, ajouta-t-il ? Votre bon vieux sommelier, monsieur, lui dis-je, le pauvre Jonathan, qui a été tant d'années dans votre famille, avant le jour fortuné de votre naissance. Je me trouverois très-heureuse de n'avoir pas plaidé inutilement pour lui.

A cela, reprit-il, je n'ai qu'une chose à vous dire ; c'est que, si M. Longman, madame Jervis, & Jonathan n'avoient pas eu la hardiesse de se liguer contre moi, & de s'adresser de concert à miladi Davers, qui en a pris l'insolent prétexte de se mêler de mes affaires, je leur aurois aisément passé tout le reste de leur conduite. Il est vrai qu'ils s'étoient donné suffisamment carrière en paroles sur mon compte ; mais, en un mot, je leur aurois pardonné, parce que je souhaitois que chacun vous aimât. Ainsi, qu'à cela ne tienne : ma Pamela parle en leur faveur, je mets dès ce moment tout sous les pieds, & suis fier de ce que l'estime & l'amitié qu'eux & tout ce qui vous connoît vous portent, justifient si bien mon amour. J'écrirai moi-même à Longman pour lui apprendre ce qu'il doit à votre intercession, à moins que le bien qu'il a gagné dans la famille ne le mette au-dessus de l'offre d'y rentrer. Quant à madame Jervis, écrivez-lui vous-même, ma chère enfant, & ordonnez-lui d'aller, aussitôt la présente reçue, reprendre possession de son an-

cien office ; car à préſent, ma chère, elle ſera plus immédiatement à vous qu'à moi. Je ſais que vous l'aimez ſi cordialement, que le plaiſir de la retrouver vous fera goûter doublement celui de retourner où vous l'avez quittée. Mais ne vous imaginez pas, ajouta-t-il, que je veuille avoir toute cette complaiſance pour rien. Ah! parlez, m'écriai-je : je ſuis ſans pouvoir, il eſt vrai ; mais ſi riche en bonne volonté, que l'éclair ne ſera pas plus prompt que mon obéiſſance. Eh bien! donc, me dit-il, récompenſez mon ardeur à vous complaire, en me donnant de votre propre mouvement un doux baiſer. Ah! mon cher monſieur, lui dis-je avec tranſport, pouviez-vous jamais m'obliger d'une manière plus noble & plus touchante, qu'en exigeant, pour ſeul retour, une choſe qui redouble & l'obligation & l'honneur que je reçois. Oui, ſans doute je vous obéirai. A ces mots je me jetai ſur lui, & ne rougis point de le baiſer une fois, deux fois & trois fois pour la triple abſolution qu'il venoit de prononcer.

Qu'avez-vous de plus à me demander, ma chère Pamela, me dit-il? M. Williams eſt déjà pourvu ; & j'eſpère qu'il ſera heureux. N'avez-vous rien à dire pour Jean Arnold?

Vous avez vu dans mes lettres le repentir du pauvre garçon, répondis-je.... Il eſt vrai, me dit-il, mais c'eſt ſon repentir de m'avoir ſervi contre

vous ; & il me ſemble que, comme il m'auroit trahi dans la ſuite, il ne mérite pas qu'aucun des deux faſſe ou diſe rien en ſa faveur.

Mais, mon cher monſieur, interrompis-je, c'eſt ici un jour de jubilé ; moins le pauvre garçon mérite, plus votre bonté pour lui ſera grande. Permettez-moi encore d'ajouter, que comme ſon cœur a été partagé entre ce qu'il vous devoit & ſa bonne volonté pour moi, & qu'il ne ſavoit pas comment faire un choix, lorſqu'il nous verra ſi heureuſement unis par votre extrême bonté envers moi, ſon devoir ne lui ſera plus douteux ; & comme il n'y a manqué que dans ce ſeul point, j'eſpère qu'il vous ſervira fidellement à l'avenir.

A ce compte, reprit-il, je ſuppoſe que je miſſe madame Jewkes dans un bon train d'affaires, comme par exemple à la tête d'une auberge, & que je lui donnaſſe Jean pour mari : ſeroit-ce ſi mal fait ? Alors, ce que votre bohémienne lui a prédit, qu'elle auroit un mari plus jeune qu'elle, ſe trouveroit accompli.

Monſieur, lui dis-je, vous êtes la bonté même. Je pardonne de bon cœur à madame Jewkes, & lui ſouhaite du bonheur : mais, monſieur, permettez-moi de vous demander, ſi cela n'auroit pas l'air d'une rigoureuſe punition infligée au pauvre Jean, comme ſi vous n'aviez pu lui

pardonner, après avoir fait grace à tous les autres ?

Ma chère Pamela, me dit-il en fouriant, pour une perfonne qui a pardonné, vos réflexions tombent pefamment fur la pauvre Jewkes. Mais je n'aurai jamais, dieu aidant, de femblables fervices à exiger ni de Jean ni des autres ; & je crois pouvoir lui pardonner, fi vous le faites ; ainfi, vous ferez de lui ce qu'il vous plaira. Dites-moi préfentement, fi ma Pamela fouhaite encore quelque chofe de moi ?

O le plus cher des mortels, m'écriai-je ! la reconnoiffante Pamela peut-elle avoir encore des fouhaits à faire ? Mon cœur eft trop plein du fentiment de vos faveurs. Permettez, ajoutai-je, qu'il en exhale une partie en larmes de joie ; vous ne m'avez laiffé à demander à dieu, que de vous accorder honneur, fanté, & longue vie, & de me conferver l'avantage d'être eftimée de vous ; s'il écoute cette feule requête, en vérité le monde entier fera moins heureux que votre Pamela.

Je fus auffitôt dans fes bras. Ah ! ma chère ame, s'écria-t-il, vous ne fauriez être heureufe par moi, comme je le fuis par vous. C'eft bien à préfent du fond du cœur que je méprife les défirs effrénés qui me portoient à vous pourfuivre. De quelles joies, de quelles extafes un amour vertueux n'eft il pas la fource! L'ame abjecte du

libertin y eſt inacceſſible; elles lui ſont inconcevables: & tant que j'ai vécu comme tel, je n'en ai pas eu la moindre idée.

Je m'imaginois, ajouta-t-il, que mon aimable épouſe avoit quelque choſe à me demander pour elle-même: mais puiſque tout ſon bonheur ſe concentre dans le généreux plaiſir de procurer celui d'autrui, ce ſera déſormais ma tâche de prévenir ſes déſirs, & de lui rendre tout ſoin d'elle-même inutile, en ne lui laiſſant jamais le tems de ſouhaiter.

C'eſt ainſi, mes chers parens, que votre Pamela trouve le comble du bonheur dans ſon époux. Oh! que ce nom eſt raviſſant à prononcer! qu'il va droit à mon cœur! Il ne me reſte qu'à être humble, & à penſer avec gratitude au diſpenſateur infiniment bon de tant de bénédictions.

Après l'avoir accablé de mes remercîmens, je me retirai dans mon cabinet pour vous écrire juſqu'à cet endroit. Ce paquet contient tout ce que j'y voulois mettre; j'y ai renfermé le généreux préſent que vous fait mon maître; il ne me reſte qu'à vous dire, que j'eſpère vous voir bientôt l'un & l'autre, & recevoir votre bénédiction, à l'heureuſe & trois fois heureuſe occaſion de mon mariage. Je compte que vous demanderez pour moi dans vos prières la grace de demeurer humble & juſte ſelon dieu, & de con-

ſerver toujours un cœur reconnoiſſant envers le meilleur des époux ; que vous ferez des vœux au ciel, pour la continuation de ſes faveurs & de ſes bénédictions ſur moi ; que vous le prierez de ne pas permettre que je ceſſe de me comporter obligeamment envers qui que ce ſoit. Je ſuis pour jamais,

Mes chers parens,

La plus reſpectueuſe des filles,

La mille fois trop heureuſe PAMELA B.

P. S.

Ah ! ne croyez pas, mes chers parens, que je me réjouiſſe du changement de mon nom par aucun ſentiment d'orgueil. Le vôtre me ſera toujours cher : pourroit-il jamais me faire honte ? mais cependant.... pour un mari de cet ordre ? Ah ! que vous dirai-je ? Les termes les plus forts n'exprimeroient que foiblement ma gratitude & ma joie.

J'ai pris des copies de la lettre de mon maître à M. Longman, & de la mienne à madame Jervis. Je vous les enverrai avec le récit de ce qui me ſera arrivé depuis, lorſque j'irai à l'autre campagne ; ou bien, je vous les donnerai de la main à la main ; car j'eſpère que je vous verrai dans peu.

SAMEDI matin, troisième jour de mon heureux mariage.

JE ne cesserai de griffonner, jusqu'à ce que je sois actuellement occupée à remplir les fonctions de l'état auquel j'ai été si généreusement élevée, & que vous puissiez partager avec moi les plaisirs ravissans attachés à ma nouvelle condition, & les faveurs dont le meilleur des maris m'accable du matin jusqu'au soir. Lorsque mon paquet pour vous fut fini, je me mis à écrire à madame Jervis, comme il avoit eu la bonté de me le dire, & je n'hésitai qu'à la signature. Lorsqu'on m'appela pour souper, je descendis avec ma lettre, où je n'avois osé mettre mon nom.

Mon cher maître, que je me délecterai toujours d'appeler de ce nom, avoit de son côté écrit à M. Longman. Voyez, ma chère, me dit-il en badinant, voyez ce que j'ai écrit à votre *quelqu'un*. Je lus ce qui suit :

« Monsieur LONGMAN,

» Je vous apprends avec plaisir, que jeudi dernier j'épousai ma bien-aimée Pamela. J'ai eu lieu » d'être mécontent de vous, de madame Jervis, » & de Jonathan, non pour l'affection & le

» zèle que vous portez à ma chère épouse, mais » à cause de la manière dont vous vous êtes » adressés à ma sœur Davers, & dont il s'est ensuivi une grande brouillerie entr'elle & moi. » Mais, comme la prière d'oublier tout le passé, » & de vous rétablir tous dans vos anciens postes, » est une des premières requêtes que ma chère » épouse m'ait présentées, je me crois obligé d'y » souscrire sans hésiter. Vous pouvez donc, si le » parti vous plaît, reprendre un office dont vous » vous êtes toujours acquitté avec une intégrité re- » connue, & à la satisfaction de votre serviteur, &c.

Ce vendredi après midi.

P. S.

» Je partirai mardi ou mercredi prochain pour » le comté de Bedford; & je souhaite de vous y » trouver, vous & Jonathan, dans l'exercice de » vos anciens emplois. Je suis assuré que vous y » trouverez d'autant plus de plaisir, que vous ne » sauriez avoir un témoignage plus récent des » sentimens de mon aimable femme, du bon cœur » de laquelle vous pouvez vous promettre tous » les agrémens imaginables. Elle écrit elle-même » à madame Jervis. »

Je le remerciai mille fois de tant de bonté, & lui montrai ma lettre à madame Jervis, qui étoit conçue en ces termes:

« Ma chère madame JERVIS,

» J'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre. » J'eus hier le bonheur d'être mariée au plus » charmant de tous les hommes, à mon bien-» aimé maître & le vôtre. Tout ce que j'ai à vous » dire, c'est que je suis heureuse au-delà de toute » expression ; que mon généreux bienfaiteur ne » me refuse rien, & qu'il va même au-devant de » tous mes désirs. Vous comprenez assez que je » ne pouvois jamais oublier ma chère madame » Jervis. Je demandai, & j'obtins sur le champ, » que vous reprissiez l'emploi dont vous vous » acquittiez si bien, à l'avantage de notre maître » commun, & au plaisir de tous ceux qui étoient » sous votre direction. J'emploierai tout le pou-» voir qui me sera confié par le plus généreux » des humains, à vous rendre votre situation douce » & agréable à tous égards. J'aurai bientôt l'hon-» neur d'accompagner mon bien-aimé époux à » son retour dans le comté de Bedford ; & ce » ne sera pas un léger surcroît de délices pour » moi, ni d'obligations que j'aurai au plus excel-» lent des hommes, d'y voir ma chère madame » Jervis, & d'en être reçue avec le plaisir que » je me promets de son affection : car je suis & » serai toujours, ma chère bonne amie,

» Votre affectionnée & reconnoissante PAMELA ».

Il

Il lut cette lettre. Vous l'avez écrite, ma chère, me dit-il ; ainsi elle doit être tout au mieux : mais n'y mettez-vous pas votre nom ? Monsieur, repris-je, votre bonté m'a autorisée à y en mettre un qui me fait beaucoup d'honneur : mais, comme c'est ici la première occasion que j'en ai, excepté les lettres que j'ai écrites à mes chers parens, j'ai cru devoir vous la montrer sans signature, de peur de paroître me prévaloir trop avidement de l'honneur que vous m'avez fait.

Quelque convenable qu'une si charmante humilité puisse paroître à la délicatesse de ma chère Pamela, me répondit-il, c'est à moi de vous assurer que je suis de plus en plus enchanté des droits que vous avez de porter mon nom. Si j'ai quelque chose à souhaiter, ma chère ame, ajouta-t-il, c'est uniquement de pouvoir être la moitié aussi digne que vous, du charmant lien qui vient d'être contracté. Il prit alors une plume, & après le mot Pamela, écrivit son aimable & digne surnom ; & moi je mis au-dessous : « Ah ! ma » chère madame Jervis, réjouissez-vous avec moi » de ce que, par la grace de dieu & la bonté » de mon cher maître, il m'est permis de me signer » de la sorte ».

Ces lettres, & le paquet que je vous adresse, ont été envoyés de grand matin par monsieur Thomas.

Mon cher maître vient de ſortir à cheval pour prendre l'air, & veut paſſer par chez miladi Jones, M. Péters, & le chevalier S***, pour les inviter à venir demain entendre le ſervice dans ſa chapelle, & dîner avec lui. Il aime mieux, dit-il, y aller lui-même, parce que le tems eſt ſi court, que, s'il en charge un domeſtique, ils pourront bien le renvoyer avec un refus.

J'oubliois à vous dire que M. Williams vint hier ici, pour demander la permiſſion d'aller voir ſon nouveau bénéfice, & de tout préparer pour ſa priſe de poſſeſſion. Il parut ſi ravi de la tendreſſe & des bontés de mon maître pour moi, & de ſes manières charmantes envers lui-même, qu'il nous donna lieu, en nous quittant, de le croire parfaitement heureux. J'en ſuis dans la plus grande joie. Ah! quelle ſatisfaction ne ſeroit-ce pas pour moi, ſi j'étois l'humble inſtrument du bonheur de tout le genre humain? J'ai mille & mille actions de graces à rendre à la bonté divine. Quels efforts ne dois-je pas faire pour répandre ſur tous ceux que je connois les biens dont elle m'accable? Autrement, de quoi ſerviroit l'élévation d'un ver de terre tel que moi? Quel bien reviendra-t-il de mon bonheur particulier, ſi j'ai l'ame aſſez baſſe pour permettre qu'il ne s'étende qu'à moi ſeule? Mais auſſi, d'un autre côté, les créatures deviennent-elles dignes des bénédictions

dont dieu les comble, lorſque, de tout leur pouvoir, elles rendent ou tâchent de rendre le monde entier heureux.

Dieu tout grand & tout bon ! tu as multiplié mes moyens ; augmente à proportion ma volonté, & fais que je me délecte à diſpenſer aux autres une partie de ce bonheur immenſe que j'ai reçu des mains de ta providence libérale ! Alors, je ne ſerai pas tout-à-fait inutile ſur la terre : alors je ne ſerai pas la preuve iſolée de ta bonté envers une pauvre créature qui tient parmi les êtres un rang ſi voiſin du néant : je ne ſerai pas un zéro mis du mauvais côté ; mais un zéro placé à la droite de la figure. Vrai néant par moi-même, je vaudrai par la place que j'occupe, & je ſaurai multiplier les biens que je dois à ta bonté, qui m'en a comblée avec tant de diſtinction.

C'eſt-là, je le comprends, le devoir indiſpenſable des perſonnes d'un haut rang. Quelle ſera donc, au grand & dernier jour, la condamnation de tant de miſérables, auxquels on demandera à quel uſage ils ont employé les moyens ſans nombre de faire du bien, qui leur avoient été confiés, lorſque leur unique réponſe ſera : Nous n'avons vécu que pour nous-mêmes : nous avons renfermé tout le pouvoir que tu avois mis entre nos mains, dans le cercle étroit de l'amour-propre : nous avons entaſſé tréſors ſur tréſors,

pour ceux qui devoient nous survivre, quoique nous ignorassions s'ils n'en feroient pas un plus mauvais usage que nous-mêmes? Et quelle autre sentence ces malheureux, qui n'ont adoré qu'eux-mêmes, peuvent-ils s'attendre de recevoir, que ce terrible jugement : *Départez-vous de moi, maudits.*

Certes, mes chers parens, il faut bien que des gens de cet ordre ignorent absolument les plaisirs délicieux qui résultent du bien qu'on fait à autrui, quand même il n'y auroit aucun compte à rendre.

Le plaisir de penser qu'on peut contribuer à la consolation & au soulagement de ceux qui en ont besoin, est si satisfaisant & si doux, qu'il récompense infiniment une ame bienfaisante. Combien de fois ne l'ai-je pas expérimenté du tems de feu ma bonne maîtresse, quoique je ne fusse qu'en second la dispensatrice des biens qu'elle faisoit aux pauvres & aux malades, par les mains de sa petite aumônière! Quelles délices n'ai-je pas goûtées à l'ouie des bénédictions dont les malheureux la combloient, & dont ils me combloient aussi, moi qui n'étois que l'humble canal par lequel ses libéralités passoient jusqu'à eux! Et quelle n'a pas été ma joie, lorsque les récits pathétiques que je lui faisois des misères de certains individus, engageoient ma chère maîtresse à dou-

bler le bien qu'elle s'étoit premièrement proposé de leur faire !

Je me le rappelle avec plaisir, parce que, par la bonté de mon dieu, il m'est enfin tombé en charge de faire les mêmes bonnes actions auxquelles elle étoit si accoutumée. Puissé-je être toujours si bien en garde contre moi-même, que mon état heureux ne me fasse jamais oublier de penser avec une sincère gratitude à cette providence qui m'a confié un si grand pouvoir, afin que je n'encoure pas les affreux malheurs que l'abus ou le peu d'usage de ce pouvoir ne manqueroient pas d'attirer sur moi !

Permettez-moi ces réflexions, mes chers parens, & priez que ma félicité présente ne me devienne pas un piége; mais que je considère que, plus il m'aura été donné, plus il me sera redemandé. Priez que je n'aie pas le malheur d'agir comme si je devois ne penser qu'à ce chétif moi-même, & m'imaginer que ce sont-là les bornes du pouvoir qui m'a été remis par un dieu tout bon, & par le meilleur des humains.



SAMEDI, à sept heures du soir.

MON maître, quoique pressé fortement de dîner chez miladi Jones & chez le chevalier S***, revint au logis pour l'amour de moi. M. Péters, faute d'être averti assez tôt, ne put trouver un prédicateur pour desservir son église le lendemain au matin, M. Williams, comme je l'ai déjà dit, étant allé à son nouveau bénéfice ; mais comme il espéroit d'en trouver un pour l'après-dînée, il promit de nous donner sa compagnie à dîner, & de lire le service du soir. Ceci engagea mon maître à prier aussi tous les autres de venir dîner, & non de venir à l'église. Il le leur fit promettre, & dit à M. Péters qu'il enverroit son carrosse pour le prendre lui & sa famille.

Mademoiselle Darnford lui dit en badinant, qu'elle ne viendroit pas, s'il ne lui promettoit qu'elle seroit à ses noces ; ce qui me fit voir que M. Péters avoit gardé le secret, comme mon maître l'en avoit prié.

Il eut la bonté de me mener prendre l'air dans la berline après le dîner, & me renouvela les tendres assurances de son amour, qui augmente

à chaque inſtant. Il m'eſt d'autant plus doux d'y penſer, que je vois par-là qu'il ne ſe repent point de ſes égards pour moi ; & cela m'encourage à le regarder avec un eſprit plus content & moins inquiet.

Je le priai de permettre que j'envoyaſſe une guinée à une pauvre perſonne du village, que madame Jewkes m'avoit dit être fort malade & dans la dernière misère. Envoyez-lui-en deux, ſi vous le ſouhaitez, ma chère amie, me dit-il. Je ne ferai rien de ſemblable, repris-je, ſans vous en avertir. Peut-être qu'alors vous ferez moins de bien, me répondit ce généreux mortel, que vous n'en feriez autrement, ſi vous n'aviez point à douter de mon approbation : j'eſpère cependant que votre prudence, & mon propre penchant qui ne me porte pas à l'avarice, ôteront tout lieu à un pareil doute.

Je vous dirai, à propos de cela, continua-t-il, de quelle manière nous réglerons cet article, pour éviter juſqu'à l'ombre de l'inquiétude d'un côté, ou du doute de l'autre.

Premièrement, quant à votre père & à votre mère, il ne s'agira plus d'eux déſormais ; car j'ai déjà déterminé dans mon eſprit ce qui les regarde, & voici comment : Ils iront, ſi eux & vous l'approuvez, ſur mon petit bien du comté de Kent, dont je vous ai ci-devant fait mention d'une

manière à vous le faire rejeter alors avec cette grandeur d'ame où j'ai trouvé depuis autant de plaiſir qu'elle me fâcha dans ſon tems. Il y a ſur le bien en queſtion une jolie ferme, & une maiſon où perſonne ne loge, mais qui eſt aſſez bien meublée. Je fournirai plus amplement le tout des uſtenſiles néceſſaires ; car un couple auſſi induſtrieux que celui-là ne pourroit jamais vivre ſans occupation. Ce bien leur appartiendra en propre durant la vie de tous les deux, ſans en rien payer; & je leur allouerai cinquante livres ſterling par an de plus, afin qu'ils aient toujours un fonds, pour en faire du bien à quelques-uns de vos autres parens, ſans nous être obligés à vous ou à moi pour des bagatelles. S'ils avoient beſoin de ſommes plus conſidérables, il ſera toujours en votre pouvoir de les leur donner, parce que je ne douterai jamais de votre prudence. Tant que dieu nous prêtera vie, nous irons les voir une fois par an ; & de leur côté, ils viendront nous voir auſſi ſouvent qu'il leur plaira ; ce qu'ils ne feront jamais aſſez, à mon avis : car n'allez pas croire, ma chère enfant, que je veuille par-là les éloigner de nous. Mais, avant que d'aller plus avant, je voudrois ſavoir ſi ma Pamela approuve ce que je viens de dire ?

Ou les termes me manquent, lui dis-je, ou la langue angloiſe n'en fournit que de très-

inférieurs à ma reconnoiſſance. De grace, monſieur, continuai-je en lui baiſant la main avec ardeur, apprenez-moi quelqu'autre langage, s'il en eſt un, qui abonde davantage en expreſſions de gratitude, pour me tirer du tourment de renfermer ſans ceſſe des ſentimens dont les mots les plus expreſſifs que je connoiſſe ne m'offrent jamais l'équivalent.

Ma charmante épouſe, me dit-il, votre langage eſt auſſi admirable que vos ſentimens, & vous n'abondez jamais plus en expreſſions, que lorſque vous paroiſſez le plus en manquer. Tout ce que je ſouhaite, c'eſt que vous approuviez ma propoſition; & ſi la première ne vous eſt pas agréable, une ſeconde vous la ſera infailliblement, ſi je puis ſeulement deviner ce qui vous feroit plaiſir.

En ai-je trop dit, mes chers parens, quand je vous ai dit que ſon amour pour moi augmentoit à chaque inſtant? O le plus aimable des mortels! Que mon cœur eſt pénétré de ſes bontés!

Je vous prie donc, ma chère, ajouta-t-il, de leur propoſer la choſe, pour voir s'ils l'approuveront. Mais ſi eux ou vous, aimez mieux qu'ils demeurent plus près de nous, ou même avec nous ſous le même toit, j'y conſens tout d'abord.

Oh! non, monſieur, lui dis-je, (& je penſe

en vérité que dans les élans de ma gratitude, je commis presqu'un péché,) je suis assurée qu'ils ne préféreroient pas ce dernier parti : peut-être que s'ils demeuroient avec vous, ils en serviroient dieu d'une façon moins complette; car ayant incessamment devant les yeux la main qui les comble de biens, ils pourroient être tentés (& c'est un écueil que je dois éviter aussi,) de ne regarder pas plus loin que le cher dispensateur d'une si grande multitude de faveurs.

Excellente créature, s'écria-t-il! Ma chère épouse ne manque, en vérité, ni de termes ni de sentimens; & ses pensées charmantes sont énoncées avec des graces qui orneroient le langage le plus expressif: mais, c'est un talent qui lui est presque personnel. La manière obligeante dont vous acceptez mes offres, ajouta-t-il, m'en paye au centuple, & c'est moi qui me trouve tout devoir à votre bonté.

Au reste, ma très-chère, je vous dirai ce que nous ferons, quant à ce qui regarde les actes de votre charité particulière; car à dieu ne plaise que je mette dans ce rang ce que nous venons de mentionner; parce que, & cela, & beaucoup plus, si nous le faisons, ne feroit que remplir notre devoir envers deux personnes si dignes par elles-mêmes, & qui touchent de si près ma Pamela, & moi aussi par conséquent. Oh! comme

ce cher époux me ſurpaſſe en penſées, en expreſſions, en moyens, en tout!

Et ils ne s'étendront pas fort loin, ajouta-t-il; car je ne vous allouerai pour votre propre uſage que deux cens livres ſterling par an, dont je ne vous demanderai jamais de compte. Longman vous en payera conſtamment cinquante livres tous les quartiers, à commencer du jour que nous arriverons à mon autre maiſon: je veux dire, que les premières cinquante livres vous ſeront dues alors; parce qu'il faut bien que vous ayez quelque choſe pour commencer. Et puiſque les termes vous manquent, ajouta ce généreux époux, qu'un doux baiſer, comme celui d'hier, m'exprime le plaiſir que cela vous fera. Je n'héſitai pas un inſtant à accepter cette obligeante propoſition; & quoique dans le carroſſe, je lui paſſai avidement mes bras au cou, en le béniſſant mille fois pour toutes ſes bontés. En vérité, monſieur, lui dis-je, je ne permettrai point une générosité ſi exceſſive. Ma chère, reprit-il, ne vous inquiétez pas de ces bagatelles: dieu m'a donné un très-beau bien: le tout en eſt bien conditionné, & très-bien affermé. J'accumule de l'argent tous les ans, & j'ai d'ailleurs des ſommes conſidérables ſur les fonds dont le gouvernement répond, & ſur d'autres également sûrs; de ſorte que vous trouverez que ce que j'ai promis juſ-

qu'ici, eſt très-peu de choſe à proportion de la part de mes biens à laquelle vous avez droit comme ma chère femme.

C'eſt de cette manière charmante que nous paſſâmes le tems, juſqu'au ſoir, que le carroſſe nous ramena au logis : le ſouper s'enſuivit, & ſe paſſa avec le même agrément. Et voilà, mes chers parens, comment ma vie eſt devenue un cercle de raviſſemens, chaque inſtant amenant toujours avec lui quelque choſe de plus délicieux que le précédent. Non, jamais créature ne fut ſi heureuſe que moi.

Ce *DIMANCHE*, quatrième jour de mon bonheur.

COMME je ne devois point aller le matin à la chapelle, (& je vous en ai dit la raiſon,) j'employai le tems, depuis l'heure du lever de mon cher époux juſqu'à celle du déjeûner, en prières & en actions de graces dans mon cabinet. C'eſt à préſent que je commence à jouir d'une tranquillité, d'une gaieté, & d'une liberté d'eſprit parfaites. J'y ſuis doublement encouragée par le calme ſerein & l'aimable vivacité qui règnent dans l'humeur & dans toute la conduite de mon bien-

aimé, qui me prouve par-là qu'il n'a pas regret aux bontés dont il m'accable.

Je déjeûnai avec lui, je bus mon chocolat avec grand plaisir, & mangeai deux morceaux de rôtie. Il parut extrêmement content de moi. C'est à présent, me dit-il, que ma chère ame commence à me regarder avec un air de sérénité & de satisfaction. Je ferai toujours mes délices, ajouta-t-il, de vous donner lieu de me montrer cet air aimable de contentement & de confiance en moi, qui vous sied si bien. Mon cœur est parfaitement tranquille, lui dis-je, & il s'est affranchi de ces ridicules agitations, qui résistoient aux impressions de ma reconnoissance sur toute ma conduite : mais aujourd'hui, monsieur, que votre bonté lui a donné la force de vaincre ses craintes & ses inquiétudes, son état est parfaitement uniforme, & consiste en un entier dévouement à vous, & en une tranquillité délicieuse. Si j'avois seulement le bonheur de vous voir réconciliés vous & miladi Davers, il ne me resteroit rien à souhaiter en ce monde, que la continuation de vos bonnes graces. Ma très-chère, me dit-il, je souhaite cette réconciliation aussi ardemment que vous; & je la souhaite, je vous jure, plus pour l'amour de vous que de moi-même. Si elle en agissoit passablement bien, je lui en rendrois les conditions plus aisées pour cette seule raison.

Je vous prefcrirai une règle que vous obferverez par rapport à votre ajuftement, me dit-il; & je vous dirai tout ce que j'aime ou n'aime pas, à mefure que l'idée s'en préfentera, comme je voudrois que vous le fiffiez de votre côté, afin qu'il ne nous demeure rien fur l'efprit, qui puiffe donner lieu à la moindre réferve entre nous.

J'ai fouvent obfervé chez les gens mariés, que, peu après le lien contracté, l'époufe néglige fon ajuftement; ce qui, à mes yeux, femble dire qu'elle ne veut pas fe donner la peine de conferver le cœur qu'elle a gagné, & montre pour fon mari un mépris qu'elle n'avoit pas pour fon amant. Or, je vous dirai que cela m'a toujours violemment choqué : je ne le pardonnerois pas même à ma Pamela, qui auroit pourtant cette excufe, dont des milliers de femmes font privées, qu'elle paroît aimable dans quelqu'équipage que ce foit. Ainfi, ma chère, j'exigerai toujours de vous d'être habillée vers l'heure du dîner, à moins de quelque cas extraordinaire; & cela, foit que vous ayez à fortir, ou que vous deviez refter au logis. Par ce moyen, mon cher amour, vous conferverez dans votre ajuftement & dans toutes vos allures, cette charmante aifance que vous poffédez à un fi haut point. Qui que ce foit que j'invite à ma table, vous ferez toujours prête à le recevoir, fans avoir befoin d'employer avec des perfonnes

inattendues, ces apologies ridicules qui réfléchiſſent toujours ſur la conduite de ceux qui les font. D'ailleurs, vous me convaincrez par-là, que vous vous croyez obligée de paroître auſſi agréable aux yeux de votre mari, qu'à ceux des gens dont la vue vous eſt moins familière.

Vous ne pouviez jamais me preſcrire rien de plus doux, lui dis-je : je vous en remercie de tout mon cœur, & prendrai toujours grand ſoin de m'y conformer. En vérité, ma chère, reprit-il, cela vous eſt plus aiſé qu'aux trois quarts des femmes : car elles ſe comportent le plus ſouvent de manière, qu'on diroit qu'elles regardent comme un des priviléges de la naiſſance & d'un grand bien, de faire du jour la nuit, & de la nuit le jour. Rarement ſe lèvent-elles, qu'il ne ſoit tems de dîner, & voilà comme les bonnes vieilles règles des familles d'autrefois ſont renverſées : car elles déjeûnent quand il faudroit dîner, dînent quand il faudroit ſouper, & ſoupent quand il faudroit aller au lit ; &, à l'aide du cher quadrille, elles vont quelquefois au lit, lorſqu'il faudroit ſe lever. Je m'attends, ma chère, continua-t-il, à vous voir une dame en tout, excepté à ces derniers égards. Ma bonne chère mère étoit bien de la vieille roche pour cela, & n'en étoit pas moins une des plus dignes dames du royaume dans tous les autres points. La nouvelle mode vous eſt donc

étrangère, & vous n'en pratiquerez que mieux l'ancienne.

De grace, monſieur, lui dis-je, donnez-moi un plus grand nombre de ces charmantes leçons. Eh bien! continua-t-il, je ſerai bien-aiſe, ſi quelque compagnie ne vient point à la traverſe, de m'aller mettre au lit avec ma chère épouſe à onze heures pour l'ordinaire; ſi je ne le faiſois pas, je ne vous empêcherois pas de le faire vous-même. Communément, je me leve à ſix heures en été: je vous permettrai de demeurer au lit une demi-heure de plus, ou environ.

Alors vous aurez un certain tems à votre diſpoſition, juſqu'à ce que vous me favoriſiez de votre compagnie au déjeûner, que nous pouvons toujours commencer aſſez tôt pour avoir fini un peu après neuf heures.

Vous aurez derechef bien des heures à votre diſpoſition, juſques à deux, qu'il faudra ſe mettre à table.

Il vous reſtera encore pluſieurs heures très-utiles, où vous pourrez vous occuper comme bon vous ſemblera. Je voudrois en général ſouper à huit heures, & ſi nous prenons une fois la réſolution de nous en tenir tout de notre mieux à ces vieilles maximes, nous obligerons nos viſites à s'y conformer auſſi, à s'y attendre de notre part, & à prendre leurs meſures là-deſſus. Car j'ai toujours

jours remarqué qu'il eſt au pouvoir d'un chacun de ſe preſcrire des règles à lui-même. Il ne s'agit que de ſoutenir d'abord quelques impertinentes railleries ; & cela, pour l'ordinaire, de la part des gens qui ne méritent pas infiniment qu'on faſſe attention à eux. Ils ne tarderont guère à dire : C'eſt pure folie de le lui demander ; il veut vivre à ſa mode ; on ne lui fera jamais quitter ſon vieux pli. Les railleurs diront, en parlant de moi : Il eſt réglé comme une horloge, & autres choſes ſemblables. Mais, après tout, ma chère, pourquoi ne le ſerions-nous pas ? L'homme eſt en effet une machine auſſi ſujette à ſe détraquer qu'aucune horloge, & l'irrégularité ne lui eſt pas moins fatale.

Alors, ma chère, continua ce charmant homme, quand ils ſe verront reçus d'un air ouvert, & avec cordialité, à mes heures ; quand ils trouveront à ma table l'abondance & la variété, & que vous & moi les accablerons de civilités, ils ne s'aviſeront point d'enfreindre les règles de ma maiſon, &, ſans murmurer, ils ſe conformeront à mes ſtatuts domeſtiques. Comme la plupart d'entr'eux n'ont rien à faire qu'à ſe lever du matin, ils peuvent auſſi bien venir déjeûner avec nous en été à huit heures & demie, qu'à dix ou à onze. Ils peuvent dîner à deux heures, comme à quatre, à cinq, ou à ſix ; & ſouper à huit auſſi bien

qu'à minuit paſſé. D'un autre côté, nos domeſtiques, pour l'ordinaire, connoîtront auſſi les heures de leur travail, & celles de leur loiſir ou de leur retraite; & cette régularité ne nous ſera pas moins avantageuſe qu'à eux. Et qui ſait, ma chère, ſi, de ſurcroît, nous ne remettrons pas ainſi les choſes ſur le bon vieux pied dans notre voiſinage? Du moins y ferons-nous par-là tous nos efforts, & ce ſera répondre au but de la maxime qu'on nous enſeigne à l'école : *Chacun qui fait bien, ramène ſon chacun qui fait mal.* Au pis-aller, lorſque quelques-uns de mes camarades de débauche, tels que ceux qui nous tombèrent ſi mal-à-propos ſur les bras jeudi dernier, ſe ſeront écartés de leur route, ce qui n'eſt guère poſſible à gens pour qui tous chemins vont à Rome, & tiendront conſeil pour ſavoir où ils iront dîner dans leurs courſes vagabondes, ils diront ſeulement : N'allons pas chez lui, car il a dîné; & de cette manière ils me garderont pour quelqu'autre tems, où leurs heures & les miennes ſe trouveront mieux d'accord; ou peut-être préféreront-ils de venir ſouper & coucher chez moi.

Voilà pour le coup, me dit-il, un plus grand nombre de ce que vous appeliez tout-à-l'heure *des leçons.* Il eſt bien vrai que nous n'en querellerons pas davantage, quoiqu'elles ne ſoient pas toujours exécutées de point en point; cependant,

comme je sais que vous ne les trouvez pas déraisonnables, je serai bien-aise qu'on s'y conforme aussi souvent que faire se pourra. Vous donnerez des ordres en conséquence à votre chère Jervis, qui est une bonne femme, & qui se fera un plaisir de vous obéir.

Ah ! mon cher monsieur, m'écriai-je, j'espère que vous m'honorerez d'un plus grand nombre de vos aimables préceptes : ils m'obligent & m'instruisent à la fois. Que mon sort est heureux ! Dieu veuille vous récompenser de tant de bonté !

Attendez, me dit-il, ... vraiment ! je ne sais pas trop ce que je pourrois requérir à présent de ma chère épouse. Car il seroit inutile de vous dire, que je fais un cas infini de cette humeur douce avec laquelle vous êtes née, & de cet air ouvert & content qui vous pare si agréablement lorsque vous ne craignez rien pour votre honneur ; que ces aimables qualités préviennent d'abord en votre faveur tous ceux qui vous regardent, & que je m'attends que vous conserverez soigneusement cet extérieur séduisant. Qu'aucun accident fâcheux, qu'aucune traverse, (car, tout heureux que nous sommes dans la possession l'un de l'autre, nous ne devons pas nous flatter d'en être exempts,) que rien de semblable n'enlève de dessus votre visage ce vernis charmant, qui en est le premier attrait; & lorsqu'il arrivera quel-

que chose de désagréable, ne soyez pas un quart-d'heure sans vous méfier de vous-même, & sans consulter votre miroir : si vous y remarquez quelque nuage prêt à s'élever, bannissez-le sur l'heure, radoucissez votre chère physionomie, & reprenez votre première tranquillité. Alors ma chère épouse, qui ne sauroit être hypocrite, & dont l'ame percera nécessairement au travers de ses yeux, trouvera ainsi le moyen de calmer aussi ses passions ; & si le choc est trop violent pour une victoire si prompte, elle saura y remédier efficacement, en se retirant dans son cabinet, pour y implorer cette divine assistance, qui ne lui a encore jamais manqué. De cette manière votre époux, qui n'a été que trop gâté par sa mère, comme vous l'avez très-bien remarqué autrefois, trouvera en vous un modèle à imiter, & un agrément qui sera toujours nouveau pour lui.

J'ai souvent remarqué chez d'autres gentilshommes, continua-t-il, que, lorsque nous leur avons rendu visite, sans en être attendus, ou que nous avons soudainement dérangé l'ordre que leurs épouses avoient établi dans la famille, (sur-tout si quelqu'un de nous étoit soupçonné d'avoir, dans l'occasion, persuadé le maître du logis de se retirer tard, ou d'avoir donné un exemple peu édifiant,) que le pauvre homme étoit tout déconcerté de nous voir ; & que la dame ne nous

faiſoit bonne mine, qu'à l'aide d'une politeſſe forcée. Il montroit, malgré lui, ſon inquiétude, & paroiſſoit preſque trembler de la déſobliger. Il lui faiſoit un tas d'apologies pour quelques-uns de nous, même avant qu'elle nous prît à partie, qui montroient aſſez le peu de plaiſir que nous lui faiſions, & la peine qu'il avoit à la perſuader de nous recevoir couſſi, couſſi. Il arrivoit aſſez ſouvent que, plus l'inquiétude du bon-homme paroiſſoit l'inviter à ſe dérider, plus elle ſe livroit à un air de réſerve, d'indifférence & de mépris, qui m'a plus d'une fois fait ſouhaiter d'être hors de chez elle; car je ne voyois que trop qu'il n'étoit pas chez lui.

Vous jugez aſſez par ma deſcription, que cela m'a fourni ample matière de déclamer contre la vie des gens mariés: car, quoiqu'un homme ſe flatte en général d'être maître chez lui, & qu'il ait ſoin dans les occaſions importantes de revendiquer ſes droits trop violemment uſurpés, il ne peut pas toujours être d'humeur à conteſter; & les femmes que je viens de décrire ſont toujours prêtes à en venir aux mains. Elles ſont pires que les anciens parthes, qui ne harraſſoient jamais plus leurs ennemis que lorſqu'ils ſembloient ſe retirer. Elles ne manquent point de revenir à la charge, & de vous faire une guerre offenſive, juſqu'à ce qu'elles aient laſſé la réſiſtance du

mari, & qu'elles l'aient forcé, comme un ennemi vaincu, de composer pour des bagatelles, afin de se conserver quelque chose. Souvent le pauvre homme veut cacher son cas à ses amis, & dans cette vue, il n'excite point un feu qu'il voit aussi bien qu'eux, que la bonne dame a toutes les peines du monde à étouffer, & qui pourra éclater à son grand soulagement, dès que nous aurons le dos tourné.

Vous riez, ma Pamela, me dit-il, de ce bisarre portrait; & je suis bien sûr que je n'aurai jamais lieu de vous peindre de couleurs si ridicules : je vous dirai pourtant que, qui que ce soit qui vienne ici, j'exige que vous vous accoutumiez à une complaisance uniforme & toujours égale; que vous ne fronciez jamais le sourcil; que, quelque bien ou mal pourvus que nous soyons pour la réception de nos amis, vous ne montriez ni embarras ni inquiétude; que, qui que ce soit que vous ayez pour lors avec vous, le moindre regard mystérieux ne laisse point penser à l'étranger, qu'il vient vous surprendre mal-à propos, & dans un tems où vous vous seriez bien passée de lui. Soyez au contraire d'un abord enjoué, honnête, & obligeant à tous venans; & si vous vous montrez telle à quelqu'un plus qu'à un autre, que ce soit à ceux qui ont le moins de droit de l'exiger de vous, ou à ceux de votre compagnie qui sont le

moins qualifiés. C'est ainsi, ma chère Pamela, que vous inspirerez de la hardiesse aux ames timides, que vous introduirez le calme dans un cœur agité, & que vous ferez régner le contentement, le plaisir & la tranquillité autour de ma table.

Ayez soin sur-tout, ma chère, continua-t-il, de ne pas permettre que des riens dérangent votre belle-humeur. Je n'oublierai jamais que j'étois un jour chez miladi Arthur, & qu'un laquais qui broncha, laissa tomber un beau plat de porcelaine, & le mit en mille morceaux. C'étoit une pitié que de voir la peine où cela jeta la pauvre dame. Elle la dissimula si peu, que toute la compagnie, qui étoit assez nombreuse, en fut imbue. Il n'y en eut pas un qui n'entreprît de la consoler, ou qui ne se mît à faire des histoires de semblables désastres; de sorte que, pour tout le reste de la soirée, il ne fut question parmi nous que de valets étourdis; & je vis l'heure que nous allions devenir pots cassés, assiettes, verres, tasses à thé, & autres substances aussi fragiles. Cela fit sur moi une telle impression, que je rêvai, la nuit même, que Robin avoit brisé la glace du devant de mon carrosse avec le manche de son fouet; que j'étois si inquiet de savoir comment j'empêcherois la bonne dame de sortir hors des gonds dans le fort de sa colère, que de rage je cassai la tête à Robin, & passai mon épée au

travers du corps d'un de mes chevaux. Et il me sembloit, quand cela fut fait, que toute ma consolation étoit de penser que je ne m'étois exposé devant aucune compagnie, & que le coupable Robin, & un pauvre innocent de cheval en étoient seuls les victimes: car dans le tems de l'exécution, j'aurois pu avec la même sagesse, tuer les trois autres chevaux.

Il me divertit comme une reine avec ses insinuations bouffones, & par la manière facétieuse dont il me les donna. Je promis de faire mon profit des excellentes leçons qu'elles renfermoient.

Je montai ensuite à ma chambre, & m'habillai le plus en nouvelle mariée qu'il me fut possible, mettant ce que j'avois de meilleur. Je demandai où étoit mon cher maître; & sur ce qu'on me dit qu'il étoit allé faire un tour dans le jardin, je courus l'y chercher. Il étoit à lire dans la petite alcove. M'est-il permis, lui dis-je, de venir vous importuner sans votre ordre? Non, ma chère, me dit-il, parce que vous ne pouvez jamais m'importuner. Je suis si entièrement à vous, que par-tout où je suis, vous avez droit de m'y venir joindre; & en y venant, vous me faites aussi la plus agréable de toutes les faveurs.

J'ai pratiqué, lui dis-je, la première de vos instructions, & je suis habillée avant dîner; mais peut-être avez-vous affaire? Je n'ai, reprit-il en

ſerrant le papier qu'il liſoit, ni ne ſaurois avoir d'affaire ou de plaiſir qui vaille la compagnie de ma chère fille. Vous alliez dire quelque choſe, ajouta-t-il ? Monſieur, répondis-je, je voulois ſeulement ſavoir ſi vous avez encore quelque aimable inſtruction de plus à me donner ? Je pourrois vous écouter un jour entier. Vous êtes bien obligeante, ma Pamela, me dit-il ; mais vous êtes ſi parfaitement ce que je ſouhaite, que j'aurois pu m'épargner celles que je vous ai déjà débitées : auſſi ne voulois-je que vous donner un échantillon de ma liberté avec vous, pour vous mettre ſur la voie d'en uſer de même avec moi. Je ſuis aſſuré qu'il ne ſauroit y avoir de tendreſſe durable ſans cette liberté, & ſans qu'on ſe communique l'un à l'autre, même juſqu'aux petits caprices qui peuvent nous faire le plus de peine, ſi tant eſt que ma Pamela en ait de cet ordre.

A préſent, ma chère, ajouta-t-il, ayez la bonté de me reprendre de quelque défaut, & de dire ce que vous voudriez que je fiſſe pour en être plus agréable à vos yeux. Je l'aurois baiſé de grand cœur, ſans la honte qui me ſaiſit au collet : (aſſurément je lui deviendrai une importune pécore, avec mes careſſes.) Monſieur, lui dis-je, je n'ai pas un ſouhait à faire ; non, pas un ſeul. Je ſerois bien au déſeſpoir, reprit-il, en me baiſant avec tendreſſe, que vous en

eussiez quelqu'un dont vous me fissiez un secret. Pensez-vous donc, mon cher monsieur, lui dis-je, que votre Pamela n'ait point de conscience? Croyez-vous que, parce que vous l'obligez, & que vous vous délectez à le faire d'une manière si touchante, il faille qu'elle se donne la torture pour imaginer de nouvelles épreuves de votre bonté, & qu'elle ne sache pas quand elle est heureuse? Ah! mon cher monsieur, moins de la moitié des faveurs dont vous m'avez si généreusement comblée, auroit surpassé tout ce que je pouvois jamais souhaiter.

Si vous continuez à agir, & à vous exprimer d'une façon si charmante, je crois, mon cher ange, me dit-il en me baisant derechef, que je vous deviendrai importun avec mes baisers. Monsieur, interrompis-je, je pensois en m'habillant, à l'excellent exemple que vous m'avez donné pour réduire vos instructions en pratique: vous voilà mis à charmer, & avant dîner aussi, comme vous l'exigiez de moi.

Vous vouliez qu'à votre table j'inspirasse la confiance aux ames timides; que j'introduise le calme dans un cœur agité; & que, si j'avois à m'y montrer plus affable envers l'un qu'envers l'autre, ce fût toujours envers ceux qui auroient le moins de droit de l'exiger de moi, ou envers les moins qualifiés de vos convives; mais de quelle

manière angélique ne l'avez-vous pas fait vous-même en toute occasion, envers la pauvre & peu méritante Pamela, en faisant régner dans son cœur le contentement, le plaisir, & le calme, par le charme qui régnoit dans tous vos discours!

Vous avez encore requis de moi, de ne me jamais chagriner pour de petits désastres, ou lorsque quelques étrangers viendroient me surprendre : & vous m'en avez donné un exemple charmant, le propre jour de nos noces, lorsque le chevalier Hargrave, que vous n'attendiez point, & qui nous privoit par-là du bonheur de dîner ensemble dans ce jour d'élite, vint vous voir avec deux autres messieurs. Leur visite vous causa du chagrin ; mais vous ne les en reçûtes pas avec moins de gaieté, & vous les quittâtes très-poliment. Je me suis rappelé avec plaisir ces aimables preuves de votre exactitude à pratiquer vos propres maximes.

Ces observations, me dit-il, marquent votre extrême bonté pour moi, & sont fort à mon avantage : mais je crois qu'il y avoit plus de hasard, que de mérite, dans ce que vous mentionnez ; & s'il m'arrivoit quelquefois de ne pas suivre si parfaitement les règles que je propose, il ne faut pas que ma Pamela regarde mes imperfections comme une dispense d'observer ce qu'elle veut bien appeler mes préceptes ; car je crois

bien que je ne ferai jamais auſſi parfait que vous; & je ne ſaurois par conſéquent vous permettre de diminuer de bonté, quoique je ſente peut-être en moi une impoſſibilité de faire vers mon devoir tous les progrès qu'il feroit juſte que je fiſſe.

J'eſpère, avec l'aide de dieu, lui dis-je, de ne me démentir jamais. Je le crois, reprit-il, & ce n'eſt que la connoiſſance que j'ai de mes propres défauts, qui m'a fait vous tenir ce langage, dans la crainte que les leçons que je pourrois vous donner à l'avenir, ne fuſſent pas auſſi bien autoriſées par ma pratique, qu'elles le ſont dans les exemples que vous avez cités ſi obligeamment.

Il eut la bonté de prendre garde à mon ajuſtement. O la charmante taille! s'écria-t-il en meſurant la mienne avec ſes mains. Quel dommage, ſi vous la perdiez! C'eſt pourtant cette perte, ajouta-t-il, que je regarde comme la ſeule choſe, ſans laquelle mon bonheur ne ſera jamais complet. Taiſez-vous, méchant que vous êtes, lui dis-je en lui mettant la main ſur la bouche: vous ne vous étiez point encore émancipé juſques-là, depuis que je ſuis à vous. Un ſouhait auſſi innocent, reprit-il en me baiſant la main, me peut être permis, d'autant mieux qu'il remplit les vues de l'inſtitution; ma Pamela ſeroit-elle donc ſi fâchée, que ce fût là ſon cas? Vos ſouhaits, lui dis-je en cachant mon viſage dans

fon fein, feront toujours, & à tous égards, la règle des miens; mais brifons, je vous prie, là-deffus. Il me donna un tendre baifer, en me remerciant, & changea de converfation. Je penfe que je ne fus pas trop libre.

Comme nous nous entretenions ainfi, nous entendîmes les carroffes de notre compagnie. Attendez ici, ma chère, me dit-il, je vous les amènerai dans le jardin. Après qu'il m'eut quittée, comme je paffois devant la porte de derrière, je m'y agenouillai & bénis dieu de ce qu'il n'avoit pas permis mon évafion, que j'avois fi ardemment défirée. Je m'en allai de-là vers l'étang, & m'agenouillai fur l'herbe dont il eft bordé, béniffant dieu de nouveau de ce qu'il m'avoit fait la grace d'échapper à moi-même, qui étois alors ma plus grande ennemie, parce que je m'imaginois n'avoir que des ennemis, & pas un feul ami à l'entour de moi. Je devois bien en faire autant dans tous les coins de ce jardin, & dans chaque appartement de cette maifon. Comme je portois mes pas vers ma chère petite chapelle, pour m'y répandre encore en actions de graces, je vis la compagnie s'avancer vers moi.

Eh bien, ma chère demoifelle, me dit mademoifelle Darnford, comment vous portez-vous? Vous avez l'air fi content, fi fatisfait, & fi gai, que j'efpère que vous me permettrez de danfer à

vos noces; en vérité, je languis de m'y voir. Miladi Jones eut la bonté de dire, que j'avois un air angélique; & madame Péters ajouta que chaque fois qu'ils me voyoient, me montroit à leurs yeux plus aimable que la précédente. Miladi Darnford voulut bien aussi me faire le compliment de dire, qu'elle me trouvoit de plus en plus l'air libre & aisé. Je vous dispenserois bien de tant d'éloges, disois-je en moi-même; car je m'attends à essuyer tantôt des railleries qui me feront bien acheter tous ces beaux panégyriques.

M. Péters me dit tout bas : Dieu vous bénisse, ma chère fille ! Vous ne l'êtes pourtant pas jusqu'au point que ma femme le sache. Le chevalier S*** vint le dernier. Avec votre permission, dit-il à mon maître, en me prenant la main, qu'il baisa cinq ou six fois avec des transports de fou; il la tint long-tems entre les siennes, & chemin faisant me lâcha, par forme de compliment, une goguette des plus libres. Un jeune débauché est à peine supportable; mais un vieux coquin, & un petit maître sexagénaire, sont deux étranges objets! Et vous noterez qu'il se donna ainsi carrière devant ses filles, qui étoient mariables l'une & l'autre. Je crains bien, dis-je peu après à l'oreille de mon cher époux, que je n'aie beaucoup à souffrir tantôt des badinages

groſſiers du chevalier, quand vous viendrez à révéler la choſe. C'eſt ſa manière, reprit-il; il faut à préſent vous mettre au-deſſus de cela. Eh bien! mademoiſelle, me dit la cadette Darnford d'un air moitié grave & moitié ironique, ſi j'en juge par la différence qu'il y a entre l'air content que vous nous montrez, & les allures gênées que je vous trouvai la dernière fois, j'eſpère que vous permettrez, ſinon à moi, du moins à ma ſœur, de vous voir contracter l'heureux lien; pour moi, je crois que la tête lui en tournera. Je lui fis, pour toute réponſe, une profonde révérence, & dis que ces dames avoient bien de la bonté pour moi. Je m'attends, mademoiſelle, ajouta la nièce de M. Péters, qu'on nous nommera l'heureux jour avant que nous prenions congé. Vous le ſaurez, mademoiſelle, vous le ſaurez, lui dit mon maître, qui l'avoit entendue. Il ne ſe peut rien de mieux, interrompit mademoiſelle Darnford l'aînée.

Mon maître me prit à quartier: les mènerai-je à l'alcove pour leur déclarer la choſe, me dit-il tout bas, ou attendrai-je que nous ſoyons à dîner? Je penſe, répondis-je, qu'il ne faut faire, ni l'un, ni l'autre; jamais je ne m'en tirerai comme il convient. Ah! pour le coup, reprit-il, il faut bien qu'ils le ſachent: je ne les aurois jamais invités ſans cela. Eh bien donc! ajoutai-je, ne

leur en parlez qu'au moment qu'ils s'en iront. Il faut donc ôter votre anneau, me dit-il. C'eſt, repris-je, ce que je me garderai bien de faire. Dites-le donc vous-même à mademoiſelle Darnford, ajouta-t-il. En vérité, monſieur, répondis-je, il n'y a pas moyen.

Là-deſſus, madame Jewkes vint lui demander officieuſement, ſi elle apporteroit aux meſſieurs & aux dames un verre de vin du Rhin, avec du ſucre pour les préparer au dîner. Apportez, madame Jewkes, lui dit-il : vous ne pouviez jamais mieux penſer.

Elle revint bientôt, ſuivie de Nanon qui portoit les verres & les bouteilles ſur une ſoucoupe, & n'eut rien de plus preſſé, que de me ſervir la première, & de me dire avec une profonde révérence : Madame veut-elle commencer ? Je devins rouge comme le feu. Non, lui dis-je, ne s'en va-t-il pas ſans dire, que mon maître doit boire le premier (*) ?

Ce mot ſeul fut un coup de lumière pour eux tous. Je veux mourir, s'écria mademoiſelle Darnford, s'ils ne nous ont ſouflé la noce. Il faut bien que cela ſoit, dit madame Péters ! Ah !

(*) En Angleterre, lorſqu'on préſente quelque liqueur à une compagnie, il eſt d'uſage que les maîtres du logis boivent les premiers.

M,

M. Péters, ajouta-t-elle en regardant fixement ſon mari !

Je vous aſſure, lui dit-il, que je ne les ai pas mariés. Où étiez-vous jeudi matin, vous & M. Williams, continua-t-elle ? Laiſſez-moi faire, laiſſez-moi faire, interrompit le chevalier S***; je ſaurai bien trouver la friponnerie, s'il y en a : vous ſavez que je ſuis juge de paix (*). Il prit tout de ſuite ma main : Allons, mademoiſelle, me dit-il, répondez-moi ſur le ſerment (**) que vous venez de prêter. Etes-vous mariée, ou non ?

Mon maître ſourit de l'air embarraſſé où il me vit. De grace, monſieur le chevalier, m'écriai-je ! Vraiment, vraiment ! reprit celui-ci, je m'imagine bien que ce n'étoit pas pour rien que vous nous regardiez avec des yeux ſi émérillon-

(*) C'eſt une eſpèce de commiſſaire : il en fait les fonctions, & la plupart des gentilshommes anglois le ſont dans leurs campagnes.

(**) Lorſqu'il arrive des querelles, des débats, des vols, ou autres accidens qui troublent la paix publique dans quelque village, ou quartier de ville, on va devant le juge de paix, qui, avant que de rien prononcer, fait prêter ſerment à toutes les perſonnes qui ont part aux cas, ſoit comme criminels, ou comme témoins. Il envoie en priſon, & décide pluſieurs affaires ſans appel. Il donne des ordres par écrit pour faire arrêter, & a pluſieurs autres prérogatives.

nés. Il faut prendre ſon parti, ma chère Pamela, me dit mon maître : votre viſage vous décèle : croyez-moi, ceſſez de rougir, & confeſſez la vérité.

Oh ! pour le coup, dit mademoiſelle Darnford, je ſuis fâchée dans toutes les formes. Et moi, dit miladi Darnford, j'en ſuis dans la joie de mon cœur : ſi cela eſt, ajouta-t-elle, permettez, ma chère madame, que je vous embraſſe, & vous félicite. Tous en dirent autant, & me ſaluèrent à la ronde. J'étois dépitée que ce fût devant la Jewkes, qui ſecouoit ſes groſſes hanches, & paroiſſoit enchantée d'avoir ſervi à hâter la découverte.

Perſonne ne me félicite, dit mon maître. Ni ne vous félicitera, reprit très-obligeamment miladi Jones ; jamais homme n'eut moins beſoin qu'on lui ſouhaitât joie ; l'épouſe incomparable que vous avez, rend tous les ſouhaits inutiles. Il les ſalua tous à ſon tour ; & venant à moi pour la dernière : Permettez, ma chère Pamela, mon aimable compagne, me dit-il, que je finiſſe par vous. Vous avez été le commencement, & je veux auſſi que vous ſoyez la fin de mes amours, mais non pas juſqu'à la fin de ma vie.

Rien n'étoit plus charmant que cette inſinuation : auſſi ne tomba-t-elle pas à terre. Il marquoit par-là le cas qu'il faiſoit de celle qu'il avoit

ſi généreuſement choiſie : & c'en étoit plus que je ne méritois.

Il me fallut eſſuyer dans la ſuite bien d'autres badinages. Allons, allons, madame, me dit plusieurs fois le chevalier ; à préſent que vous êtes des nôtres, je ne ſerai pas tout-à-fait ſi ſcrupuleux que je l'ai été juſqu'ici ; comptez ſur ma parole.

Au dîner, j'acceptai ſans difficulté le haut bout de la table, qu'ils m'offrirent tous ; & pour mon coup d'eſſai, j'en fis les honneurs avec aſſez de préſence d'eſprit. Ce ne fut pas ſans peine qu'on nous fit grace du bal, & nous ne l'obtînmes qu'à force de promettre que nous reviendrons au pays avant l'hyver : mais, mon maître étant réſolu de partir mercredi matin pour le comté de Bedford, on convint que nous irions mardi au ſoir chez miladi Darnford, pour prendre congé de toute la compagnie, qui promit de s'y trouver.

L'après-dînée, nous eûmes les prières dans la petite chapelle, & tous, en parlant de vous, mon cher père, & en vous accablant de louanges, regrettèrent de n'avoir pas encore leur bon vieux clerc. Ils reſtèrent auſſi à ſouper, & partirent extrêmement contens, faiſant mille & mille vœux pour la continuation de notre bonheur mutuel. Mon maître pria M. Péters d'être ſa caution envers les ſonneurs de la paroiſſe, juſqu'à

ſon retour au pays (*), au cas qu'ils euſſent vent de ſon mariage, & de leur répondre de ſa généroſité, parce qu'il ne vouloit pas déclarer ſon mariage, que premièrement il ne l'eût rendu public à ſon autre campagne.

LUNDI, cinquième jour de mon bonheur.

JE n'ai joui aujourd'hui que très-peu de la compagnie de mon cher ami : il a ſeulement déjeûné avec moi, & eſt monté auſſitôt à cheval, pour aller voir, à environ huit milles d'ici (**), un gentilhomme fort malade, qui lui a envoyé en poſte un exprès, pour le prier de venir lui parler, parce qu'il ne ſe flattoit pas d'en relever, & que mon maître a une hypothèque ſur ſon bien. Ma chère, m'a-t-il dit, je ſerai au déſeſpoir, s'il me faut abſolument paſſer la nuit loin de vous : mais pour vous épargner des alarmes, je vous prie de

---

(*) Dans les villes, & plus encore dans les campagnes d'Angleterre, les cloches ſont à l'uſage du tiers & du quart ; les fait ſonner qui veut, en payant ; & ceux qui ont quelque grand ſujet de joie n'y manquent preſque jamais. On les ſonne ſouvent par gageure.

(**) Trois milles d'Angleterre font la grande lieue de France.

ne me point attendre passé dix heures. Le pauvre M. Carlton & moi avons d'assez grands intérêts à démêler. Je sais qu'il m'aime ; & comme, par sa mort, sa famille dépendroit de moi plus que je ne m'en soucie, s'il arrivoit qu'il se trouvât fort mal, & que ma présence lui pût être de quelque consolation, la charité ne me permettroit pas de le refuser.

Il est déjà dix heures du soir, & je crains bien qu'il ne revienne pas. Je crains aussi pour son pauvre ami, que je soupçonne être très-mal. Quoique je ne le connoisse pas, j'en suis fâchée pour l'amour de lui, de sa famille, & de mon cher maître: on voit bien qu'il l'aime, à la manière dont il en parle. Je sens que j'aurois du chagrin, si ce généreux ami venoit à prendre quelque chose à cœur. Il n'est pourtant pas possible de l'éviter dans ce monde, où les plus heureux ont encore mille sujets de s'attrister. Nous avons grand besoin, pauvres mortels que nous sommes, qu'il en soit ainsi. Sans cela, toutes nos vues se borneroient à cette terre, & nous y vivrions comme des voyageurs sensuels, qui, trouvant quelque bonne auberge sur leur chemin, s'y arrêteroient, sans penser davantage à poursuivre leur route, & à regagner leurs foyers. Je dois cette réflexion à ma chère maîtresse, qui la faisoit continuellement.

Onze heures du soir.

MADAME Jewkes, qui m'avoit tenu compagnie, me demanda si je voulois qu'elle couchât avec moi faute de mieux. Je la remerciai, & lui dis que je voulois essayer de coucher seule une nuit.

J'aurois pu vous dire que je l'avois fait dîner & souper avec moi, & que cela lui avoit fait grand plaisir, de même que la manière dont je me comportois envers elle. Je voyois de reste à son maintien, qu'elle avoit quelque honte secrète de sa conduite passée à mon égard. La pauvre créature! je crains bien que ce ne soit uniquement parce que je suis ce que je suis; car je m'imagine que les remords ne la tourmentent pas autrement. Ses paroles & ses actions sont entièrement différentes de ce qu'elles avoient coutume d'être : elle est devenue la circonspection & la décence même; & si je ne l'avois jamais vue dans un autre jour, j'aurois pu lui croire de la vertu, & même de la piété.

Cela nous montre, mes chers parens, jusqu'où va la force de l'exemple, & tout le pouvoir des chefs de famille. Nous voyons par-là, que les mauvais exemples dans des supérieurs sont dou-

blement criminels & pernicieux; parce que, méchans eux-mêmes, non-seulement ils ne font pas de bien, mais ils font encore beaucoup de mal aux autres : leur condamnation n'en doit être assurément que plus grande ; & combien plus terrible ne seroit pas la mienne, à moi qui ai été élevée dans des sentimens si religieux par vous & par ma chère maîtresse, si, comblée des bénédictions du ciel, j'oubliois à remplir les devoirs attachés à l'état où je me vois élevée! Je languis de faire du bien ; car tout ce qui s'en est fait jusqu'ici, est l'ouvrage de mon cher maître : dieu veuille le bénir & le rendre sain & sauf à mes souhaits! Il me semble qu'il y a déjà une semaine que je ne l'ai vu. Si les marques de ma tendresse ne lui devenoient jamais ni importunes ni ridicules, je n'existerois en vérité que pour lui en donner; car j'ai l'ame vraiment reconnoissante : qualité qui m'étoit d'autant plus nécessaire, qu'elle est mon unique richesse.

Ce MARDI, à onze heures du matin.

MON cher..... (je devrois toujours dire mon cher maître ; mais j'apprendrai à lui donner de tems en tems un nom plus doux à prononcer pour moi,) mon cher maître n'est pas encore venu.

J'eſpère cependant qu'il ne lui eſt arrivé aucun mal. Nous déjeûnerons enſemble, madame Jewkes & moi. Mais je ne ſaurois faire autre choſe que parler de lui & penſer à lui & à toutes ſes bontés pour moi, & pour vous qui êtes encore plus intimement moi-même.

Je reçois dans ce moment une lettre de lui, que je vois qu'il m'a écrite hier la nuit, & envoyée ce matin de bonne heure. En voici une copie.

A mademoiſelle Andrews.

Ce Lundi au ſoir.

« Ma très-chère PAMELA,

» J'ESPÈRE que vous ne vous alarmerez point » de ce que je ne reviens pas au logis ce ſoir. » Vous pouvez bien penſer que je ne ſaurois me » défendre de reſter ici. Mon pauvre ami eſt très- » mal, & je penſe qu'il n'en ſauroit revenir. Il » a ſouhaité avec tant d'ardeur que je demeuraſſe » auprès de lui, que je ſuis réſolu de le veiller » toute cette nuit; car il eſt déjà près d'une heure » du matin, & il ne ſauroit me perdre de vue » un inſtant. Je les ai ſi bien tranquilliſés, lui, » ſa femme & ſes enfans, par les aſſurances ami- » cales que je lui ai données, des égards que

» j'aurois toujours pour eux & pour lui, qu'ils » me regardent tous comme leur bon ange : c'est » le nom que me donne cette pauvre veuve affli- » gée; car je crois bien qu'elle ne tardera pas à » l'être. Je souhaiterois volontiers que nous ne » fussions pas engagés à nous trouver demain au » soir chez le chevalier S***, avec nos bons » voisins! & d'un autre côté, j'ai si fort à cœur » de partir mercredi pour le comté de Bedford, » que, tant pour cela, que pour mieux répondre » aux civilités de tant de bons amis qui s'y trou- » veront pour l'amour de nous, je ne me soucie » pas de remettre la partie. Ce que je vous de- » mande donc en grace, ma chère, est d'aller » dans la berline chez le chevalier. Plutôt vous » partirez, & mieux ce sera; parce que vous vous » divertirez avec une compagnie dont tous les » membres vous admirent tant. J'espère vous y » joindre l'après-dînée à l'heure de votre thé; ce » qui me vaudra mieux, que de gagner première- » ment le logis pour aller vous trouver ensuite; » parce que ce seront six milles d'épargnés pour » moi, & que je sais que la compagnie excusera » mon équipage, attendu l'occasion. Chaque ins- » tant de cette courte absence paroît un jour à » celui qui est avec toute la sincérité imaginable,

» Mon très-cher amour,

» à vous pour jamais, &c.

P. S.

» Si vous pouviez aller dîner avec eux, ce » feroit une liberté qui leur feroit d'autant plus » de plaisir, qu'ils ne s'y attendent point ».

Je commençai à craindre un peu qu'il ne se fatiguât trop, & à m'inquiéter aussi pour le pauvre malade & pour sa famille. Je dis cependant à madame Jewkes, que la plus légère insinuation de ce qu'il sembloit souhaiter par préférence, seroit toujours une loi pour moi, & qu'ainsi j'irois dîner chez le chevalier.

Comme j'ordonnois en conséquence que la berline fût prête pour m'y conduire, & que j'achevois de m'habiller, on est venu lui dire qu'elle eût à descendre sur le champ. Je vois par la fenêtre que ce sont des visites qui arrivent; car il y a un carrosse à six chevaux. La compagnie en est sortie, & j'apperçois trois domestiques à cheval; je pense même qu'il y a des couronnes sur le carrosse (*). Qui pourroit-ce être? Mais je m'arrête ici; car je suppose qu'on viendra bientôt me l'apprendre.

Juste ciel! que je suis malheureuse! Que ferai-je, bon dieu? C'est miladi Davers qui vient d'arriver; elle-même en chair & en os; & mon

(*) Il n'est permis qu'aux pairs du royaume d'en avoir.

protecteur est à je ne sais combien de milles d'ici. Madame Jewkes est venue toute hors d'haleine m'en avertir, & dit que miladi s'enquiert beaucoup de mon maître & de moi. Elle lui a demandé, la méchante personne qu'elle est, si j'étois enfin du nombre des P**; le beau mot pour sortir de la bouche d'une dame de qualité! Je n'ai su que lui répondre, m'a dit la Jewkes: Miladi s'est écriée qu'elle comptoit que vous n'étiez pas mariée; & moi j'ai répondu que non, parce que vous n'aviez pas encore publié la chose: & miladi a répliqué, *encore vit-on.*

Je vais prendre la fuite, dis-je à madame Jewkes: que la berline m'attende au bout de l'allée d'ormes, & je m'évaderai sans qu'on s'en apperçoive. Elle vous demande à force, madame, reprit la Jewkes. J'ai dit que vous étiez au logis, mais toute prête à sortir; & elle m'a dit qu'elle vouloit vous voir sur le champ, dès qu'elle se sentiroit assez de patience pour cela. Quels noms me donne-t-elle, dis-je à madame Jewkes? Elle vous appelle *créature*, madame, reprit celle-ci; *je veux*, dit-elle, *voir cette créature, sitôt que je m'en croirai la patience.* C'est fort bien pensé, répondis-je; mais *la créature* ne le lui permettra pas, si elle peut l'empêcher. De grace, madame Jewkes, aidez-moi pour cette fois à m'échapper; car je suis terriblement épouvantée.

J'ordonnerai au cocher, reprit-elle, de mener la berline où vous le fouhaitez, & d'aller vous y attendre ; & je vais defcendre & fermer la porte de la falle baffe, afin que vous paffiez fans être vue ; car elle s'eft affife au frais dans l'autre falle, vis-à-vis de l'efcalier. Vous êtes une brave femme, madame Jewkes, lui dis-je ; mais qui a-t-elle avec elle ? Sa femme de chambre, reprit la Jewkes, & un de fes neveux, qui eft allé à l'écurie, parce qu'il eft venu à cheval : ils ont amené trois laquais. Je voudrois, lui dis-je, qu'ils fuffent tous à trois cens milles d'ici. Que faut-il que je faffe ? Je quittai ma plume en cet endroit, attendant impatiemment que je puffe paffer fans danger.

Madame Jewkes revint me dire qu'il falloit abfolument que je defcendiffe, fi je ne voulois que miladi montât. Quel autre nom me donne-t-elle encore, lui dis-je ? Elle vous appelle *drôleffe*, madame, reprit la Jewkes : Dites à la *drôleffe de venir me parler*, dit-elle : & fon neveu & fa femme de chambre font avec elle dans la falle.

Je n'y faurois aller, repris-je, & voilà ma réponfe. Si vous le vouliez, madame Jewkes, vous pourriez bien imaginer quelque expédient pour me faire évader. Il n'y a pas moyen, en vérité, me dit-elle ; car quand je fuis allée pour fermer la porte, elle m'a ordonné de la laiffer ouverte ;

& elle s'est assise en face de l'escalier. Je crois, dieu m'assiste, que je vais me jeter par la fenêtre, lui dis-je, en me donnant un peu d'air avec mon éventail; car je suis dans une épouvante affreuse. Mon dieu! madame, s'écria la Jewkes, vous m'étonnez de vous troubler de la sorte. Vous êtes assurément à l'abri des ennemis, & à votre place, je ne m'alarmerois pour personne, comme vous faites. C'est fort bien dit, repris-je; mais est-on maître de son tempérament? Je sais qu'à ma place vous auriez autant de courage que j'en ai peu. En vérité, madame, ajouta-t-elle, si c'étoit mon cas, je prendrois un air de maîtresse du logis, comme vous l'êtes, & j'irois saluer miladi, & lui dire qu'elle est la bien-venue. Bon, bon, repris-je, c'est parler d'or. Mais quel malheur n'est-ce pas pour moi, que votre bon maître soit absent?

Que répondrai-je à ses demandes réitérées de vous voir, interrompit la Jewkes? Dites-lui que je suis malade; que je suis mourante, & qu'il ne faut pas qu'on interrompe mon repos; que je suis sortie, ou quelqu'autre chose.

Mais, j'achevois à peine de parler, que sa femme de chambre monta. Comment vous portez-vous, mademoiselle Pamela, me dit-elle? miladi souhaite vous parler. Il faut pour le coup que j'y aille, me dis-je à moi-même, elle ne me

battra pas peut-être. Oh ! que mon cher protecteur n'eſt-il au logis ?

Je vous dirai de fil en aiguille tout ce qui ſe paſſa dans cette entrevue, qui fut bien cruelle pour moi.

Je deſcendis gantée & habillée comme j'étois, avec mon éventail à la main, afin d'être toute prête à monter en carroſſe, dès que je pourrois m'échapper. Je m'imaginois que mes violens accès de tremblement étoient paſſés; mais je m'en impoſois à moi-même; car je tremblois depuis la tête juſqu'aux pieds. Je me réſolus pourtant de faire la meilleure mine qu'il me ſeroit poſſible.

Me voilà enfin dans la ſalle. Votre très-humble ſervante, miladi, lui dis-je, en faiſant une profonde révérence. C'eſt moi qui ſuis la vôtre, miladi, reprit-elle en me contrefaiſant; car vous êtes équipée en vraie dame de cour.

Parbleu ! s'écria ſon libertin de neveu, en jurant un gros juron, c'eſt une charmante fille : je vous demande mille pardons, ma chère tante; mais il faut que je la baiſe. Arrêtez, lui dis-je, comme il s'avançoit vers moi : votre impoliteſſe vous dégrade : ſachez que je ne veux pas qu'on ſe donne de libertés avec moi. Aſſeyez-vous, mon neveu, lui dit miladi, & ne touchez pas cette créature-là ! elle n'eſt déjà que trop orgueilleuſe. Son

air eſt, je vous jure, bien différent de ce qu'il me parut la dernière fois que je la vis.

Eh bien! mon enfant, me dit-elle d'un ton moqueur, comment te trouves-tu? Tu as fait de grands progrès depuis peu! J'apprends d'étranges nouvelles ſur ton compte! Tu bâtis apparemment des châteaux de féerie; mais ſi tu t'imagines que mon frère ira déshonorer ſa famille pour l'amour d'un colifichet comme toi, tu ne tarderas guère à retomber du haut de ton imagination dans l'abîme de ton premier néant.

Sa femme de chambre & ſon neveu ſourioient. Je vois, lui dis-je outrée de dépit, que miladi n'a rien de très-important à m'ordonner, & je lui demande la permiſſion de me retirer. Fermez la porte, Rebecca, dit-elle à ſa femme de chambre; nous n'aurons pas ſitôt fait, cette jeune dame & moi.

Où eſt allé votre honnête ſuborneur, mon enfant, continua-t-elle? Madame, répondis-je, quand il vous plaira me parler intelligiblement, je ſaurai comment vous répondre.

Oui; mais, ma chère petite, me dit-elle d'un ton de plaiſanterie, ne ſois pas non plus trop impertinente, je t'en ſupplie. Tu verras que la ſœur de ton maître n'a pas la moitié tant d'indulgence que lui, pour les petites libertés que tu te donnes; il eſt vrai qu'elle n'eſt pas la moitié

auſſi polie que lui : ainſi, mon enfant, un peu de cette modeſtie & de cette humilité que la petite ſouillon de ma mère avoit coutume de nous montrer, te ſiéra mieux que les airs que tu te donnes depuis que ſon fils t'a appris à t'oublier.

J'aurois une grace à demander à miladi, répondis-je ; c'eſt de vouloir bien m'apprendre à me ſouvenir de ce que je ſuis, en n'oubliant pas ce qu'elle eſt elle-même. Quoi donc ! petite impertinente, me dit-elle, ſi je m'abaiſſois avec toi, aurois-tu l'audace de t'élever juſqu'à la ſœur de ton maître ?

Madame, lui dis-je, ſi vous diminuez vous-même la diſtance qui eſt entre nous, vous deſcendrez à mon niveau, & vous donnerez lieu à une égalité à laquelle je n'ai pas la préſomption de penſer ; car je ne ſaurois deſcendre plus bas que je ſuis, au moins dans votre eſtime.

Ne vous l'avois-je pas dit, mon neveu, reprit-elle, que j'aurois à parler à un bel eſprit ? Ce neveu, vous ſaurez, jure à chaque mot qu'il profère, & en vrai gentilhomme qui ſent ſon bien. Mademoiſelle Pamela, me dit-il avec un ferment goguenard, & plein de nobleſſe, il me ſemble, ſi vous voulez bien me permettre de vous le dire, que vous devriez ſavoir que vous parlez à miladi Davers. Monſieur, lui dis-je, je crois d'autant moins devoir vous remercier d'un avis

dont

dont je n'avois pas befoin, qu'un ferment vous a paru néceffaire pour le rendre convaincant.

Comme il ne s'attendoit point à cette réprimande, il eut prefque l'air plus fot que moi. Vraiment ! mademoifelle Pamela, me dit-il à la fin, vous m'avez à moitié décontenancé avec votre cenfure pleine d'efprit. Vous avez, lui disje, l'air trop joli homme, pour perdre fi aifément une contenance auffi modefte que la vôtre; elle tiendroit, je crois, contre de bien plus fortes attaques.

Comment donc! mademoifelle l'impudente, me dit miladi Davers! favez-vous bien à qui vous parlez? Je crois que non, madame, reprisje, & je vais me retirer, de peur de m'oublier davantage. A ce mot, je fis une profonde révérence, comme pour m'en aller: mais elle fe leva brufquement, me pouffa avec violence, pric une chaife, l'adoffa contre la porte, & s'affit.

Fort bien, madame, lui dis-je; je puis tout fupporter de votre part. J'étois pourtant prête à pleurer. J'allai m'affeoir & m'éventer à l'autre bout de la falle.

Sa femme de chambre qui s'étoit tenue debout tout ce tems-là, me dit tout bas: Mademoifelle Pamela, vous ne devriez pas vous affeoir en préfence de miladi. Miladi, de fon côté, quoiqu'elle ne l'entendît pas, ne laiffa pas que de me

dire : Ma petite mignonne, vous aurez la bonté de ne vous asseoir où je suis, que quand je vous le dirai.

Je me levai là-dessus : Madame, lui dis-je, vous pourriez bien me permettre de m'asseoir, quand vous m'ôtez la force de me soutenir. Mais je vous ai demandé où votre maître étoit allé, interrompit-elle ? Madame, lui dis-je, il est allé à environ huit milles d'ici, chez M. Carlton, qui est fort malade. Et quand reviendra-t-il au logis ? Ce soir, madame. Et où allez-vous, vous ? Je vais, madame, chez un gentilhomme du bourg. Et comment deviez-vous y aller ? Dans la berline, madame. Je vois bien qu'avec le tems vous deviendrez une dame d'importance ; la chose ne souffre pas de difficulté. Je crois, mon enfant, qu'une berline vous siéroit à merveille. Etes-vous jamais sortie en carrosse avec votre maître ?

Madame, lui dis-je, ayez la bonté de me faire à la fois une douzaine de semblables questions ; parce qu'une seule réponse suffira pour toutes. Comment donc ! impudente, s'écria-t-elle, vous voilà prête à vous oublier, & vous m'allez mettre de niveau avec vous avant que j'y aie donné lieu ?

Je ne pus retenir plus long-tems mes larmes. De grace, madame, permettez-moi de vous demander ce que je vous ai fait, pour me traiter

si cruellement? Je ne vous ai jamais fait le moindre mal; & si, comme il vous plaît de l'insinuer, vous pensez que je suis abusée, j'ai en cela même plus de droit à votre compassion qu'à votre colère.

Elle se leva, me prit par la main, me mena jusqu'à sa chaise, s'y rassit, & sans se dessaisir de ma main: Il est vrai, Pamela, me dit-elle, que j'ai eu sincèrement pitié de vous, tant que je vous ai crue innocente. Il est vrai que je pris part à vos chagrins, lorsque mon frère vous enleva & vous amena ici contre votre consentement: je m'y suis intéressée bien plus vivement encore, & je vous ai aimée de tout mon cœur, quand j'ai appris votre vertu, votre résistance, & les généreux efforts que vous avez faits pour lui échapper. Mais lorsque vous vous êtes laissée vaincre, comme je ne le crains que trop, lorsque vous avez perdu votre innocence, & que vous venez d'augmenter le nombre des sottes qu'il a dupées, (*ceci me blessa un peu*,) je ne saurois alors m'empêcher de vous faire voir l'indignation que j'en ai.

Madame, repris-je, j'ai à vous demander en grace de m'épargner un jugement téméraire: je n'ai point perdu mon innocence. Prenez garde, Pamela, s'écria-t-elle, prenez garde, après avoir perdu votre honneur, de perdre encore votre véracité. Pourquoi vous trouvai-je ici, lorsque vous

êtes en pleine liberté de vous en aller où il vous plaît ? Je vais vous faire une proposition, que je suis bien sûre que vous accepterez, si vous êtes innocente. Voulez-vous venir demeurer chez moi ? Je vais dans l'instant partir avec vous dans le carrosse que voici, & si vous voulez me suivre, nous serons hors de cette maison en moins d'une demi-heure. Refusez-moi présentement, si vous l'osez, & venez me dire après cela que vous êtes innocente, & dans la volonté de rester telle.

Je suis innocente, madame, répondis-je, & dans la volonté de rester telle, & je ne puis cependant consentir à votre proposition. Tu en as donc menti, ma chère, me dit-elle fort poliment; tu en as menti tout net, & je t'abandonne.

Elle se leva là-dessus, & se promena par toute la chambre dans une colère horrible. Son neveu & sa femme de chambre s'écrièrent à la fois: En vérité, miladi, vous êtes bien bonne; le cas n'est que trop évident, la chose saute aux yeux.

J'aurois volontiers écarté la chaise pour sortir; mais son neveu vint s'y asseoir. Ce trait me poussa à bout; je crus que je serois indigne du rang honorable où j'avois été élevée, quoique j'eusse peur de l'avouer, si je ne montrois pas quelque sorte de fermeté. Quoi donc! monsieur, lui dis-je, êtes-vous ici pour m'y retenir prisonnière, & pour m'y servir de geolier ? J'y suis,

reprit-il, parce que cela me plaît. Eſt-il vrai, monſieur, lui dis-je ? Si c'eſt-là la réponſe d'un gentilhomme à une perſonne comme moi, j'oſerai bien affirmer que ce ne ſeroit pas celle d'un gentilhomme à un gentilhomme.

Miladi, miladi ! s'écria-t-il, c'eſt un cartel, parbleu ! c'eſt un cartel, ou la peſte m'étouffe ! Non, monſieur, répliquai-je, je ne ſuis pas d'un ſexe à donner des cartels, & vous le penſez bien de même ; autrement vous vous ſeriez bien gardé de donner lieu à ce que ce mot ſignifie.

Que cela ne vous ſurprenne point, mon neveu, lui dit-elle : la créature ne parleroit pas ſur ce ton-là, ſi elle n'avoit pas couché avec ſon maître. Pamela, Pamela, me dit-elle, en me frappant deux ou trois fois ſur l'épaule, & en bonne colère, tu as perdu ton innocence, ma fille ; tu as appris un peu de l'effronterie de ton maître, & tu peux maintenant aller par-tout la tête levée ! Eh bien donc, madame, lui dis-je, je ſuis, à ce compte, indigne de votre préſence, & je demande à m'en éloigner.

Non, non, s'écria-t-elle ; je veux ſavoir auparavant, quelle raiſon vous pouvez m'alléguer, étant innocente, pour n'accepter pas ma propoſition ? Je pourrois, lui dis-je, vous en alléguer une excellente ; mais je vous prie de m'en diſpenſer. Je veux l'entendre abſolument, reprit-elle.

Eh bien donc, madame, je penſe que j'aurois peut-être plus de raiſons de n'aimer pas monſieur que voilà dans votre maiſon que dans celle-ci.

Eh bien donc, dit-elle, en me contrefaiſant encore, il faut vous mettre à une ſeconde épreuve. Je pars ſur l'inſtant pour vous mener chez votre père & votre mère, & vous remettre ſaine & ſauve entre leurs mains. Qu'avez-vous à direà cela? Ah! ah! mademoiſelle Pamela, s'écria ſon neveu, voilà votre innocence un peu attrapée! Parbleu, miladi, vous l'avez pour le coup miſe à *quià*.

Ayez la bonté, madame, lui dis-je, de dire à ce joli monſieur de s'éloigner de moi : vos propoſitions ſont ſi obligeantes, que je crois que vous ne voulez pas moins que me faire houſpiller.* Je veux être pendu, reprit-il, ſi elle n'a envie de faire de moi un dogue qui la harcèle; vous verrez que ce petit taureau-là nous jettera bientôt par-deſſus ſa tête. En vérité, monſieur, lui dis-je, vous vous comportez comme ſi vous étiez effectivement dans le lieu où les tigres & les ours s'entredéchirent.

Finiſſez, mon neveu, s'écria miladi : vous ne faites que lui donner prétexte à éluder mes queſtions. Allons, Pamela, répondez-moi. Volontiers, madame, lui dis-je, & voici ma réponſe : Je n'ai nul beſoin de vous être obligée pour l'honneur

que vous offrez de me faire ; car je pars demain pour me rapprocher de mes parens. Tu en as menti pour la seconde fois, pécore que tu es, me dit-elle. Je ne suis pas d'une qualité, répondis-je, à pouvoir répliquer à un tel langage. Encore ! reprit-elle avec fureur ; ne me provoque pas avec tes réflexions & ton insolence : si tu l'oses, je te traiterai d'une manière indigne de moi. Vous l'avez déjà fait, pensois-je en moi-même : mais je n'osois le dire. Et qui est-ce qui doit vous mener chez votre père & votre mère, ajouta-t-elle ? Qui il plaira à mon maître, madame, répondis-je. Oh ! cela s'en va sans dire, reprit-elle : tu feras, sans doute, tout ce qui lui plaira, si tu ne l'as pas déjà fait. Allons, Pamela, dis-moi franchement, n'as-tu pas été entre deux draps avec ton maître ? Ah ! ma drôlesse ! Ce discours me pénétra. Je suis surprise, madame, lui dis-je, que vous puissiez gagner sur vous de me traiter de la sorte : vous ne vous attendez pas sans doute à une réponse. Mon sexe & ma jeunesse devroient bien m'épargner un pareil traitement de la part d'une personne de votre naissance & de votre qualité, qui, malgré toutes les distances qu'on pourroit imaginer entre nous, est pourtant du même sexe que moi.

Tu es une audacieuse créature, & je le vois de reste, me dit-elle. De grace, madame, lui

dis-je, permettez-moi de m'en aller : on m'attend à dîner dans le bourg. Non, reprit-elle, je ne ſaurois me paſſer de vous, & quels que ſoient ceux chez qui vous devez aller, ils vous pardonneront quand on leur dira que c'eſt moi qui vous ordonne de n'y aller pas ; & ma jeune dame pour rire peut bien me le pardonner auſſi, ſi elle fait réflexion que c'eſt l'arrivée ſoudaine de la fille de feu ſa maîtreſſe, & de la ſœur de ſon maître, qui exige qu'elle reſte au logis.

Mais, de grace, madame, conſidérez qu'un engagement de longue-main eſt quelque choſe. Je le ſais comme toi, mon enfant, reprit-elle ; mais je ne ſais pas pourquoi il faut que des ſouillons de filles de chambre le prennent ſur le ton d'engagemens de longue-main. Ah ! Pamela, Pamela, je ſuis fâchée de te voir ainſi contrefaire tes ſupérieurs, & te donner de ſi grands airs ; je vois que tu es gâtée ſans reſſource. De cette fille modeſte, & innocente, & humble, qui plus eſt, que je t'ai connue autrefois, tu n'es plus propre au monde qu'au métier que je crains que tu ne faſſes.

De grace, madame, interrompit ſon neveu, que ſignifie tout ce que vous dites ? Sans doute que c'en eſt fait pour elle, & que la choſe lui plaît. Elle eſt dans un ſonge qui l'enchante ; c'eſt dommage de l'éveiller avant que l'illuſion ſoit diſſipée. Toute méchante que vous me croyez,

madame, lui dis-je, je ne ſuis pas accoutumée à entendre des réflexions & des diſcours ſemblables à ceux que me tient monſieur ; & je ne ſaurois les ſouffrir.

Taiſez-vous, mon neveu, lui dit miladi. Pauvre fille ! ajouta-t-elle en ſecouant la tête, quelle aimable innocence vient de faire naufrage ! c'eſt le plus grand dommage du monde ! Je pleurerois volontiers ſur elle, ſi cela pouvoit lui faire du bien. Mais elle eſt perdue ſans reſſource, perdue abſolument ; & elle a, pour s'achever, pris les allures qui diſtinguent toutes les créatures de ſon eſpèce.

La douleur me faiſoit verſer les larmes les plus amères. Dites tout ce qu'il vous plaira, madame, repris-je ; voici le dernier mot que je vous répondrai, ſi je puis m'en empêcher.

Madame Jewkes entra, & demanda à miladi ſi elle étoit prête pour le dîner. La réponſe fut qu'oui. Je voulois ſortir avec elle ; mais miladi prit ma main, en diſant qu'elle ne pouvoit ſe paſſer de moi. Vous pouvez, mademoiſelle, ajouta-t-elle, ôter vos gants, & quitter votre éventail ; car vous ne ſortirez pas. Si vous vous comportez comme il faut, vous me ſervirez à table, & tout en mangeant, je ferai un peu la converſation avec vous.

Puis-je dire un mot à madame, me dit la

Jewkes ? Je n'en fais rien, madame Jewkes, lui dis-je; car miladi me tient la main, & vous voyez que je suis une espèce de prisonnière.

Qu'avez-vous à dire, madame Jewkes, interrompit miladi ? vous pouvez parler devant moi. Mais la Jewkes sortit, & parut affligée pour l'amour de moi. Elle m'a dit depuis que j'étois rouge comme l'écarlate.

On avoit mis le couvert pour trois personnes dans l'autre salle ; miladi m'y traîna : Allons, ma chère petite, me dit-elle chemin faisant, & d'un air moqueur, je vous servirai d'écuyer, & je prétends bien que vous le trouviez aussi bon que si c'étoit mon frère.

Que mon sort seroit affreux, pensois-je en moi-même, si j'étois aussi méchante qu'elle le croit ! Mon état étoit pourtant assez triste.

Allons, mon neveu, dit miladi, mettons-nous à table. Et vous, Rebecca, ajouta-t-elle en s'adressant à sa suivante, aidez à Pamela à nous servir ; nous ne voulons point d'hommes auprès de nous. Allons, ma jeune dame, continua-t-elle en se tournant vers moi, faudra-t-il que je vous aide à ôter vos gants blancs ? Madame, lui dis-je, c'est un honneur que je n'ai pas mérité de votre part.

La Jewkes entra pour lors avec le premier plat. Attendez-vous quelqu'autre personne, ma-

dame Jewkes, lui dit-elle, que vous mettez trois couverts ? Je croyois, reprit la Jewkes, que miladi & madame s'étoient aſſez racommodées pour qu'elle ſe mît auſſi à table. Que veut dire cette ruſtaude, reprit miladi avec tout le dédain imaginable ? Pouvez-vous vous figurer que je ſouffrirai qu'une créature comme celle-là mange avec moi ? Elle mange bien avec mon maître, madame, ſoit dit ſans vous déplaire, reprit la Jewkes. Je n'en doute pas, ma mie, lui dit miladi, ni qu'elle n'y couche non plus, n'eſt-ce pas ? Répondez-moi, madame la joufflue. Que de licences les dames de cour ſe donnent !

Si elle y couche, répliqua la Jewkes en s'en allant, il y a peut-être des raiſons pour cela. Oh ! oh ! dit miladi, la pécore t'a-t-elle auſſi miſe de ſon parti ? Allons, ma chère petite, ôtez vos gants quand je vous le dis. Et ſur le champ elle m'ôta elle-même le gant de la main gauche, & apperçut mon anneau. Dieu me ſoit en aide ! s'écria-t-elle ; ai-je la berlue, ou la créature a-t-elle effectivement un anneau ? Voici bien une autre comédie, vraiment ! Sais-tu bien, ma chère, que tu es dupée le plus cruellement du monde ? Pauvre nigaude ! tu as donc fait ce bel échange, & troqué ton honneur pour cette babiole ? Je gagerois bien que ma petite reine a joué ſon rôle à merveille ; qu'elle s'eſt carrée comme la femme

la mieux mariée; & que par conséquent elle le prend encore sur le ton de dame de qualité. Comment donc, dit-elle en me faisant faire la pirouette; te voilà aussi affétée qu'aucune nouvelle mariée que je connoisse. Je ne m'étonne plus de te voir ainsi tirée à quatre épingles & parler de tes engagemens de longue-main. Marche vers le miroir, je t'en prie, considères-y ta figure, & reviens à moi, afin que je voye avec quelles graces tu peux jouer le rôle comique qu'on t'a donné à remplir.

Quoiqu'outrée de la manière du monde la plus cruelle, je me résolus de tâcher de garder le silence; & j'allai pour cet effet m'asseoir sur la fenêtre, tandis qu'elle s'assit au bout de la table. Son impertinent neveu s'assit à côté d'elle, en me regardant avec une effronterie des plus insultantes. La mariée ne s'assiéra-t-elle pas auprès de nous, madame, lui dit-il? Sans doute, reprit miladi; rien n'est mieux pensé. Madame la mariée me pardonnera-t-elle de m'asseoir à sa place? J'étois muette tout ce tems.

Tu as pourtant un reste de modestie, mon enfant, me dit-elle en lâchant un misérable quolibet; car tes grands airs te pèsent tant, que même en ma présence tu es obligée de t'asseoir, ne pouvant plus en soutenir le faix. Je demeurai assise & toujours muette. Voilà un cruel contre-

tems, me disois-je à moi-même, qui m'empêche, pour surcroît, de témoigner mon attention envers celui à qui je dois le plus d'égards, & dont je m'attirerai peut-être l'indignation, s'il se trouve au rendez-vous avant moi. Elle mangea donc de la soupe; autant en fit son neveu: & comme elle disséquoit une volaille: Si tu as quelqu'envie, mon petit cœur, me dit-il, je te servirai un aileron, une carcasse, ou un autre morceau. Mais, peut-être, ajouta-t-il, aimes-tu mieux le croupion; veux-tu que je te le porte? Et tout fils qu'il est de milord N**, & peut-être bientôt lord lui-même, il se mit à rire en véritable idiot. Sa mère, qui étoit sœur de milord Davers, étant morte, il tient de milord Davers le peu d'éducation qu'il a eue. Le pauvre sot! malgré toute sa grandeur, il ne mourra jamais pour avoir eu part à une conjuration, du moins à une dont il ait dressé le plan. Si j'avois pu monter pour lors à ma chambre, je vous en aurois tracé le portrait. Pour un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, ce qui est environ l'âge de mon cher maître, c'est un mortel étrangement fagoté.

Servez-moi un verre de vin, Pamela, me dit miladi. Sa femme de chambre voulant le lui donner: Vous n'en ferez rien, Rebecca, lui dit-elle. Je veux que miladi que voilà me fasse cet honneur; & je verrai en même tems si elle sait se

tenir debout. Je gardois le ſilence ſans remuer.

M'entends-tu, veſtale ? continua-t-elle. Verſe-moi un verre de vin, quand je te l'ordonne. Quoi! tu n'en remues pas ton pied! Attends, je vais me lever & te ſervir, moi. Je demeurois toujours immobile, & m'éventois ſans rien dire. Apparemment, madame la mijaurée, me dit-elle, que, quand je vous aurai fait une demi-douzaine de demandes tout de ſuite, vous y répondrez en une ſeule fois ? N'eſt-ce pas, ma petite mignonne ?

J'étois ſi outrée, que, ſans ſavoir ce que je faiſois, j'arrachai de bonne rage un morceau de mon éventail avec mes dents : je gardai pourtant encore le ſilence, & ne fis que m'éventer avec vivacité.

Je crois, me dit-elle, qu'une demande de plus terminera la demi-douzaine; & j'eſpère qu'alors j'aurai droit à une réponſe de la part de votre humilité.

Le neveu ſe leva, m'apporta la bouteille & le verre : Allons, madame la mariée, me dit-il, ayez la bonté de ſervir miladi, & moi je ſerai votre adjoint. La bouteille & le verre ſont en bonne main, monſieur, lui dis-je; ſervez miladi vous-même. Quoi donc! pécore, dit celle-ci, penſes-tu être au-deſſus de cela ? Inſolente, continua-t-elle en ſe mettant en fureur, faites votre devoir quand je vous le dis, & me ſervez un

verre de vin tout à l'heure ; ſinon je........

Je ne puis qu'être battue, penſai-je en moi-même en prenant un peu de courage. Si je n'étois, lui dis-je, que ce que vous me croyez, & qu'on requît de moi de vous ſervir à table, & même de me mettre à vos pieds, en vérité, madame, je le ferois de grand cœur : mais ſi vous ne voulez que triompher d'une perſonne qui penſe que l'honneur qu'elle a reçu lui preſcrit de jouer un autre rôle pour n'en être pas tout-à-fait indigne, en ce cas, madame, je ſuis obligée de vous dire que je n'en ferai rien.

Sa ſurpriſe parut ſans égale. Je ſuis, dit-elle en regardant alternativement ſon neveu & ſa femme de chambre, je ſuis dans un étonnement qui n'eſt pas concevable ! non, je n'en reviens pas ! Tu voudrois donc, à ce compte, que je concluſſe que tu es la femme de mon frère, n'eſt-ce pas ?

Vous me l'arrachez, madame, répondis-je. Mais, reprit-elle, t'imagines-tu donc toi-même l'être en effet. Qui ſe tait, conſent, dit ſon neveu ; il eſt clair qu'elle le penſe ainſi. Me léverai-je, madame, pour rendre mes reſpects à ma nouvelle tante ?

Es-tu donc ſi poſſédée du démon de l'impudence, me dit miladi, que d'oſer te regarder comme ma ſœur ? Madame, répondis-je, c'eſt

une queſtion à laquelle il convient beaucoup mieux que votre digne frère réponde, que moi.

Elle ſe leva toute en fureur. Madame, lui dit ſa femme de chambre, vous vous ferez plus de mal qu'à elle; arrêtez, de grace: ſi la pauvre fille a été abuſée par le mariage ſuppoſé comme vous l'avez oui dire, elle mérite la compaſſion de miladi bien plus que ſa colère. Cela eſt vrai, Rebecca, cela eſt très-vrai, lui dit-elle; mais cependant il n'y a pas moyen de ſupporter l'inſolence de cette créature.

Je voulois gagner la porte & ſortir; mais le neveu courut & y appuya ſon dos. Je m'attendois à de mauvais traitemens de la part de l'orgueilleuſe & emportée miladi Davers; mais j'avoue que ceci paſſa mon imagination. Monſieur, lui dis-je, quand mon maître viendra à ſavoir votre impoliteſſe à mon égard, vous aurez peut-être lieu de vous en repentir. En diſant cela, j'allai me raſſeoir ſur la fenêtre.

Un autre cartel, ou le diable m'emporte, dit-il; mais je ſuis bien-aiſe du moins qu'elle l'appelle ſon maître. Vous voyez, madame, ajouta-t-il, qu'elle-même ne croit pas être mariée, & que par conſéquent elle n'a pas été ſi abuſée que vous voulez bien le penſer. Là-deſſus, il vint à moi, & mettant un genou en terre avec un air d'inſulte qui tenoit de plus que de la barbarie:

Ma

Ma chère tante, me dit-il, donnez-moi votre bénédiction (*), ou votre malédiction, il ne m'importe lequel des deux; donnez vîte seulement, de peur que je ne perde mon dîner.

Freluquet doré, lui dis-je, en lui jetant le plus méprisant de tous les regards, (car il étoit galonné sur toutes les coutures,) dans vingt ou trente ans d'ici, quand vous serez en âge de raison, je saurai mieux comment vous répondre; en attendant, jouez avec vos laquais, & non pas avec moi. Ce mot lâché, j'allai m'asseoir sur une autre fenêtre plus voisine de la porte. Pour lui, il avoit l'air aussi franchement sot qu'il l'est en effet.

Rebecca, Rebecca, s'écria miladi, il n'y a pas moyen d'y tenir! Cela est inoui! quoi donc, le parent de milord Davers, & le mien sera traité de la sorte par une souillon comme celle-là! Elle accourut en même-tems vers moi, & je commençai bien sincèrement à craindre; car au fond mon courage ne va guère loin. Mais ma-

(*) En Angleterre; les enfans bien nés, jusqu'à un âge assez avancé, vont, en se levant & en se couchant, demander la bénédiction à leurs pères & mères, ou à leurs oncles & tantes, quand leurs parens sont morts; ils vont même quelquefois la demander à ceux-ci, du vivant & en présence de leurs pères & mères; ce qui est un raffinement du bel air.

dame Jewkes entendant la dispute s'échauffer, rentra avec le second service, & dit à miladi : De grace, madame, ne vous agitez point à cet excès : j'ai grand'peur que le jour d'aujourd'hui n'amène des choses qui mettront plus d'éloignement que jamais entre miladi & son frère : car mon maître aime madame à la folie.

Tais-toi, ma mie, lui dit miladi ; j'espère qu'étant née dans cette maison, j'y aurai quelque privilége, sans être obligée d'écouter les impertinens domestiques qui y sont.

Je vous demande mille pardons, reprit la Jewkes ; & se tournant vers moi : Madame, me dit-elle, mon maître trouvera très-mauvais que vous le fassiez ainsi attendre. Je me levai là-dessus pour sortir. S'il n'y a que cette raison, reprit miladi, cette créature ne sortira pas. Elle courut aussitôt à la porte, la ferma, & dit à madame Jewkes : Gardez-vous, ma mie, de rentrer ici que je ne vous appelle. Allons, mademoiselle, me dit-elle, en venant à moi & me saisissant la main, vous aurez la bonté de trouver vos jambes.

Je demeurai debout. Voilà, dit-elle, en me tapotant les joues, un incarnat qui montre que ton petit cœur a de la rancune de reste, si tu osois la laisser voir ; viens ici, ajouta-t-elle en me tirant jusqu'à sa chaise : tiens-toi debout là, & tandis que je dîne, réponds-moi à quelques quef-

tions; je te renverrai ensuite, en attendant que je fasse rendre compte à ton impudent maître; je vous confronterai pour lors, & tout ce mystère d'iniquité sera développé; car je t'avertis que je prétends l'approfondir.

Lorsqu'elle se fut rassise, je m'en allai à la fenêtre du côté opposé de la salle qui regarde sur le jardin de derrière. Ne mettez pas madame en colère, mademoiselle Pamela, me dit alors sa suivante; tenez-vous debout auprès de miladi, comme elle vous l'ordonne. De grace, ma bonne, lui dis-je, contentez-vous d'exécuter les ordres de votre maîtresse, sans prétendre me donner aussi les vôtres. Je vous demande mille pardons, ma chère demoiselle Pamela, me dit-elle; vraiment! les tems sont bien changés pour vous, à ce que je vois! Miladi, repris-je, est fort autorisée à réclamer le privilége d'en user librement dans la maison où elle est née: mais vous pouvez par la même raison faire trève aux airs libres dans la maison où vous avez reçu votre éducation. Oh! oh! mademoiselle Pamela, me dit-elle, puisque vous m'y forcez, je m'en vais un peu vous parler à cœur ouvert. Paix, paix, ma chère bonne, lui dis-je, contrefaisant le langage de miladi Davers à la Jewkes; miladi n'a pas besoin de votre secours; d'ailleurs, je ne sais pas gronder.

La suivante étoit si outrée, qu'elle en bégayoit de rage, tandis que le petit milord s'en tenoit les côtés de rire. Le diable m'emporte, ma pauvre Rebecca, lui dit-il, je te conseille en ami de laisser à miladi le soin de la moriginer; car elle en vaut plus de vingt comme toi & moi. Et puis il se remit à rire, & à répéter : *Je ne sais pas gronder*, qui étoient mes dernières paroles. Parbleu, mademoiselle, ajouta-t-il, vous savez dire, en récompense, des choses diablement piquantes, ou la peste m'étouffe. Ah ! pauvre Rebecca, pauvre Rebecca ! te voilà toute stupéfiée, ou je meure !

Mais encore, Pamela, me dit miladi, viens ici, & parle-moi franchement. Te crois-tu donc bien réellement mariée ? Ma très-chère dame, repris-je en m'approchant de sa chaise, je répondrai volontiers à toutes vos questions, si vous voulez seulement m'écouter en patience, & ne pas vous mettre en colère comme vous faites : mais je ne saurois souffrir d'être traitée de la sorte par monsieur que voilà, & par la femme de chambre de miladi. Mon enfant, reprit-elle, tu es fort impertinente à monsieur que voilà; tu ne saurois te résoudre à m'être civile; & la femme de chambre de miladi vaut beaucoup mieux que toi : mais il ne s'agit pas de cela : est-ce bien sincèrement que tu te crois mariée ?

Je vois, lui dis-je, madame, que vous êtes résolue à ne trouver bonne aucune des réponses que je pourrois vous faire : si je disois que non, vous m'accableriez alors d'épithètes, & peut-être aussi que je n'aurois rien dit de trop vrai. Si j'ose lâcher un oui, vous me demanderez comment je puis avoir l'audace de le penser, & vous appellerez cela un mariage supposé. Je veux, dit-elle, une réponse plus positive. Et de grace, madame, interrompis-je, que vous servira-t-il de savoir ce que je pense ? vous n'en croirez pas moins ce qu'il vous plaira.

Mais, reprit-elle, peux-tu bien avoir la vanité, l'orgueil, la sottise de te croire actuellement mariée à mon frère ? Il n'est pas hébêté, mon enfant ; mais, en récompense, il est libertin de reste, & tu n'es pas la première en date parmi les guenippes qui l'ont cru trop légèrement. Bon ! bon ! lui dis-je dans une agitation terrible ; mais comme je suis tranquille & contente de mon sort, je prie miladi de me laisser dans cet état aussi long-tems que faire se pourra. Il me suffira de connoître mon désastre, quand je ne pourrai plus en douter. S'il étoit aussi terrible que miladi le prétend, elle devroit avoir pitié de moi plutôt que de me tourmenter ainsi avant le tems.

Fort bien, dit-elle ; mais t'imagines-tu que je puisse penser sans chagrin, qu'une jeune créature

que ma pauvre chère mère aimoit tant, se soit ainsi précipitée la tête la première, & ait consenti à sa perte en donnant dans un panneau grossier, après avoir fait une si noble & si longue résistance ?

Je suis à cent lieues de me croire abusée & perdue, madame, lui dis-je ; & vous me permettrez de dire que je suis aussi innocente & aussi vertueuse que je l'aie jamais été de ma vie. Tu mens, reprit-elle.

Madame me l'a déjà dit deux fois.

Ce mot me coûta un coup sur la main. Je remercie très-humblement miladi, lui dis-je en faisant une profonde révérence : mais en même tems je ne pus retenir mes larmes. Quoique je vous remercie du traitement que j'éprouve de votre part, ajoutai-je, je doute fort, madame, que votre cher frère en fasse autant. Approche-toi un peu de moi, ma chère petite, me dit-elle ; & si tu ne crois pas avoir déjà suffisamment brouillé les cartes entre le frère & la sœur, je fournirai un peu plus de matière aux rapports que tu lui feras. Apprends, mon enfant, que s'il étoit ici, je t'en traiterois un peu plus mal, & ne l'épargnerois pas lui-même. Plût à dieu qu'il y fût, m'écriai-je ! Oses-tu bien me menacer, insolent boute-feu que tu es ?

De grace, madame, repris-je en m'éloignant

un peu, faites réflexion ſur tout ce que vous m'avez dit depuis que j'ai eu l'honneur, ou plutôt le malheur de me préſenter devant vous; & voyez s'il vous eſt échappé avec moi un ſeul mot digne d'une perſonne de votre rang, en ſuppoſant même que je fuſſe la guenippe & la créature pour laquelle vous me prenez. Viens ici, je t'en prie, ma chère petite impudente; viens à ma portée pour un ſeul moment, reprit-elle, & je te répondrai comme tu le mérites.

Quand on eut deſſervi; Je penſe, lui dis-je, que je puis à préſent m'ôter de devant les yeux de madame? Je penſe que non, répondit-elle. Je gage, ajouta-t-elle, que ton eſtomac eſt trop plein pour manger; ainſi tu peux bien jeûner juſqu'au retour de ton joli-homme de maître.

Permettez, madame, dit ſa femme de chambre, que la pauvre fille mange avec mademoiſelle Jewkes & moi. Vous avez bien de la bonté, mademoiſelle Worden, lui dis-je; mais, comme vous l'obſerviez tout-à-l'heure, les tems ſont bien changés pour moi; & j'ai en dernier lieu été honorée d'une compagnie ſi ſupérieure à la vôtre, que je ne ſaurois m'y abaiſſer.

Vit-on jamais une inſolence pareille, dit miladi? Ah! Rebecca, pauvre Rebecca! s'écria le neveu; elle vous bat à plate couture. Miladi voudroit-elle bien me dire combien de tems je

dois rester encore ici, ajoutai-je ? car elle peut voir par cette lettre, que je suis obligée de sortir pour exécuter les ordres de mon maître. Et là-dessus, je lui donnai la lettre que ce cher maître m'avoit écrite de chez M. Carlton, & que j'espérois qui la porteroit à me mieux traiter, parce qu'elle pourroit en inférer l'honneur que son frère m'avoit fait. C'est bien en effet la main de mon digne frère, dit miladi. Elle est adressée à mademoiselle Andrews. C'est apparemment à vous, mon enfant ? Elle lut ensuite la lettre, faisant les remarques suivantes à mesure qu'elle avançoit.

Ma très-chère PAMELA, ... « Bien débuté ! *j'espère que vous ne vous alarmerez point de ce que je ne reviens pas au logis ce soir.* » Vrai-» ment ! c'est du tendre cela ! Et vous en êtes-» vous alarmée, pauvre enfant ? *Vous pouvez bien penser que je ne saurois me défendre de rester ici.* » Oh ! cela ne souffre pas de difficulté. » Une créature de ton métier est plus tendrement » traitée que ne le feroit une honnête-femme. » Mais, remarquez, je vous prie, comme il finit ! *Je souhaiterois volontiers*, » de grace, mon ne-» veu, remarquez ceci, *je souhaiterois volontiers que nous*, » appuyez bien sur ce *nous*, car il » est d'un grand poids, *que nous ne fussions pas engagés à nous trouver demain au soir chez le chevalier S*** avec nos bons voisins.* » Quoi

» donc ! mon enfant, les bons voisins & le che-
» valier de S*** te permettent-ils de leur rendre
» des visites ? A ce compte, je leur réponds bien
» qu'ils n'en auront jamais des miennes ; *& d'un autre côté, j'ai si fort à cœur de partir mercredi pour le comté de Bedford ;* » oh ! oh ! mon ne-
» veu, nous venons bien à point nommé, à ce
» que je vois ; *que, tant pour cela que pour mieux répondre aux civilités de tant de bons amis qui s'y trouveront pour l'amour de nous, je ne me soucie pas de remettre la partie.* » Observez bien
» ce qui suit, mon neveu. *Ce que je vous demande donc en grace,* » remarquez comment le
» misérable, qui a pu nous traiter moi & votre
» oncle comme vous savez qu'il a fait, se rend
» l'humble suppliant d'une pareille créature ! *je vous demande donc en grace, ma chère,* » *Ma*
» *chère* ! c'est cela qui est beau ! Je prie dieu de pouvoir l'achever sans mal de cœur ; *ce que je vous demande donc en grace, ma chère,* (elle me regardoit pour lors en face) *est d'aller dans la berline chez le chevalier ; plutôt vous partirez, & mieux ce sera ;* » Tuchoux ! & pourquoi
» tant de diligence, puisque NOUS ne sommes
» attendus que ce soir ? Pourquoi ? Le voici : re-
» marquez, je vous prie, la raison. Hem ! *Parce que vous vous divertirez ;* » rien n'est plus obli-
» geant : *Parce que vous vous divertirez avec*

une compagnie dont tous les membres, « Prenez » bien garde à ceci, mon neveu, *dont tous les membres vous admirent tant.* » Vous noterez que, » s'il avoit été marié, il se feroit plutôt pendu » que de lâcher un trait aussi obligeant, j'en ju- » rerois bien. Cela est très-vrai, ma tante, reprit » le neveu : cela est clair comme le jour. (Pauvre mariage ! disois-je en moi-même, comme on te ménage peu ! J'espère pourtant que la bonne miladi Davers n'en parle pas ainsi par expérience. Je n'osois m'en expliquer.) *Dont tous les membres vous admirent tant :* » il faut que je le ré- » pète encore, ajouta-t-elle ; *dont tous les membres vous admirent tant.* » Je voudrois pour » l'amour de toi, ma jolie petite demoiselle, que » tu fusses aussi *admirable* pour ta vertu, que pour » ton beau petit museau. *J'espère vous y joindre l'après-dinée à l'heure de votre thé.* » A » ce compte, mon enfant, il sera tems de reste, » dans une heure ou deux d'ici, de songer à rem- » plir tous vos importans engagemens de lon- » gue-main. *Ce qui vaudra mieux, que de gagner premièrement le logis pour aller vous retrouver ensuite : parce que ce seront six milles d'épargnés pour moi : & que je sais que la compagnie excusera mon équipage, attendu l'occasion.* » C'est fort bien dit, mon enfant : tout » ajustement sera assez bon, en verité, pour toute

» compagnie qui t'admirera, & pour l'auteur de » ta ruine...... Mon neveu, mon neveu ! s'écria-» t-elle, écoutez derechef; car ce qui suit vaut » de l'or. *Chaque instant de cette courte absence me paroît un jour.* » Que dites-vous de » celui-là ? Il faut que je le répète ; *chaque instant de cette courte absence me paroît un jour!....* » Admirez aussi le bel esprit du bon sire ! On » voit bien que l'amour est une nouveauté pour » lui. Il s'est passé un tems des plus longs & des » plus ennuyeux depuis qu'il n'a vu son adorable ; » son amoureux calcul ne le fait pas monter à » moins de douze jours & douze nuits : il n'en ra-» battroit pas une minute. Et cependant, tout EN-» NUYEUX que ce tems lui paroît, ce n'est, selon lui, » qu'une COURTE ABSENCE. C'est parler comme » un oracle, mon bon cher frère ; j'admire la justes-» se avec laquelle vous vous accordez avec vous-» même. Mais les sages qui deviennent amoureux, » sont toujours les plus sots des hommes. Or, » écoutez maintenant la raison pour laquelle cette » COURTE absence, qui est en même-tems une si » LONGUE ABSENCE, lui paroît si ENNUYEUSE. *Chaque instant de cette longue absence paroît un jour à celui qui est,* » remarquez ! *à celui qui est avec toute la sincérité imaginable, mon très-cher amour.* » Foin du TRÈS-CHER AMOUR ! » L'expression m'en sera désormais insupportable.

» Mon neveu, dites, je vous prie, à mon oncle » de ne m'appeler jamais son très-cher amour. *A vous pour jamais !* » Certes, mon frère, vous » mentez, & vous le savez, qui plus est. Si bien » donc, ma bonne miladi Andrews, ou miladi » tout ce qu'il vous plaira, que *votre très-cher* » *amour* doit être *à vous pour jamais*. Et tu as » la vanité de croire cela ! Mais attendez, voici » un *postscriptum*. Le pauvre homme ne pouvoit se » résoudre à prendre congé de son *très-cher amour*. » Il en tient furieusement, au moins ! En vérité, » son *très-cher amour*, vous êtes bien heureuse » d'avoir un tel amant ! *Si vous pouviez aller dîner avec eux.* » Criez miséricorde à présent, » mon *très-cher amour ;* car voici venir votre » engagement de longue-main ». *ce seroit une liberté qui leur seroit d'autant plus de plaisir, qu'ils ne s'y attendent point.*

Me voilà enfin au bout de l'obligeante lettre. Vous voyez, me dit-elle, que cette liberté peu attendue, & infailliblement peu souhaitée, à moins que ce ne soit par complaisance pour sa sottise, est un honneur que vous ne sauriez faire à cette compagnie si *admirante*. Et il m'est si impossible à moi-même de m'empêcher de vous *admirer*, *mon très-cher amour*, que je ne vous perdrai pas de vue de toute la soirée. Car il seroit bien plus cruel que la sœur de ton maître ne pût pas

avoir le bonheur de jouir un peu de ta charmante compagnie.

Je vis assez qu'il m'avoit servi de très-peu de lui montrer ma lettre, & je m'en repentis plusieurs fois pendant qu'elle la lisoit. J'espère donc, madame, lui dis-je, que vous me permettrez d'envoyer faire mes excuses à votre cher frère, & l'avertir que miladi est venue, & qu'elle est si éprise de moi, qu'elle ne sauroit se résoudre à me laisser aller. Qu'elle est charmante! me dit-elle avec dépit; tu voudrois apparemment que ton cher maître fût ici, pour y quereller sa sœur à ton sujet; mais tu ne sortiras pas de devant mes yeux. Je voudrois te demander à présent, quelle étoit ton idée en me montrant cette lettre. Mon idée étoit, repris-je, de montrer à miladi comment j'étois engagée pour tout le jour, & pour ce soir. Et tu ne me l'as montrée que pour cela? me dit-elle. Je n'en sais rien, madame, lui répondis-je; mais si vous en pouviez déduire quelqu'autre chose, je pourrois espérer aussi de n'en être pas plus maltraitée.

Ses yeux commencèrent à s'allumer. Je sais, me dit-elle, en me saisissant par la main fort rudement, je sais, insolente créature, que vous ne me l'avez montrée que pour m'insulter. Vous me l'avez montrée, afin que je visse qu'il pouvoit avoir de meilleures manières pour une gueuse née

gueuſe, que pour moi & le bon milord Davers. Vous me l'avez montrée pour eſſayer ſi je ſerois une ſotte auſſi crédule que vous, & pour me faire regarder votre mariage comme réel, tandis que je ſais toute la fripponnerie de l'affaire, & que j'ai lieu de croire que vous le ſavez auſſi: & vous me l'avez montrée, pour me jeter au nez qu'il fait des baſſeſſes en faveur d'une image comme vous, au déshonneur d'une famille plus ancienne & plus exempte de taches qu'aucune qu'il y ait dans le royaume. Je te donne à préſent cent guinées pour le premier mot impertinent que tu lâcheras, afin de pouvoir te fouler aux pieds tout à mon aiſe.

Cela n'eſt-il pas bien terrible? J'aurois ſans doute beaucoup mieux fait en ne lui montrant pas la lettre. J'étois épouvantée. Cette horrible menace, ſes yeux allumés, & l'air de rage qui étoit répandu ſur ſa perſonne m'ôtèrent tout mon courage. Ma chère dame! lui dis-je en pleurant, ayez pitié de moi : je vous jure que je ſuis honnête; je vous jure que je ſuis vertueuſe; en vérité je ne ferois pas une mauvaiſe action pour tout l'or du monde.

Quoique je ſache toute la fourbe de ton prétendu mariage & de ton ridicule anneau que voilà, & tout le reſte de cette ſcène d'extravagance & d'iniquité, me dit-elle, je n'aurai ja-

mais la patience de te voir me montrer un inftant de plus la vanité de te croire mariée à mon frère ; je n'en fouffrirai jamais la penfée : ainfi, Pamela, prends garde, petit rejetton de gueux, prends garde.

Madame, lui dis-je, épargnez, de grace, mes chers parens. Ils font honnêtes & induftrieux : un tems a été qu'ils ont vécu fur un très-bon pied, & ils n'ont jamais été gueux. Chacun eft expofé à des malheurs. Je puis aifément fupporter les plus cruelles imputations qui ne tombent que fur moi-même, parce que je connois mon innocence ; mais je ne puis fouffrir qu'on attaque des parens auffi honnêtes & auffi laborieux que les miens, qui ont effuyé les plus grandes traverfes, fans jamais rien devoir qu'à la bénédiction de dieu, & à leurs pénibles travaux.

Oh ! oh ! ne voudrois-tu point, canaille que tu es, prétendre à des ayeux, & à une famille ? Dieu me donne patience & me foit en aide : je m'imagine que la fotte fantaifie de mon frère pour toi, jointe à fa méchanceté naturelle, lui fera bientôt faire des recherches à la chambre des comptes, pour donner du relief à l'obfcurité d'où tu tires ton origine. Provoque-moi encore, je t'en conjure. Je te donne tout au monde, pour me dire une feule & unique fois que tu te crois mariée à mon frère.

J'espère, lui dis-je, que vous ne me tuerez pas; & puisque rien de ce que je puis dire ne sauroit vous plaire, & que vous êtes résolue de me quereller sans miséricorde, puisqu'il ne faut pas que je dise oui ou non, suivant ce que je pense, ayez la bonté de faire de moi ce que vous avez dessein d'en faire, & de me permettre de vous délivrer de ma vue.

Elle me donna un coup sur la main, & s'avançoit pour me donner un soufflet; mais madame Jewkes & la femme de chambre l'entendant de dehors, elles entrèrent toutes deux dans ce moment; & la première se mettant entre nous: Vous ne savez pas ce que vous faites, madame, lui dit-elle; en vérité vous ne le savez pas. Mon maître ne me pardonneroit jamais, si je souffrois qu'on traitât ainsi dans sa maison une personne qu'il aime si tendrement; & je ne le souffrirai pas, toute miladi Davers, que vous êtes. La femme de chambre s'en mêla aussi, & lui dit que je n'étois pas digne de sa colère. Mais elle étoit absolument hors d'elle-même.

Je voulois sortir, & madame Jewkes me prit la main pour me mener dehors: mais le digne neveu s'adossa encore contre la porte, & mettant la main sur son épée, dit que je ne sortirois pas que sa tante ne l'eût permis. Il tira même son épée à moitié; ce qui m'épouvanta si fort que

je m'écriai : Ha ! mon dieu ! l'épée ! l'épée ! & que, ne sachant ce que je faisois, je courus à miladi elle-même, la serrai fortement, oubliant pour l'instant combien elle étoit mon ennemie, & lui dis en tombant sur mes genoux : Défendez-moi, ma chère dame. L'épée ! l'épée ! ma maîtresse va tomber en convulsion, dit la Jewkes. Mais miladi Davers étoit elle-même si étonnée de ce que les choses en étoient venues si loin, que, sans écouter la Jewkes, elle dit à son parent : Ne tirez pas votre épée, mon neveu ; vous voyez que, toute hardie qu'elle est, elle ne peut en soutenir la vue.

Rassurez-vous, me dit-elle ; il ne vous effraiera pas davantage ; je tâcherai de surmonter ma colère, & j'aurai pitié de vous. Levez-vous, & ne faites pas la sotte. La Jewkes me tenoit un flacon sous le nez, qui m'empêcha de m'évanouir. Madame Jewkes, lui dit miladi, si vous voulez que je vous pardonne, laissez-nous ensemble, Pamela & moi ; retirez-vous, mon neveu ; Rebecca restera seule ici.

Je m'assis sur la fenêtre dans une affreuse agitation ; car, en vérité, je venois d'être terriblement épouvantée. Vous ne devriez pas vous asseoir en présence de miladi, mademoiselle Pamela, me dit la suivante. Oui, oui, dit miladi, qu'elle s'asseye jusqu'à ce qu'elle soit un peu revenue de

son effroi ; & vous, Rebecca, mettez ma chaise à côté d'elle. Elle s'assit donc vis-à-vis de moi. En vérité, Pamela, me dit-elle, tâchant de mettre la faute sur moi, vous avez donné carrière à votre langue d'une manière bien insultante, & avec mon neveu qui est un homme de qualité, & avec moi même. Avouez, ajouta-t-elle en palliant sa cruauté, & en réfléchissant sans doute qu'elle en avoit plus fait que son frère ne pouvoit lui en pardonner, avouez que vous avez été bien impertinente, & demandez pardon à mon neveu & à moi ; & je tâcherai d'avoir pitié de vous : car, après tout, vous êtes une assez bonne fille ; & c'est grand dommage que vous n'ayez soutenu la gageure en demeurant honnête.

Vous me faites injure, madame, lui dis-je, en vous imaginant que je ne suis pas honnête. N'avez-vous pas couché avec mon frère, reprit-elle ? Allons, parlez. Madame, lui dis-je, vous me faites des questions d'une manière bien étrange, & en d'étranges termes.

Oh ! votre délicatesse, reprit-elle, est blessée de la franchise de ma demande ! C'est une mignardise qui se passera bientôt, mon enfant ; bientôt, je vous assure. Mais répondez-moi positivement. Si je le fais, madame, la seconde question sera, êtes-vous mariée ? Vous ne serez pas contente de ce que j'y répondrai, & me battrez derechef.

Je ne vous ai pas encore battue, reprit-elle: L'ai-je battue, Rebecca? A ce que je vois, vous voudriez bien controuver une histoire, n'est-ce pas? Je ne saurois souffrir, je te jure, que tu aies seulement la pensée que tu sois ma sœur. Je connois le fond & le fin du tour qu'on t'a joué; & mon opinion est que tu le connois aussi. C'est seulement une petite ruse de ta part, afin que tes grimaces servent de manteau à ta facilité, & t'aident à tirer un meilleur parti de lui. Allons, allons, ma drôlesse, tu vois que je connois un peu le monde; & autant à mes trente-deux ans, que toi à tes quinze; entends-tu?

Je me levai de dessus la fenêtre; & m'en allant à l'autre bout de la chambre: Battez-moi encore si vous le voulez, lui dis-je; mais il faut que je vous dise, madame, que je méprise tous vos discours, & que je suis aussi parfaitement mariée que vous.

A ce mot, elle courut vers moi; mais sa femme de chambre vint encore se mettre entre deux. Chassez, lui dit-elle, madame, chassez de votre présence cette vaine & méchante petite créature; elle n'est pas digne d'y paroître. Elle ne fera que chagriner miladi. Otez-vous du chemin, Rebecca, lui dit-elle; voilà un discours que je ne souffrirois pas de la part même de mon frère. Je ne l'endurerai jamais. Aussi parfaitement mariée que

moi! Est-ce que cela se peut tolérer? Mais si la créature croit qu'elle l'est, madame, dit la suivante, elle est aussi à plaindre d'être si crédule, que méprisable pour sa vanité.

J'essayai de m'échapper par la porte; mais elle saisit ma robe, & me tira en arrière. De grace, madame, lui dis-je, ne me tuez pas: je n'ai fait aucun mal. Mais elle ferma la porte à deux tours sans m'écouter, & mit la clé dans sa poche. Appercevant madame Jewkes devant la fenêtre, je levai le chassis, & lui dis: Madame Jewkes, je crois qu'il vaudroit mieux que le carrosse allât trouver votre maître, pour l'informer que miladi Davers est ici, & que je ne saurois la quitter.

Elle étoit résolue de trouver tout mauvais, quoi que ce fût que je pusse dire. Non, non, dit-elle; car il croira pour-lors que je fais ma compagne de sa créature, & que je ne saurois m'en séparer. Je croyois, madame, lui dis-je, que vous ne pouviez jamais trouver à redire à un pareil message. Tu ne sais rien de ce qui appartient aux gens de qualité, ma drôlesse, me dit-elle: & comment le saurois-tu? Ni n'en ai envie à ce prix, pensois-je en moi-même.

Que lui ferai-je donc dire, madame? Rien, reprit-elle: qu'il attende son très-cher amour, & qu'il l'attende inutilement; ce ne sera que quelques heures de plus, de chacune desquelles

il fera un jour dans ses amoureux calculs. Madame Jewkes s'approchant un peu plus de la fenêtre, & miladi se promenant par la chambre, au bout de laquelle j'étois pour lors, je lui dis tout bas, que Robert m'attende à l'allée d'ormes; je vais bientôt redoubler mes efforts pour m'échapper.

Aussi parfaitement mariée que moi! répétoit miladi; l'insolente créature! ajoutoit-elle en se promenant en long & en large, & en parlant à elle-même, à sa femme de chambre, & de tems en tems à moi. Mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de lui plaire en rien, je crus qu'il valoit mieux me taire; je me tus. Je suis donc indigne d'une réponse, me dit-elle pour lors? Si je parle, repris-je, quelque respectueusement que je le fasse, vous vous mettez en colère contre moi; si je me tais, vous en êtes mécontente. Si vous vouliez seulement me dire comment je pourrois vous obliger, je le ferois de tout mon cœur.

Confesse la vérité, me dit-elle, avoue que tu es une créature perdue, que tu as couché avec ton maître, & que tu en es fâchée, aussi-bien que de la discorde que tu as occasionnée entre lui & moi, & alors je te regarderai en pitié, & le persuaderai de te jeter dehors avec cent ou deux cens guinées. Et quelqu'honnête fermier, ou par compassion, ou par envie de ton argent, s'avi-

sera peut-être de servir de couverture à ta honte : ou, si personne ne veut de toi, il te faudra faire vœu de pénitence, & devenir aussi humble que j'ai cru que tu l'étois autrefois.

J'étois navrée jusqu'au fond de l'ame de ce torrent d'extravagances dictées par la rage, & de me voir ainsi privée du plaisir d'aller où étoit l'objet unique de tous mes désirs, & de surcroît je tremblois d'encourir la disgrace de mon cher maître. Je vis en m'asseyant, qu'il n'étoit pas fort difficile de sauter par la fenêtre dans la cour, avec laquelle la salle étoit de niveau, & que j'en avois un bon moyen, n'ayant pas rabaissé le chassis lorsque j'avois parlé à madame Jewkes. Je n'eus pas plutôt apperçu que miladi avoit gagné l'autre bout de la salle dans ses allées & venues, que je montai sur le siége de la fenêtre, & la franchis comme un éclair. Je m'enfuis à toutes jambes, tandis que miladi me rappeloit à une fenêtre & sa suivante à l'autre. Deux de ses gens accoururent à ses cris, & comme elle leur ordonnoit de m'arrêter : Touchez-moi, si vous l'osez, faquins, leur dis-je. Les ordres de leur maîtresse l'auroient emporté sur mes menaces; mais M. Colbrand, à qui il paroît que madame Jewkes, voyant comme on me traitoit, avoit eu la bonté d'ordonner de se trouver à portée, accourut, & prenant son air terrible & massa-

crant, qui me parut lui convenir pour la première fois, jura qu'il échineroit (ce fut son expression) le premier qui attenteroit de toucher à sa maîtresse. Il vint tout de suite courir à mes côtés; & j'entendis miladi dire en propres termes: La créature vole comme un oiseau. M. Colbrand lui-même, malgré ses grandes échasses, pouvoit à peine courir de niveau avec moi. Je ne m'arrêtai qu'au carrosse. Robert qui m'avoit vue courir de loin, en avoit ouvert la portière qu'il tenoit toute prête. J'y entrai sans toucher le marchepied. Allez à toute bride, lui dis-je, & mettez-moi au plus vîte hors de la portée de miladi. Il fut à l'instant sur son siége. Ne vous effrayez pas, madame, me dit M. Colbrand en fermant la portière; personne ne vous touchera. Robert fouetta à tour de bras; mais j'étois si hors d'haleine, que je ne pus la reprendre ni revenir de ma peur pendant tout le chemin.

Je ne sus qu'au moment que le carrosse s'arrêta chez le chevalier, que M. Colbrand avoit eu la bonté de monter derrière le carrosse, de peur, comme il l'a dit depuis, que miladi n'envoyât après moi. Quand il fut de retour au logis, il dit à madame Jewkes que de sa vie il n'avoit vu mon égale pour courir.

Dès que le carrosse s'arrêta, (& ce ne fut que sur les six heures, tant cette cruelle dame m'a-

voit retenue long-tems) mademoiselle Darnford sortit & vint à moi en courant. Oh! madame, s'écria t-elle, vous êtes mille fois la bien-venue! Mais vous allez être battue, je vous en avertis; car il y a déja deux heures que M. B.... est ici, & il est bien en colère contre vous.

Cela est bien cruel, en vérité, m'écriai-je. Et je savois à peine ce que je disois, n'étant pas encore revenue de ma peur. Laissez moi m'asseoir, lui dis-je, il n'importe où; car j'ai eu une cruelle scène. Je m'assis, n'en pouvant presque plus d'agitation, & m'appuyai sur son bras.

Votre seigneur & maître est entré ici tout je ne sais comment; & après y avoir été une heure sans vous voir venir, il a commencé à ronger son frein, & a dit qu'il ne se seroit pas attendu à si peu de complaisance de votre part. Nous l'avons engagé à force de persuasions à prendre des cartes. Allons, il faut vous montrer, la belle dame; car je le crois de trop mauvaise humeur pour venir au-devant de vous.

J'espère, lui dis-je, que vous n'avez point d'étrangers. Nous n'avons, reprit-elle, que deux dames de nos parentes, qui sont venues de Stamford avec un très-humble serviteur d'une d'elles. Vous n'avez, lui dis-je, que toute la ville & les fauxbourgs. Que ferai-je, bon dieu! s'il est fâché? je n'en saurois souffrir l'idée.

Comme j'achevois de parler, miladi Darnford & miladi Jones entrèrent pour me gronder, à ce qu'elles me dirent, de n'être pas venue plutôt. Mon cher maître entra lui-même avant que j'eusse eu le tems de parler. Je courus à lui. Comment vous portez-vous, Pamela, me dit-il d'un air un peu plus cérémonieux que je ne l'aurois souhaité? J'espérois, ajouta-t-il, qu'ayant montré tant de complaisance dans ce que vous m'aviez prié de faire, un demi-mot de ma part auroit suffi pour vous déterminer à venir dîner ici; d'autant plus que ce que je vous demandois étoit raisonnable, & me paroissoit de nature à devoir vous plaire. Ecoutez-moi, de grace, lui dis-je, mon cher monsieur, écoutez-moi, & vous aurez pitié de moi, au lieu d'être fâché. Madame Jewkes vous dira qu'aussitôt que j'ai reçu vos ordres obligeans, je lui ai dit que je voulois vous obéir, & venir dîner avec cette aimable compagnie, & je m'y suis préparée sur le champ avec le plus grand plaisir du monde. Oh! c'est notre très-chère, interrompirent miladi Darnford & mademoiselle sa fille. Eh bien! monsieur le fier, dit celle-ci à mon maître, ne vous l'avois-je pas bien dit, qu'il falloit que quelque chose fût arrivé? Mais ces maris sont si tyrans!

Eh bien! ma chère, me dit-il, qu'est-ce qui vous en a empêchée? Donnez-vous le tems de res-

pirer, vous paroiſſez toute hors d'haleine. Hors d'haleine! m'écriai-je, oui bien réellement; car, comme j'étois prête à partir, ne voilà-t-il pas miladi Davers qui arrive à grand train dans la cour! Miladi Davers! s'écria-t-il, je n'en veux pas ſavoir davantage, ma chère amie. Tu as paſſé, ajouta-t-il en me baiſant plus tendrement qu'il n'avoit fait, tu as paſſé par une épreuve plus rude que je ne t'en voudrois faire ſouffrir. Elle eſt ma ſœur; mais je ne puis m'empêcher de dire que tu as trouvé en elle une des plus hautaines femmes d'Angleterre. Car, notre bonne chère mère l'avoit auſſi fort gâtée. Mais l'avez-vous vue?

Oui, monſieur, lui dis-je, j'ai fait plus que de la voir. Comment donc, reprit-il? je veux croire qu'elle n'a pas eu l'inſolence de battre ma chère fille! Mais de grace, interrompis-je, dites-moi donc que vous me pardonnez; car, en vérité, je n'ai pu venir plutôt: ſi ces dames veulent bien avoir la bonté de m'excuſer, je vous dirai tout une autre fois: car ſi je m'emparois de l'attention de la charmante compagnie, j'en gâterois tout l'enjouement; & quoique le cas me ſoit d'une toute autre importance, j'y ferois l'effet de la porcelaine caſſée de cette dame, contre l'exemple de laquelle vous vouliez l'autre jour me mettre en garde.

Voilà une bonne enfant, me dit-il : je vois que mes petites insinuations ne sont pas sans fruit avec elle ; je vous demande mille pardons de m'être fâché contre vous : à l'avenir je ne vous jugerai qu'après vous avoir entendue. Cela vaut un peu mieux, dit mademoiselle Darnford ; l'aveu d'une faute en est une sorte de réparation, & il y a bien des sultans de maris qui ne s'y abaisseroient pas. Mais, ma chère, ajouta-t-il, dites-moi donc, miladi Davers s'est-elle émancipée à quelque incivilité ? Monsieur, répondis-je, elle est votre sœur, & il n'est pas bon que je vous le dise ; mais elle m'a traitée bien cruellement ! Lui avez-vous dit que vous étiez mariée, ajouta-t-il ? Oui, monsieur, je le lui ai dit à la fin ; mais elle veut absolument que ce soit un mariage supposé, & que je sois une créature infame. Elle a été à deux doigts de me battre de ce que j'affirmois la chose ; car elle ne pouvoit pas, me disoit-elle, supporter patiemment l'idée que je fusse réputée sa sœur.

Quel malheur, reprit-il, que je n'aie pas été au logis ! Pourquoi n'avez-vous pas envoyé quelqu'un ici pour me le dire ? Envoyé ! monsieur, & le moyen ! j'étois retenue prisonnière par force. On n'a pas voulu me laisser désemparer ; autrement, croyez vous que rien au monde eût pu m'empêcher de vous obéir ? Je leur ai dit que

j'avois un engagement de longue-main; mais miladi m'a tournée en ridicule sur le mot, en disant d'un ton de raillerie : De petites souillons de filles de chambre parler d'engagemens de longue-main! Je lui ai ensuite montré votre obligeante lettre, sur laquelle elle a fait mille & mille remarques tout en la lisant. Oh ! que j'ai regretté de la lui avoir montrée! En un mot, j'ai eu beau dire & beau faire, il n'y a pas eu moyen de lui plaire: j'étois une créature, une drôlesse, & tout ce qu'il n'étoit pas bon que je fusse. Mais il ne faut pas vous mettre en colère contr'elle à mon sujet.

Fort bien, reprit-il ; mais je suppose qu'à ce compte elle ne vous a pas fort invitée à dîner avec elle; car je suppose aussi qu'elle est venue avant le dîner, si c'étoit peu après que vous eûtes reçu ma lettre. Moi, monsieur, dîner avec miladi! Non, certes! Elle a voulu m'obliger à la servir à table avec sa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas s'exposer ni moi non plus devant les domestiques; ce qui étoit très-bon à elle, comme vous voyez.

Fort bien, Pamela; mais l'avez-vous servie à table? Auriez-vous voulu que je l'eusse fait, repris-je? Tout ce que j'ai à vous répondre, Pamela, me dit-il, c'est que si vous l'aviez fait, sans considérer ce que demandoit de vous le titre de ma femme, je serois fort en colère contre vous.

Je n'en ai voulu rien faire, monſieur, lui dis-je, je l'ai refuſé par pure conſidération pour le rang auquel vous m'avez élevée; autrement, monſieur, j'aurois pu ſervir votre ſœur à deux genoux.

Vous me confirmez à préſent, reprit-il, dans la bonne opinion que j'avois de votre jugement & de votre prudence. C'eſt une femme inſolente, & qui me le payera cher. Vous devez l'excuſer lui dis-je, parce qu'elle ne veut pas croire que je ſois réellement mariée; ainſi ne ſoyez pas en colère contr'elle.

Meſdames, dit-il, de grace, ne quittez pas votre compagnie pour l'amour de nous; je n'ai qu'une queſtion ou deux de plus à lui faire, & je ſuis à vous. Je languis tant, dit miladi Jones, de ſavoir l'hiſtoire de la perſécution de notre chère dame, que s'il n'y avoit point de raiſons du contraire, je ſerois ravie de reſter. Mademoiſelle Darnford voulut auſſi reſter par le même motif, parce que mon maître leur dit qu'il n'avoit point de ſecrets à me demander, & qu'il étoit ſenſible à l'intérêt qu'elles paroiſſoient prendre à mes chagrins.

Pour miladi Darnford, elle alla retrouver la compagnie, & lui dire le ſujet de ma détention; car il paroît que mon cher maître n'avoit pu leur diſſimuler le chagrin qu'il avoit reſſenti en voyant que je n'étois pas là pour le recevoir; & ils

avoient donné un témoignage si avantageux de moi aux deux jeunes demoiselles Boroughs, & à M. Perry, leurs hôtes venus de Stamford, que ceux-ci témoignoient une extrême impatience de me voir.

Mais, Pamela, reprit mon maître, vous disiez *ils* & *eux;* qui est-ce que ma sœur avoit avec elle outre sa femme de chambre? Son neveu, monsieur, & trois laquais à cheval; & elle & sa femme de chambre étoient dans un carrosse à six chevaux.

Ce neveu est un archi-sot, me dit-il: comment s'est-il comporté envers vous? Pas extrêmement bien, monsieur, répondis-je; mais je ne dois pas m'en plaindre; car, ne croyant pas lui devoir autant d'indulgence qu'à miladi, je l'ai relancé d'importance.

Si je savois, me dit-il, qu'il se fût comporté insolemment envers mon cher ange, sur mon dieu je le renverrois sans oreilles chez son oncle. En vérité, monsieur, lui dis-je, je ne suis demeurée rien moins qu'en reste avec lui. Vous êtes bien bonne, ajouta-t-il, de parler pour eux; mais si je trouve que leur conduite demande mon ressentiment, je crois que je leur ferai payer cette visite cruellement cher.

Mais, ma chère, continua-t-il, vous auriez pu décamper sans doute, lorsque vous avez été

dîner en votre particulier? En vérité, monsieur, lui dis-je, miladi m'a enfermée à la clé, sans jamais vouloir me laisser sortir. De sorte, dit-il, que vous n'avez point dîné? Non, en vérité, monsieur, ni n'en avois la moindre envie. Ma pauvre chère enfant, s'écria-t-il! Mais comment donc vous êtes-vous évadée à la fin? Oh! monsieur, repris-je, j'ai sauté par la fenêtre de la salle, & j'ai couru à toutes jambes jusqu'au carrosse, qui m'avoit attendue plusieurs heures auprès de l'allée d'ormes, depuis l'arrivée de miladi; car, comme je vous l'ai dit, j'étois pour lors prête à partir. M. Colbrand m'a vue au milieu de ses domestiques, qu'elle avoit appelés pour m'arrêter; & il a eu la bonté, sans que je le susse, de monter derrière le carrosse, & de me conduire ici saine & sauve.

Je suis sûr, dit mon maître, que ces insolens-là vous ont traitée indignement. Mais dites-moi, je vous prie, quel rôle madame Jewkes a joué dans toute cette affaire? Un rôle des plus obligeans pour moi, répondis-je, & je l'en remercierai. Aimable personne! me dit-il, tu présentes chacun dans le meilleur jour; je veux croire cependant qu'elle le mérite; car elle savoit que vous étiez mariée. Mais, allons rejoindre à présent la compagnie, & tâchons d'oublier tout ce que vous avez souffert pendant deux ou trois

heures, sans occuper la compagnie de nos affaires de famille. Nous reprendrons cette conversation quand nous serons en chemin pour regagner le logis ; & vous verrez que je vous rendrai justice comme je le dois. Vous me pardonnez au moins, monsieur, lui dis-je, & vous n'êtes pas fâché ? Vous pardonner ! ma chère, reprit-il ; j'espère bien que vous me pardonnez vous-même. Je ne vous ferai jamais de satisfactions suffisantes, pour tout ce que vous avez souffert de moi, & pour l'amour de moi. En disant cela, il m'introduisit où étoit la compagnie.

Il me présenta le plus obligeamment du monde, aux deux dames étrangères & à leur cavalier, & me les présenta réciproquement. Le chevalier, qui étoit occupé au jeu, se leva & me salua : Je vous jure, me dit-il, madame, que je suis ravi de vous voir ici. Comment donc ! vous avez été prisonnière, à ce qui paroît ! Il étoit bon que cela fût ainsi ; autrement nous serions assis en jugement contre vous, votre mari & moi, & nous vous aurions infligé une terrible punition pour votre premier crime *læsæ majestatis*, (on me dit dans la suite que ce latin signifioit une espèce de trahison contre mon souverain seigneur & époux.) Car, ajouta-t-il, nous sommes résolus nous autres maris d'ici autour, de mettre nos femmes sur un pied tout nouveau, & votre seigneur

gneur & maître nous en montrera l'exemple ; je vous en avertis. Je vois bien à vos yeux, mon cher petit poulet, & à votre teint enflammé, qu'on a mis du vinaigre à vos confitures.

Je crois, dit mademoiselle Darnford, qu'au bout du compte nous nous trouverons redevables envers notre aimable amie ; car elle a été obligée de sauter par la fenêtre pour nous venir voir. Est-il bien vrai ? dit madame Péters ; & voyant que mon maître avoit le dos tourné ; miladi Davers, ajouta-t-elle, étoit toujours d'une violence extrême du tems qu'elle étoit fille ; mais la meilleure dame du monde quand cela étoit passé. Pour oui ou pour non, elle souffletoit ses suivantes d'allée & de venue, & leur demandoit pardon ensuite quand elles le prenoient patiemment ; sans cela, elle disoit d'ordinaire que *ces créatures là* lui tenoient tête.

Ah ! pour cela, lui dis-je, j'ai eu de la *créature* & de la *drôlesse* tant & plus, & de bien d'autres noms encore ; car ceux-ci étoient ses plus douces épithètes. J'ai cru à la fin que je devois agir conformément au rôle que son cher frère a bien voulu me donner à remplir ; &, à vous dire le vrai, il ne s'en est de rien fallu que je n'aie reçu un bon soufflet.

Mademoiselle Boroughs, qui ne croyoit pas que je l'entendisse, dit à sa sœur : La charmante

personne que voilà ! Elle s'en fait si peu accroire, elle est si franche, si aisée, & avoue avec une candeur si obligeante l'honneur qui lui a été fait ! C'est, dit tout bas M. Perry, la plus aimable personne que j'aie vue de ma vie. Comment peut-on être fâché contr'elle un moment ?

Ma chère voisine, me dit mademoiselle Darnford, voici des gens qui vous admirent à qui mieux mieux ; & M. Perry dit que vous êtes la plus aimable personne qu'il ait jamais vue ; & il le dit même au nez de sa maîtresse. Sans doute, dit mademoiselle Boroughs ; s'il y manquoit, je croirois qu'il ne fait que me flatter.

Ah ! mademoiselle, repris-je, vous êtes obligeante à l'excès ; mais la bonne opinion que vous avez de moi devroit m'apprendre à être humble, & à révérer en vous la généreuse disposition qui vous fait me donner sur vous-même une préférence que je mérite si peu. En vérité, madame, me dit la plus jeune, j'aime sincèrement ma sœur ; mais je croirois faire un grand compliment à quelque dame que ce soit, de la juger digne du second ou du troisième rang après vous.

Il est impossible, lui dis-je, de répondre à tant de politesses : miladi Davers étoit bien cruelle en vérité, de m'empêcher de venir jouir d'une si bonne compagnie. C'est nous qui y avons perdu, dit mademoiselle Darnford. J'avoue, lui dis-

je, que dans un sens vous y avez beaucoup perdu; car vous avez tous été privés pendant plusieurs heures de la plus humble admiratrice.

Je n'ai point encore vu, dit M. Perry, une si jeune dame si amplement douée des graces de l'esprit & du corps. Hélas! monsieur, répondis-je, en voyant venir mon maître, je ne brille que d'une lumière empruntée, comme fait la lune : voici le soleil, aux traits de la générosité duquel je dois le foible éclat que vous voulez bien regarder avec tant de distinction.

M. Perry eut la bonté de lever les mains comme de surprise, tandis que les dames s'entre-regardoient. Mon maître entendit les derniers mots de ce que je venois de proférer. Quel est, leur dit-il, le sujet sur lequel ma Pamela excerce son esprit d'une manière si agréable?

Ah! monsieur, répliqua M. Perry, je vous déclare le plus heureux cavalier de toute l'Angleterre. Et moi aussi, dit mademoiselle Boroughs: & moi aussi, dit mademoiselle Damford; & moi dirent-ils tous à la fois.

Grand-merci, grand-merci, grand-merci, mes chers amis, leur dit mon maître, en les regardant tous à la ronde : j'ignore le sujet de votre conversation; mais, si vous me jugez tel à un seul échantillon du mérite de cette aimable fille, que dois-je en penser moi-même, qui en vois

mille tous les jours, & qui l'éprouve jusques dans la moindre de ses actions & de ses paroles ? Je puis vous assurer que, toute ravissante que vous doit paroître sa personne, elle est très-inférieure à son cœur. La première m'a prévenu en sa faveur, & a suffi seule pour me rendre son amant; mais ce sont les seules beautés de son ame qui m'ont rendu son mari; & c'est un titre, ma chère amie, me dit-il en me serrant la main, dont je suis plus glorieux que d'aucun autre.

En vérité, dit très-obligeamment M. Perry, votre épouse est toute parfaite, & je ne sache personne qui pût la mériter, que celui qui est capable d'en parler si juste & de si bonne grace.

J'étois toute confuse. Aidez-moi, ma chère, dis-je à mademoiselle Darnford en lui prenant la main, aidez-moi par votre aimable exemple à me garantir de tout mon orgueil naissant. L'heureuse créature que je serois, si je pouvois mériter la moitié de tant de belles louanges ! Vous les méritez toutes, me dit mademoiselle Darnford, & c'est du fond du cœur que je le dis.

La plus grande partie de la compagnie se mit au jeu. On en sollicita mon maître, qui dit qu'il feroit volontiers un quadrille; mais qu'il aimeroit mieux qu'on l'en dispensât, ayant été debout toute la nuit. Je lui demandai comment se por-

toit son ami ? Nous parlerons de cela une autre fois, me dit-il ; ce qui, joint au sérieux dont il m'avoit répondu, me fit craindre que le pauvre monsieur ne fût mort, comme il se trouva qu'il l'étoit effectivement.

On servit le souper de meilleure heure pour l'amour de moi qui n'avois pas dîné ; & l'on me fit à ce sujet les complimens les plus gracieux. Je veux vous servir la première, me dit miladi Darnford, parce que vous avez jeûné si long-tems. Le chevalier vouloit se mettre à côté de moi ; mais mon maître lui dit qu'il croyoit qu'y ayant un nombre égal de messieurs & de dames, il valoit mieux les entre-mêler, afin que les messieurs pussent s'occuper à servir les dames. Miladi Darnford dit au chevalier, qu'elle espéroit qu'il ne s'assiéroit au-dessus d'aucune dame, sur-tout à sa propre table. Eh bien ! reprit-il, je m'assiérai vis-à-vis d'elle ; & cela vaut bien d'être à côté.

Mon cher maître ne pouvoit tirer ses yeux de dessus moi : il avoit la bonté de paroître se délecter à tout ce que je faisois & disois ; & chacun étoit enchanté de ses manières tendres & obligeantes envers moi.

Miladi Jones remit la conversation sur miladi Davers. Je crains bien, Pamela, dit mon maître, que vous n'ayez été traitée avec dureté, & plus mal que vous ne nous le dites. Je connois

trop bien l'humeur emportée de ma sœur, pour croire qu'elle ait pu outrer la civilité avec vous; sur-tout le hasard ayant fait que je fusse sorti. Quand même elle n'auroit eu aucune pique contre vous, ajouta-t-il, ce qui s'est passé entr'elle & moi l'a tellement aigrie, que je suis sûr qu'elle auroit cherché querelle à mon cheval, si rien autre chose de ce qui m'appartient ne se fût rencontré dans son chemin, pour peu qu'elle eût cru que j'en faisois cas. De grace, monsieur, lui dis-je, ne parlez pas sur ce ton de la bonne miladi Davers.

Mais, ma chère, reprit-il, je sais qu'elle est venue tout exprès pour faire une querelle; & si elle n'avoit pas été dans la plus violente inquiétude, après ce qui s'étoit passé entre nous, & la manière dont j'avois reçu la lettre de milord Davers, elle n'auroit jamais approché de ma maison. Mais de quelle manière a-t-elle parlé de moi, Pamela? Oh! très-bien, monsieur, répondis-je: elle vous a seulement appelé son *joli homme de frère*, & autres noms semblables.

Si je ne craignois, reprit-il, de fixer désagréablement l'attention de la compagnie, je pourrois vous répéter presque mot à mot tout ce qu'elle a dit. Miladi Jones souhaita d'entendre un plus ample détail de la conduite de miladi Davers, & la plupart se joignirent à elle; en

particulier madame Péters, qui dit que, comme ils savoient l'histoire & connoissoient l'humeur de miladi Davers, qui étoit dans le fond une très-bonne personne, ils seroient bien-aises, si mon maître & moi ne le trouvions pas mauvais, d'être amusés aussi agréablement; parce qu'ils s'imaginoient que ce seroit-là ma dernière épreuve.

Dites-moi donc, Pamela, reprit mon maître, a-t-elle levé la main sur vous? Vous a-t-elle frappée? J'ai eu un petit coup sur la main, ou l'équivalent, lui dis-je. L'insolente femme! je veux croire qu'elle n'a pas osé vous frapper au visage. Il faut avouer que j'ai été un peu provoquante par deux ou trois fois, & en vérité elle m'auroit donné un soufflet, si sa femme de chambre & madame Jewkes n'étoient venues se mettre entre deux. Mais, pourquoi n'avez-vous pas tâché de gagner la porte? Parce, repris-je, que miladi a mis sa chaise contre pendant une partie du tems, & qu'elle l'a fermée à la clé dans la suite; autrement j'aurois maintes fois fait effort pour sortir.

Elle savoit, ajouta mon maître, que je vous attendois ici; car vous m'avez dit, si je m'en souviens, que vous lui aviez montré ma lettre. Il est vrai, repris-je; mais il m'eût beaucoup mieux valu de n'en rien faire; car elle n'en a été que plus irritée, & l'a commentée d'une étrange ma-

nière. Je n'en doute pas, interrompit-il; mais n'a-t-elle pas compris par les tendres expressions qu'elle contient, qu'on ne pouvoit supposer que nous ne fussions pas mariés? Oh! monsieur, repris-je, (& je fis rire la compagnie,) elle m'a dit que c'étoit pour elle une raison spéciale de croire fermement que je n'étois pas mariée.

Voilà ma sœur toute crachée! s'écria-t-il, cela lui ressemble comme deux gouttes d'eau; & cependant elle n'en est pas moins heureuse dans sa maison; car le pauvre lord Davers ne contredit jamais. Je vous jure qu'il n'oseroit s'y hasarder.

Vous avez été souvent appellée drôlesse, n'est-ce pas, ma chère? car c'est un de ses mots favoris. Oh! qu'oui, monsieur, répondis-je; j'ai eu le titre de drôlesse & de créature, mille fois pour une, & pire que tout cela. Et quoi encore, me dit-il, ma chère? Allons, parlez franchement. Je ne voudrois pas, repris-je, que vous fussiez en colère contre miladi Davers. Ce ne sont-là que des riens, comparés avec vos bontés; & tout le chagrin que j'en ai, c'est de n'avoir pas le privilége de témoigner combien j'honore miladi Davers, en tant que votre sœur.

Vous ne devez pas craindre de me dire ce qui s'est passé, interrompit-il. Quoique je sois obligé de lui marquer mon mécontentement en cette

occasion, je ne saurois pourtant m'empêcher de l'aimer. Je sais que c'est sa tendresse pour moi, qui, malgré la manière bisarre dont elle se manifeste, la rend si chagrine & de si mauvaise humeur. Je suis sûr, après tout, qu'elle vient pour se réconcilier avec moi, quoiqu'une belle & bonne querelle doive nécessairement en être le prélude. Car elle sait être dans le calme le plus parfait; mais ce n'est jamais qu'après une tempête. Ainsi, je l'aimerai encore de tout mon cœur, si elle n'a pas trop maltraité ma chère amie, & si elle ne récidive pas.

Vous êtes bien bon, lui dit M. Péters. J'aime à vous voir montrer cette indulgence pour une sœur qui a tort, & en même tems rendre si bien justice à l'innocence la plus aimable, & au plus parfait mérite. Je vous proteste, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, M. Péters, reprit mon maître, que je donnerois de bon cœur, & tout-à-l'heure, mille livres sterling à miladi Davers, si elle vouloit seulement prendre avec cordialité ma chère Pamela par la main, la féliciter & l'appeler sa sœur. Et je croirois être indigne de l'aimable personne qui sourit si agréablement en me regardant, si je ne disois ceci principalement pour l'amour d'elle, & du plaisir que cela lui causeroit. Car je ne serai jamais parfaitement réconcilié avec ma sœur, qu'elle n'en soit venue

là, & je pense très-sincèrement & du fond du cœur, que ma chère épouse que voilà me fait plus d'honneur par son alliance, qu'elle n'en reçoit de la mienne.

Je suis pénétrée de votre bonté, m'écriai-je, en versant un torrent de larmes de joie & de gratitude. Toute la compagnie ne fit qu'un concert pour l'accabler de bénédictions. Je n'ai jamais rien vu de si édifiant que la conduite de cet heureux couple l'un envers l'autre, dit obligeamment miladi Jones; j'en suis toujours meilleure de moitié quand je les revois. La dame du premier mérite seroit bien heureuse d'avoir un tel époux, & le cavalier le plus aimable trop heureux d'avoir une telle femme. En un mot, vous paroissez faits l'un pour l'autre.

Ah! madame, lui dis-je, vous m'êtes si indulgente & si bonne, que je ne sais point de termes assez forts pour vous en remercier. Vous en méritez plus que je n'en puis exprimer, repritelle; & quiconque saura votre histoire, vous regardera toujours comme n'ayant point d'égale. Vous êtes l'ornement de notre sexe; & tout excellent & tout généreux qu'est votre cher mari, votre vertu n'a trouvé en lui que la récompense qui lui étoit due; dieu veuille vous faire jouir long-tems du bonheur d'être ensemble!

Vous avez trop de bonté pour moi, madame,



lui dit mon cher maître. J'ai vécu ci-devant avec une licence qui ne méritoit pas une vertu ſi excellente. J'ai, par des preuves auſſi glorieuſes pour ma Pamela que honteuſes pour moi, cruellement offenſé une vertu, que je regarde preſque aujourd'hui comme ſacrée; & je ne m'en croirai jamais digne, que je n'aie amené ma conduite, mes ſentimens, & toutes mes actions, à une parfaite conformité avec les ſiennes. Oui, ma Pamela, continua-t-il, je ne vous demande que de reſter ce que vous êtes, & ce que vous avez été. Vous ne ſauriez devenir meilleure; & ſi vous le pouviez, je n'en retirerois que le déſeſpoir de pouvoir jamais approcher du degré reſpectable de vertu où vous êtes parvenue. Peut-être, ajouta ce cher époux, que la ſcène que j'ai contemplée depuis environ douze heures, m'a rendu bien plus ſérieux qu'autrement je ne l'aurois été; mais je puis vous aſſurer devant toute cette aimable compagnie, que les ſentimens que j'expoſe à préſent ſont ceux de mon cœur, & non ceux du jour ſeulement.

L'heureuſe fille que la vôtre, mes chers parens! Je dois le tout à la bonté de dieu, à vos inſtructions & à celles de feu ma chère maîtreſſe. C'eſt toujours ſur ces objets que je dois jeter les yeux en regardant en arrière, pour n'en pas venir à m'im-

puter orgueilleusement à moi-même le bonheur inexprimable dont je jouis.

La compagnie prenoit un sincère plaisir à entendre parler de nos affaires, & à voir les témoignages de la bonté de mon maître pour moi, que s'appercevant de leur indulgence, & étant curieux lui-même de savoir plus de particularités de ce qui s'étoit passé entre miladi & moi, il me demanda encore quels autres noms elle m'avoit donnés, outre ceux de drôlesse & de créature? Miladi, lui dis-je, supposant que j'étois une perdue, a très-charitablement lamenté sur moi; elle a plaint ma dépravation & ma chûte, disant que c'étoit le plus grand dommage du monde, que tant de vertus (c'est l'expression dont elle a bien voulu se servir,) fussent détruites, & que j'eusse enfin cédé, après avoir fait, disoit-elle, une si noble résistance.

Ces messieurs & ces dames, qui paroissent savoir mon histoire, interrompis-je, voudront bien me pardonner. Je ne continue ce détail que par l'ordre de celui qui a un droit entier sur mon obéissance.

Pour ne pas m'interrompre, ils se contentèrent tous de me faire un salut d'approbation; & je continuai ainsi mon récit.

J'ai assuré miladi que j'étois toujours innocen-

te, que je voulois continuer de l'être, & qu'on me faisoit injure en supposant le contraire. Comment donc, pécore, m'a-t-elle dit ?..... Je ne sais, en vérité, si je dois répéter ce qu'elle a dit. Répétez, s'écria mon maître, répétez pour l'amour de ma sœur, de peur que nous ne croyions cent fois pire.

Je mis ma main devant mon visage, & continuai. Comment donc, pécote, m'a-t-elle dit? n'as-tu pas couché avec ton maître? en propres termes, en vérité! & quand je lui ai répondu qu'elle faisoit d'étranges questions, & d'une étrange manière, elle a tourné en ridicule ce qu'elle appelloit ma délicatesse, m'assurant que cette mignardise me passeroit bientôt. Elle m'a dit qu'il falloit que je susse que je n'étois pas mariée en réalité; que mon anneau n'étoit qu'une supposition, & que le tout n'étoit qu'une ruse de ma part pour déguiser ma facilité, & pour en tirer meilleur parti de vous; qu'elle connoissoit le monde, à ses trente-deux ans, autant que moi à mes quinze, & qu'elle vouloit que je m'en souvinsse.

J'ai pris la liberté de lui dire, en m'éloignant beaucoup par précaution, que je méprisois ses discours, & que j'étois aussi parfaitement mariée qu'elle. Voilà aussitôt le feu aux étoupes. J'allois pour certain être soufflетée d'importance, si sa femme de chambre n'étoit pas venue se mettre entre deux, & lui dire que je n'étois pas digne

de sa colère; & que ma crédulité méritoit autant de compassion, que mon orgueil de mépris.

Pauvre Pamela! dit mon maître, cela étoit un peu trop cruel pour vous. Ah! monsieur, répondis-je, qu'il m'étoit bien plus aisé de soutenir ce traitement, que le malheur de l'avoir mérité! Ce dernier m'auroit fait mourir mille fois; car alors j'aurois été digne de tout cela, & de bien pis; & ces reproches joints à mon crime m'auroient rendue vraiment misérable.

Miladi Darnford, à la droite de laquelle j'étois assise, me sauta au cou avec une espèce de transport, m'appelant le plus charmant de tous les modèles pour mon sexe. M. Péters m'accabla d'éloges; autant en fit M. Perry. Pour le chevalier, il avoit bien sincèrement les larmes aux yeux: Voisin, dit-il à mon maître, cela est admirable, ou je meure! Je crois qu'il y a quelque chose dans la vertu à quoi nous n'avions pas pris garde. Sur mon ame, il n'est descendu qu'un ange du ciel depuis plus de mille ans, & c'est vous qui l'avez!

Allons, ma chère amie, me dit mon maître, continuez, de grace, votre récit jusqu'à la fin du souper, puisque les dames paroissent y trouver du plaisir. Miladi a toujours continué sur le même ton, répondis-je: & dans un certain moment, elle m'a dit, en me saisissant la main,

qu'elle me donneroit cent guinées pour un mot impertinent de plus, ou pour lui dire seulement que je me croyois mariée, afin qu'elle pût me fouler aux pieds. Mais, de grace, monsieur, ne soyez pas en colère contr'elle. Elle m'a appelée *chambrillon*, *souillon*, *colifichet*, *mijaurée*, *& rejetton de gueux*. J'ai répondu, que tant que je me sentirois innocente, rien ne me feroit de la peine, que d'entendre maltraiter mes chers parens; qu'ils n'avoient jamais été gueux, ni redevables de quoi que ce fût qu'à la providence & à leur industrie; qu'un tems avoit été qu'ils s'étoient vus sur un bon pied; que personne n'étoit à l'abri des revers; & que je ne pouvois souffrir qu'on les traitât avec une indignité qu'ils méritoient si peu.

Miladi m'a répliqué, qu'elle s'imaginoit que le foible extravagant de mon maître pour moi me feroit bientôt prétendre à une famille & à des aïeux, & que dans peu on feroit des recherches à la chambre des comptes pour le prouver.

C'est encore ma sœur trait pour trait, me dit-il. De sorte que vous n'avez pu venir à bout de la contenter, quoi que vous ayez fait?

Non, je vous jure, repris-je. Lorsqu'elle m'a ordonné de lui verser un verre de vin, empêchant sa femme de chambre de le faire, elle m'a demandé si j'étois au-dessus de cela. Si je n'étois

que la malheureuse que vous me croyez être, lui ai-je pour lors répondu, & qu'on requît de moi de servir miladi à table, ou même de me mettre à ses pieds, je le ferois de très-grand cœur. Mais si vous ne voulez que triompher d'une personne qui a reçu un honneur qu'elle croit exiger d'elle un tout autre rôle, pour n'en être pas absolument indigne, il faut que je vous dise tout net que je n'en ferai rien. Cette réponse l'a fait tomber de son haut. Son neveu m'avoit apporté un peu auparavant la bouteille & le verre, en me sommant de le remplir pour miladi puisqu'elle me l'ordonnoit, & en s'appelant lui-même mon adjoint pour cet office. Il est en bonne main, ai-je répondu : servez miladi vous-même. Vous voyez bien, ajoutai-je, qu'en cas de besoin je puis être un peu impertinente aussi-bien qu'une autre.

Vous me plaisez tout-à-fait en ceci, ma Pamela, me dit-il ; vous ne pouviez jamais mieux faire. Mais continuez.

Miladi a répondu qu'elle ne revenoit pas de sa surprise, ajoutant qu'elle supposoit que je voulois qu'elle me regardât comme la femme de son frère ; & elle m'a demandé si j'étois possédée du démon de l'impudence, jusqu'au point d'oser me regarder comme sa sœur. A quoi j'ai répondu que c'étoit une question à laquelle il étoit plus à propos que son

digne

digne frère répondît que moi. J'ai cru dans ce moment-là que miladi m'alloit tomber sur le corps; mais sa femme de chambre s'y est encore opposée.

J'ai dit ensuite par la fenêtre à madame Jewkes, que puisqu'on m'empêchoit d'aller vous trouver, je croyois qu'il valoit mieux laisser partir Robert avec le carrosse, pour venir vous dire que miladi Davers étoit venue, & que je ne pouvois la quitter. Mais elle ne l'a pas trouvé bon; aussi ne croyois-je pas que cela seroit de son goût. Non, non, a-t-elle dit, il ne manqueroit pas de penser que je fais ma compagne de sa créature, & que je ne saurois me passer d'elle.

La voilà encore elle-même, dit mon maître!

Elle m'a répondu, ajoutai-je, que je ne savois pas ce qui appartenoit à gens de qualité; & pourquoi le saurois-je? Que ferai-je donc dire à mon maître, madame, lui ai-je dit? Rien, a-t-elle répondu; qu'il attende son très-cher amour, (faisant allusion à la tendre épithète que vous me donnez dans votre lettre,) & qu'il l'attende inutilement. Ce ne sera qu'une addition de quelques heures de plus à cette terrible absence, dont chacune deviendra un mortel jour dans ses calculs amoureux.

En un mot, comme en cent, j'ai vu qu'il n'y avoit rien à faire, & j'ai craint que vous ne fussiez inquiet de mon retardement, & qu'il ne

vous mît en colère. Tandis que miladi se promenoit en long & en large dans la salle, m'appercevant que l'appartement étoit presque au rez-de-chaussée, j'ai si bien épié l'instant qu'elle étoit à l'autre bout, que j'ai sauté par la fenêtre, & ai gagné au pied.

Miladi m'a appelée : autant en a fait sa femme de chambre : je l'entendois dire que je volois comme un oiseau. Elle a ordonné à deux de ses domestiques qui étoient en vue, de m'arrêter. Touchez-moi, si vous l'osez, faquins, leur ai-je crié. Dans cet instant, M. Colbrand, qui avoit été posté près de-là par madame Jewkes, (laquelle s'est comportée admirablement bien pendant tout ce tems-là, & qui a encouru plus d'une fois la disgrace de miladi en se rangeant de mon parti lorsqu'on me maltraitoit,) a pris son air massacrant, a renfoncé son chapeau d'une main, & mis l'autre sur la garde de son épée, menaçant le premier qui oseroit toucher sa maîtresse, de l'échiner sans miséricorde. Il s'est mis aussi-tôt à courir à mes côtés, ayant toutes les peines du monde à me suivre : & me voici, mon cher monsieur, continuai-je, à votre service, & à celui de toute l'aimable compagnie.

Mon récit parut leur avoir fait un plaisir infini. Mon maître me dit qu'il étoit charmé que madame Jewkes & M. Colbrand se fussent si bien comportés. Oui, monsieur, lui dis-je ; & une

fois que madame Jewkes eſt venue ſe mettre entre deux, miladi s'eſt récriée, qu'il étoit bien dur, qu'étant née dans la maiſon, elle n'y eût pas quelque privilége, ſans eſſuyer les diſcours des impertinens domeſtiques qui y étoient. Une autre fois elle l'a appelée *madame la joufflue*; la traitant ſans ceſſe de *ma mie*.

Je ſuis ravi, ma chère, me dit mon maître; que vous l'ayez échappé ſi belle. Ma ſœur a toujours été emportée; madame Péters vous le dira, & ma bonne chère mère avoit aſſez à faire avec nous deux: car nous ne manquions de fierté ni l'un ni l'autre; & lorſque je n'étois qu'un jeune garçon, je paſſois ſouvent pluſieurs jours entiers ſans revenir de l'école ni du collége, par dépit contr'elle. Nous languiſſions mutuellement de nous voir, & cependant un jour ne ſe paſſoit pas que nous n'euſſions quelque querelle; car étant mon aînée de ſept à huit ans, elle vouloit toujours me maîtriſer, & je ne pouvois le ſouffrir. Comme elle avoit ſouvent maille à partir avec les ſervantes, & qu'elle avoit auſſi-tôt frappé que parlé, j'avois coutume de l'appeler le capitaine *Barbara;* car c'eſt ſon nom. Quand milord Davers lui faiſoit l'amour, ma pauvre mère ne pacifioit ſouvent entr'eux pas moins que trois querelles en un jour; & j'avois coutume de lui dire que, qui que ce fût qu'elle épouſât, elle battroit

certainement ſon mari, à moins que lui-même ne l'étrillât le premier, & ne domptât ainſi ſon humeur altière.

Elle a pourtant, continua-t-il, de très bonnes qualités. Elle a bien rempli ſon devoir de fille; elle eſt bonne femme, généreuſe à ſes domeſtiques, conſtante dans ſes amitiés, charitable envers les pauvres: & je penſe que jamais ſœur n'a plus aimé ſon frère. Elle ſe délectoit pourtant toujours à me tarabuſter & à me faire enrager; & comme je gardois ma colère plus long-tems qu'elle, elle étoit un moment la créature du monde la plus provoquante, & auroit fait toutes choſes l'inſtant d'après pour obtenir ſon pardon. Et quand elle étoit l'aggreſſeur, je me ſuis quelquefois fait ſuivre par elle dans toute la maiſon & dans le jardin, ſans vouloir entendre parler de raccommodement.

Cette affaire la pique d'autant plus, qu'elle m'avoit trouvé un parti dans une famille de gens de qualité; qu'elle s'étoit fait une affaire de conſommer la choſe; qu'elle l'avoit même fort avancée ſans m'en rien dire, & qu'elle m'avoit fait rencontrer la demoiſelle ſans me communiquer ſon deſſein. Mais je ne voulois alors entendre parler de mariage à aucunes conditions; & je fus très-fâché qu'elle ſe fût engagée ſi avant, ſans m'en parler ni ſonder mon inclination. C'eſt là la grande

raiſon pourquoi elle ne ſauroit penſer de ſang-froid que je ſois marié, &, qui plus eſt, que ce ſoit à la fille de chambre de ſa mère, comme elle en a fait reſſouvenir ma chère Pamela. Elle a peine à me le pardonner, après que j'ai refuſé d'écouter ſes propoſitions pour la fille d'un ancien comte.

Voilà, continua-t-il, toute l'affaire. J'accorde quelque choſe à ſon orgueil, & à la violence de ſon tempérament. Je conſidère qu'elle ne connoît pas comme moi les vertus tranſcendantes de ma chère épouſe; & que dans ſes idées elle n'a en vue que mon honneur & celui de la famille; & tout cela me paroît demander un peu d'indulgence. Ne craignez pas cependant, ma chère Pamela, que moi, qui l'ai toujours fait venir à jubé dans tous nos débats, je ne la force à vous rendre juſtice auſſi-bien qu'à moi.

Ce portrait de miladi Davers fit plaiſir à toute la compagnie, & n'étoit, à tout prendre, rien moins qu'à ſon déſavantage. Je ſens que je ferois toutes choſes au monde, pour avoir l'honneur de ſes bonnes graces; & je crains bien cependant que cela ne ſoit difficile, ſi même il n'eſt tout-à-fait impoſſible. Mais continuons.

Après ſouper, meſdemoiſelles Darnford & Boroughs déclarèrent qu'à toute force elles vouloient qu'on danſât; & M. Péters, qui eſt très-bon violon, appuya la propoſition. Mon cher maître

dansa avec mademoiselle Boroughs, &, quoiqu'en habit de cavalier, s'en acquitta avec des graces charmantes.

Le chevalier, pour un homme de son âge, dansa à merveille, & me prit; mais il le fit avec une de ses goguettes, & dit que j'étois plus propre à danser avec un homme plus jeune; & quoique, depuis la mort de ma chère maîtresse, j'eusse négligé cet exercice, n'ayant dansé qu'une fois ou deux par complaisance pour madame Jervis, & que je crusse bien sincèrement que mon tems de danser étoit passé, il soutint que mon maître & moi étions les meilleurs danseurs; & le bon-homme, avec son allure singulière, dit qu'il vouloit absolument que nous dansassions une fois ensemble devant le monde. Mon cher maître ne voulut pas le refuser, & dansa ensuite avec mademoiselle Darnford, qui, à mon avis, danse plus savamment & avec plus d'art que moi, quoique la compagnie voulût que je l'emportasse sur elle pour la taille & l'air aisé.

Comme mon maître avoit été debout toute la nuit précédente, & que nous étions plus loin du logis que les autres, nous quittâmes la compagnie sur les onze heures; mais ce ne fut pas sans peine; car, étant tous voisins, ils ne se proposoient pas de quitter si-tôt la partie. Toutes les dames dirent qu'elles languissoient d'apprendre comment

ſe ſeroit paſſée l'entrevue de miladi Davers avec ſon frère.

Mon maître répondit, qu'il craignoit fort qu'il ne fallût plus ſonger à partir le lendemain pour le comté de Bedford, comme nous en avions eu l'intention ; & que peut-être pourroit-il les recevoir tous.

Là-deſſus nous prîmes congé, & nous nous acheminâmes vers le logis, où nous n'arrivâmes qu'après minuit. On nous dit que miladi Davers s'étoit couchée ſur les onze heures, au déſeſpoir de ce que nous n'étions pas de retour auparavant: mais moi j'en étois ravie.

Madame Jewkes nous dit que miladi s'étoit cruellement chagrinée de ce que je m'étois évadée de la ſorte; & qu'elle avoit paru un peu inquiète de ce que je dirois de la manière dont elle m'avoit traitée. Elle demanda à madame Jewkes ſi elle croyoit que je fuſſe réellement mariée? & celle-ci lui répondant qu'oui, elle ſe mit en fureur, & lui dit: Sors d'ici, audacieuſe femme; je ne ſaurois te ſouffrir; & ne t'aviſe pas de rentrer que je ne te rappelle. Tu as déjà été impertinente à mon égard une fois ou deux aujourd'hui, & tu es à préſent pire que jamais. La Jewkes répondit, qu'elle ne le lui auroit pas dit, ſi miladi ne lui en avoit fait la queſtion; & qu'elle étoit au déſeſpoir de lui avoir déplu.

A l'heure du souper, miladi Davers lui envoya dire de venir. J'ai une autre question à te faire, ma mie, lui dit-elle ; & réponds-moi oui, si tu l'oses. Quoi de plus bizarre ? Eh bien ! madame, reprit la Jewkes, je répondrai non, avant que vous ayez parlé. Mon maître en rit en disant : Pauvre femme ! Là-dessus, elle l'appela insolente, & madame l'audacieuse, & lui dit : Retire-toi de devant mes yeux, femme impertinente ! Non, non, reviens un peu, & dis-moi si tu sais si la petite guenippe doit coucher ce soir avec mon frère ?

La Jewkes lui répliqua, qu'elle ne savoit que lui répondre, parce qu'elle l'avoit menacée, si elle disoit oui. Miladi lui dit à la fin qu'elle vouloit savoir à fond tout ce mystère d'iniquité ; qu'elle espéroit qu'ils n'auroient pas l'impudence de coucher ensemble, tandis qu'elle étoit dans la maison ; mais qu'elle jureroit bien qu'ils y avoient déjà couché.

Je veux, dit-elle, coucher cette nuit dans la chambre où je suis née ; ainsi, préparez-y mon lit. Comme nous y couchions nous-mêmes, madame Jewkes, après avoir un peu hésité, répondit que son maître y couchoit, & en avoit la clé. Je crois, ma mie, reprit miladi, que tu m'en donnes à garder. Il y couche en vérité, madame, lui dit la Jewkes ; & il a dans cette chambre quelques papiers, qu'il ne veut pas qu'on

voye; car madame Jewkes nous dit, qu'elle avoit peur qu'elle ne la battît, si elle montoit en haut, & trouvoit la vérité du fait dans le mêlange de mes habits avec ceux de mon maître.

Je veux donc, dit miladi, coucher dans celle qu'on appelle la belle chambre; & mon neveu couchera dans la petite chambre verte qui est à côté. Ton maître a-t-il aussi les clés de celles-là? Non, madame, reprit la Jewkes; je vais ordonner qu'on la prépare pour miladi.

Et où reposes-tu ta poussive corpulence, lui dit miladi? Au second, du côté du jardin, madame, répondit la Jewkes. Et où couche la petite coureuse, continua-t-elle? Quelquefois avec moi, reprit l'autre. Et quelquefois sans doute avec ton vertueux maître, dit miladi? Que réponds-tu à cela, ma commère? Je ne dois pas parler, répliqua la Jewkes. Tu peux t'en aller, mon enfant, ajouta miladi; mais tu m'as bien l'air d'une gardeuse de semblables secrets; & je garantis que tu feras de grand cœur prospérer le métier. La pauvre madame Jewkes! dit mon maître, en se tenant les côtés de rire.

Nous parlâmes de tout cela pendant que nous nous déshabillions. Miladi & sa femme de chambre couchèrent ensemble dans la chambre que mon maître occupoit avant mon bonheur.

De grace, mon cher monsieur, dis-je à mon

maître, permettez que je m'enferme dans le cabinet dès que vous serez levé; & ne me faites point descendre, quoi qu'il arrive; car je tremble de voir miladi. Je m'occuperai à mon journal, tandis que j'ai la tête fraîchement chargée de toutes ces choses. Ne vous alarmez pas, ma chère, me dit-il; ne suis-je pas avec vous?

Madame Jewkes témoigna beaucoup de sensibilité pour ce que j'avois souffert dans le jour. Nous ne représenterons pas les choses au pis devant mon cher maître, lui dis-je, parce que nous n'avons garde d'aigrir là où nous voudrions réconcilier: mais, ajoutai-je, je vous suis très-obligée de votre zèle, & je vous en remercie. Je compte, madame Jewkes, qu'elle n'a pas battu votre maîtresse, dit mon maître? Pas beaucoup, reprit-elle; mais je crois que j'ai sauvé ma maîtresse une fois. Cependant, ajouta-t-elle, c'est le jeune milord qui m'a le plus piquée. Oh! oh! madame Jewkes, dites-moi un peu comment il s'est comporté, dit mon maître. Quoique je ne puisse pas châtier ma sœur, qui est une femme, je puis le châtier, lui. Apprenez-moi donc quel rôle il a joué.

Rien, mon cher monsieur, lui dis-je, que de l'impertinence, s'il m'est permis d'en parler ainsi, & de la sottise qui m'a beaucoup irritée; mais, en récompense, je ne l'ai pas épargné; ainsi,

monsieur, il n'y a nul lieu à vous mettre en colère. Non, monsieur, ajouta la Jewkes, il n'y a rien de plus, je vous jure.

Comment s'est comportée sa femme de chambre, continua mon maître ? Assez impertinemment aussi, reprit la Jewkes, & comme les suivantes des dames ont coutume de le faire. Mais, interrompis-je, vous savez qu'elle m'a sauvée une fois ou deux. Cela est bien vrai, madame, répondit la Jewkes; & elle m'a dit à table, ajouta-t-elle, que vous étiez une charmante personne, & qu'elle n'avoit jamais vu votre pareille; mais que vous aviez le cœur haut, & qu'elle étoit fâchée que vous eussiez répondu ainsi à miladi, qui n'avoit de sa vie supporté tant de contradiction. Je lui ai répondu, qu'à la place de madame, je l'aurois pris sur un ton un peu plus haut, & que vous étiez la douceur même. A quoi elle m'a répliqué, qu'elle voyoit bien que j'étois gagnée.

Ce *MARDI* matin, sixième jour de mon bonheur.

MON maître avoit dit à madame Jewkes qu'ayant été debout toute une nuit, il ne se lèveroit qu'entre huit & neuf : mais miladi sachant qu'il se levoit d'ordinaire à six, se leva peu après

cette heure-là, & fit lever aussi sa suivante & son neveu, ayant dans la tête un projet extravagant, pour tâcher de découvrir si nous étions au lit ensemble. Environ sur les six heures & demie, elle frappa à la porte de notre chambre.

Mon maître fut éveillé du bruit, & demanda qui étoit-là? Ouvrez la porte, lui dit-elle; ouvrez-la sur l'instant. Ah! mon cher monsieur, m'écriai-je, en me pendant à son cou, arrêtez, de grace, arrêtez! Sauvez-moi, sauvez-moi! Ne craignez rien, Pamela, me dit-il. Je pense, en vérité, que cette femme-là est folle.

Qui êtes-vous, cria-t-il tout haut? Que voulez-vous? Vous connoissez assez ma voix, lui dit-elle: je veux entrer. Au nom de dieu! monsieur, lui criai-je, ne laissez pas entrer miladi. Ne vous effrayez pas, ma chère, me dit-il; elle pense que nous ne sommes pas mariés, & que nous craignons d'être trouvés au lit ensemble. Je veux lui ouvrir; mais elle n'approchera pas de ma chère.

Il sortit aussi-tôt du lit, mit quelques hardes, sa robe de chambre & ses pantouffles. Qui est-ce qui a l'audace de troubler ainsi mon repos, dit-il en ouvrant la porte? Elle fut aussi-tôt dans la chambre, je verrai votre iniquité, lui dit-elle, je la verrai. C'est en vain que vous pensez me la cacher. Et qu'ai-je à vous cacher ici, répliqua-t-il? Comment osez-vous mettre le pied chez moi,



Voyez, Rebecca, voyez et soyez témoin, voici ma Pamela.

après le traitement que j'ai reçu de vous? Je m'étois couvert la tête, & n'avois pas une jointure qui ne tremblât. Il apperçut sa suivante & son neveu dans la chambre, auxquels elle crioit à pleine tête : Soyez témoin, mon neveu, soyez témoin, Rebecca. La créature est actuellement dans son lit. D'abord, il n'avoit pas vu le neveu de miladi qui étoit aux pieds du lit. Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur, lui, dit-il? Que venez-vous faire dans ma chambre? Sortez-en au plus vîte. Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois.

Rebecca! dit miladi; Rebecca! vous voyez que la créature est dans son lit. Je le vois, madame, reprit la suivante. Mon maître vint à moi, & dit : Voyez, Rebecca, voyez & soyez témoin. Voici ma Pamela. Mon cher ange, mon aimable enfant, me dit-il, ne craignez rien; levez les yeux, & voyez la conduite frénétique que tient cette femme de qualité que voilà.

A ce mot, je mis le bout du nez hors du lit, & vis miladi, qui ne pouvant supporter cette raillerie, s'approcha de moi comme une furie. Méchant & abandonné mortel que tu es, frère indigne, oses-tu bien me braver de la sorte? J'arracherai la créature hors de ton lit, à ton nez, & je vous traiterai l'un & l'autre comme vous le méritez.

A ce mot, il la prit dans ses bras, comme s'il n'eût saisi qu'une plume, & comme il la portoit hors de la chambre : Rebecca ! Rebecca ! s'écria-t-elle, aidez-moi ; Rebecca ! le misérable va me jeter du haut en bas de l'escalier. Sa femme de chambre courut à lui, & lui dit : Pour l'amour de dieu, mon cher monsieur, ne faites aucune violence à ma maîtresse ; miladi a été malade toute la nuit.

Il la posa doucement sur une chaise dans la chambre où elle avoit couché : pour elle, la rage lui ôtoit la parole. Prenez soin de votre maîtresse, Rebecca, dit-il, & quand elle se sera rendue plus digne de mes attentions, je la verrai : mais jusqu'à ce tems-là, je l'avertis, & vous aussi, sur les yeux de votre tête, de n'approcher pas de mon appartement. Il vint aussi-tôt me retrouver ; & par les paroles du monde les plus douces, il appaisa mes craintes, & me permit d'aller écrire dans mon cabinet dès que mon épouvante seroit passée, & d'y rester jusqu'à ce que tout fût plus calme. Il s'habilla sur le champ, sortit de la chambre & m'y laissa avec la liberté de la fermer après lui, selon mon bon plaisir.

A l'heure du déjeûner, mon maître frappa du doigt à la porte. Je criai : Qui est là ? Moi, ma chère, reprit-il. Ah ! que j'ouvre la porte avec plaisir, lui dis-je ! J'avois déjà beaucoup

écrit; mais je mis mon papier de côté en courant à la porte. Je voulois la refermer encore lorſqu'il fut entré; mais il me dit: Ne ſuis-je pas ici, ma chère? banniſſez vos frayeurs. Voulez-vous deſcendre pour déjeûner, ajouta-t-il? Oh! non, mon cher monſieur, lui dis-je; ayez la bonté de m'en diſpenſer. Je ne ſaurois, reprit-il, ſoutenir l'idée que la maîtreſſe de ma maiſon déjeûne dans ſon cabinet, pendant que je ſuis au logis, comme ſi elle n'oſoit deſcendre en bas. De grace, mon cher monſieur, lui dis-je, paſſez par-deſſus cela pour l'amour de moi, & que ce raſinement de votre bonté pour moi ne vous faſſe pas aigrir de plus en plus votre ſœur en me préſentant à ſes yeux. Je déjeûnerai donc ici avec vous, ma chère, ajouta-t-il. Je vous conjure encore, lui dis-je, de déjeûner avec votre ſœur. Ce ſeroit trop donner à ſon orgueil, répliqua-t-il, & j'aurois l'air de vous mépriſer ſi je le faiſois. En vérité, monſieur, lui dis-je, votre bonté pour moi eſt trop grande, pour avoir beſoin de m'être prouvée par ce charmant excès de délicateſſe. Obligez, de grace, miladi: elle eſt votre hôteſſe; & pourquoi n'uſeriez-vous pas de la plus grande liberté avec la plus ſoumiſe de toutes les femmes?

C'eſt une étrange femme, me dit-il; elle me fait vraiment pitié! Elle s'eſt jetée par ſes fureurs

dans un violent accès de colique, & sa femme de chambre dit que ce n'est que de ce moment qu'elle est un peu mieux. Je compte, monsieur, interrompis-je, que quand vous l'avez portée dehors, vous ne lui avez fait aucun mal? Je l'aime trop pour cela, reprit-il. Je l'ai assise dans la chambre qu'elle avoit choisie. Elle vient tout à l'heure de m'envoyer dire qu'elle seroit bien-aise de me voir, & que je vinsse déjeûner avec elle; sans quoi, elle ne veut toucher à rien. Mais si ma chère épouse le souhaite, j'insisterai qu'elle soit aussi de la partie.

Non, non, mon cher monsieur, répondis-je, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir fait. Quoiqu'en votre absence j'aie cru devoir être un peu plus sur le qui-vive avec miladi, à cause de l'honneur que vous m'avez fait; à présent que je suis sous vos yeux, je me jetterois volontiers à ses genoux pour implorer sa bonté. Si donc mon humilité portée au plus haut point peut lui plaire, de grace, monsieur, permettez-moi de la lui montrer.

Vous ne ferez rien d'indigne de ma femme, pour plaire à cette hautaine créature, me dit-il? Mais, comme je ne l'ai pas vue depuis que, selon elle, je l'ai traitée avec tant de barbarie, (car j'apprends qu'elle s'en plaint hautement, & qu'elle ne veut rien manger si je ne lui tiens compa-

gnie,)

gnie,) je vous permettrai pour cette feule fois de déjeûner feule. Là-deffus, il fe retira en me faluant,. & pour plus de sûreté je refermai la porte après lui.

Madame Jewkes frappa peu après à ma porte. Qui eft-là, lui dis-je? Ce n'eft que moi, madame, reprit-elle; & j'ouvris. C'eft une chofe bien terrible, madame, me dit-elle, que vous foyez dans de fi grandes tranfes dans votre propre maifon! Elle m'apportoit du chocolat & une rôtie. Je lui demandai comment miladi fe comportoit. Elle me répondit, que miladi n'avoit voulu fouffrir auprès d'elle aucun autre domeftique que fa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas qu'on entendît ce qu'elle avoit à dire; mais qu'elle croyoit que fon maître avoit été très en colère contre le jeune milord, (c'eft le titre qu'elle donnoit au neveu de miladi,) & qu'en paffant près de la porte, elle avoit entendu mon maître lui dire fur le haut ton : J'efpère, monfieur, que vous n'avez pas oublié ce qui convient au rang dont vous prétendez être, ou quelque chofe d'approchant.

Vers une heure après midi, mon maître remonta. Voulez-vous defcendre pour dîner quand je vous enverrai chercher, Pamela, me dit-il? Je dois obéir à tous vos ordres, repris-je; mais miladi ne fera pas bien-aife de me voir. Qu'im-

porte, me dit-il, qu'elle en foit bien-aife ou non? Je ne fouffrirai jamais qu'elle prefcrive fes infolentes volontés à ma femme, & dans fa propre maifon. Je veux mortifier fon orgueil, par ma tendreffe pour vous, & je ne puis mieux y réuffir qu'en l'en rendant témoin oculaire.

Mon très-cher monfieur, lui dis-je, je vous conjure de me laiffer dîner ici feule. Vous ne ferez qu'irriter davantage miladi. Je lui ai affuré que nous étions mariés, interrompit-il. Elle en perd patience, & affecte de n'en vouloir rien croire. Eh bien, lui ai-je dit là-deffus, je vous accorde ce que vous prétendez, & je ne fuis point marié: mais dans ce cas, auffi-bien que dans l'autre, de quoi vous mêlez-vous, je vous prie? Elle a grondé, fupplié, ordonné, prié, & dans le peu d'heures qu'il y a que je fuis abfent, m'a tour-à-tour béni & maudit plus de vingt fois. De mon côté, je l'ai tantôt careffée, tantôt j'ai tempêté contr'elle, tantôt raifonné, tantôt fait le diable à quatre; & finalement, je l'ai quittée, & j'ai été me promener une heure entière dans le jardin, pour calmer un peu mes efprits, afin que vous ne viffiez pas dans quel défordre cette fotte femme m'a mis; & je ne fais que de fortir du jardin, parce que j'ai vu qu'elle y entroit.

Il achevoit à peine de parler, que je m'écriai: miladi! miladi! car je l'entendis parler dans la

chambre, & dire : mon frère ! mon frère ! un mot, s'il vous plaît, s'arrêtant près du cabinet où j'étois. Il sortit, & elle s'approcha de la fenêtre qui regarde sur le jardin. Il faut, lui dit-elle, que je sois bien sotte, de courir haut & bas dans la maison comme je fais, pour vous suivre, tandis que vous me fuyez & m'évitez de la sorte ? Vous, un frère ! Vous n'êtes qu'un barbare ! Se peut-il que la même mère nous ait mis au monde ?

Quoi ! reprit-il, vous m'accusez de tenir à votre égard une conduite que vous vous attirez ? N'est-il pas surprenant que vous preniez avec moi des libertés, dont la chère mère que vous venez de nommer ne vous a jamais donné l'exemple envers aucun de ses parens ? N'étoit-ce pas assez que vous prissiez à tâche de me traiter insolemment dans vos lettres, sans venir encore m'assaillir chez moi, sans venir insulter toute ma maison, & sans choisir tout exprès pour l'objet de vos violences une personne que je préfère à toute autre ?

Fort bien, reprit-elle ! c'est justement cette personne-là qui me tient au cœur ! Quoique je sois montée avec la résolution de garder mon sang-froid, & de vous faire des reproches de ce que vous me fuyez d'une manière si désobligeante, je ne saurois jeter patiemment les yeux sur ce lit dans lequel je suis née, & penser qu'il est

devenu la scène de vos iniquités avec une telle...?

Taisez-vous, lui cria-t-il, sur les yeux de votre tête ! & ne donnez à cette chère enfant aucun nom indigne d'elle. Je vous l'ai déjà dit, vous ne connoissez pas l'excellence de son caractère ; & je vous prie de ne pas vous redonner les libertés què vous avez prises là-bas.

Dieu me donne patience, dit-elle, en frappant du pied ! Montrer tant de mépris pour une sœur qui vous aime si tendrement, & tant de tendresse pour une infame.......

Taisez-vous encore une fois, dit-il en lui mettant la main sur la bouche ; taisez-vous. Vous ne connoissez pas la vertu de celle contre qui vous vous donnez tant de licences ; & je ne dois ni ne veux le souffrir.

Elle s'assit, se donna de l'air avec son éventail, & fondit tout-d'un-coup en larmes, exhalant son chagrin, ou plutôt sa rage, en des sanglots si redoublés, que le cœur me saignoit de les entendre. Pour moi, j'étois assise, & tremblois d'une étrange manière.

Il se promenoit par la chambre en grande colère. Miladi Davers, lui dit-il à la fin, permettez-moi de vous demander pourquoi il faut que vous veniez ainsi insolemment me faire rendre compte de mes actions. Ne suis-je pas indépendant ? Ne suis-je pas d'âge à l'être ? N'ai-je pas

la liberté de faire ce qu'il me plaît? Je voudrois qu'au lieu d'une femme & de ma sœur que vous êtes, quelque homme vivant, qui m'auroit touché de moins près qu'un père, eût l'audace de se donner la moitié des airs que vous avez pris. Que ne chargiez-vous de la maudite commission que vous remplissez votre lord Davers, qui a osé m'écrire une lettre qu'un homme bien né ne devoit jamais dicter, & qu'aucun homme bien né ne pouvoit jamais recevoir tranquillement : il auroit vu la différence!

Nous savons tous, reprit-elle, que depuis votre duel d'Italie, vous êtes devenu breteur; & que toutes vos allures sentent l'homicide autant que le libertin. Je vous le pardonne, reprit-il; car je n'ai aucun lieu de rougir du duel dont vous me parlez, ni de ce qui l'a causé, puisque je ne m'y suis engagé que pour sauver un ami; & j'endure cette attaque qui ne bute qu'à moi seul : mais gardez bien votre langue de s'émanciper trop sur le compte de ma Pamela!

Elle l'interrompit par un violent accès de rage. Si je souffre cela, s'écria-t-elle, je puis souffrir tout au monde! O l'infame petite gueuse! Sors d'ici, femme enragée que tu es, lui dit-il tout en fureur; sors au plus vîte de ma présence & de ma maison : je te renonce pour jamais : ne reparois jamais devant moi, & ne m'appelle jamais

ton frère. Il la prit en même-tems par la main pour la mettre dehors. Elle saisit les rideaux de la fenêtre, en disant qu'elle ne s'en iroit pas. Vous ne me mettrez pas ainsi honteusement hors de chez vous par force, en présence de cette malheureuse-là, pour la faire triompher de moi par vos manières barbares à mon égard.

Je ne considérai plus rien, & courant à mon cher maître, je me jetai à ses pieds comme il lui tenoit la main pour la faire sortir. Je vous conjure, mon cher monsieur, lui dis-je, qu'il ne se passe, pour l'amour de moi, aucune violence entre un si digne frère & une si digne sœur. Ma chère! ma très-chère dame, m'écriai-je en lui embrassant les genoux, excusez-moi & pardonnez la cause malheureuse de tout ce mal! Je supplie miladi à deux genoux de me recevoir en grace, & elle verra bientôt que je suis incapable de faire un triomphe de quoi que ce soit que de ses bontés pour moi.

Quoi! pécore, me dit-elle avec mépris, tu t'avises de demander des excuses pour moi! Est-ce à toi d'implorer mon pardon? & est-ce à toi qu'il faut que je doive l'avantage de n'être pas chassée violemment de la présence de mon frère? Retourne dans ton coin, misérable; retournes-y, te dis-je, de peur que ton amoureux ne me tue pour t'avoir foulée aux pieds.

Levez-vous, ma chère Pamela, me dit mon maître; levez-vous, chère ame de mon ame, & n'exposez pas davantage un mérite si grand, à l'insolent mépris de cette mégère. Là-dessus, il me conduisit à mon cabinet, où je m'assis, & fondis en larmes.

La femme de chambre de miladi monta, comme il venoit de me conduire à mon cabinet, & retournoit la trouver. Je vous demande mille excuses, monsieur, lui dit-elle, de ma hardiesse. M'est-il permis de venir parler à ma maîtresse. Oui, oui, mademoiselle Worden, lui dit-il, vous pouvez entrer, & je vous prie d'amener votre maîtresse là bas avec vous, de peur que je n'oublie trop ce que je dois ou à ma sœur ou à moi-même.

La manière violente & outrageante dont miladi traitoit son frère, me fit réfléchir alors, combien je l'avois échappé belle le jour d'auparavant, quoique traitée, me sembloit-il, assez mal, en bonne conscience.

Sa femme de chambre la supplia de descendre. Vois-tu bien ce lit, Rebecca, lui dit-elle? C'est le lit dans lequel je suis née; & c'est dans ce même lit que tu as vu ce matin, aussi bien que moi, l'indigne Pamela, & ce mien frère que voilà, qui ne faisoit que d'en sortir.

Cela est vrai, lui dit-il, vous l'avez vu l'une &

l'autre, & je suis tout fier que vous l'ayez vu. C'est mon lit nuptial; & c'est une chose abominable qu'il faille que vous veniez troubler si cruellement le bonheur dont je jouissois avant votre arrivée.

Jure-moi seulement, audacieux & malheureux que tu es, lui dit-elle, jure-moi que Pamela Andrews est réellement & de fait ta femme légitime, sans supposition, sans tromperie, sans fourbe, sans équivoque; & je sais bien après cela ce que je ferai.

Je veux vous complaire une fois en ma vie, lui dit-il; & tout de suite il lui jura de la manière la plus solemnelle qu'il en étoit ainsi. Mais ne vous l'ai-je pas dit d'abord, ajouta-t-il?

Je ne saurois encore me résoudre à vous croire, reprit-elle; car dans l'affaire particulière dont il s'agit, j'aimerois encore mieux avoir à vous appeler fourbe que sot. Ne me provoquez pas davantage, ajouta-t-il; car si je m'oubliois autant que vous l'avez déja fait, vous n'auriez pas plus de frère en moi que je n'ai déjà de sœur en vous.

Qui est-ce qui vous a mariés, ajouta-t-elle? c'est-là ce qu'il faut me dire. N'est-ce pas un procureur sans pratique, en habit de ministre? Dites-moi la vérité au nez de la créature elle-même. Quand elle sera désabusée, elle en saura mieux comment se conduire. Graces à dieu! disois-je en moi-même, ce n'est pas là mon cas.

Non, non, reprit-il, & je vous dirai que je

bénis dieu de ce que j'eus le projet en horreur avant qu'il eût eu son exécution. C'est M. Williams qui nous a mariés. A ce compte, dit-elle..... Mais répondez-moi, je vous en supplie, à une ou deux questions de plus. Qui est-ce qui lui a servi de père? M. Péters le ministre, répondit mon maître. Et où s'est faite la cérémonie? Dans ma petite chapelle; & vous pouvez aller voir qu'on l'a mise en bon ordre tout exprès.

A présent, dit-elle, je commence à craindre qu'il n'en soit quelque chose. Mais qui étoit présent à la cérémonie? Il me semble, reprit-il, que j'ai l'air d'un franc sot, en me laissant interroger ainsi par une insolente sœur. Mais, si vous le voulez savoir, madame Jewkes étoit présente. Oh! l'appareilleuse! s'écria-t-elle: & y avoit-il quelqu'autre avec elle? Oui, reprit-il, mon cœur & mon ame y étoient tout entiers.

Misérable! s'écria-t-elle encore; & qu'auroient dit ton père & ta mère, s'ils avoient vécu jusqu'à présent? J'aurois cru, lui dit-il, qu'il étoit de mon devoir de leur demander leur consentement, mais non pas le vôtre, madame.

Je suppose, reprit miladi, que j'eusse épousé le palefrenier de mon père, qu'auriez-vous dit à cela? Je n'aurois jamais pu me comporter plus mal que vous l'avez fait, lui répliqua-t-il. Mais, ajouta-t-elle, n'auriez-vous pas pensé que je l'aurois mérité de reste?

Quoi ! dit-il, votre orgueil ne vous laiſſe-t-il voir aucune différence dans le cas que vous poſez ? Aucune, reprit-elle. Quelle peut être la différence entre le fils d'un gueux épouſé par une dame, & la fille d'un gueux dont un gentilhomme fait ſa femme ?

Je vais donc vous l'apprendre, lui dit-il. La différence eſt qu'un homme ennoblit la femme qu'il prend, quelle qu'elle puiſſe être, & lui communique ſon rang, quel qu'il ſoit : mais une femme, pour qualifiée que vous la ſuppoſiez, ſe dégrade par un mariage ignoble, & de ſon rang deſcend à celui de l'homme auquel elle s'abaiſſe.

Lorſque la famille royale de Stuart s'allia dans la famille Hyde, qui, à la vérité, n'étoit baſſe que par comparaiſon, quelqu'un fit-il jamais difficulté d'appeler la dame alteſſe royale & ducheſſe d'York ? Et quelqu'un penſa-t-il jamais que ſes filles, la feu reine Marie & la reine Anne, en fuſſent moins du ſang royal pour cela ?

Quand le pair du royaume, dont la fortune eſt délabrée, va épouſer à la cité la fille d'un riche marchand, qu'il ſoit duc ou comte, il n'importe, ſon épouſe n'eſt-elle pas ennoblie auſſi-tôt par le choix qu'il fait d'elle ? & héſite-t-on jamais à lui donner les titres de miladi ducheſſe, ou de miladi comteſſe ?

Mais quand, au contraire, une comteſſe ou une

duchesse douairière s'abaisse jusqu'à épouser un homme né dans l'obscurité, ne se dégrade-t-elle pas alors ? n'est-elle pas dégradée en réalité ? & aucune duchesse ou comtesse voudra-t-elle faire comparaison avec elle !

Or, je vous demande à présent, miladi Davers, si vous ne voyez aucune différence entre mon mariage avec la favorite & digne fille de chambre de ma mère, douée d'un million de qualités excellentes, & de graces du corps & de l'esprit qui relèveroient le plus haut rang ; & votre mariage supposé avec un infame palefrenier, dont toute l'éducation, dont tout le train de vie & les relations ne sauroient lui communiquer d'autre mérite que ce que lui en prête le goût honteux & bas de celle qui est assez indigne pour l'élever jusqu'à elle ?

Oh ! le malheureux ! s'écria miladi ; avec quel soin il cherche des excuses pour pallier sa bassesse ?

Une autre observation, miladi Davers, ajouta-t-il. Quand un duc épouse une particulière, n'est-il pas toujours son chef, en devenant son mari ? Mais quand une dame s'abaisse jusqu'à épouser un palefrenier, ce palefrenier n'est-il pas son chef, en tant que son mari ? & cette différence ne vous frappe-t-elle pas ? Car où est la dame de qualité qui doive des égards à une autre dame, quand elle a fait un si indigne choix, & mis un palefrenier au-dessus d'elle ? Les dames qui daigneroient la regarder,

mettroient, en le faisant, ce palefrenier au niveau d'elles-mêmes. Appelez cela pallier, ou tout ce qu'il vous plaira; mais si vous n'en voyez pas encore la différence, vous êtes aveugle, vous êtes un juge incapable de décider pour vous-même, & plus incapable encore de devenir mon censeur.

Je voudrois, lui dit-elle, que vous communiquassiez vos belles raisons au public; elles deviendroient pour tous les jeunes gentilshommes qui les liroient, un encouragement admirable à se jeter à la tête de toutes les filles de chambre de leurs mères.

Nullement, miladi Davers, reprit-il, nullement. Car tout jeune gentilhomme qui attendra, pour en venir là, qu'il ait trouvé une personne comme ma Pamela, aussi riche des beautés du corps & de l'esprit, aussi accomplie, & aussi propre à orner le rang où il l'élèvera, sera aussi aisément disculpé que je le serai dans l'esprit de tous ceux qui la verront, à moins qu'il n'y ait plus de caractères semblables à celui de miladi Davers, qu'il ne me paroît possible qu'il y en ait.

Vous dites donc, reprit-elle, que vous êtes actuellement & réellement marié, honnêtement, ou plutôt sottement marié à cette salope?

Je suis, lui dit-il, actuellement & réellement marié à celle qu'il vous plaît d'appeler ainsi. Et pourquoi ne le serois-je pas, si j'en ai envie? Qui

est-ce qui a droit d'y trouver à redire? à qui ai-je fait tort par-là? n'ai-je pas des terres libres & indépendantes? y a-t-il apparence que je puisse être redevable de quelque chose à vous, ou à aucun de mes parens? Et pourquoi, lorsque j'ai moi seul des biens à suffisance, ferai-je difficulté de rendre également heureuse une personne qui a tout ce qui me manque? Car il faut vous dire qu'elle est mieux partagée en beauté, en vertu, en prudence, & même en générosité, qu'aucune dame que j'aie vue de ma vie. Oui, miladi Davers, elle a toutes ces qualités naturellement; elles sont nées avec elle; & quelques années d'éducation, avec son génie, l'ont menée plus loin que la vie entière de mille autres ne les a conduites.

Finissez, finissez, de grace, pauvre homme que vous êtes, lui dit-elle; votre simplicité & votre foiblesse me font mal au cœur. Vous êtes pire qu'un idolâtre; vous vous êtes gravé une image que vous adorez; vous vous prosternez devant l'ouvrage de vos propres mains; & comme un autre Jéroboam, vous voudriez que chacun fléchît le genou devant votre idole.

Bravo! miladi Davers! s'écria mon maître. Toutes les fois que votre colère vous permet d'en venir à des traits d'esprit, elle est presque passée. Mais quoique j'idolâtre moi-même l'aimable personne à qui vous donnez ces beaux noms, je puis

vous assurer que je n'ai pas besoin que d'autres le fassent, & que je serois ravi que vous ne fussiez pas venue me tomber ainsi sur les bras, & interrompre le cours de notre bonheur mutuel.

A merveille, à merveille, frère obligeant & poli que vous êtes! Je vous promets bien qu'après cette visite je n'interromprai guère vos mutuelles félicités. Un tems qui fut, je vous ai cru l'ame d'un gentilhomme, & je tirois vanité d'avoir un frère; mais je dirai, comme à l'office des morts, *la poudre retourne à la poudre, & la boue à la boue!*

Cela est bien vrai, miladi Davers, reprit-il; & c'est-là qu'il nous faut enfin retourner tous. Vous, avec tout votre orgueil, & moi, avec tous mes biens, nous y viendrons tôt ou tard; & alors, où sera la distinction? permettez-moi de vous dire que si nous ne devenons meilleurs vous & moi, quoiqu'on ne puisse vous donner les titres de duelliste & de libertin dont vous m'honorez, cette aimable fille, que votre vanité & votre sottise regardent avec tant de mépris, sera placée dans un degré de gloire supérieur au nôtre, oui, infiniment supérieur; & que le juge infiniment juste donnera la préférence à qui elle sera dûe, sans aucun égard à la naissance ou à la fortune.

Voilà un sermon magnifique, s'écria-t-elle! Comment donc! mon frère est déjà devenu puri-

tain ! Voyez jusqu'où le mariage & la repentance peuvent amener un homme ! Je me réjouis en vérité de la métamorphose. Allons, dit-elle, en venant vers moi qui tremblois de la voir approcher, (mais son frère la suivit pour l'observer tandis que je me levois à son abord,) allons, donne-moi ta main, mademoiselle Pamela, mademoiselle Andrews, mademoiselle........ comment dirai-je ? Tu as fait des miracles en peu de tems : tu as non-seulement fait un époux d'un débauché, mais encore d'un débauché un prédicateur. Mais cependant, ajouta-t-elle avec une colère ironique, & me tapotant le cou, prens garde, Pamela, prens garde que ta vanité ne commence quand la sienne finit; prens garde à ne te pas donner à toi-même le titre de ma sœur.

C'est, miladi Davers, lui dit-il, ce que j'espère qu'elle fera, lorsqu'elle aura pu vous ramener aussi parfaitement de l'orgueil, qu'elle a su me ramener du libertinage.

Madame Jewkes vint dans l'instant même nous avertir que le dîner étoit prêt. Allons, ma Pamela, dit mon cher maître, vous avez demandé tantôt qu'on vous dispensât de venir déjeûner avec nous; mais j'espère que pour le dîner vous nous donnerez votre compagnie à miladi Davers & à moi.

Comment osez-vous m'insulter de la sorte, lui

dit miladi ? Comment, reprit-il, osez-vous m'insulter par votre conduite, dans ma propre maison, après que je vous ai dit & redit que j'étois marié ? Comment osez-vous penser à rester ici un moment, & à refuser en même-tems à ma femme les honneurs qui lui sont dûs, en cette qualité ?

Bon dieu ! s'écria-t-elle, en se prenant le front avec la main, donne-moi patience !

Monsieur, mon cher monsieur, lui dis-je, dispensez-moi, de grace, de dîner avec vous ; ne chagrinez point miladi. Taisez-vous, ma chère amie, reprit-il ; vous voyez déjà combien peu vous avez gagné par votre charmante complaisance. Vous avez embrassé ses genoux, & l'insolente qu'elle est, elle vous a menacée de vous fouler aux pieds. Elle vous demandera bientôt si elle doit être redevable de son pardon à votre intercession ; & c'est pourtant cela seul qui peut me porter à lui pardonner.

La pauvre dame ! elle ne put soutenir cela, & courut à sa triste femme de chambre, s'appuyant sur son bras comme si elle eût été indisposée. Aidez-moi, Rebecca, lui dit-elle, aidez-moi à descendre ! Quittons à l'instant cette maison, cette maudite maison, où je me plaisois tant autrefois : dites à mes gens de tout préparer pour le départ ; & je la fuirai pour ne la revoir jamais, ni celui à qui elle appartient. En

disant

disant cela, elle descendit l'escalier dans la plus grande détresse du monde, & elle ordonna à ses domestiques de se préparer incessamment à partir.

Je vis mon maître dans une extrême agitation. De grace, monsieur, lui dis-je, suivez miladi & l'appaisez. Ce qu'elle en fait n'est que par tendresse pour vous. La pauvre femme! me dit-il, je souffre pour elle; mais puisque les choses en sont venues si avant, j'insiste absolument que vous descendiez: sans cela, son orgueil en prendra de nouvelles forces, & nous serons tous encore à recommencer.

Ah! mon cher monsieur, lui dis-je, au nom de dieu dispensez-moi pour cette seule fois de descendre à dîner. En vérité, ma chère, reprit-il, je n'en ferai rien. Quoi! sera-t-il dit que ma sœur fera craindre à ma femme de se mettre à ma table, & cela, moi présent? Non, j'en ai déjà trop enduré, & vous aussi: & je vous somme de descendre quand je vous enverrai chercher.

Il partit là-dessus, & voyant qu'il y étoit résolu, je n'osai contester. Je trouve en lui autant de grandeur que de bonté. J'ai souvent eu occasion de le remarquer; mais jamais tant que dans cette dispute avec sa sœur. Miladi mit ses gants vîte comme un éclair, & sa femme-de-chambre remplit un mouchoir de quelques menues hardes; car ses prin-

cipaux habits n'étoient pas encore dépaquetés. Son cocher attela, ses laquais sellèrent leurs chevaux, & elle paroissoit résolue à partir : mais son neveu & M. Colbrand étoient allés faire un tour ensemble quelque part. Elle ne voulut pas entrer dans la maison, & s'assit, avec sa femme-de-chambre à côté d'elle, sur un siège qui étoit dans l'avant-cour. Après y avoir bien rongé son frein, elle dit enfin à Jacques, un de ses laquais, de rester pour accompagner son neveu, & qu'elle reprendroit le chemin du logis.

Madame Jewkes vint la trouver & lui demander si elle ne vouloit pas rester à dîner ; qu'on alloit servir dans l'instant? Non, dit-elle, cette maison me donne des indigestions : je la porte en vérité sur les épaules. Faites seulement mes complimens à votre maître, & dites-lui que je souhaite qu'il soit plus heureux qu'il ne m'a rendue heureuse.

Il m'avoit envoyé dire de descendre, & j'avois obéi, quoique bien à contre-cœur. Le couvert étoit mis dans la salle par la fenêtre de laquelle j'avois sauté, & mon maître s'y promenoit en long & en large. Madame Jewkes entra, & lui demanda s'il souhaitoit qu'on servît, puisque miladi ne vouloit pas entrer ? mais qu'elle l'avoit chargée de lui faire ses complimens, & de lui dire qu'elle souhaitoit qu'il fût plus heureux qu'il ne l'avoit rendue heureuse. En approchant de l'endroit de la salle

vers lequel elle étoit, il vit par la fenêtre que tout étoit prêt pour son départ. Il sortit aussitôt. Miladi Davers, lui dit-il, si je croyois que ma civilité ne fît pas sur vous l'effet de vous endurcir plutôt que de vous toucher, je vous prierois d'entrer, & de permettre, au moins, que votre neveu & vos domestiques dînent avant que de partir. Elle se mit à pleurer, & tourna son visage de l'autre côté, pour le lui cacher. Allons, ma sœur, dit-il en lui prenant la main, laissez-vous persuader d'entrer. Non, reprit-elle, ne me le demandez pas.... Je voudrois pouvoir vous haïr autant que vous me haïssez! Vous le faites déja, lui dit-il, & pis encore, je vous jure; autrement vous ne me tourmenteriez pas de la sorte. Allons, entrez, de grace. Ne me le demandez pas, lui dit-elle encore. Son neveu revint dans ce moment. Comment donc, madame, s'écria-t-il! j'espère que vous ne vous en irez pas avant d'avoir dîné. Non, mon neveu, reprit-elle, il faut que je m'en aille : je vois bien que je suis ici une hôtesse importune, qui auroit bien fait de ne pas venir tomber sur les bras du maître. Songez, lui dit son frère, au sujet que vous m'avez donné de me servir de cette expression. Vos violences sont ici les seuls hôtes importuns & les seuls mal venus; écartez-les, & jamais sœur n'aura été plus aimée par son frère. Ne me dites pas encore un autre mot semblable, je vous en prie, reprit-

elle : car je ſuis trop facile à vous pardonner, pour un ſeul mot d'amitié. Je vous en dirai cent, ma chère ſœur, interrompit-il, ou plutôt dix mille, s'ils peuvent être de quelqu'efficacité. Donnez-moi votre main, je vous prie, ajouta-t-il en l'embraſſant. Jean, dit-il tout de ſuite au cocher, remettez vos chevaux à l'écurie : malgré la colère de votre maîtreſſe contre moi, vous êtes tous auſſi bien venus dans ma maiſon qu'en aucune auberge où vous puiſſiez vous arrêter. Allons, monſieur H**, donnez la main à votre chère tante ; car elle ne voudra pas me permettre d'avoir cet honneur.

Elle ne put y tenir plus long-tems. Je vous le permettrai, lui dit-elle, en lui donnant ſa main & le baiſant, & vous me conduirez où il vous plaira. Ne penſez pourtant pas, ajouta-t-elle, que je puiſſe vous pardonner. Il la conduiſit ainſi dans la ſalle où j'étois. Comment donc ! dit-elle, me ramenez-vous ici pour être avec cette créature ? C'eſt ma femme, ma chère ſœur, reprit-il avec émotion ; & ſi vous ne voulez pas l'aimer, du moins, pour l'amour de vous-même, n'oubliez pas avec elle la plus commune civilité.

Mais, madame, lui dit ſon neveu, puiſque votre frère avoue ſon mariage, nous ne devons pas, comme il dit fort bien, oublier la plus commune civilité. Permettez-moi, monſieur, ajouta-t-il, de vous féliciter. Je vous remercie, lui dit mon maître.

Et puis-je,..... continua le jeune-homme, en me montrant & me regardant ſans en dire davantage. Oui, monſieur, reprit-il. Là-deſſus il me ſalua très-poliment. Sur mon dieu, madame, me dit-il, je ne ſavois hier rien de tout ceci; & ſi j'ai commis une faute, je vous en demande pardon.

Tu es un bonnaſſe nigaud, lui dit miladi; tu aurois pu te diſpenſer de ce ridicule cérémonial, juſqu'à ce que je te l'euſſe permis. Mais, ma tante, lui dit-il, s'ils ſont actuellement mariés, la choſe eſt ſans retour, & nous ne devons pas mettre la diviſion entre le mari & la femme.

Mais, mon frère, interrompit-elle, penſez-vous que je me mettrai à table à côté de cette créature?... De grace, miladi Davers, point de noms de mépris! Je vous dis & vous jure qu'elle eſt très-réellement ma femme; & je ſerois un coquin ſi je ſouffrois qu'on la maltraitât. Je ſuis ſon unique protecteur; & ſi vous le lui permettez, elle vous aimera & vous honorera toute ſa vie. Je le ferai, je vous jure, madame, lui dis-je avec tranſport!

Je ne puis ni ne veux m'aſſeoir à table avec elle, reprit miladi: j'eſpère, Pamela, ajouta-t-elle, que tu ne t'imagines pas que je le ferai. En vérité, madame, lui dis-je, ſi votre cher frère veut bien me le permettre, je ferai derrière votre chaiſe tout le tems que vous dînerez, pour vous montrer la vénération que j'ai pour vous, comme ſœur de mon gé-

néreux protecteur. Voyez, lui dit-il, si sa nouvelle condition l'a changée. Mais je ne saurois souffrir qu'elle se conduise d'une manière indigne de ma femme; & je compte bien aussi que ma sœur ne s'y attend pas.

S'il faut que je reste, reprit-elle, qu'elle sorte de la salle. En vérité, ma tante, lui dit son parent, vous n'y pensez pas, vous avez grand tort en l'état où sont les choses. Non, madame, lui dit mon maître, cela ne se peut : mais si vous le voulez absolument, nous aurons deux tables : vous & votre neveu serez à l'une, & mon épouse & moi nous serons à l'autre : & vous verrez alors quel air votre pointillerie hors de saison vous donnera. Elle parut irrésolue. Il la plaça à table comme on apportoit le premier service qui étoit du poisson. Où oseras-tu t'asseoir, me dit-elle ? Voudrois-tu point encore que je te donnasse le haut bout, ma drôlesse ? Allons, allons, dit mon maître, j'aurai bientôt écarté cette difficulté; & là-dessus, il s'assit à côté de miladi au haut bout de la table, & me mit à sa gauche. Pardon, ma chère, me dit-il, excusez-moi pour cette fois. Quelle maudite complaisance vous avez, lui dit-elle, pour une pareille !....... Paix, ma sœur, s'écria-t-il, paix; je vous en prie : je ne souffrirai jamais qu'on en parle sur un ton aussi indiscret; c'est bien assez que j'entre ainsi en composition avec vous, pour

ſatisfaire à votre caprice violent & mal ſéant.

Allons, monſieur, ajouta-t-il en s'adreſſant au neveu, mettez-vous auprès de votre chère tante. Rebecca, dit celle-ci, puiſqu'il le faut, aſſeyez-vous ici, auprès de Pamela ; nous irons tous de pair à compagnon. Du meilleur de mon ame ! reprit mon maître : j'honore tellement tout le ſexe, que ſi j'avois été le maître de la mode, je n'aurois jamais voulu que la moindre de celles qui en ſont, ſe fût tenue debout, moi étant aſſis. Mademoiſelle Worden, aſſeyez-vous, je vous prie. Monſieur, reprit la ſuivante, j'eſpère que je ne m'oublierai pas juſques-là.

Miladi ſe mit à rêver, & levant enſuite les mains au ciel, elle s'écria : Bon dieu ! que deviendra ce monde à la fin ? Rien que de très-excellent, reprit mon maître, pourvu que les eſprits comme celui de miladi Davers veuillent ſeulement en ſuivre les règles. Vous donnerai-je un peu de cette carpe, ma ſœur ? Servez votre bien-aimée, lui dit-elle. Cela eſt obligeant, reprit-il, & voilà ce qui s'appelle une bonne ſœur : allons, ma chère, que je vous ſerve, puiſque miladi Davers le ſouhaite. Fort bien, dit miladi, parfaitement bien ! Et elle s'aſſit en même-tems de côté, comme pour détourner ſes yeux de deſſus moi.

A quoi bon tout cela, ma chère tante, dit le neveu, puiſque c'en eſt fait ; que nous vous voyons

vous embrasser de bonne amitié, je vous prie. Tais-toi, sot, lui dit-elle; as-tu sitôt changé de ton depuis hier? Je pense, interrompit mon maître, qu'hier on n'a pas eu l'audace d'insulter ma femme dans sa maison? A ce mot, miladi lui donna un bon coup sur l'épaule. Voilà pour vous, monsieur mon impudent de frère, lui dit-elle; voilà pour vous apprendre à dire ma femme, & sa maison. Elle parut à moitié effrayée de ce qu'elle venoit de faire; mais lui, de la meilleure humeur du monde, la baisa, & lui dit: Grand-merci, ma sœur, grand-merci. Il y a vraiment un assez bon nombre d'années que je n'avois reçu un coup de vous.

Je meure! monsieur, dit le neveu, vous êtes bien bon de le prendre comme cela. Miladi est la meilleure personne du monde; mais j'en ai reçu, moi qui vous parle, plus d'un bon soufflet.

Je ne l'avalerai pourtant pas si bonnement non plus, dit mon maître, si vous ne m'assurez que vous l'avez vu en faire autant à milord Davers.

Doucement, de grace, mon cher monsieur, lui dis-je, en lui marchant sur le pied; doucement, je vous prie. Quoi! s'écria-t-elle, cette créature prie qu'on ne m'insulte pas! s'il n'a pas assez de savoir-vivre pour s'empêcher de m'outrager, je ne veux pas, pécore que tu es, t'être redevable de ce qu'il s'en abstient.

Quoi ! dit mon maître en mettant du poiſſon ſur ſon aſſiette, miladi Davers ſe ſert du mot d'inſulte ! Allons, que je vous voye manger quelque choſe, & je vous pardonne. En vérité, ajouta-t-il en lui mettant un couteau dans une main & une fourchette dans l'autre, je ne ſaurois ſouffrir qu'on ait de ſemblables enfances pour des riens. J'en meurs de honte, je vous jure. Elle porta à ſa bouche un petit morceau, qu'elle remit auſſi-tôt ſur ſon aſſiette. Je ne ſaurois manger, dit-elle; je ne ſaurois avaler; il n'y a pas moyen; il vaudroit autant m'étouffer. Mon maître avoit défendu à ſes laquais d'entrer, de peur qu'ils ne viſſent la ſcène à laquelle il s'attendoit. Il ſe leva de table, & lui verſa un verre de vin que le neveu & la femme de chambre ſe mirent à même de lui donner. Pendant ce tems-là, ſa chaiſe demeurant vacante entre miladi & moi; audacieuſe que tu es, me dit-elle en ſe tournant de mon côté, oſes-tu bien t'aſſeoir à côté de moi ? Pourquoi ne te lèves-tu pas, pour prendre le verre des mains de celui qui t'appartient ?

Ne vous levez pas, ma chère, me dit-il, je vous ſervirai l'une & l'autre. Je me levai cependant; car je craignois un bon ſoufflet; & je le priai de me permettre de ſervir miladi. C'eſt ce que vous ferez, reprit-il, quand elle ſera d'humeur à le recevoir comme il faut. Buvez, de gra-

ce, ma sœur, lui dit-il avec un verre en main; peut-être mangerez-vous après cela un petit morceau. Me l'offrez-vous pour m'insulter, lui dit-elle? Non assurément, répliqua-t-il, je ne le fais que pour vous exciter à manger; car vous allez devenir malade d'inanition.

Dieu vous pardonne la manière dont vous m'avez traitée aujourd'hui, malheureux que vous êtes, lui dit-elle en prenant le verre! Vous aviez coutume d'en agir toujours comme dans ce moment, & j'ai vu le tems que vous m'aimiez; mais les choses ont bien changé; & pour qui? bon dieu! Aussi, cela me chagrine. Elle pleuroit si abondamment en disant cela, qu'il lui fallut quitter le verre.

On ne sauroit avoir un plus grand tort que vous, lui dit-il. Vous ne me traitez ni comme frère, ni comme gentilhomme. Je vous aimerois autant que jamais, si vous ne vous y opposiez pas. Mais au lieu de cette femme d'esprit & de bon sens, de cette femme aimable que ma sœur m'a paru autrefois, vous vous comportez en véritable enfant. Allons, ajouta-t-il, en lui tenant le verre sur les lèvres, souffrez qu'un frère que vous avez aimé jadis, vous persuade de boire ce verre de vin. Elle le but pour lors. Bon dieu! s'écria-t-il en la baisant, comme la colère défigure les plus belles ames! Vous avez bien perdu de

ces agrémens dont ma sœur étoit si richement pourvue. Laissez-vous persuader d'être encore ma sœur, & de vous calmer un peu. Miladi Davers est naturellement une femme charmante, & n'a pas moins l'air d'une dame, que son cher frère peut avoir celui d'un homme bien né.

Là-dessus il se rassit entre nous deux, & lorsque le second service entra : Qu'Abraham, dit-il, vienne ici & nous serve. Je lui marchai encore sur le pied; mais il n'en tint nul compte; & je vis bientôt qu'il avoit raison : car miladi commença à se reconnoître, & ne se comporta pas la moitié si mal devant les domestiques, qu'elle l'avoit fait auparavant : elle se servit elle-même d'un air assez libre; mais de tems en tems il lui échappoit malgré elle un profond soupir & un sanglot. Elle demanda un verre du même vin qu'elle avoit bu auparavant. Vous en servirai-je encore, miladi Davers, dit-il en se levant ? & tout de suite il alla au buffet, & lui en remplit un verre. En vérité, lui dit-elle, j'aime à être caressée par mon frère. A votre santé, mon frère.

Ma chère, me dit mon maître avec beaucoup de tendresse, à présent que je suis debout, je vais vous en verser aussi : il faut servir les deux sœurs de même. Comment l'entendez-vous, lui dit-elle en regardant le domestique de manière à montrer qu'il la tenoit un peu en échec ? Ne montrez de-

vant mes domestiques aucun mépris pour une personne que j'ai avec tant de justice rendu leur maîtresse, lui dit-il tout bas. Considérez qu'il n'y a pas moyen d'en revenir. Et c'est précisément ce qui me tue, reprit-elle.

Il me donna un verre de vin : A la santé de miladi Davers, lui dis-je en me tenant debout. Cela ne te réussira pas, dit-elle tout bas en se penchant vers moi : elle alloit ajouter pécore, ou ma drôlesse, ou quelqu'autre épithète semblable : mais, mon maître voyant qu'Abraham la regardoit, & qu'elle avoit les yeux rouges & enflés ; en vérité, ma sœur, lui dit-il, à votre place, je ne m'en tourmenterois pas. De quoi ? reprit-elle, de quoi ? De ce que, dit-il en s'asseyant, milord Davers ne vient pas ici comme il vous l'avoit promis. Cela ne vous réussira pas non plus, malheureux que vous êtes, lui répliqua-t-elle en le frappant sur l'épaule. Sans doute, ajouta-t-il, qu'une dame de bon sens & de mérite, comme vous, s'affligeroit de se voir négligée, si cela étoit vrai : mais je jurerois bien que milord vous aime autant que vous l'aimez ; & vous ne savez pas ce qui peut être arrivé.

Voilà de vos artifices ordinaires, reprit-elle en secouant la tête : & il y a de quoi s'étonner, qu'avec toute votre ruse vous vous soyez ainsi laissé attraper. Qui ? milord Davers attrapé, lui dit-il ?

non, non, il aura plus d'efprit que cela : mais je n'avois point encore oui dire que vous fuffiez jalouse; ni vous n'avez aucun fujet de le croire à préfent, lui dit-elle. Mon ami, ajouta-t-elle en s'adreffant au laquais, vous n'avez que faire de refter, ma femme de chambre nous fervira ce qu'il nous faut. Non, non, dit mon maître, qu'il refte & nous ferve : Abraham, donnez-moi un verre de vin. Allons, ma fœur, je vous porte la fanté de milord Davers, & j'efpère qu'il aura foin de bien cacher fon jeu. Vous êtes bien provoquant, mon frère, lui dit-elle : je voudrois que vous fuffiez auffi bon que milord Davers. Ne portez pas vos railleries trop loin, je vous en avertis. Eh bien, eh bien, dit mon maître, j'avoue que la corde eft délicate à toucher, & je finis.

Par ces aimables ménagemens, le dîner fe paffa mieux que je ne l'avois efpéré. Quand les domeftiques fe furent retirés, miladi Davers, lui dit-il en demeurant toujours entre nous deux, j'ai une demande à vous faire; il s'agit de me dire, fi vous voulez m'accompagner jufques dans le comté de Bedford. Mon intention étoit de partir demain. Mais, je différerai volontiers, fi vous voulez venir avec moi.

Et ta femme, comme tu l'appelles, ira-t-elle avec toi, notre ami, reprit miladi? Oui, vrai-

ment, ma chère petite Quakresse (*) de sœur, dit-il en lui prenant la main, & en souriant. Et voudrois-tu, continua-t-elle, que je fusse en parade avec elle sur la route ? Hem! Et que je fusse là pour orner son cortége ? Hem! Dis-moi, je t'en prie, notre très-cher, comment tu règlerois cela, si j'étois d'humeur à faire tout ce que tu voudrois ?

Vous êtes toujours, ma chère petite sœur, impertinente, lui dit-il en l'embrassant, & la baisant; & quoi que vous en disiez, il faut que je vous aime. Je vous dirai donc, puisque vous me le demandez, comment je réglerai cela. Vous irez, vous & ma Pamela, ... Retranchez ce *ma*, je vous en prie, si vous voulez que je demeure assise en patience. C'est ce que je ne saurois faire, lui dit-il. Vous irez, vous & ma Pamela, ensemble dans votre carrosse coupé, si vous le voulez bien; & alors elle paroîtra faire partie de votre cortége; & nous irons, votre neveu & moi, tantôt à cheval, & tantôt dans ma berline avec votre femme de chambre.

Cela seroit-il de ton goût, ma mie, me dit-

(*) Les Quakers en Angleterre sont une secte de chrétiens fanatiques, qui, par principe de religion, tutoient tout le monde, sans jamais employer le mot de *vous*.

elle ? Oui, madame, répondis-je, si miladi ne croyoit pas que ce fût un trop grand honneur pour moi. Oui, reprit-elle ; mais miladi pense que ce feroit un trop grand honneur pour toi.

Toutes réflexions faites, interrompit-il, il ne faut pas non plus que cela soit ; car à moins que vous ne lui donniez la main pour entrer dans votre carrosse, on prendra ma femme pour votre suivante, & cela ne feroit pas de mon goût. Et cela feroit peut-être la seule chose, reprit-elle, qui pourroit m'engager à la souffrir à mes côtés dans mon carrosse. Mais achevez. Eh bien, eh bien, continua-t-il, quand nous serions arrivés au logis, nous inviterions milord Davers à venir nous trouver, & à passer un mois ou deux avec nous.

Après. Et s'il y venoit, que ferions-nous ? Comme je sais, lui dit-il, que vous avez le goût bon, je vous prierois de donner vos avis à Pamela sur quelques échantillons que j'attends de Londres pour des habits. Provoquant mortel que tu es ! s'écria-t-elle ; dieu veuille que je ne joue pas des mains avant qu'il soit peu. Je ne dis pas cela pour vous irriter, reprit-il, & cela ne doit pas vous irriter non plus : mais, quand je vous dis que je suis marié, ne s'ensuit-il pas qu'il nous faut des habits neufs ?

As-tu encore beaucoup de ces choses obligeantes à me dire, mon ami, lui répondit-elle ? Si

vous voulez, ajouta-t-il, nous honorer de votre compagnie à l'église, lorsque nous y paroîtrons pour la première fois (*), je vous ferai un présent qui vaudra bien la peine que vous l'acceptiez. Misérable que tu es! lui dit-elle; tiens, dussé-je en mourir, il faut que je me satisfasse. Et là-dessus elle alloit lui allonger un grand coup; mais il lui retint la main. En vérité, ma chère tante, lui dit son neveu, je ne vous comprends pas. Est-ce que toutes ces choses-là ne s'en vont pas sans dire?

Je demandai la permission de me retirer; & comme je sortois, mon cher maître s'écria en me montrant, c'est-là ce qui s'appelle une belle personne, voyez cette taille dégagée & cet aimable maintien! Ah! miladi Davers, si vous étiez homme, vous en seriez aussi fou que moi. Oui-da; dit cette méchante dame, mais ce seroit pour en faire ma gueuse, & non pas ma femme. Je me retournai, à ce discours. En vérité, madame, lui dis-je, vous êtes bien cruelle! & des messieurs peuvent bien s'émanciper à une mauvaise conduite, quand des dames d'honneur en viennent à tenir un pareil langage! Si votre cher frère, ajou-

(*) En Angleterre, l'usage est que les gens de quelque considération paroissent en pompe à l'église, le premier dimanche d'après leur mariage.

tai-je

tai-je en fondant en larmes, n'étoit pas le plus généreux de tous les hommes, votre crédit sur son esprit me rendroit infiniment malheureuse.

Rassure-toi, ma mie, me dit-elle, rassure-toi : je vois de reste que tu le captiveras aussi long-tems qu'aucune autre. La pauvre Sara Godfroy n'a jamais été la moitié si bien dans ses bonnes graces que toi !

Demeurez, ma Pamela, s'écria-t-il tout en fureur, demeurez, vous dis-je : vous venez d'entendre deux exécrables accusations contre moi. Je vous aime avec une affection si sincère, qu'il faut absolument que je dise quelque chose en ma faveur devant cette malicieuse accusatrice, si je ne veux pas que vous pensiez que votre incomparable vertu est devenue pour toujours la proie du plus grand des scélérats.

Le neveu parut inquiet, & blâma beaucoup sa tante. Je revins sur mes pas, & tremblois tout en marchant. Il me fit asseoir, & me prenant la main : Ma chère, me dit-il, j'ai déja été accusé d'être duelliste, & l'on m'accuse à présent d'être un débauché d'un autre ordre ! Au tems passé, je n'aurois pas été si touché de ces imputations que je le suis à présent, que je souhaiterois de convaincre peu à peu tout le monde, par la conformité de ma conduite avec vos vertus, de la force que votre

exemple a ſur moi. Mais voici en deux mots ſur quoi eſt fondée la première accuſation.

J'avois un ami, lequel fut lâchement attaqué par des coupe-jarrets, loués pour l'aſſaſſiner par un italien titré, qui, comme bien d'autres perſonnages d'un haut rang, n'avoit ni cœur ni honneur. J'eus le bonheur, étant à Padoue, de déſarmer un de ces coquins en défendant mon ami, & de lui faire avouer qui étoit celui qui l'avoit mis en œuvre. J'avoue que je fis un défi à ce dernier. Nous nous rencontrâmes à Sienne, & il mourut un mois après d'une fièvre qui, je crois, ne fut pas occaſionnée par les légères bleſſures qu'il avoit reçues de moi. Je fus cependant obligé de quitter l'Italie plutôt que je ne me le propoſois, à cauſe de ſes parens qui étoient en grand nombre, & qui me regardoient comme la cauſe de ſa mort. Je les appaiſai dans la ſuite, par une lettre que je leur écrivis d'Inſpruck, pour les informer de la lâcheté du défunt. Cela les empêcha de me ſuivre à Munich, comme ils en avoient l'intention. Voilà, ajouta-t-il, la cauſe d'une des charitables inſinuations qui auroient pu alarmer votre délicateſſe, en vous laiſſant penſer que vous étiez mariée à un meurtrier. L'autre.... De grace, mon frère, lui dit-elle, n'allez pas plus avant : ſi vous le faites, ce n'eſt pas moi qui vous y force. Elle ſaura tout, s'écria-t-il,

& je défie les traits les plus envenimés de votre malice.

Lorsque j'étois au collège, j'avois accès chez une veuve qui me recevoit fort bien. Elle avoit plusieurs filles, mais très-peu de bien à leur donner. La rusée vieille me fit amorcer par l'une d'elles, (& c'étoit en vérité une bonne & digne fille,) pour m'engager à l'épouser; & cela uniquement en vue des biens dont je devois hériter. Dans ce dessein, elle fit naître plusieurs occasions de nous rencontrer l'un l'autre, & de nous laisser seuls. J'étois mineur alors; & la jeune demoiselle, qui n'avoit pas l'ame de moitié si artificieuse que sa mère, se rendit à mes poursuites avant que le projet de cette femme pût venir à maturité, & par-là le ruina entièrement. Cette personne, ma Pamela, est la Sara Godfroy, dont la malicieuse femme que voici a fait mention dans les vues du monde les plus mauvaises. De toutes les autres licences que je puis m'être données, (car je me suis peut-être émancipé à quelques-unes de plus, dont on vous auroit sans doute informée, comme de celle-ci, si on les avoit sues,) je demande à dieu de ne m'en accorder le pardon que jusqu'au tems où, réveillant sa vengeance par des offenses du même ordre, je me rendrai infiniment injuste envers ma Pamela.

A présent, ma chère, ajouta-t-il, vous pouvez vous retirer, car ma très-digne sœur a dit tout le

mal qu'elle savoit de moi ; mal dont je vous aurois informée moi-même dans quelqu'occasion où j'aurois pu vous convaincre qu'il étoit pour moi un sujet de chagrin & non de vanité : car je n'aime pas à être cru meilleur que je ne suis. J'espère seulement que depuis l'heure où je me suis dévoué à tant de vertus jusqu'à celle de ma mort, ma conduite sera parfaitement irréprochable.

Ce discours, & la manière noble dont ce cher mortel venoit d'avouer ses fautes & en marquer son repentir, émut terriblement miladi. Un torrent de larmes sortit tout-à-coup de ses yeux. Pamela, me dit-elle, ne vous en allez pas si-tôt, je vous en conjure. La passion m'a menée beaucoup trop loin, en vérité : il faut absolument que vous restiez pour me voir lui demander pardon, ajouta-t-elle en venant à moi & me prenant la main. Elle prit tout de suite la sienne : mais, à mon grand regret, (car je souffrois de voir souffrir miladi,) il lui échappa avec violence, sortit de la salle, & gagna le jardin dans une rage qui me fit trembler. Miladi s'assit, appuya sa tête contre mon sein, & me baigna le cou de ses larmes en me tenant les mains. Je pleurai par compagnie. Son neveu se promenoit en long & en large dans une inquiétude affreuse. Il sortit ensuite, & revint nous dire que M. B... avoit donné ordre qu'on mît les chevaux à son carrosse coupé, & qu'il ne vouloit pas que personne lui parlât. Où

eſt-il, dit miladi? Il ſe promène dans le jardin jusqu'à ce que le carroſſe ſoit prêt, reprit le neveu.

Il eſt vrai, dit elle, & je l'avoue, j'ai été trop loin : j'étois enſorcelée. A préſent, continua-t-elle, il va, lui qui prétend que je ſuis ſi méchante, il va être un an entier ſans me pardonner. Car il faut vous dire, Pamela, que ſi jamais vous l'offenſez, vous ne l'appaiſerez pas aiſément. Toute chagrine que j'étois, je me déleċtois à voir miladi ſi bonne envers moi. Voulez-vous, me dit-elle, vous haſarder à l'aller trouver avec moi? Oſerez-vous ſuivre un lion dans ſa retraite? Je vous accompagnerai par-tout où vous me l'ordonnerez, répondis je. Vraiment, ma mie..... Pamela, je veux dire, tu es très-bonne dans le fond, me dit miladi. Je t'aurois aimée autant que feu ma mère t'aimoit.... ſi.... Mais c'en eſt fait à préſent. En vérité, ma Pamela, vous n'auriez pas dû épouſer mon frère. Mais, allons, je l'aime & ne puis m'en empêcher : tâchons de le trouver ; il ne m'en traitera pas moins comme un chien. Je n'aurois pas dû l'irriter juſqu'à ce point là : car toutes les fois que cela m'eſt arrivé, j'ai toujours été la partie ſouffrante. Il ſait que je l'aime!

Miladi me parla de la ſorte, en s'appuyant ſur mon bras, & entra dans le jardin. Je le vis encore dans une agitation & dans un déſordre affreux. Il prit un autre chemin pour nous éviter. Mon

frère, mon frère, lui cria-t-elle, permettez que je vous parle ! Un mot seulement ! Comme nous le suivions rapidement, & que nous le touchions de fort près : Je vous prie, lui dit-il, de ne m'accabler pas davantage de vos folies & de votre violence ; j'en ai beaucoup trop enduré ; & je vous promets bien que de plus d'un an...... Paix ! lui cria-t-elle, point de vœux ; je vous en conjure ; car je ne sais que trop bien par expérience, que, si vous en faites, vous ne les violerez pas. Vous voyez, lui dit-elle, que j'en suis venue jusqu'à prier Pamela de me servir de médiatrice : cela vous appaisera sans doute, ou rien ne le pourra faire.

En vérité, reprit-il, je ne veux voir aucune de vous deux dans la situation où je me trouve : laissez-moi seul avec moi-même ; je ne prétends pas être persécuté de la sorte. Et il s'éloignoit toujours. Mais, lui dit-elle, je ne vous demande qu'un mot...... Si vous me pardonnez, je vous pardonnerai ? Quoi ! lui dit ce cher époux d'un air fier & indigné, que me pardonnerez-vous ? Elle vit qu'il étoit trop réellement en colère, pour lui nommer son mariage comme une chose qui demandoit qu'elle lui pardonnât : je vous pardonnerai, lui cria-t-elle, tout le mauvais traitement que j'ai reçu de vous aujourd'hui.

Un mot & qui serve, ma sœur, lui dit-il : je vous souhaite de tout mon cœur tout le bien pos-

ſible : mais ayons, je vous prie, dorénavant notre tranquillité mutuelle aſſez à cœur, pour ne jamais nous revoir l'un l'autre. Jamais, lui dit-elle..... & pouvez-vous bien le ſouhaiter, frère barbare ? le pouvez-vous ? Je le puis & le ferai, reprit-il. Je n'ai d'autre parti à prendre qu'à dérober pour toujours à votre vue, non un frère, mais un meurtrier & un ſcélérat indigne de vous appartenir : laiſſez-moi me renfermer & faire pénitence de mes crimes paſſés : ce ſera du moins une pénitence, où je ne ſerai pas troublé par une accuſatrice auſſi violente que vous.

Pamela, me dit-il d'un ton qui me fit trembler, comment oſez-vous me ſuivre ſans ma permiſſion, quand vous me voyez dans une agitation ſi terrible ? A l'avenir, lorſque j'aurai l'ame ainſi émue, ne m'approchez jamais que je ne vous envoie chercher.

Mon cher monſieur, m'écriai-je.... Laiſſez-moi, interrompit-il. Je vais dans ce moment partir pour le comté de Bedford. Quoi ! ſans moi, monſieur, lui dis-je ?..... De grace, qu'ai-je fait ? Vous avez fait la cour à ma furie de ſœur que voilà : vous la lui avez faite avec une baſſeſſe indigne de ma femme ; & je n'aimerai pas à vous voir que je ne me ſois remis de l'affreuſe émotion où je ſuis à préſent. Mais Colbrand vous accompagnera avec deux autres de mes domeſtiques ; & madame Jewkes vous

servira pendant une partie du chemin. J'espère que vous me trouverez mieux disposé à vous recevoir-là, que je ne le suis ici à me séparer de vous.

Si je ne m'étois pas flattée, qu'il en affectoit une partie pour intimider miladi, je crois que je n'y aurois jamais résisté. J'en fus cependant pénétrée jusqu'au fond de l'ame; car je vis bien qu'il étoit tout de bon en colère.

J'appréhendois assez, me dit miladi, qu'il ne fût irrité contre vous, aussi-bien que contre moi; car je savois de reste combien ses violences sont déraisonnables, quand il fait tant que de s'y livrer. Quoi! lui dit elle, pas un seul mot? Si vous ne voulez pas me pardonner, pardonnez du moins à Pamela; car elle ne vous a offensé que par sa bonté pour moi, & à mon instante prière. Pour moi je vais partir sur le champ, comme j'allois le faire, si vous ne m'en aviez point empêchée.

Je vous en ai empêchée par tendresse, lui dit-il; mais vous m'en avez puni, en me frappant au cœur par pure haine. Quant à ma Pamela, je sais qu'excepté l'instant où je vous parle, je ne saurois être en colère contr'elle. J'exige donc d'elle, de ne jamais me voir en pareille occasion, jusqu'à ce que je puisse la voir moi-même dans la situation d'esprit où il convient que je sois, lorsqu'une personne aussi aimable qu'elle m'approche. C'est

pour cela ſeul, ma chère, me dit-il, que je vous conjure de me laiſſer pour le préſent.

Mais, monſieur, lui dis-je, faut-il que je vous quitte, & que je vous laiſſe aller ſans moi dans le comté de Bedford ? Ah ! mon cher monſieur, comment le pourrois-je ? Vous pouvez, dit miladi, vous en aller tous deux enſemble demain comme vous l'aviez projeté, & moi je partirai cette après-dînée ; & puiſqu'il n'y a pas moyen d'obtenir mon pardon, je tâcherai d'oublier que j'ai un frère au monde.

M'eſt-il permis, monſieur, lui dis-je, de vous conjurer de tranſporter ſur moi toute votre colère, & de vous réconcilier avec votre chère ſœur ? Préſomptueuſe Pamela ! reprit-il d'un ton qui m'épouvanta, as-tu donc le courage ſi ferme, & te ſens-tu aſſez forte pour ſupporter une diſgrace, que ton affection & ta tendreſſe m'ont toujours fait croire que tu voudrois éviter par-deſſus toutes choſes ? Sors donc de ma préſence, me dit-il, en me prenant la main & la jetant en quelque ſorte loin de lui ; ſors-en, & réfléchis à loiſir ſur ce que tu viens de me dire.

J'étois ſi effrayée (car je vis pour le coup que mes dernières paroles l'avoient offenſé,) que je me jetai à ſes genoux comme il s'éloignoit de moi, & lui criai : De grace, monſieur, pardonnez-moi ; vous voyez que je ne ſuis pas aſſez cou-

rageuse pour soutenir votre disgrace. J'étois prête à m'évanouir en disant cela.

Pardonnez seulement à Pamela, lui dit sa sœur; c'est tout ce que je vous demande. Vous allez la mettre aux abois. Vous porterez votre colère autant au-delà des bornes que je l'ai fait moi-même. Je n'ai pas besoin, reprit-il, de vous dire combien je l'aime : mais il ne faut pas qu'elle me vienne importuner & me poursuivre dans des occasions comme celle-ci. Mon intention étoit, lorsque j'aurois pu calmer par ma raison l'agitation où vous m'aviez jeté par votre violence, d'entrer dans la maison & de prendre congé de vous deux avec la bienséance qui convient à un mari & à un frère; mais elle est venue à moi sans mon ordre; & il faut qu'elle essuye les suites d'une violence qui, quand elle est une fois émue, connoît aussi peu de bornes que la vôtre.

Si je ne vous avois pas aimé, lui dit-elle, autant qu'une sœur ait jamais aimé son frère, je ne vous aurois pas jeté dans un si grand trouble. Et moi, reprit-il, si je ne vous avois pas aimée plus tendrement que vous n'étiez résolue de le mériter, je ne me soucierois de rien de ce que vous pourriez dire : mais après l'histoire du duel, dont vous n'auriez fait aucune mention si vous n'aviez pas su que je n'y pensois jamais sans chagrin, ce second brocard sur le compte de la

pauvre Sara Godfroy est un trait de bassesse & de malice, qui, je le sens, me donne la force de vous renier pour ma sœur.

En vérité, lui dit-elle, je suis convaincue de mon tort. J'en suis très-sincèrement honteuse. Rien n'est plus petit, plus bas, & plus indigne de votre sœur, que ce que vous me reprochez; & c'est pour cela même que je m'abaisse jusqu'à vous suivre comme je fais pour vous demander pardon, & même jusqu'à me choisir pour médiatrice auprès de vous, une personne qui me paroissoit avoir quelque crédit sur votre esprit, à en juger par les sentimens que vous faisiez profession d'avoir pour elle; sentimens dont, je pense, vous n'avez fait tant de parade, que dans l'unique vue de m'insulter.

Je ne me soucie pas de ce que vous pensez, reprit-il; après la bassesse dont vous vous êtes rendue coupable, je ne puis vous regarder qu'en pitié: car en vérité vous avez beaucoup perdu de mon estime.

J'ai tout lieu de le croire, dit-elle. Mais tranquillisez-vous, je vais partir à l'instant. Ainsi donc, mon frère, permettez-moi de vous donner ce nom encore une fois: adieu. Adieu donc, Pamela, ajouta-t-elle, en se tournant vers moi, & me baisant les larmes aux yeux.

Je n'osois hasarder un mot de plus: mais,

comme miladi lui tournoit le dos pour s'en aller : Votre fexe eft bien le diable, lui dit-il ! de quelle manière étrange vous favez mettre hors des gonds, calmer, & tourner comme il vous plaît, nous autres pauvres girouettes d'hommes ! *Je n'ai pu tenir contre votre dernier & tendre adieu à ma Pamela.* Embraffez-vous l'une l'autre encore une fois, & je fuis plus content que jamais. Il prit alors nos deux mains & les joignit. Miladi me baifa derechef ayant les larmes aux yeux auffi-bien que moi : & lui nous embraffa & nous baifa l'une après l'autre de grande affection. Voilà, dit-il avec tranfport, les deux plus chères créatures que j'aie dans le monde ! Dieu veuille les bénir !

Eh bien ! lui dit-elle, vous me pardonnez donc entièrement ma foibleffe au fujet de Sara ?..... Oubliez-la pour jamais, interrompit-il brufquement, & fans lui laiffer achever le nom. Je vous pardonne auffi, ma Pamela, me dit-il, pourvu qu'il ne vous arrive plus de tenir mon indignation pour auffi peu de chofe que vous venez de le faire.

Elle n'a jamais tenu votre indignation pour peu de chofe, lui dit miladi : mais, plus elle l'a trouvée cruelle, & plus je dois lui tenir compte d'avoir dit qu'elle la fupporteroit plutôt que le chagrin de nous voir irréconciliables. N'importe, reprit-il ; c'étoit chez elle une abfence d'efprit ou un mépris, au moins implicite, que ma délica-

tesse ne pouvoit pardonner à son cœur. Car, cela n'avoit-il pas l'air d'une présomption, qui lui donnoit le courage de soutenir mon indignation, sur la certitude tacite de me ramener toujours, quand bon lui sembleroit? Je puis cependant l'assurer que, tout violent qu'est mon amour pour elle, la chose ne sera pas toujours en sa disposition, lorsqu'elle m'aura fâché volontairement.

Pamela, me dit miladi, je vous réponds bien que vous avez ici en mon frère un véritable gentilhomme; & vous pouvez en attendre tout le traitement que ce titre, joint à son bon sens naturel & à son éducation, vous garantira toujours de sa part. Mais, si vous l'offensez, dieu vous soit en aide, mon enfant! Vous voyez ce qui m'en arrive à moi pauvrette!...... Encore ne l'ai-je jamais vu pardonner sitôt.

Je me promets bien, lui dis-je, d'apporter tous mes soins pour l'éviter: car mon épouvante m'a mise toute hors de moi, & j'avois commis la faute avant que de savoir où j'étois.

Cet orage fut ainsi heureusement dissipé, & miladi entièrement vaincue & pacifiée.

Quand nous sortîmes du jardin, nous vîmes le carrosse tout prêt. En vérité, ma sœur, lui dit-il, j'aurois infailliblement décampé pour mon autre maison, si les choses n'avoient pas pris un si heureux tour. Au lieu de cela, nous irons, vous

& moi, prendre l'air, si vous le voulez: & je vous prie, ma chère, ajouta-t-il, en s'adressant à moi, d'ordonner à madame Jewkes de nous faire souper à huit heures : nous vous rejoindrons vers ce tems-là.

Monsieur, dit-il au neveu, voulez-vous monter à cheval & nous escorter? Très-volontiers, reprit-il; je suis ravi jusqu'au fond de mon ame de vous voir tous si bons amis.

Mon cher seigneur & maître conduisit donc miladi jusqu'au carrosse; son neveu & un laquais les suivirent au galop, & je montai dans mon cabinet pour y ruminer sur tout cela. La sotte créature que je suis! je ne puis me tirer de la tête cette pauvre Sara Godfroy. Avec quelle rapidité le nom & la qualité de femme nous donnent des privilèges par rapport à nos intérêts personnels! Il me semble pourtant que je serois bien-aise d'en savoir plus long sur son compte; car, n'est-il pas étonnant que moi, qui ai passé plusieurs années dans la famille, je n'en aie pas eu le moindre vent? Mais j'étois si constamment avec ma maîtresse que je n'en ai jamais oui parler, & j'assurerois bien qu'elle n'en a jamais rien su; autrement elle me l'auroit dit.

Je n'oserois le questionner sur le compte de cette pauvre demoiselle, & je serois pourtant bien-aise de savoir ce qu'elle est devenue, si elle est

vivante, & ſi cet amour a eu des ſuites. J'en entendrai peut-être parler amplement avant qu'il ſoit peu, & j'eſpère qu'aucune ſcène fâcheuſe n'en fournira l'occaſion.

Quant à l'autre malheureuſe affaire, je ſais qu'on en a parlé; que dans ſes voyages, & longtems avant qu'on m'eût priſe dans la famille, il avoit eu une ou deux querelles; que dans ſa plus grande jeuneſſe il s'étoit toujours fait remarquer pour ſon courage, & qu'il paſſe pour une très-bonne épée. Dieu veuille qu'il ne ſoit jamais obligé d'en faire uſage; & qu'il puiſſe toujours ſe conſerver en honneur & en ſûreté!

Sur les ſept heures, mon maître m'envoya dire qu'il me prioit de ne point l'attendre à ſouper, parce qu'on les avoit obligés, lui, miladi, & ſon neveu, de reſter à ſouper chez miladi Jones, & que miladi Darnford, & la famille de M. Péters, avoient promis de venir les y rencontrer. J'étois d'autant plus ravie qu'ils ne m'euſſent point envoyé chercher, que j'eſpérois que ces aimables familles étant toutes de mes amis, ne manqueroient pas de me confirmer dans les bonnes graces de miladi Davers. De ſorte que je continuai mes écrits d'arrache-pied.

Ils furent de retour environ ſur les onze heures. Je ne faiſois pour lors que de deſcendre, m'étant fatiguée à force d'écrire, & j'étois aſſiſe &

causois avec madame Jewkes & mademoiselle Worden, que j'avois fait asseoir malgré elles.

Elles se mirent vis-à-vis de moi; & mademoiselle Worden me demanda pardon, non sans beaucoup de confusion, du rôle qu'elle avoit joué contre moi; disant qu'on lui avoit représenté les choses bien différemment; qu'elle étoit très-éloignée de penser que je fusse mariée, & que ce fût envers la dame du logis qu'elle se comportoit si impoliment.

Je lui dis que je n'étois offensée de rien de ce qu'elle avoit fait; que je lui pardonnois de grand cœur; que j'espérois que ma nouvelle condition ne me feroit point oublier d'en agir convenablement envers un chacun; mais que, pour l'honneur du gentilhomme qui m'y avoit si généreusement élevée, je devois tâcher de me comporter d'une manière qui n'en fut pas indigne.

Madame Jewkes me dit que ma situation me fournissoit d'amples occasions de faire connoître l'excellence de mon naturel; que j'avois pu lui pardonner des offenses, dont en son particulier elle devoit toute sa vie faire l'aveu avec confusion.

Madame Jewkes, lui dis-je, les humains ne savent comment se comporter, quand leurs volontés dépendent de celles de leurs supérieurs, & j'ai toujours cru qu'il falloit distinguer entre les

actes

actes de pure malice & ceux d'une obéiſſance implicite. On doit cependant ſavoir diſcerner ce qui eſt juſte de ce qui ne l'eſt pas ; & les grands eux-mêmes, quoique fâchés pour le moment de ce qu'on leur déſobéit, n'en auront dans la ſuite que meilleure opinion d'une perſonne qui leur aura réſiſté dans leurs ordres illégitimes.

Ceci parut faire un peu de peine à madame Jewkes : j'ajoutai que j'en parlois ſur-tout d'après ma propre expérience ; pouvant dire, comme elle ne l'ignoroit pas, que les menaces & les tentations ne m'avoient point manqué, & que ſi j'euſſe cédé aux unes, ou que je me fuſſe laiſſé intimider par les autres, je ne ſerois jamais devenue ce que je ſuis.

Ah ! madame, répondit la Jewkes, je n'ai jamais connu votre égal : je trouve votre humeur encore plus douce depuis le jour heureux de votre mariage, qu'elle ne l'étoit auparavant ; & on diroit même que vous êtes devenue plus humble depuis ce tems-là.

On peut, lui dis-je, vous en donner une très-bonne raiſon. Je me croyois en danger, je regardois tous ceux qui m'entouroient comme autant d'ennemis ; & avec cette diſpoſition, il étoit impoſſible que je ne fuſſe pas d'une humeur chagrine, inquiète & ſoupçonneuſe. Mais, mon cher époux m'ayant délivrée de la cauſe de mes inquié-

tudes, & m'ayant rendue parfaitement heureuse, j'aurois été très-blâmable, si je n'avois pas montré une ame tranquille & contente, & une humeur propre à me concilier, s'il se peut en même-tems, le respect & l'affection de tout le monde; d'autant plus que ce ne sera que justifier en quelque sorte l'honneur que j'avois reçu; parce que moins je me ferai d'ennemis, plus j'engagerai un chacun à penser que mon cher bienfaiteur en a eu moins de tort en s'abaissant comme il a fait.

Cette manière de parler leur plut infiniment à toutes deux : elles m'en complimentèrent beaucoup, & souhaitèrent que je fusse toujours aussi heureuse, qu'elles disoient que j'en étois digne.

Nous en étions là-dessus, lorsque mon maître, sa sœur, & son neveu entrèrent. Ils rapportoient tous une humeur si charmante, que j'en devins comme une nouvelle créature. Les deux femmes vouloient se retirer; mais mon maître s'y opposa. Mademoiselle Worden, madame Jewkes, restez, je vous en prie, leur dit-il; je vous parlerai tout à l'heure. Eh bien, mon cher amour, ajouta-t-il en venant à moi & me baisant, je me flatte que je n'ai point abusé de votre patience, en m'absentant de vous plus long-tems que nous ne nous l'étions proposé. Mais cette absence n'a pas été à votre désavantage; car quoique nous n'ayons pas

joui de votre compagnie, nous n'avons parlé absolument que de vous.

Miladi s'approcha aussi de moi: En vérité, mon enfant, me dit-elle, vous avez été l'unique sujet de toutes nos conversations. Je ne sais pas comment cela s'est fait; mais vous avez rendu deux ou trois bonnes familles du voisinage aussi parfaitement vos admirateurs que votre ami que voici.

Pamela, ajouta mon maître, ma sœur a entendu vos louanges sortir à la fois d'une douzaine de bouches, & les a entendues avec plus de plaisir que son cœur ne lui permettroit à présent de l'exprimer.

Les bonnes graces de la chère miladi Davers, lui dis-je, & la continuation des vôtres, me rendroient plus fière que celles de tout le reste du monde ensemble.

Mon enfant, me dit-elle, les cœurs hautains ne s'humilient pas tout-à-coup: mon frère que voilà a pourtant fait descendre le mien de bien des degrés plus bas que je ne l'ai jamais connu: mais je puis vous assurer que je vous souhaite tout le bonheur du monde avec lui; & là-dessus elle me baisa.

Vous m'obligez pour jamais, ma chère dame, m'écriai-je. Je vais à présent me croire parfaitement heureuse: il ne me manquoit que cela pour

me rendre telle ; & j'espère que je pourrai toujours, & dans tous les instans de ma vie, vous faire voir combien votre bonté me remplit de respect & de gratitude.

Mais, mon enfant, ajouta-t-elle, je ne vous tiendrai pas compagnie lorsque vous paroîtrez à l'église pour la première fois. Que votre mérite personnel vous fasse de tous vos voisins du comté de Bedford, d'aussi bons amis qu'il vous en a fait ici de ceux du comté de Lincoln ; & vous n'aurez alors aucun besoin de mon soutien, ni de celui d'aucun autre.

C'est à présent mon tour, madame, dit son neveu en me saluant. Je vous souhaite du fond de mon ame un parfait bonheur. Par tout ce que j'ai vu & par tout ce que j'ai entendu, je veux mourir si je ne pense que vous n'avez rencontré que ce que vous méritiez : toute la compagnie que nous venons de quitter en dit autant. Pardonnez-moi, je vous prie, mon extravagante conduite à votre égard.

Monsieur, lui dis-je, je vous remercie de votre gracieux compliment, & j'espère que je considérerai toujours, comme je le dois, un si proche parent de milord & de miladi Davers.

Parbleu, Rebecca, dit-il à la suivante de miladi, je pense que vous avez aussi quelques pardons à demander : car nous avons tous eu tort d'obliger madame de sauter par la fenêtre, comme elle a

fait; nous ne nous imaginions guère que nous la forcions à s'enfuir de chez elle.

Tu en dis toujours trop ou trop peu, lui dit miladi.

J'ai été traitée depuis votre départ avec tant de bonté & de condescendance, répondit mademoiselle Worden, que je vous ai prévenu, monsieur, en demandant pardon pour moi-même.

Miladi causa une demi-heure avec moi, & me conta que son frère lui avoit fait faire une promenade charmante, & l'avoit enchantée par ses bonnes manières; qu'il l'avoit confirmée dans l'opinion avantageuse qu'elle avoit commencé de concevoir de mon caractère, & de mes manières discrètes & obligeantes. Mais, continua-t-elle, il m'a menée rendre visite à mes anciens voisins, chez lesquels nous ne voulions pas rester. Miladi Jones étant la plus proche, nous l'avons été voir la première, & elle a rassemblé le reste de la compagnie. Ils étoient tous si empressés à vous louer, que je m'en suis sentie humiliée au dernier point. J'étois en vérité comme Saül au milieu des prophètes.

Vous pouvez bien juger, mes chers parens, que ce discours me fit un plaisir infini, & que je ne manquai pas d'y répondre comme il falloit.

Lorsque miladi prit congé de moi pour aller au lit: Je vous souhaite le bon soir de tout mon cœur, me dit-elle, & à votre cher mari. Quand je

ſuis rentrée, je vous ai baiſée pour la forme ; mais à préſent je vous baiſe pour plus que la forme, & vous pouvez m'en croire.

Réjouiſſez-vous avec moi, mes chers parens, de cet heureux changement, dont je redoutois tant le contraire. C'étoit l'unique ſujet de chagrin qui me reſtât. Pauvre Sarra Godfroy! Je voudrois bien ſavoir ce qu'elle eſt devenue, la pauvre fille! je ſerois charmée qu'il ſe portât de lui-même à m'en reparler. Ce n'eſt pas qu'elle me cauſe autrement de l'inquiétude : ſi cela étoit, vous ne manqueriez pas de dire que je ſuis un peu impertinente.

Lorſque nous montâmes à notre chambre, mon maître & moi, il me rendit compte de la peine qu'il s'étoit donnée avec ſa chère ſœur, comme il l'appeloit, & de toutes les choſes obligeantes que les bons amis avoient dites ſur mon compte. Il me dit qu'il avoit remarqué que ſa ſœur, après un certain tems, lui avoit paru moins fâchée de les entendre parler de moi ſur ce ton qu'elle ne l'étoit auparavant, n'ayant d'abord voulu permettre à aucun d'eux de parler de moi comme de ſa femme : mais que ma ſanté ayant été propoſée comme celle de ſon épouſe, elle la lui avoit portée elle-même en lui diſant : Allons, mon frère, à votre Pamela. Je ne ſais pas au reſte comment je me tirerai de cette affaire-là avec la comteſſe*** & les deux jeunes dames, lorſqu'elles viendront me rendre vi-

fite. (C'étoit entr'une de celles-ci & fon frère, que miladi avoit eu fi à cœur de faire un mariage.) Je fais, ajouta-t-elle, que miladi Elifabeth (*) m'en raillera vivement; & vous favez auffi, mon frère, qu'elle ne manque ni d'efprit ni de talent pour la fatyre. J'efpère, reprit-il, que miladi Elifabeth, fi jamais elle s'engage, trouvera un mari meilleur que je ne l'aurois jamais été pour elle : car je crois, en bonne confcience, que j'en aurois à peine fait un fupportable avec toute autre femme que ma Pamela.

Il ajouta qu'on l'avoit raillé fur fon humeur altière; que tous avoient dit qu'ils voyoient bien qu'il feroit le plus excellent des maris avec la femme qu'il avoit; mais qu'infailliblement il en faudroit remercier ma douceur plutôt que fa complaifance; car, dit mademoifelle Darnford, lorfque miladi la retint, il étoit fi en colère de fon fuppofé manque d'égards pour lui, quoiqu'il ne lui eût qu'infinué l'envie qu'il avoit de la trouver chez nous, qu'elle nous faifoit, à ma fœur & à moi, beaucoup plus de pitié que d'envie.

Oui, oui, dit miladi, il tranche beaucoup trop

(*) En Angleterre on donne le titre de miladi à toutes les filles de duc, de marquis, & de comte, en ajoutant à ce titre le nom de baptême de chacune, & enfuite le nom de famille, pour les diftinguer.

du ſultan, & ne ſauroit, ni n'a jamais ſu endurer qu'on le trompât dans ſes eſpérances.

En vérité, miladi Davers, lui répondit-il, vous devriez critiquer mes allures moins qu'aucune perſonne du monde; car j'en ai terriblement enduré de votre part, avant que d'être du tout fâché contre vous.

Cela eſt vrai, reprit-elle; mais après que j'ai eu paſſé un peu les bornes, comme j'avoue l'avoir fait, vous ſavez, monſieur l'impertinent, que vous me l'avez fait payer aſſez cher : oui ! vous le ſavez. Et la pauvre enfant auſſi, ajouta-t-elle, que j'avois priſe avec moi pour me ſervir de médiatrice, tant il m'avoit humiliée, il l'a traitée d'une manière qui m'a fait ſaigner le cœur pour l'amour d'*elle* : mais je ſais qu'une partie de cela étoit un ſtratagême, pour me donner meilleure opinion d'elle.

En vérité, ma ſœur, lui dit-il, il n'y entroit guère de ce que vous dites; car dans ce moment-là je ne m'embarraſſois nullement de ce que vous penſiez, & ma complaiſance n'auroit pas été jusqu'à donner un ſcheling pour votre bonne ou mauvaiſe opinion d'elle ou de moi. J'avoue qu'après vos provocations, il me fâchoit d'être pourſuivi par l'une ou l'autre de vous deux; & il faut qu'elle apprenne par-là à ne jamais m'approcher quand je ſuis dans ces belles humeurs, qui ſeront auſſi rares que faire ſe pourra : car ſi on me laiſſe ſeul, je reviens tou-

jours à moi-même après un certain tems, & je suis fâché des effets violens d'un tempérament si semblable à celui de ma chère sœur que voilà. C'est pour cette raison que tant que cela me dure, je ne me soucie pas d'avoir un grand nombre de témoins de mon emportement; sur-tout, parce que chacun desdits témoins, soit qu'il le mérite ou non, comme vous le voyez dans le cas de ma Pamela, doit nécessairement en souffrir, s'il s'avise de venir dans mon chemin sans en être requis.

Il me répéta encore la même leçon, & y insista fortement, avouant que, pour ce seul moment-là, il avoit très-sérieusement été en colère contre moi, quoiqu'il l'eût été encore plus contre lui-même dans la suite, de ce qu'il s'étoit livré à ce mouvement. Mais, ma chère Pamela, ajouta-t-il, lorsque vous avez souhaité de transporter toute mon indignation sur vous-même, c'étoit me braver tellement par l'idée de votre mérite, comme si ma colère devoit bientôt lui céder, s'ils venoient à être en concurrence; ou c'étoit en tenir si peu de compte, que j'en étois très-sincèrement fâché: car, ajouta-t-il, je ne saurois souffrir que, dans quelque occasion que ce soit, vous souhaitiez jamais que je sois en colère contre vous, ou que vous ne regardiez pas mon indignation comme le plus grand malheur qui puisse vous arriver.

Mais, monsieur, repris-je, vous savez que ce

que j'en ai fait, n'étoit que pour tâcher de vous réconcilier avec miladi; &, comme elle l'a elle-même très-bien obſervé, c'étoit lui témoigner une conſidération extraordinaire. Cela eſt vrai, me répondit-il; mais n'ayez jamais la penſée de lui faire un compliment, ou à quelqu'autre que ce ſoit, à mes dépens. D'ailleurs, elle s'étoit comportée envers moi d'une manière ſi inſupportable, que je commençois à penſer que vous vous étiez trop abaiſſée, & plus que je ne devois permettre à ma femme de le faire. Or, je ne ſaurois ſupporter les actions baſſes dans qui que ce ſoit, mais ſur-tout dans une perſonne que j'aime; & comme elle en avoit commis une qui l'étoit ſouverainement, je l'aurois plus volontiers déſavouée pour ma ſœur dans ce moment-là, que je ne me ſerois réconcilié avec elle.

J'eſpère, monſieur, lui dis-je, que je me comporterai toujours de manière à ne vous pas déſobliger volontairement à l'avenir. Je m'en flatte d'autant plus, que je ſais que je n'aurai beſoin que de connoître votre bon plaiſir, pour m'y conformer en tout. Mais cet exemple me fait voir que je puis beaucoup déplaire, ſans en avoir le plus léger deſſein.

A préſent, ma Pamela, me dit-il, ne ſoyez pas trop ſérieuſe; j'eſpère que je ne vous ferai pas un mari fort tyrannique. Je ne prétends pas cependant

être parfait, ou pouvoir toujours céder à la raison dans mes premiers transports; & j'attends de votre affection que vous me supporterez lorsque vous me trouverez dans le tort. Je n'ai pas l'ame ingrate, & lorsque je suis de sang-froid, je puis rentrer en moi-même aussi impartialement qu'aucun homme vivant. Je suis toujours pour lors aussi affable & aussi prêt à convenir de mon tort, que je me suis auparavant écarté de la raison.

Mais, ma chère, continua-t-il, pour vous convaincre de votre faute, je veux dire, par rapport à l'impétuosité de mon tempérament, (car je reconnois qu'il n'y en a point eu dans votre intention,) j'observerai seulement que, lorsque vous êtes venue me trouver tandis que j'étois de si mauvaise humeur, vous avez eu une réception à laquelle vous ne vous attendiez pas, & vous avez entendu deux ou trois paroles que vous ne méritiez pas d'entendre. Or, si vous n'étiez pas venue m'assaillir pendant que ma colère duroit encore, mais que vous eussiez attendu que je fusse venu vous trouver, ou que je vous eusse envoyé prier de m'accorder votre compagnie, rien de tout cela ne vous seroit arrivé, & vous n'auriez trouvé en moi que ces manières tendres que je ne doute pas que vous ne méritiez toujours de ma part, & que je me délecterai toujours d'avoir pour vous. Par ce tempérament, vous aurez toujours sur moi un ascendant raisonnable. Mais ce seroit une erreur

en vous de ſuppoſer qu'en vous oppoſant toujours vous-même à la violence de ma paſſion, vous lui oppoſeriez une barrière efficace. Si vous avez la bonté, comme le roſeau, de plier ſous la violence d'un vent orageux, & non de lui réſiſter comme le chêne indomptable, vous demeurerez toujours ferme dans mon eſtime; au lieu qu'une conduite oppoſée vous déracineroit de mon cœur, malgré toutes vos excellentes qualités.

Monſieur, répliquai-je, je tâcherai de me conformer en toutes choſes à votre volonté. Je n'en doute pas, me dit-il; & moi de mon côté je tâcherai de conformer ma volonté à la raiſon autant que faire ſe pourra. Il faut que je vous avoue que la croyance où j'étois de vos diſpoſitions à cet égard, eſt une des choſes qui m'ont engagé à penſer tout de bon à me marier. Car jamais homme n'a eu plus d'éloignement que moi pour cet état; & puiſque nous en ſommes là-deſſus, je vous dirai d'où me venoit cette répugnance.

Nous autres gens à haute fortune, & tous ceux de l'un & de l'autre ſexe, qui ſont nés pour de grands biens, nous ſommes ordinairement élevés au rebours du bon ſens. Vous avez pluſieurs fois touché ce point-là, par occaſion, dans votre journal; & vous l'avez fait avec tant de juſteſſe, ma chère Pamela, que j'en ai beaucoup moins à dire. D'ordinaire, nous ſommes ſi entêtés & ſi violens

dans toutes nos volontés, que nous ne ſupportons la contradiction qu'avec peine.

Gâtés par nos gouvernantes, parce que nos parens le veulent bien, elles ſont les premières ſur leſquelles nous réduiſons nos diſpoſitions en pratique, & nous leur témoignons notre gratitude par une inſolence qu'il faudroit réprimer & tenir en bride, au lieu de l'encourager.

Enſuite on nous doit complaire en tout à l'école, & nous en marquons bientôt notre reconnoiſſance à nos maîtres & maîtreſſes par une conduite étourdie & emportée.

Mais tout eſt admirable aux yeux de nos ſages parens, tout eſt pardonné, tout trouve ſon excuſe, par la ſeule raiſon que nous ſommes à eux.

Revenus au logis, nous faiſons un pas de plus dans la même carrière, & nous donnons l'eſſor à un orgueil indomptable, au grand regret de nos parens eux-mêmes, que nous mettons à la torture, & dont nous navrons le cœur, en nous comportant à leur égard avec une indécence & une perverſité, qui, toutes ingrates qu'elles ſont, ne ſont pourtant que les ſuites naturelles de la coupable indulgence qu'ils ont pour nous depuis le berceau juſqu'à un âge avancé.

Enfin, après que nous leur avons peut-être mis un pied dans le tombeau, on nous cherche une femme. La convenance, la naiſſance & la fortune

ſont les premiers motifs de cette recherche; l'inclination n'y vient jamais qu'en dernier, ſi même elle eſt tant ſoit peu conſultée. Et deux perſonnes élevées de la ſorte, accoutumées à ce train monſtrueux d'ingratitude, & qui ont impitoyablement fait le ſupplice, tant de chacun de ceux qui ont eu quelque part à leur éducation, que de ceux à qui ils doivent leur être, ſont miſes enſemble pour jamais. Or, que peut-on en attendre, ſinon que, continuant à ſe comporter dans le mariage avec la même édification qu'auparavant, ils emploieront mutuellement tous leurs efforts pour ſe bien faire enrager l'un l'autre? Et cela eſt juſte en quelque ſorte, parce qu'ils vengent ainſi l'un ſur l'autre l'injure de tous ceux qu'ils ont inſultés & tyranniſés.

Monſieur n'a jamais été contrôlé : madame n'a jamais été contredite.

Il ne ſauroit l'endurer de la part d'une perſonne que ſa nouvelle alliance avec lui devroit, ſelon ſes idées, engager à ſe conduire tout autrement.

Elle penſe de ſon côté, qu'il eſt bien cruel à préſent de ſe voir contredite pour la première fois dans ſes volontés, & cela par un homme, dont elle n'attendoit que des marques de tendreſſe.

La différence eſt ſi grande entre ce qu'ils attendent l'un de l'autre, & ce qu'ils y trouvent en effet, qu'il n'eſt pas étonnant qu'il arrive en-

tr'eux des méſintelligences; que ces méſintelligences amènent des querelles, & qu'ils aient l'un pour l'autre des procédés déſobligeans, qui, quand même l'inclination eût été, contre l'ordinaire, le premier motif de leur union, auroit bientôt effacé des deux côtés toutes ſortes d'impreſſions de tendreſſe.

On en appelle ſouvent au tribunal des parens ou des tuteurs; & ſi la médiation des amis produit une réconciliation, il eſt rare qu'elle dure; & pourquoi? La faute en eſt dans l'ame de tous les deux, & aucun des deux ne veut le croire; de ſorte que la plaie, qu'il n'eſt pas permis de ſonder, n'eſt guérie qu'à la ſurface. Elle s'envenime profondément, & ſe montre enſuite avec des douleurs plus aigues que jamais. Le lit à part en eſt une ſuite fréquente: on s'enfuira peut-être du mari pour ſuivre un amant; ſouvent une indifférence invincible s'en mêle, & peut-être une averſion des plus complettes. Et toutes les fois que, pour la forme, ils ſont obligés de paroître enſemble, chacun voit aux bâillemens du mari & aux vapeurs de la femme, qu'ils ne peuvent ſe ſupporter l'un l'autre. Séparez-les au contraire, ils ont l'eſprit plus libre, & ſont d'un aſſez bon commerce.

Je voudrois donc, ma chère, que vous penſaſſiez, & (j'eſpère ne donner jamais lieu de croire

le contraire) que, quand j'aurois épousé la première dame d'Angleterre, je ne l'aurois jamais mieux traitée que je traiterai ma Pamela. Car, en un mot, ma femme est ma femme, & j'ai été d'autant plus long-tems à me résoudre au mariage, que j'en connoissois mieux les devoirs & que je craignois de les mal remplir.

Je crois être plus délicat là-dessus que bien d'autres: mais cela vient de ce que j'ai considéré de fort près la conduite des gens mariés, & qu'à peine en ai-je vu un, dont je voulusse imiter aujourd'hui les allures. Je vous citerai peut-être, là-dessus, des exemples d'un plus grand détail, quand nous nous serons fréquentés plus long-tems, & que nous aurons fait, pour ainsi dire, une plus ample connoissance ensemble.

Si je m'étois marié dans les vues de la plupart des gentilshommes que je connois, & suivant les régles que ma bonne sœur, prenant la place de mon père & de ma mère, auroit bien voulu me prescrire, j'aurois épousé une dame du bel air, élevée à-peu-près comme je l'ai été, & accoutumée à suivre ses volontés en tout.

Je connois plusieurs messieurs, qui peuvent composer avec leurs moitiés, & leur céder tranquillement tout après avoir eu quelques débats avec elles. Mais, eussai-je épousé une princesse, je n'aurois jamais pu les imiter. Je l'aurois nécessairement aimée

mée à la folie, avant que de consentir à m'unir pour jamais à elle, & à lui préférer tout le reste de son sexe; car, sans cette tendresse, ma chère Pamela, il n'est point de mariages où l'indifférence ne se glisse, si même le dégoût ne s'en mêle pas; ce qui ne m'auroit jamais rendu heureux dans mon domestique; & il y a, je crois, moins d'exemples d'hommes dont l'amour ait augmenté après le mariage, que nous n'en trouverions de femmes qui sont dans ce cas; il n'est pas question à présent de vous dire les raisons de cette différence.

Si j'avois pris femme, il m'auroit encore fallu être moralement sûr qu'elle me préféroit à tous les hommes; & pour m'en convaincre, il auroit fallu qu'au lieu de relever mes défauts, elle les eût exténués; qu'elle eût supporté mes imperfections; qu'elle eût épié & étudié mon humeur; & si elle avoit souhaité de l'emporter sur moi par rapport à quelque point contesté, il lui auroit fallu le faire par la douceur & par la complaisance; encore auroit-il fallu que cette complaisance n'eût pas été celle d'une esclave, & d'espèce à paroître le résultat de son insensibilité plutôt que celui de son jugement & de sa tendresse.

Elle auroit évité avec soin de m'arracher aucune démarche, par des sollicitations qui tinssent de la contrainte ou de la force. Le mot de *commander* de mon côté, & celui d'*obéir* du sien, au-

roient pour toujours été effacés de mon vocabulaire. Pour cette raison, je me serois fait un devoir de n'en jamais rien exiger qui ne fût utile, juste & raisonnable ; comme aussi j'aurois exigé qu'en retour, elle n'eût montré ni répugnance, ni chagrin, ni incertitude, lorsqu'il se seroit agi de me complaire, & que même elle m'eût entendu à demi-mot.

Je ne lui aurois point pardonné de me faire dire deux fois la même chose, attendu le soin extrême que j'aurois apporté à rendre sa complaisance pour moi raisonnable, & de nature à ne lui pas ôter sa qualité d'agent libre, dans les points qu'il auroit été à propos de lui céder. Si je n'avois pas toujours eu raison, j'aurois voulu qu'elle eût supporté patiemment mon erreur, si elle m'en avoit vu fortement prévenu ; & qu'elle eût raisonné pour lors avec moi sur le ton de complaisance: car si nous n'avions disputé que sur des bagatelles, (& les plus grandes contestations entre amis en naissent ordinairement,) elle m'auroit convaincu par-là, qu'elle n'étoit pas d'une opinion différente de la mienne, pour le plaisir de la contradiction, mais dans la vue de me détromper pour l'amour de moi-même, & afin qu'une autre fois je prisse de meilleures résolutions.

Une semblable conduite auroit été si obligeante, qu'en bonne justice j'aurois redoublé mon estime

pour une personne qui, pour me complaire, m'auroit sacrifié son sentiment. Après cet effet de sa complaisance, j'aurois été convaincu que les raisons dont elle avoit combattu les miennes n'avoient pour but que de rectifier mes idées pour l'avenir ; & je n'aurois pu me défendre d'en avoir beaucoup plus d'égard à son opinion & à son avis, dans les affaires de plus grande importance.

Dans toutes les compagnies, il lui auroit fallu, soit que je l'eusse mérité parfaitement, ou non, témoigner les égards les plus grands, & la plus parfaite estime pour moi ; &, cela d'autant plus qu'une pareille conduite en relevant sa réputation, l'auroit mise en sûreté : car, toutes les fois que nous autres débauchés attaquons une femme mariée, la première chose qui nous y encourage, après notre propre vanité, c'est de voir le peu de cas qu'elle fait de son mari, & de l'en entendre parler sans beaucoup d'égards, ou avec mépris.

Pour cette raison, j'aurois voulu qu'elle eût tiré un voile obligeant sur mes défauts, & qu'elle eût exténué ceux qu'elle n'auroit pu cacher : qu'elle eût placé mes meilleures actions dans le jour le plus avantageux, & montré que, quelques libertés que le monde se donnât sur mon compte, elle avoit au moins bonne opinion de moi.

Il lui auroit fallu estimer mes amis pour l'amour de moi ; être toujours gaie & contente,

qui que ce fût que je lui euſſe amené chez moi ; il auroit fallu que, quelques défauts qu'elle eût pu remarquer en moi, elle ne m'en eût jamais repris devant une compagnie, au moins avec un air de ſupériorité, qui eût ſignifié qu'elle avoit meilleure opinion de ſon bon ſens que du mien.

Voilà, ma Pamela, une légère ébauche de la conduite que j'aurois exigée d'une femme, de quelque qualité qu'elle eût pu être ; & ſans cela nous aurions mal vécu enſemble. Jugez de-là, ſi j'aurois jamais pu ſupporter le commerce d'une de nos femmes à la mode.

La méchanceté, & la contradiction que je n'ai que trop ſouvent remarquées dans quelques-unes de mes viſites, même parmi des gens ſenſés & de condition, m'avoient prévenu contre l'état du mariage ; & comme je ſavois que je ne pouvois l'endurer, j'avois aſſurément raiſon de ne pas ſonger à me lier. Vous voyez auſſi, ma chère, que je n'ai point cherché femme dans cette claſſe ; & je ne ſais en vérité où, ni dans quelle claſſe j'aurois pu en chercher ou en trouver une ſelon mon cœur, autre que vous-même ; car tel étoit mon malheur que je ne me ſerois jamais contenté de n'être que médiocrement heureux avec une femme.

Jugez de tout cela, ſi je pouvois ſouffrir très-patiemment que vous vous cruſſiez sûre de mon affection juſqu'au point de pouvoir prendre ſur vous

les fautes des autres, & regarder votre interceſſion comme ſuffiſante pour les expier par un mérite de ſurérogation ſuppoſée.

Je ne ſuis pourtant pas parfait moi-même : j'ai, au contraire, de grandes imperfections. Je ne ſouffrirai pas cependant qu'elles ſervent d'excuſe à celles de ma femme, & qu'elle en puiſſe conclure que je doive ſupporter chez elle des défauts qu'elle peut corriger, parce qu'elle en ſupporte chez moi de plus grands.

Sur le tout, je puis eſpérer que vous ſupporterez mes défauts, & que vous étudierez mon humeur; que vous ne me reconnoîtrez pas capable de rendre une inſulte pour des manières obligeantes; & que vous ne croirez pas que je ſuis d'autant plus affable qu'on en agit rudement avec moi. Je n'ajouterai plus qu'une choſe, c'eſt que je me mépriſerois ſouverainement moi-même, s'il étoit quelque privilége dont une princeſſe qui ſeroit ma femme pût s'attendre à jouir comme telle, & que je la conteſtaſſe à ma chère Pamela; car vous êtes l'épouſe de mon cœur : je n'ai jamais ſouhaité que vous pour femme, & je n'en ſouhaiterai jamais d'autre.

J'eſpère, monſieur, repris-je, que ma conduite à l'avenir...... Pardonnez, ma chère, me dit-il, ſi je vous interromps; mais, c'eſt pour vous aſſurer que je ſuis très-parfaitement convaincu de vos

tendres égards pour moi, & que je fais par conséquent que j'aurois pu m'épargner la plus grande partie de ce que je viens de dire. Nous serions, en vérité, bien malheureux l'un & l'autre, si j'avois raison de me croire dans la nécessité d'en dire tant. Mais une chose en a amené une autre; & j'ai plutôt parlé de ce que ma délicatesse m'a fait remarquer dans d'autres familles, que de ce que je craignois d'avoir dans la mienne. Je puis aussi vous assurer, que je suis jusqu'ici infiniment satisfait de votre conduite. Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir; & vous verrez que, tout imparfait qu'est votre mari, & tout violent qu'il peut être dans quelques occasions particulières, (défaut cependant que je tâcherai de vaincre,) vous n'avez pourtant pas en lui un homme brutal & assez dépourvu de générosité, pour rendre le mal pour le bien, & payer votre complaisance par des insultes.

Je le remerciai de ses obligeántes leçons, & des tendres protestations qu'il me faisoit; & je l'assurai qu'elles avoient fait une si forte impression sur mon esprit, que tant celles-là que les précédentes, & celles qu'il pourroit avoir la bonté de me donner encore dans la suite, seroient autant de règles de ma conduite à l'avenir.

Je suis ravie de la méthode que j'ai prise de faire un journal de tout ce qui se passe dans ces premières scènes de mon bonheur, parce qu'il en

rendra l'impreſſion plus profonde. J'y aurai recours, pour en mieux régler ma conduite toutes les fois que je me défierai de ma mémoire.

Attendez : Quelles ſont les règles que je dois obſerver & recueillir de cette importante & ſérieuſe leçon ? Je penſe que les voici :

1. Qu'il ne faut pas, lorſqu'il eſt violemment en colère contre quelqu'un, que je vienne l'aſſaillir ſans ſa permiſſion. *Fort bien ; je réponds de m'en ſouvenir à merveille. Je m'imagine pourtant que cette règle lui eſt preſque particulière.*

2. Que je dois regarder ſon indignation comme le plus grand malheur qui puiſſe m'arriver. *Je réponds encore de celui-là.*

3. Et que, par conſéquent, je ne dois pas ſouhaiter de l'encourir, pour en garantir un autre. *Sera bien fin qui m'y attrapera.*

4. Que je ne dois jamais faire de compliment à qui que ce ſoit à ſes dépens.

5. Que je ne dois me rendre coupable d'aucuns actes de baſſeſſe volontaire. *Cette règle comprend bien des choſes, & je tâcherai de l'obſerver en entier. L'occaſion à laquelle il m'en parle en eſt l'explication ; car il me dit* que, quoiqu'en colère, je ne dois rien dire qui ſente le dépit, la malice, le manque d'égards, l'oubli du devoir, *& autres choſes ſemblables.*

6. Qu'il faut que j'aie de l'indulgence pour lui,

lors même que je trouve qu'il a tort. *Cela est un peu dur ; car il est des cas !*

Je voudrois bien savoir si la pauvre mademoiselle Sara Godfroy est morte ou en vie.

7. Que je dois plier comme le roseau de la fable, de peur qu'en résistant à la tempête, je ne sois déracinée comme le chêne.

Oh ! pour cela, j'y ferai de mon mieux ! Il n'est guère apparent, du moins je l'espère, que je sois jamais trop obstinée. J'espère aussi cependant que la tempête ne me fera pas non plus plier tout-à-fait jusqu'à terre.

8. Qu'en général les jeunes-gens de condition sont élevés tout au rebours du bon sens. Memorandum, *que si jamais il me tombe en charge d'élever des enfans, je ne dois en aucun tems leur permettre des choses qu'il est à propos de leur interdire.*

9. Que je dois les accoutumer à endurer des contre-tems & des contradictions.

10. Que je ne dois pas permettre qu'on leur en souffre trop dans leur enfance.

11. Ni à l'école.

12. Ni les gâter quand ils reviennent au logis.

13. Parce que d'ordinaire les enfans étendent leur méchanceté depuis la gouvernante jusqu'au maître d'école, & depuis celui-ci jusqu'à leurs parens.

14. Et que, par une juste punition de tout le

mal qu'ils ont fait, ils se rendent ensuite malheureux eux-mêmes.

15. Que des enfans revêches & désobéissans à leurs parens, sont de mauvais maris & de mauvaises femmes, *& pareillement de mauvais maîtres & de mauvaises maîtresses.*

16. Que n'étant pas accoutumés de bonne heure à la contradiction, ils ne sauroient s'entre-supporter dans le mariage.

17. Que la faute en étant profondément enracinée dans l'ame de l'un & de l'autre parti, aucun des deux ne sera d'humeur à s'en corriger.

18. D'où s'ensuivent des mésintelligences, des querelles, des appels au jugement du tiers & du quart, des réconciliations sans effet, des séparations, des désertions scandaleuses, ou tout au moins de l'indifférence, & peut-être de l'aversion. Memorandum : *Fidèle portrait d'un triste mariage dans les traits parlans d'un* MARI QUI BAILLE, *& d'une* FEMME A VAPEURS, lorsqu'ils sont ensemble ; *mais qui*, séparés, *sont la vivacité même.*

19. Peu de gens mariés se comportent à son goût. *Pesons sérieusement cet article, & profitons-en.*

20. Quelques messieurs peuvent, pour leur repos, entrer en composition avec leurs femmes; mais il ne sauroit le faire. *Je le crois, en vérité, & je ne l'exige pas de lui.*

21. Que l'inclination eſt abſolument néceſſaire avant le mariage.

22. Que les exemples de gens dont l'amour ſoit plus fort après qu'avant le mariage, ſont plus rares chez les hommes que chez les femmes. *Mais pourquoi cela? Je voudrois qu'il m'eût dit les raiſons qu'il en ſait : je m'imagine qu'elles n'auroient pas été à l'avantage de ſon ſexe.*

23. Qu'une femme doit donner lieu à ſon mari de croire qu'elle le préfère à tous les hommes. *Oh! cela va ſans dire.*

24. Que ſi elle veut l'emporter quelquefois, ce doit être par la douceur & la complaiſance. *Il veut dire ſans doute, en* cédant.

25. Et cette complaiſance ne doit pas non plus ſentir l'eſclavage, juſqu'au point de paroître le réſultat de ſon inſenſibilité, plutôt que celui de ſa tendreſſe & de ſon bon ſens.

26. Que les termes de COMMANDER & d'OBÉIR ſeront effacés de ſon vocabulaire. *Braviſſimo!*

27. Qu'un homme ne doit exiger de ſa femme rien qui ne ſoit utile, raiſonnable & juſte. *Aſſurément rien n'eſt plus judicieux.*

28. Mais qu'auſſi elle ne doit, en l'obligeant, témoigner ni répugnance, ni chagrin, ni incertitude; mais le faire à demi-mot, & ne ſe faire jamais dire une choſe deux fois. *Mais n'y a-t-il pas quelques occaſions où l'on pourroit un peu paſſer*

par-dessus cette règle? Oui, certes; car il dit ensuite:

29. Mais que cela ne doit avoir lieu qu'autant qu'il a soin de rendre sa complaisance raisonnable & compatible avec sa qualité d'agent libre, dans les points qu'on doit lui allouer. *Allons, cela n'est pas encore si mal, sur-tout de sa part.*

30. Que si le mari s'obstine à exiger une chose qui ne convient pas, elle doit la faire sans disputer avec lui, & ensuite proposer ses raisons. *Bonté divine! je ne sais que dire à celui-là. Il me paroît un peu dur; & je m'imagine que ce seroit matière à des débats bien vifs dans un parlement de femmes.* Mais voyons l'article suivant.

31. Supposé que la dispute ne roule que sur des bagatelles. *Bon; ceci raccommode un peu la chose: car on ne doit point, à mon avis, insister sur des riens.*

32. Que les plus grandes querelles entre amis, *& assurément un mari & une femme sont, ou du moins, devroient être amis;* naissent sur des sujets de néant. *Je crois cela très-véritable; car avec la meilleure intention du monde, j'ai pensé tout-à-l'heure m'attirer la colère de mon mari.*

33. Qu'une femme ne doit jamais vouloir convaincre son mari par pur esprit de contradiction, mais pour l'amour de lui. *Comme ils y trouveront tous deux leur compte, si l'un des deux se con-*

forme à cette règle, je la crois très-judicieuse.

34. Que dans toutes les compagnies une femme doit témoigner de l'estime & de la tendresse pour son mari.

35. Et cela, pour l'amour de sa propre réputation & de sa sûreté; parce que,

36. Les libertins ne sont jamais plus fortement encouragés à attaquer la vertu d'une femme mariée, que par la mauvaise opinion qu'elle paroît avoir de son mari. *Rien, assurément, n'est mieux fondé en raison; & c'est une raison admirable.*

37. Que par conséquent une femme doit charitablement tirer le rideau sur les défauts de son mari.

38. Qu'elle en doit exténuer ce qu'elle ne sauroit en cacher.

39. Qu'elle doit mettre ses vertus dans leur plus beau jour.

40. Et convaincre le monde qu'au moins elle a bonne opinion de lui.

41. Qu'elle doit montrer un visage gai & content à qui que ce soit qu'il amène au logis.

42. Que, quelques défauts qu'elle apperçoive chez lui, elle ne l'en reprenne jamais en compagnie.

43. Au moins, avec aucuns de ces airs de supériorité qui signifieroient qu'elle auroit meilleure opinion de son propre jugement que du sien.

44. Qu'un homme qui a de la délicatesse, ne

peut être content s'il n'est que médiocrement heureux avec sa femme.

45. Qu'une femme doit bien prendre garde à ne pas s'arroger un mérite surérogatoire, jusqu'au point de se charger des fautes d'autrui. *Je trouve, en vérité, que c'est bien assez pour nous d'être chargées de celles qui nous sont personnelles. Cet article est de la même nature que le troisiéme ; il est la partie de ce bon sermon dont je dois actuellement me faire l'application.*

46. Que les imperfections du mari n'autorisent pas celles de la femme. *Sans doute que les femmes ne sauroient être trop bonnes. Il faut pourtant espérer que les hommes leur passeront quelques légers défauts. Mais attendez ; voici quelque chose d'assez bon pour la conclusion.*

47. Qu'un mari qui exige toutes ces choses d'une femme, doit être incapable de rendre une insulte pour un bon mot, ou le bien pour le mal ; & qu'il ne doit la frustrer d'aucun des priviléges de son sexe.

En vérité, mes chers parens, je trouve que cette dernière règle couronne toutes les autres, & les rend assez supportables : car on ne sauroit trop obliger un homme de bon sens, & qui a l'ame grande. Comme j'ai le bonheur d'en posséder un de cet ordre, je serois bien indigne si je n'agissois

& ne pensois pas conformément à de si justes maximes.

Tout considéré cependant, vous verrez que je n'ai pas la tâche du monde la plus aisée à remplir. Mais, comme je connois mes propres intentions, & que je sais que je ne commettrai aucune faute volontaire, j'en aurai beaucoup moins d'inquiétude.

Il ne m'insinua pas la moindre chose dont je pusse prendre occasion de parler de la pauvre mademoiselle Sara Godfroy. Je voudrois que miladi n'en eût fait aucune mention. Car cela m'a donné une curiosité qui n'est pas autrement à sa place, sur-tout au commencement de mon mariage, & dans un cas de si vieille date. Il a aussi lâché à sa sœur qu'il avoit commis d'autres fautes, (apparemment du même ordre,) qui n'étoient point venues à sa connoissance. Mais je ne doute nullement qu'il n'en ait reconnu le mal, & qu'il ne soit très-bon à l'avenir. Je le souhaite & le demande à dieu, pour l'amour de ce cher époux lui-même.



Mercredi, ſeptième jour de mon bonheur.

Le matin, dès que je fus levée, voyant la porte de miladi Davers ouverte, j'allai lui rendre viſite. Elle étoit au lit, mais éveillée, & parloit à ſa femme-de-chambre. Je lui dis que j'eſpérois que je ne l'importunerois pas. Nullement, reprit-elle; je ſuis ravie de vous voir; comment vous portez-vous? Eh bien, ajouta-t-elle, quand partez-vous pour le comté de Bedford? Je ne ſaurois vous le dire, madame, répondis-je. Le deſſein étoit comme pris de partir aujourd'hui; mais je n'en ai pas entendu reparler.

Aſſeyez-vous à côté du lit, me dit-elle. Je vois, Pamela, (car il faut, continua miladi, que je vous appelle encore ainſi,) je vois par tout ce qu'on me dit hier dans le jour & au ſoir, que depuis qu'on vous a tranſportée dans cette maiſon, & ſur-tout depuis peu de jours, vous avez très-mal paſſé votre tems. Madame Jewkes a fait à Rebecca un détail qui m'a émue de compaſſion pour vous.

En vérité, madame, lui dis-je, ſi vous ſaviez le tout, vous auriez grand'pitié de moi : car jamais malheureuſe n'a été expoſée à une plus rude épreuve. Mais je dois à préſent oublier le tout, & ne

ſentir que ma reconnoiſſance. A ce que je puis comprendre, interrompit-elle, c'eſt un vrai miracle que vous ſoyez ici. J'ai été vivement touchée de quelques endroits de votre hiſtoire : vous avez fait une noble réſiſtance, il faut l'avouer; & vous méritez les éloges de tout votre ſexe.

C'eſt dieu, madame, répondis-je, qui m'en a donné le courage. Vraiment, me dit-elle, la choſe eſt d'autant plus extraordinaire, que je crois que, ſi nous en ſavions bien la vérité, nous trouverions que, pour ſurcroît, vous aimiez ce coquin-là, & ne l'aimiez pas pour peu. Dans le fort de mes épreuves, lui répondis-je, je ne ſongeois uniquement qu'à conſerver mon innocence, & n'avois rien moins que l'amour en tête.

Mais parlez-moi franchement, ajouta-t-elle, ne l'avez-vous pas aimé pendant tout ce tems? Madame, repris-je, j'ai toujours eu beaucoup d'eſtime pour mon maître, & toutes ſes bonnes actions me paroiſſoient doublement telles. Quant aux mauvaiſes, quoique j'euſſe en horreur ſes attentats contre moi, il m'étoit impoſſible de le haïr; & je lui ſouhaitois toujours du bonheur; mais je ne ſavois pas que ce fût de l'amour. En vérité, je ne m'imaginois pas que c'en pût être.

Charmante fille! s'écria-t-elle, ce que vous venez de dire a mille charmes: mais quand il vit qu'il ne pouvoit venir à ſes fins; quand il commença

mença à être fâché de ce que vous aviez souffert, à admirer votre vertu & à faire profession de vous aimer dans des vues honorables, que pensâtes-vous alors ?

Ce que je pensai ; madame ! en vérité je ne savois que penser : je ne pouvois ni espérer ni croire que tant d'honneur me fût réservé ; & pendant un tems j'ai plus redouté ses égards, que je n'avois craint ses rigueurs. Un bon ami m'avoit secrètement avertie d'un projet de mariage supposé, qui devoit s'exécuter à l'aide d'un homme qui feroit le personnage de ministre ; & cet avis tenoit mon esprit trop en suspens, pour que je pusse me réjouir excessivement de ses déclarations obligeantes.

Je crois, dit-elle ; qu'il vous a attaquée deux ou trois fois dans le comté de Bedford ? Oui, madame ; il l'a fait. Il a certainement été bien méchant.

Sans doute qu'il vous a proposé des conditions lorsque vous avez été ici ? Oui, madame, reprisje ; mais j'avois tellement en horreur l'idée d'être une créature entretenue, que je les rejetai avec beaucoup de hauteur, & pris la résolution de mourir plutôt que d'y souscrire.

Je crois, dit miladi, qu'après cela il attenta sur votre personne ? N'est-ce pas ? Hélas ! oui, madame, répondis-je, & d'une manière bien cruelle : je fus à deux doigts de ma perte ; car ma-

dame Jewkes se comporta tout autrement qu'elle n'auroit dû. Là-dessus je fis à miladi le détail de ce cruel attentat, & lui dis comment j'étois tombée évanouie; & comment me croyant mourante, ils s'abstinrent de me toucher. Cet indigne assaut fut-il suivi de quelqu'autre, dit miladi ?

Quelque tems après dans le jardin, répondis-je, il n'en agit pas des mieux; mais j'étois tellement sur mes gardes & si prête à prendre la mouche !

Mais, interrompit miladi, ne vous menaçoit-il pas de tems à autre, & ne prenoit-il pas quelquefois ses airs terribles? S'il me menaçoit, madame, m'écriai-je ! Oui, certes; j'ai essuyé des menaces tant & plus; & j'ai maintes fois pensé en mourir de peur. Comment pouviez-vous soutenir cela, me dit-elle? car c'est le plus audacieux & le plus hautain mortel que je connoisse. Ce n'est pas un cœur sans résolution, mais un vrai lion pour le courage : il n'a jamais rien craint ni dans l'enfance ni à l'âge d'homme. J'ai moi-même une assez bonne dose de fierté, ajouta-t-elle; mais toutes les fois que je l'ai mis bien & dûment en colère, il m'a toujours fallu le rechercher pour l'appaiser de mon mieux. Car sachez, mon enfant, qu'il n'est pas aisé de se réconcilier avec lui, & vous pouvez m'en croire.

Mais n'a-t-il jamais réitéré ses attentats, de-

puis qu'il eut commencé à faire profeſſion de vous aimer honorablement ? Non, en vérité, madame, répondis-je ; il ne l'a jamais fait. Mais il a eu de longs combats avec lui-même, & avec ſon orgueil, comme il l'appeloit, avant que de pouvoir s'abaiſſer juſques-là. Il y a penſé & repensé très-ſérieuſement : & une fois qu'il m'avoit accablée de ſes bontés, & qu'il m'arriva de dire un mot ou deux qui lui déplurent, il me chaſſa de chez lui en une heure de tems, & pour ainſi dire ſans congé ; car il me fit partir comme un éclair, & me laiſſa faire le chemin d'une journée vers la maiſon de mon père : il m'envoya enſuite un homme à cheval, qui vint à toute bride me prier de ſa part de revenir. Depuis ce tems-là, il m'a toujours traitée de la manière du monde la plus obligeante & la plus gracieuſe, & a enfin rendu mon bonheur parfait.

Ce trait de vous chaſſer bruſquement & de vous renvoyer chercher l'heure d'après, eſt parfaitement de mon frère ; & vous ſerez trop heureuſe, en cas que vous le fâchiez, s'il ne vous chaſſe pas ainſi deux ou trois fois avant l'an révolu. Il en auroit fait autant à la plus grande dame du pays, s'il l'avoit épouſée. Il a pourtant des vertus auſſi-bien que des défauts : car il eſt généreux ; ſa fierté même eſt noble : il déteſte les baſſeſſes, & met ſon plus grand plaiſir à faire du bien :

mais il ne pardonne pas aifément une faute volontaire. Il eſt ſage, prudent, ſobre, & magnanime : il ne vous dira pas un menſonge & ne cherchera pas à déguiſer ſes défauts; mais vous ne devez pas vous flatter, à ce que je crois, de l'avoir à vous tout entier.

Mais je ne rebattrai pas davantage ce ſujet. Vous voyez dans quelle fureur il étoit contre moi. Il a auſſi paru être en colère contre vous : je crois cependant qu'il en feignoit une partie.

Madame, répondis-je, il a eu la bonté de me faire un très-beau ſermon ; & je vois qu'il a été bien ſérieuſement en colère contre moi, & qu'il ne ſera pas aiſé de me comporter avec lui de manière qu'il n'y puiſſe trouver à redire. Car je m'apperçois qu'il eſt très-délicat & très-rafiné dans ſes idées, mais pourtant extrêmement généreux, comme vous venez de le dire.

Fort bien, reprit miladi; je ſuis charmée que tu aies eſſuyé un petit échantillon de ſa colère; autrement je me ſerois imaginé qu'il y avoit de l'affectation ; & je n'aime pas, non plus que lui, à être traitée avec un artifice indigne : s'il l'avoit fait avec moi, cela m'auroit bleſſée juſqu'au cœur.

Mais, mon enfant, ajouta-t-elle, je vois que vous tenez un journal de tout ce qui ſe paſſe, & qu'il a ſouvent trouvé le moyen de mettre la main deſſus. Seriez-vous fâchée que je le viſſe ? Ce ne

pourroit jamais être à votre désavantage : car je vois que cela n'a pas été de peu de poids sur son esprit. Je trouverois un plaisir extrême à lire d'un côté la liste de ses stratagêmes, de ses attentats, de ses ruses, de ses menaces, & des propositions qu'il vous a faites ; & de l'autre, toutes vos charmantes contre-batteries, qu'il ne se lasse point de louer, votre résistance courageuse, la noble fermeté avec laquelle vous avez conservé votre vertu, & les progrès par lesquels son orgueil a été séduit, & son cœur amené à un amour honorable, jusqu'au moment où vous êtes devenue ce que vous êtes. Ce doit être une histoire extraordinaire, dont la lecture non-seulement me fera beaucoup de plaisir, mais me réconciliera encore entièrement à la démarche qu'il a faite. C'est un point auquel il faut vous dire que je n'ai jamais cru que je viendrois : car j'avois déjà fort avancé un mariage entre lui & miladi Elisabeth **; j'en avois déjà tant parlé, que le comte son père & le duc de ** son oncle l'approuvoient : la jeune dame elle-même n'y avoit pas de répugnance ; & présentement on va m'en faire impitoyablement la guerre ; & c'est ce qui m'a rendue aussi furieuse que vous m'avez vue sur cette affaire. Mais si je trouve par vos écrits que votre vertu n'a que la récompense qu'elle mérite, ce sera une bonne excuse

non-seulement pour moi, mais encore pour lui, qui fera que je vous aimerai mieux.

Il n'y a rien, lui dis-je, que je ne voulusse faire pour obliger miladi : mais mes pauvres parens, qui auroient mieux aimé me voir enterrer toute vive, que séduite par le plus grand des princes, les ont actuellement entre leurs mains. Votre cher frère les leur a demandés, pour le tems où ils en auront fini la lecture : mais, s'il m'en donne la permission, je les montrerai de tout mon cœur à miladi, persuadée qu'elle m'accordera la même indulgence que j'ai trouvée chez lui, quoique je l'aie traité fort librement tout le tems qu'ont duré ses desseins criminels; & qu'elle voudra bien regarder mes écrits comme les sentimens tout nuds de mon cœur, que j'ai communiqués de tems en tems à ceux sur l'indulgence desquels je pouvois compter, & pour lesquels je les avois mis sur le papier.

Donnez-moi tout à l'heure un baiser, me dit miladi, pour l'aimable complaisance que vous voulez bien avoir pour moi : car je ne doute point que mon frère ne consente que je les voye, parce qu'ils ne sauroient que vous faire beaucoup d'honneur, & que je vois qu'il vous aime plus que personne au monde.

J'ai entendu parler de vos parens, de la manière du monde la plus avantageuse, continua miladi,

Ils ſont, dit-on, induſtrieux, honnêtes, fort ſenſés, d'un excellent cœur, & connoiſſent le monde : comme je ne doute pas de la généroſité de mon frère, je ſuis ravie de ce qu'ils feront une figure paſſable aux yeux du public.

Madame, lui dis-je, c'eſt le plus honnête, le plus tendre, & le plus religieux couple qu'il y ait ſous le ciel. Ils ont autrefois été ſur un très-bon pied, & ont élevé une grande famille dont je ſuis la plus jeune : mais ils ont eſſuyé bien des malheurs, pour avoir fait plus qu'ils ne pouvoient en faveur de deux de mes frères qui ſont morts l'un & l'autre, & dont ils s'étoient obligés de payer les dettes. De cette manière ils furent réduits fort bas, & privés de tout par des créanciers ſans pitié, quoique la plupart des dettes ne leur fuſſent pas perſonnelles. Mon père, qui entendoit un peu les comptes, & qui écrivoit aſſez bien, ayant inutilement eſſayé de mettre ſur pied une petite école de campagne, ils furent obligés de travailler durement de leurs mains : mais ils ſont toujours demeurés honnêtes, contens de ce que la providence leur envoyoit, ne murmurant jamais contr'elle, s'aimant d'une tendreſſe mutuelle, &, malgré tous leurs malheurs & leur extrême pauvreté, toujours au-deſſus de toutes les tentations. Auſſi n'avoient-ils d'autre crainte que celle de me voir vicieuſe, & céder à la tentation

pour l'amour des biens temporels. C'est à la grace de dieu, à leurs bonnes leçons, & à celles que feu ma chère maîtresse votre digne mère a bien voulu m'inculquer, que je dois la conservation de mon innocence, & l'état heureux auquel je me vois élevée aujourd'hui.

Elle eut la bonté de me rebaiser encore. Il y a, me dit-elle, une si noble simplicité dans ta narration, une candeur si honnête dans ton ame, &, malgré le changement de ton état, une humilité si touchante dans ta conduite, que je crois qu'il faudra que je t'aime malgré moi & mes dents. Je suis bien assurée, ma chère Pamela, que la vue de vos papiers couronnera cet ouvrage, qu'elle bannira de mon cœur tout ressentiment sur l'affaire de miladi Elisabeth, justifiera la conduite de mon frère, & tournera en même-tems à votre honneur éternel, & à celui de tout notre sexe. Je ne fais donc nul doute que mon frère ne m'en permette la lecture.

Je puis tout dire devant vous, mademoiselle Worden, dit miladi à sa femme de chambre. Vous ne faites pas semblant d'avoir entendu notre conversation : mais je vois qu'elle vous touche beaucoup. Avez-vous entendu rien de plus joli, de moins affecté, de plus sincère, de plus franc & de plus naturel ? Non, jamais de ma vie, madame, répondit-elle, & c'est le plus grand de tous les

plaiſirs pour moi, de voir une ſi heureuſe réconciliation avoir lieu en faveur d'un ſi parfait mérite.

J'ai découvert tant de prudence dans mademoiſelle Worden, dis-je à miladi, que tant pour cela, qu'à cauſe de la confiance dont vous l'honorez, je n'ai fait nul ſcrupule de dire librement ma penſée devant elle, & de blâmer mon cher maître où il étoit blâmable, auſſi-bien que de reconnoître ſon incomparable bonté envers moi depuis ce tems-là; bonté qui ſurpaſſe aſſurément tout ce que je puis mériter. Il ſe pourroit bien que non, reprit miladi. J'eſpère que vous ferez le bonheur l'un de l'autre: Je vais à préſent me lever, lui dire toutes mes penſées & le prier de me laiſſer lire vos papiers; car je m'en promets un extrême plaiſir, & ne plaindrai pas la peine du voyage que je ferai pour vous aller voir à l'autre maiſon, & pour les aller prendre.

Les bonnes graces de miladi, lui dis-je, étoient tout ce que j'avois à ſouhaiter; ſi j'ai le bonheur de les poſſéder, avec la continuation des bontés de votre cher frère pour moi, je ſerai tranquille, quoi qu'il puiſſe m'arriver d'ailleurs.

De cette manière je pris congé d'elle, & me retirai; & elle dit avec tranſport à mademoiſelle Worden aſſez haut pour que je l'entendiſſe: La

charmante créature ! mademoiſelle Worden, je ne ſais lequel des deux l'emporte de ſon cœur ou de ſa perſonne ; & cela à un âge ſi tendre ! Mon frère a vraiment un beau champ pour l'aimer.

En vérité, mes chers parens, je dois bien craindre à préſent de me trop énorgueillir.

Je fus bien tentée de faire à miladi quelques queſtions ſur mademoiſelle Sara Godfroy ; mais je penſai enſuite qu'il valoit mieux m'en taire, puiſqu'elle s'en étoit tûe elle-même. J'en entendrai parler peut-être plutôt que je ne voudrois. J'eſpère cependant que non. Je ſouhaiterois pourtant bien ſavoir ſi elle eſt morte ou en vie.

Nous déjeûnâmes enſemble de la meilleure humeur du monde : miladi m'accabla d'honnêtetés, &, ſur ſa demande, mon maître lui accorda ſans héſiter la permiſſion de lire tous mes papiers, quand vous me les auriez rendus. Il lui dit qu'il étoit sûr qu'en les liſant elle diroit que j'avois bien mérité la fortune qui m'étoit échue en partage, & qu'elle penſeroit que ſa vie entière, paſſée à m'accabler des marques de ſa tendreſſe, ſuffiroit à peine pour me récompenſer de ma vertu, & pour contrebalancer mes ſouffrances.

Miladi étant réſolue de partir le lendemain au matin pour aller retrouver milord Davers, mon maître ordonna que tout fût prêt auſſi pour ſon

départ pour le comté de Bedfort. Ce ſoir nos bons voiſins viendront ſouper ici, pour prendre congé de miladi & de nous.

Mercredi au ſoir.

RIEN de particulier ne ſe paſſa à dîner ni à ſouper, que les plus tendres marques de bonté & de condeſcendance de miladi Davers à mon égard, mille & mille politeſſes de la part de la famille de M. Péters, de celle du chevalier S**, de miladi Jones, &c. des ſouhaits réciproques de ſe revoir tous, & une promeſſe obtenue de mon bienfaiteur qu'il tâcheroit de venir paſſer quinze jours ou trois ſemaines dans ce pays avant l'hiver. Je finirai donc cet article en vous obſervant, que je diſpoſai de l'argent que mon maître avoit eu la bonté de me mettre entre les mains, ſelon les proportions qu'il m'avoit marquées lui-même. Je donnai à madame Jewkes ſa part, & d'une manière qui lui plut infiniment. Elle me ſouhaita, les larmes aux yeux, toute ſorte de bonheur, & me pria, en propres termes, d'oublier toute ſon iniquité paſſée envers moi. Jé demandai à mon maître la permiſſion de préſenter cinq guinées à mademoiſelle Worden, pour avoir une paire de gants, ce qu'il me dit être très-bien penſé.

SAMEDI.

JEUDI matin miladi partit pour sa maison de campagne; & mon meilleur ami & moi, accompagnés de M. Colbrand, d'Abraham & de Thomas, partîmes pour la chère maison où nous sommes. Miladi quitta son frère d'une manière fort tendre, & me fit promettre de lui envoyer mes papiers: je comprends qu'elle veut en amuser miladi Elisabeth, quelques autres dames de ses plus intimes amies, & milord Davers; & je crois qu'elle espère trouver dans cette lecture quelques raisons d'excuser le choix de son frère.

Mon bien aimé maître ne fut qu'amour & que tendresse sur toute la route, comme il l'est en tout lieu & en toute occasion. O la charmante différence que celle que j'ai trouvée entre ce voyage, & celui où, contre tous mes souhaits, je fus amenée à la maison du comté de Lincoln, au milieu d'un monde de terreurs! Avec quelle ardeur n'en benis-je point dieu! Je le fis, en vérité, à chaque détour, & à chaque relais.

Nous n'arrivâmes ici qu'hier l'après-dînée. Abraham prit les devans à cheval pour aller avertir que nous venions; & j'eus la satisfaction, en mettant le pied dans la maison, d'y trouver tous ceux que je souhaitois d'y revoir.

Lorſque le carroſſe entra dans l'avant-cour, je fus ſaiſie d'un vif ſentiment des graces & des miſéricordes de dieu, en me rappelant de quelle manière on m'avoit enlevée la dernière fois que j'avois vu cette maiſon, & comment j'y avois pris congé des autres domeſtiques, comme une pauvre jeune fille que ſon maître met dehors, & en m'y voyant enfin de retour après mille dangers courus, avec le titre charmant de ſon épouſe, & de maîtreſſe de cette même maiſon dont j'avois été chaſſée. Ce ſentiment fut ſi fort, qu'à peine pouvois-je ſoutenir la joie dont il rempliſſoit mon cœur. Mon maître vit la violence de mon émotion, & me demanda tendrement pourquoi je paroiſſois ſi agitée. Ah! monſieur, m'écriai-je en portant ſa main à ma bouche, les faveurs de mon dieu, & votre bonté pour moi en rentrant dans cette chère maiſon, ſont au-delà de tout ce que je puis exprimer. A peine en puis-je ſoutenir la penſée. O joie de ma vie! me dit-il avec tranſport, & en me baiſant réciproquement la main, ſoyez mille fois la bien-venue chez vous! Tous les domeſtiques inférieurs étoient aux fenêtres à nous obſerver ſans ſe montrer qu'à demi. Il me donna la main avec une bonté qui me mettoit à ſon niveau; me mena dans la ſalle d'un air triomphant, & m'y baiſa le plus tendrement du monde. Encore une fois, ma très-chère épouſe, me

dit-il, ſoyez la bien-venue à poſſéder une maiſon qui n'eſt pas plus à moi qu'à vous.

Permettez, mon cher monſieur, lui dis-je en me jetant à ſes pieds, de bénir ainſi dieu, & de vous remercier, lui de toutes ſes faveurs, & vous de vos bontés. Ah! ſi je puis me comporter de manière à n'en être pas abſolument indigne, quel ne ſera pas alors mon bonheur! Ma chère, me dit-il, je ne demande à dieu, pour être le plus ſatisfait de tous les hommes, qu'une vie aſſez longue, & aſſez de ſanté, pour pouvoir récompenſer ſuffiſamment tous vos mérites.

Où eſt donc madame Jervis, dit-il à Abraham qui paſſa devant la porte, où eſt-elle? La voici, s'écria-t-elle en entrant tout-à-coup, la voici, mes chers maître & maîtreſſe! j'attendois impatiemment le moment d'être appelée pour venir vous féliciter l'un & l'autre. Je courus à elle, lui paſſai mes bras au cou & la baiſai. O ma chère madame Jervis, lui dis-je, ma ſeconde mère! recevez votre heureuſe, votre mille fois heureuſe Pamela; & joignez-vous à moi pour bénir dieu & notre commun maître, des grandes choſes qui ſont arrivées. Je penſai m'évanouir dans ſes bras de l'excès de ma joie, en revoyant cette bonne & chère amie, qui avoit été ſi ſouvent le témoin de mes détreſſes, & qui l'étoit enfin de mon triomphe. Vous me faites trop d'honneur, ma chère

dame, me dit-elle. Ma vie entière se passera à vous témoigner la joie que je ressens de vous voir récompensée d'une bonne fortune que vous méritez tant, & à vous marquer, par mon respect, combien je suis reconnoissante des bontés dont vous m'avez comblée dans votre obligeante lettre. C'est ici, repris-je en lui montrant mon maître, c'est ici que vos remercîmens & les miens doivent tous s'adresser: car notre cher maître m'a accordé cette grace, que je puis bien appeler un grand bonheur, dès le moment que je la lui ai demandée. Monsieur, lui dit-elle, je reconnoîtrai toute ma vie votre bonté; je vous demande mille pardons de la démarche mal placée que j'ai faite de m'adresser à miladi Davers. Il eut la bonté de la baiser. A présent, madame Jervis, lui dit-il, il n'est plus question de tout cela. Je ne me souviendrai de ma vie que vous m'ayez désobligé. Je vous ai toujours considérée, & je vous estimerai désormais de plus en plus, pour l'amour de cette aimable personne, que je puis appeler à présent, & avec une satisfaction si pure, ma chère épouse. Dieu vous comble à jamais de bénédictions, lui dit-elle! puissiez-vous passer ensemble la vie la plus longue & la plus heureuse, & être à jamais des objets d'envie & d'admiration pour tous ceux qui vous connoîtront!

Et où est donc le bon Longman, dit mon

maître ? Où est Jonathan ? Allons, ma chère, dis-je à madame Jervis, faites-les-moi voir tout-à-l'heure, & allons ensemble là-haut visiter ces chers appartemens, que j'ai vus ci-devant avec des émotions si différentes de celles qu'ils me causeront à l'avenir.

Nous allâmes visiter un par un tous les appartemens du logis, la chambre où je me réfugiai quand mon maître me poursuivoit; l'appartement de ma maîtresse, la chambre où étoit sa toilette, celle de madame Jervis, sans oublier son cabinet; la petite chambre où je couchois moi-même, & la chambre verte. Je m'agenouillai séparément dans chacun de ces endroits, & j'y bénis dieu de mes délivrances passées, & de mon bonheur présent. La bonne Jervis fut touchée jusqu'au fond de l'ame du zèle & du plaisir avec lequel je présentai mes actions de graces au dieu tout bon. Ma chère, mon excellente maîtresse, s'écria-t-elle, vous avez toujours cette ame pieuse, humble & bonne que je vous ai connue, & votre mariage a autant augmenté le nombre de vos agrémens que j'espère qu'il augmentera celui de vos félicités.

Ma chère madame Jervis, lui dis-je, vous ne savez pas par quelles épreuves j'ai passé ! Vous ne savez pas quelle heureuse créature je suis à présent : j'ai mille & mille choses à vous dire, & une semaine entière ne suffiroit pas pour vous mettre au fait de

tout,

tout, quand même j'en employerois tous les inſtans à vous dire ce qui m'eſt arrivé. Je ne doute nullement que nous ne menions enſemble une vie douce & heureuſe. Mais de quelque manière que vous m'appeliez devant les étrangers, je vous enjoins, ma chère madame Jervis, lorſque nous ſerons tête à tête, de ne m'appeler jamais que *votre Pamela*. Car ne ſerois-je pas la plus ingrate de toutes les créatures, ſi, après avoir reçu tant de faveurs de mon dieu, j'oubliois de les attribuer à ſa divine bonté, & m'en faiſois un prétexte pour devenir inſolente ! J'eſpère bien, au contraire, que ma reconnoiſſance augmentera d'autant plus que je ſerai plus comblée de ſes graces, & que je redoublerai d'humilité à meſure que dieu, qui eſt l'auteur de ma félicité, voudra bien continuer de me rendre heureuſe par des faveurs extraordinaires.

Nous redeſcendîmes dans la ſalle où étoit mon cher maître. Qu'on rappelle M. Longman, dit-il dès qu'il m'apperçut : ma chère, ajouta-t-il, il ſouhaite ardemment de vous voir. Longman rentra dans le moment : Mon aimable maîtreſſe, me dit-il, (car je puis, graces au ciel, vous appeler à préſent de ce nom,) dieu veuille vous combler de ſes bénédictions ! Ne vous le diſois-je pas bien, madame, que ſa ſage providence ſauroit bien vous trouver ? Ah ! monſieur Longman, m'écriai-je, que de graces j'ai à rendre à dieu de toutes ſes faveurs !

Eh bien, mon cher monſieur Longman, ajoutai-je en lui prenant la main, comment vous portez-vous? Je ſuis enchantée de vous voir. Je vous dois une eſtime éternelle : vous ne ſauriez croire jusqu'à quel point je ſuis redevable de mon bonheur préſent à la proviſion de plumes, d'encre & de papier dont vous m'aviez munie. Je compte que vous êtes réconciliés, mon cher maître & vous. Madame, me dit-il avec extaſe, que vous êtes bonne! En vérité, ma joie me tranſporte, & je ne ſaurois la contenir. Et le bon homme s'eſſuyoit les yeux en diſant cela.

Oui, oui, reprit mon maître, j'ai déjà dit à M. Longman, que je lui étois obligé d'être revenu chez moi ſi volontiers; & que j'oublierois entièrement qu'il ſe fût adreſſé à miladi Davers. J'eſpère qu'il ſe retrouvera ici auſſi tranquille & auſſi heureux qu'il peut le ſouhaiter. Monſieur Longman, ajouta ce cher maître, j'oſe vous promettre que ma compagne que voici fera tout ſon poſſible pour que cela ſoit. Dieu vous béniſſe l'un & l'autre & le lien qui vous unit, lui répondit-il! Mon cœur eſt tout fier de voir ce qui eſt arrivé : dès que j'en ai eu appris la charmante nouvelle, je ſuis revenu ici avec une double ſatisfaction. Souvenez-vous, monſieur, ajouta-t-il, que c'eſt le vieux Longman qui vous le dit; dieu vous bénira de plus en plus pour ce que vous avez fait. Vous ne ſavez pas

combien d'ames vous avez rendues heureuses par une si noble action ! J'en suis charmé, lui dit mon maître: ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je me suis rendu heureux moi-même. Je ne puis m'empêcher, monsieur Longman, de vous reconnoître pour un certain QUELQU'UN. Cependant, comme vous n'êtes pas un jeune homme, & que, par conséquent, vous ne me donnerez pas de jalousie, je puis vous permettre de féliciter ma chère femme de la manière la plus tendre. Que je meure, reprit-il, si vous ne me mettez la plus vive joie au cœur en m'accordant cette grace: j'en mourois d'envie, & n'osois prendre cette liberté. Ma chère, me dit mon maître, recevez le compliment d'un des plus honnêtes hommes d'Angleterre, qui a toujours révéré vos vertus. Là-dessus, le bon homme me salua très-respectueusement: Dieu vous comble l'un & l'autre de toutes ses bénédictions, nous dit-il en mettant un genou en terre ! Il faut, ajouta-t-il, que je me retire; il le faut absolument; je ne me possède pas; & en disant cela, il partit.

Votre bonté n'a point de bornes, dis-je à mon cher maître: puisse ma reconnoissance n'en avoir jamais aussi ! Quand le bon homme s'est approché de vous, répondit mon maître, il l'a fait avec tant de respect, & en même tems avec tant de tendresse, qu'en le voyant j'ai cru qu'il avoit grande envie d'embrasser mon cher ange; & je ne pouvois pas

moins faire que de donner cette satisfaction à un cœur si honnête. Que je suis heureuse, lui dis-je en baisant sa main avec transport; car à présent je la baise avec aussi peu de façon que si c'étoit la mienne.

Quand le bon vieux Jonathan entra pour nous servir au dîner, il étoit, comme à son ordinaire, de la plus parfaite propreté, & portoit toujours sa chevelure blanche & vénérable. Eh bien, monsieur Jonathan, lui dis-je, comment vous portez-vous? je suis ravie de vous voir. Graces à dieu, vous paroissez aussi bien que jamais. Ah! ma chère dame, me dit-il, je suis mieux que je n'ai été de ma vie, du seul plaisir de voir ce que je vois. Dieu vous bénisse, & mon cher maître! J'espère, monsieur, ajouta-t-il, que vous me pardonnerez toutes mes fautes passées. Oui, oui, Jonathan, répondit mon maître, je vous les pardonnerai sans doute, & d'autant mieux que vous n'en avez commis aucune dont votre considération pour ma chère épouse que voici, n'ait été l'occasion. Je vous dirai à présent que vous n'en sauriez commettre désormais, parce que vous ne sauriez jamais l'estimer assez. Monsieur est extrêmement bon en vérité, lui dit Jonathan; je ne manquerai pas assurément de prier dieu pour vous deux.

Après le dîner, monsieur Longman entra, parla de quelques affaires confiées à ses soins, & dit

enſuite à mon maître : Monſieur, tous vos domeſtiques ſont heureux à préſent : car Robert, qui vous a quitté, vient d'hériter d'une fort jolie ſucceſſion, ſans laquelle il ſeroit encore à votre ſervice. Hier, il étoit encore ici pour s'informer quand vous & madame y feriez de retour, & il ſe flattoit de pouvoir vous y rendre ſes devoirs. Vraiment ! dit mon maître, je ſerai ravi de voir le bon Robert : car c'eſt encore un de vos favoris, Pamela. Je vois qu'il étoit bien tems que je vous épouſaſſe, quand ce n'auroit été que pour me concilier les égards de tous ceux qui ſont chez moi. Il y a, repris-je, dix mille raiſons pour leſquelles je dois me féliciter de la bonté que vous avez eue.

J'allois dire, interrompit M. Longman, que tous les domeſtiques de monſieur étoient heureux, excepté un ſeul. Vous voulez parler de Jean Arnold, répondit mon maître. Il eſt vrai, reprit-il, & j'eſpère que monſieur me le pardonnera. Ah ! monſieur Longman, lui dis-je, ma prière en faveur du pauvre Jean a déjà été exaucée complettement : je ne l'ai pas vu encore : il faut le laiſſer, peut-être fera-t-il fortune. Il faut avouer, reprit M. Longman, qu'à prendre en gros toute la conduite de Jean, elle n'eſt pas abſolument édifiante : mais il honoroit tant monſieur, & avoit tant de conſidération pour madame, qu'il eût fort ſouhaité obéir à tous les deux ; & de cette manière il n'a été

fidelle ni à l'un ni à l'autre. Le pauvre homme en a presque la mort au cœur. Il ne veut point chercher de condition, & dit qu'il faut qu'il soit au service de monsieur, ou que bientôt il meure misérable. Madame Jervis étoit pour lors dans la salle. En vérité, dit-elle, le pauvre garçon n'a pas laissé passer un jour sans venir ici, depuis qu'il a appris les bonnes nouvelles qui nous ont causé tant de joie à tous : & il dit qu'il espère qu'on lui pardonnera. Est-il actuellement dans la maison, dit mon maître? Oui, monsieur, reprit madame Jervis; il étoit ici quand vous êtes arrivé; il s'est caché pour pouvoir à la dérobée vous voir descendre de carrosse. J'ai cru que la joie lui tourneroit la tête, quand il a vu monsieur conduire madame dans la maison. Pamela, me dit mon cher maître, c'est à vous de faire de Jean tout ce qu'il vous plaira. Vous avez plein pouvoir. Eh bien donc, repris-je, qu'on le fasse entrer.

Le pauvre garçon parut aussitôt, mais avec tant de confusion, que je n'ai de ma vie vu de contenance exprimer si vivement le sentiment intérieur d'une faute, par un mélange de honte & de joie. Eh bien, Jean, lui dis-je, comment vous portez-vous? je compte que vous êtes en bonne santé. Le malheureux pouvoit à peine articuler; il regardoit mon maître d'un air intimidé, & paroissoit jeter les yeux sur moi avec plaisir. Jean, dit mon maître,

il n'y a pas moyen de rien reprocher à un homme qui s'en reproche déjà tant lui-même. On dit que vous voulez me ſervir malgré moi & mes dents ; mais je vous livre en entier à mon épouſe que voilà : vous êtes abſolument à ſon bon plaiſir. Vous voyez, Jean, lui dis-je, l'indulgence de votre bon maître. Je puis bien pardonner, ayant un ſi généreux exemple devant les yeux. J'ai toujours été perſuadée de vos honnêtes intentions : toute votre faute a été de n'avoir pas ſu diſtinguer entre votre devoir envers votre maître, & votre bonne volonté pour moi. Déſormais, vous ne ſerez plus en doute là-deſſus, graces à la bonté de votre cher maître. Je ne ſerai que trop heureux, dit le pauvre garçon. Dieu béniſſe monſieur ! Dieu béniſſe madame ! Je ſuis à préſent dans la joie de mon cœur de vous ſervir tous deux ; & je ſerai le meilleur domeſtique du monde, ou je ne pourrai. Eh bien, Jean, lui dis-je, vos gages courront comme ſi vous n'aviez pas quitté votre maître. Ne puis-je pas le lui promettre, monſieur, dis-je à mon cher époux ? Oui, ſans doute, ma chère, reprit-il, & même augmenter ſes gages, ſi vous trouvez que ſon ſervice le mérite. Je vous rends un million de graces, dit le pauvre homme. Je ſuis plus que ſatisfait, & ne demande point d'augmentation de gages. Là-deſſus il ſe retira tout tranſporté, au grand contentement de madame Jervis & de M. Long-

man ; car, quoique sa faute les eût animés contre lui pendant que les choses sembloient en mauvais train pour moi, Jean avoit toujours eu leur affection & celle de tous ses compagnons de service.

Quand M. Longman & madame Jervis eurent dîné, ils rentrèrent dans la salle, pour voir si on n'avoit rien à leur ordonner. Allons, monsieur Longman, dit mon cher maître en remplissant de vin un grand verre, je m'en vais vous porter la santé du plus heureux & du plus honnête couple de toute l'Angleterre, du père & de la mère de mon aimable Pamela. Je vous rends mille graces, monsieur, lui dit Longman.

Il me semble, continua mon maître, que le petit bien du comté de Kent a besoin d'un économe à part. Et comme il est un peu loin de votre chemin, j'ai pensé, mon cher Longman, que, si M. Andrews vouloit l'accepter, il pourroit prendre la ferme que Hodges a eue, & ménager toute cette affaire-là pour moi. Nous garnirons amplement la ferme, pour la lui rendre commode & agréable ; & je m'imagine que, s'il veut bien en prendre tout le soin sur lui, il vous soulagera autant par-là qu'il me fera plaisir.

Monsieur ne pouvoit jamais mieux faire, répondit Longman ; & quelqu'un m'a fait entendre, que vous pourriez bien, si vous le vouliez,

augmenter ce bien-là, en faisant l'acquisition d'un autre morceau d'égale valeur qui y est contigu. Et comme vous avez tant d'argent de reste, je ne vois pas que monsieur puisse mieux faire. Eh bien, dit mon maître, vous m'en donnerez les tenans & aboutissans une autre fois, & nous verrons ce qu'il y aura à faire. Mais, ma chère, ajouta-t-il, vous aurez la bonté d'en faire l'ouverture à votre père.

J'ai trop d'argent oisif, monsieur Longman, continua-t-il. D'un autre côté, j'en veux dépenser en livrées & autres choses que l'occasion présente requiert, autant & d'aussi grand cœur, que si j'avois par impossible épousé une dame dont le bien fût égal en degré au mérite de ma Pamela. Je compte que vous avez aussi une assez bonne somme en main. Oui, certes, monsieur, reprit-il, & beaucoup plus que je ne voudrois. Mais, si vous n'achetez pas la petite ferme du comté de Kent, j'ai en vue un bien hypothéqué, qui, je crois, fera aussi bien votre affaire. Quand les choses en seront venues à une plus grande maturité, j'aurai l'honneur d'en parler à monsieur.

J'ai emporté, lui dit mon maître, au comté de Lincoln, plus de six cens guinées, dont je m'attendois d'y laisser la plus grande partie : (graces à dieu ! vous n'en avez rien fait, me dis-je en moi-même, car vous savez qu'il m'en offrit cinq cens.) mais, continua-t-il, je n'en ai pas dépensé plus de

deux cens cinquante ; de ſorte que j'y en ai laiſſé deux cens dans mon bureau ; parce que j'y retournerai avant l'hiver pour y paſſer encore quinze jours ou trois ſemaines, & j'en ai rapporté deux cens. J'ai d'ailleurs des ſommes ici en deux ou trois endroits. Je ne ſais pas le montant, mais le compte en eſt dans mon porte-feuille, que j'ai laiſſé dans ma bibliothèque.

Pamela, ajouta-t-il, vous avez fait quelques petits préſens le jour de nos noces aux domeſtiques qui y étoient. Je vous remettrai les deux cens livres ſterling que j'ai rapportées, afin que vous en faſſiez autant aux domeſtiques qui ſont ici.

Mon cher monſieur, m'écriai-je, je ſuis honteuſe de vous coûter tant, & de valoir ſi peu ! De grace, ma chère, reprit-il, n'en parlez pas davantage.

Savez-vous bien, madame, interrompit M. Longman, que, des biens que monſieur a, tant ſur les fonds publics qu'ailleurs, il pourroit acheter la moitié des gentilshommes qui ſont ſes voiſins ? Il n'a pas beſoin d'argent, & en accumule tous les ans ; & ce ſeroit dommage que monſieur ne ſe fût pas marié comme il a fait. Cela eſt bien vrai, monſieur Longman, dit mon maître ; & tirant enſuite ſa bourſe : ma chère, me dit-il, comptez deux cens guinées, & me donnez le reſte. Je les comptai. Prenez-les, me dit-il alors, & les appliquez aux

ufages dont je viens de parler. Mais à propos, monfieur Longman, ne laiffez pas coucher le foleil, fans apporter à ma chère enfant cinquante livres fterling, qui, fuivant ma promeffe, lui font dûes aujourd'hui ; & vous lui en payerez autant tous les trois mois, à compter de ce jour ; ce qui fera deux cens livres fterling annuellement. Cette fomme lui appartient, pour en difpofer à fa volonté & fans rendre compte, & pour l'employer d'une manière qui attirera la bénédiction fur nous tous : car elle étoit l'aumônière de ma chère mère, & fera la mienne & la fienne propre. Je vais la lui livrer à l'inftant, dit M. Longman.

Dès qu'il fut parti, je regardai mon maître, en jetant en même tems un coup-d'œil fur madame Jervis. Il me fit un figne d'approbation. Ma chère madame Jervis, lui dis-je en prenant vingt guinées & les lui préfentant, acceptez ceci comme une paire de gants que je vous offre à l'occafion de mon heureux mariage ; la fomme n'eft pas plus forte que celle que mon généreux maître m'a fait donner à madame Jewkes ; ainfi, vous qui y avez un tout autre droit qu'elle par l'affection que je vous porte, vous ne devez pas les refufer.

Madame Jewkes étoit fur les lieux au moment fortuné, me dit-elle ? Oui, reprit mon maître ; mais Pamela eût été ravie de vous y avoir plutôt qu'elle. Affurément, repris-je, & plutôt qu'aucune

autre perſonne, ma ſeule mère exceptée. Elle reçut le préſent avec plaiſir, & nous en remercia beaucoup. Mais je ne vois pas pourquoi elle m'en remercieroit, moi qui n'en méritois pas moi-même le quart.

Je voudrois, ma chère, me dit mon maître, que vous obligeaſſiez M. Longman par ces manières engageantes qui vous ſont ſi particulières, à accepter la même gratification.

M. Longman fut bientôt de retour de ſon office, & m'apporta les cinquante livres ſterling. J'ai, me dit-il en me les donnant, enregiſtré ce nouvel article avec un extrême plaiſir : & mes livres portent déjà : *A madame B ***, cinquante livres ſterling, de laquelle ſomme je lui ſerai redevable à tous les quartiers.* Que ferai-je, mon cher monſieur, dis-je à mon maître, étant ſi pauvre par moi-même, & ſi riche de vos libéralités ? Je dois être honteuſe de recevoir toutes les faveurs dont votre bonté ſans bornes veut m'accabler : mais, en vérité, ce ne ſera pas ſans vous en rendre compte. N'en dites pas un ſeul mot de plus, ma chère, reprit-il : n'êtes-vous pas ma femme ? Ne vous ai-je pas donné droit à tous mes biens ? Ce que vous en avez eu juſqu'ici n'en eſt qu'une légère portion.

Vous voyez l'un & l'autre, dis-je à M. Longman & à madame Jervis, de quelle manière je ſuis accablée de faveurs impayables. Dieu béniſſe &

celui qui les fait & celle qui les reçoit, dit M. Longman. Je ſuis bien aſſuré qu'elles rapporteront un bon intérêt; car madame a toujours eu l'ame généreuſe & bienfaiſante, & j'ai été témoin du plaiſir qu'elle goûtoit à diſtribuer les aumônes & les dons de feu ma maîtreſſe.

Je gagerois bien, monſieur Longman, lui dis-je, que, quelque prête que vous trouviez à propos que je ſois à recevoir pour rien des ſommes conſidérables, vous vous offenſeriez ſi je vous priois d'accepter de ma part une paire de gants ſeulement, à l'occaſion de mon heureux mariage. Il parut un peu embarraſſé de la réponſe qu'il devoit faire. Si M. Longman vous refuſe, ma chère, me dit mon maître, on pourra bien dire qu'il aura refuſé votre première faveur. A ce mot, je mis vingt guinées dans ſa main : mais il ne vouloit abſolument en prendre que cinq. Monſieur Longman, lui dis-je, j'exige abſolument que vous m'obligiez pour cette fois ſans réſerve, autrement je croirai que vous avez pris mon offre pour un affront. Eh bien, dit-il, puiſqu'il le faut abſolument, je ſais bien ce que je fais. Et que ſavez-vous, monſieur Longman, lui dis-je? Je ſais, reprit-il, que je ne toucherai à cet argent qu'au jour de la naiſſance de mon jeune maître, qui arrivera, je l'eſpère, avant un an d'ici.

Comme je ne m'attendois à rien de ſemblable de

la part du vieux M. Longman, je regardai mon maître, & rougis ensuite si terriblement, que j'en baissai la tête malgré moi. Bravo! monsieur Longman, dit mon maître avec transport, & en me prenant dans ses bras. O ma chère ame! s'écria-t-il, dieu le veuille & le fasse! Monsieur Longman, vous m'avez fait un plaisir infini; & cependant je n'aurois osé de ma vie en dire autant que vous. Madame, continua le vieillard, je vous demande bien pardon, & j'espère que vous ne vous sentirez pas offensée. Mais, puisque mon bon maître le prend si bien, prenez-le comme il vous plaira; mais je le dirois encore dix fois tout de suite, s'il ne falloit que cela pour que la chose arrivât. Madame Jervis, dit mon maître, la chère créature que vous voyez, porte la délicatesse à l'excès, & vous ne devineriez jamais la vie qu'elle a menée depuis notre mariage. Je trouve, dit madame Jervis, que M. Longman a parlé comme un oracle; & ses espérances sont bien les miennes aussi.

M. Longman s'étant retiré, peu après m'avoit rendue muette & confuse: Qu'est-ce qui vous fait ainsi baisser les yeux, ma chère, me dit mon maître. Le bon homme n'a, ce me semble, rien dit de fort choquant. Je ne m'y attendois pourtant pas de sa part, lui dis-je. Je ne me doutois que de quelque badinage innocent. Eh bien, ma chère, ce qu'il a dit n'étoit aussi qu'une plaisanterie des plus

innocentes ; & je ferai fâché contre vous, si vous n'en voulez pas dire autant. Allons, parlez devant madame Jervis. Monsieur, repris-je, je souhaite de voir arriver tout ce qui peut vous faire plaisir. C'est parler comme mon aimable femme sait le faire, me dit-il en m'embrassant très-tendrement.

Quand les domestiques eurent dîné, je demandai à voir les servantes. Elles vinrent toutes quatre à la fois. Soyez la bien-venue chez vous, madame, dit Rachel ; nous sommes toutes ravies de vous voir ici, & plus encore de vous y voir notre maîtresse. Ah ! mes chères & anciennes connoissances, leur dis-je, je suis charmée de vous revoir. Comment vous portez-vous, Rachel ? Comment vous portez-vous, Jeanneton ? Et vous, Nannette ? Et vous, Cécile ? Je leur pris la main à toutes, & j'aurois pu les baiser ; car, disois-je en moi-même, je vous baisai toutes avec tristesse la dernière fois que je vous vis ; pourquoi ne vous baiserois-je pas toutes aujourd'hui avec joie ? Mais je m'en abstins, à cause que leur cher maître étoit présent.

Elles paroissoient toutes transportées de me voir, & mon cher maître sembloit se délecter à cette scène. Mes bonnes filles, leur dit-il, vous voyez votre maîtresse. Je n'ai pas besoin de vous recommander de la respecter ; car vous l'avez toujours aimée ; & elle aura le pouvoir autant que l'inclination d'être bonne envers celles qui le

mériteront. En vérité, leur dis-je, vous aurez toujours une tendre amie en moi. Votre cher maître m'a ordonné d'en donner autant à chacune de vous, afin que vous puissiez vous réjouir de mon bonheur. En disant cela, je leur donnai à chacune cinq guinées. Dieu vous bénisse les unes & les autres, leur dis-je : je suis dans la plus grande joie de vous voir. Elles se retirèrent en témoignant une gratitude & une satisfaction parfaites, faisant mille vœux pour nous.

C'est à vous, mon cher monsieur, dis-je à mon maître en me tournant vers lui, c'est à vous, après dieu, qui vous a tout mis au cœur, que je suis redevable de mon bonheur & des mouvemens de joie dont mon ame est aujourd'hui remplie. Je voulus alors lui baiser la main : mais il me prit dans ses bras, en me disant que je méritois le tout sans aucune réserve. Madame Jervis entra peu après. Je viens de voir, dit-elle, une chose bien touchante : vos bontés, madame, & vos manières honnêtes ont rendu vos servantes heureuses comme des reines. Comme je passois devant la porte de la salle pour venir ici, je les ai vues toutes quatre à genoux, louant & priant dieu pour vous deux. Les bonnes ames, m'écriai-je ! Jeanneton a-t-elle aussi prié avec les autres ? Veuille l'effet de leurs prières retomber sur elles-mêmes.

Mon maître envoya dire à Jonathan de venir.

Comme

Comme il entroit, j'écartai & levai mes dix doigts devant mon maître, qui fit un ſigne d'approbation. M. Jonathan, lui dis-je, j'ai ſenti que je ne ſerois pas contente ſi je ne vous voyois, pour ainſi dire, en forme, pour vous remercier de la bonne volonté que vous m'avez montrée autrefois. Vous accepterez, s'il vous plaît, cette paire de gants, à l'occaſion de mon heureux mariage; & je lui donnai alors dix guinées, en mettant ſon honnête main entre les miennes. Dieu vous béniſſe, ajoutai-je; dieu béniſſe ces vénérables cheveux blancs, ſi ſemblables à ceux de mon cher père! j'eſtimerai toujours un ſi bon & ſi ancien domeſtique du meilleur des maîtres. O la bonne dame, s'écria-t-il, en levant les yeux au ciel! c'eſt un ange qui parle; ſa voix eſt un baume pour mon cœur : dieu ſoit béni de ce que j'ai vécu juſqu'aujourd'hui! Là-deſſus il ſe retira en pleurant. Vous rendez un chacun heureux, ma chère, me dit mon maître. Ah! monſieur, repris-je, c'eſt vous, & non pas moi. Ma bouche ne répétera jamais aſſez ce que lui dicte ſans ceſſe un cœur plein de gratitude, en reconnoiſſance des bienfaits dont vous m'accablez.

Alors Henri, Iſaac & Benjamin entrèrent avec les deux palefreniers de cette maiſon, & Artus le jardinier; car mon cher maître leur avoit fait dire par madame Jervis de venir ainſi en troupe ſe ranger devant moi. Où eſt donc Jean, dit-il? Le pau-

vre Jean étoit honteux, & n'entra que quand il entendit qu'on l'appeloit. Eh bien, Henri! eh bien, Isaac! leur dis-je, comment vous portez-vous? Et vous, Benjamin & Artus? & vous aussi, Richard & Roger? Mes enfans, leur dit mon maître, je vous ai donné une maîtresse qui est toute la joie de mon cœur. Vous voyez sa bonté & sa condescendance; si vos égards pour elle y répondent seulement, elle fera votre bonheur à tous autant, à proportion, qu'elle fait le mien. Monsieur, dit Henri, je prie dieu, au nom de tous vos domestiques, qu'il vous bénisse, vous & notre bonne dame.

Nous ferons, tous tant que nous sommes, notre étude de mériter les bonnes graces de madame, aussi bien que celles de monsieur. Je leur donnai donc à chacun cinq guinées, pour se réjouir & prendre part à mon bonheur.

Quand je vins à Jean: Jean, lui dis-je, je vous ai déja vu; mais je vous répète que je suis ravie de vous voir. Il me protesta qu'il étoit tout honteux & tout confus. Jean, ajoutai-je, il faut oublier tout le passé: c'est ce que nous ferons, votre cher maître & moi; car dieu a miraculeusement amené tout ce qui est arrivé, par les moyens mêmes que j'ai regardés pendant un tems comme mes plus grands fléaux. Ainsi ne jetons plus les yeux sur le passé, & n'ayons honte que des fautes que nous commet-

trons à l'avenir, & qui pourroient bien n'avoir pas toujours des suites aussi heureuses.

Artus, dit mon maître, je vous ai amené une maîtresse qui est grande jardinière : elle vous enseignera une nouvelle méthode de planter des fèves; mais jamais personne n'a eu tant d'habileté qu'elle pour cultiver & amener à bien un tournesol. Eh! monsieur, monsieur, lui dis-je, je sais que je vous dois tout ce que je puis avoir de talent pour amener à bien quoi que ce soit. Il me semble que c'étoit le payer assez bien dans sa même monnoie, sans pourtant me montrer ingrate envers lui devant ses domestiques. Ils se retirèrent, en nous donnant à l'un & à l'autre mille bénédictions, comme les autres avoient fait.

Alors entrèrent le postillon & deux piqueurs; (car mon maître a ici, aussi bien que dans le comté de Lincoln, de beaux chevaux de chasse, qui sont son principal amusement:) le petit marmiton vint aussi se présenter. Comment vous portez-vous tous, leur dis-je? Et vous, Thomas, je compte que vous êtes bon garçon. Votre maître m'a ordonné de vous donner à chacun quelque chose, en l'honneur de votre nouvelle maîtresse. Mon maître me montrant alors trois de ses doigts levés, je donnai au postillon & aux piqueurs à chacun trois guinées, & deux au petit garçon, auquel je conseillai de les donner à sa pauvre mère pour les lui garder, parce

que je ne voulois pas qu'il les dépensât follement. Pour M. Colbrand, Abraham & Thomas, je leur avois déja fait mes préſens à l'autre maiſon.

Lorſqu'ils furent tous partis, à la réſerve de madame Jervis : Permettez à préſent, ô le plus cher des mortels! lui dis-je en me mettant à ſes genoux, de vous donner auſſi mille bénédictions, en offrant pour vous mes vœux au ciel. Dieu veuille vous faire vivre long-tems, & toujours de plus en plus en honneur! & puiſſe votre heureuſe, votre trop heureuſe Pamela, vous paroître toujours aimable par ſon cœur reconnoiſſant, quoiqu'elle ne puiſſe l'être à ſes propres yeux ni à ceux d'autrui.

Vous voyez, madame Jervis, dit mon maître, vous voyez toute l'excellence de mon incomparable femme : mais toute aimable qu'elle eſt, les charmes de ſa perſonne m'attachent moins fortement à elle que ceux de ſon ame. Félicitez-moi donc, madame Jervis, félicitez-moi de ce que mon bonheur eſt ſi ſolidement appuyé. Je le fais très-ſincèrement, lui dit-elle : oh ! que ce jour eſt heureux pour moi !

Tandis qu'il exhaloit ainſi dans le ſein de madame Jervis ſa tendreſſe envers votre Pamela, je me gliſſai dans la chambre de la bibliothèque, & y bénis dieu à genoux de la différence de ce que j'y éprouvois alors, & de ce qui m'y étoit arrivé ci-devant. Quand j'en aurai fait autant dans le

pavillon, lieu redoutable de la scène de mes premières frayeurs, j'aurai parcouru avec prières & actions de graces tous ceux où je me suis jadis trouvée en détresse; & je ne cesserai jamais de donner gloire à dieu dans le fond de mon cœur, pour toutes les délivrances qu'il m'a accordées dans chacun d'eux. Madame Jervis, à ce que je comprends, lui avoit déjà dit ce que j'avois fait en-haut dans les appartemens. Il me vit alors à genoux, le dos tourné vers lui, sans que je l'apperçusse : il avoit tant soit peu entr'ouvert la porte; mais il la referma doucement. Vous avez ici de charmans tableaux, lui dis-je en ressortant, & ne pensant pas qu'il m'eût apperçue. Il est vrai, ma chère amie, reprit-il; mais je n'en ai aucun égal à celui que votre piété offre à mes yeux. Veuille le dieu que vous aimez tant à servir, vous bénir de plus en plus! Ah! monsieur, que vous êtes bon, m'écriai-je! J'espère, reprit-il, que votre aimable exemple me fera devenir meilleur chaque jour.

Eh bien, mes chers parens, pensez-vous que jamais créature ait été plus heureuse que votre fille? Assurément je serois un monstre d'ingratitude, si je pouvois penser avec alarme, ou avec d'autres mouvemens que ceux de la compassion, à la pauvre Sara Godfroy.

Il dit à Jonathan qu'il vouloit que chacun passât la soirée en joie, & s'y régalât de telle liqueur

qu'il lui plairoit, pourvu que ce fût avec sagesse.

Il eut la bonté ensuite de me conduire dans les appartemens, de me mettre en possession du cabinet & de la chambre de toilette de feu ma chère maîtresse, de sa belle montre à répétition, & de toutes les autres pièces qui en dépendent; d'une magnifique garniture de diamans, qui avoit été à sa chère mère, & des deux paires de boucles d'oreilles, des deux bagues, & du collier dont il m'avoit fait mention dans les clauses du méchant contrat auquel il avoit essayé de me faire souscrire. Tous ces bijoux avoient été destinés par ma maîtresse à mademoiselle *Tomlins*, riche héritière, qu'on lui avoit proposée pour femme, comme il étoit justement de retour de ses voyages, mais dont il ne s'accommoda pas, quoique tout fût déja accordé des deux côtés, parce qu'il n'agréoit pas sa conversation, & qu'elle avoit, comme il le dit à sa mère, l'air trop masculin. On ne put jamais le persuader de la voir plus d'une fois, quoiqu'il fût fort au goût de la demoiselle. Il me présenta aussi les livres & les peintures de ma chère maîtresse, le linge, les dentelles, en un mot, tout ce qui étoit dans ses appartemens, qu'il m'ordonna d'appeler miens. O mon dieu! donne-moi la gratitude & l'humilité qui me conviennent!

Dimanche au soir.

Comme nos équipages ne pouvoient être prêts pour nous présenter à l'églife, nous reftâmes au logis ce jour-là. Mon cher maître en employa une grande partie dans fa bibliothèque. Pour moi, je n'en employai pas moins, comme affurément je le devois, en prières, actions de graces & méditations, dans le cabinet dont on m'avoit nouvellement fait préfent. J'efpère que dieu daignera me donner fa bénédiction; car j'ai la fatisfaction de ne pas me fentir enorgueillie du grand changement arrivé à mon état : je regarde, au contraire, tant de graces & de faveurs dans leur vrai point de vue, & les confidère toutes comme reçues immédiatement du ciel & de mon bienfaiteur.

Nous dînâmes enfemble avec beaucoup de plaifir. Il me témoigna dans chacune de fes paroles & de fes actions, toute la tendreffe & tout l'amour que jamais le cœur le plus fatisfait pouvoit fouhaiter. Il me dit qu'il vouloit retourner à fon cabinet, & qu'à cinq heures il viendroit me prendre pour aller faire un tour dans le jardin. Il fe retira en effet dès que le dîner fut fini, & moi je regagnai mon appartement.

Sur les fix heures, il eut la bonté de venir me

trouver dans ma chambre. A préfent, ma chère, me dit-il, je vais vous accompagner dans le jardin. Avec quel plaifir je lui donnai ma main!

Ce jardin eft beaucoup mieux cultivé que celui du comté de Lincoln; mais ce dernier eft plus grand & a de plus belles allées. Il y a cependant dans celui-ci un joli canal, une fontaine & une caf-cade. Nous eûmes, en nous promenant, une con-verfation charmante; après que nous eûmes fait le tour, je tournai chemin vers le petit jardin, & quand nous vînmes au pavillon, je faifis un inf-tant pour me dérober; je montai rapidement les marches de ce lieu qui m'avoit été fi redoutable, & je m'y jetai à genoux. O dieu! m'écriai-je avec tranfport, je te bénis de m'avoir délivrée dans tes grandes miféricordes! donne-moi un cœur à jamais reconnoiffant de tes faveurs! Après cette courte prière, je redefcendis comme un éclair, & rejoignis mon cher Maître, qui s'apperçut à peine que je l'euffe quitté.

Plufieurs gentilshommes du voifinage l'envoyèrent complimenter fur fon retour; mais tous gardèrent le filence fur fon mariage; & entr'autres, mef-fieurs Artus, Towers, & Brooks, & M. Martin de la Grotte.



LUNDI.

JE fus passablement occupée à choisir des échantillons pour mes habits neufs. Rien ne paroissoit trop bon à mon cher maître ; & moi je trouvois que tout l'étoit. Il eut la bonté d'en mettre à part six des plus riches, afin que j'en choisisse trois, disant que nous nous équiperions plus complettement en ville quand nous nous y rendrions. Il y en avoit un blanc, à fleurs d'or, & fort riche, & il eut la bonté de dire, que comme j'étois nouvelle mariée, je ferois dimanche prochain ma première comparution à l'église avec celui-là. De sorte que dans deux ou trois jours il ne nous viendra de tous côtés que des couturières & des tailleurs à mettre en ouvrage. Bon dieu ! quelle dépense une petite pécore aussi peu méritante que moi cause déjà à ce cher mortel ! Mais son bien & son rang en exigent une grande partie ; & l'estime dont il m'honore ne lui permettra jamais de faire moins pour moi, que s'il avoit épousé un parti aussi riche que lui. D'ailleurs, comme il le dit lui-même, cela rejailliroit sur lui s'il y manquoit. Ainsi je crois que les choses resteront comme elles sont ; car d'une manière ou d'une autre, le monde veut toujours parler & gloser. Il me fit choisir

aussi des dentelles & du linge magnifiques, & a dépêché un exprès, avec ordre de hâter la venue de tout, de faire compléter en ville ce qui est du ressort de la lingère, &c. & de nous l'envoyer par des messagers particuliers, dès qu'il seroit fini. Le tout est attendu dans sa perfection samedi après midi sans faute.

Je fais partir Jean ce matin, avec une plus grande quantité de papiers que je vous écris, & avec un petit nombre d'autres qu'il vous donnera séparément. Je souhaiterois que vous eussiez la bonté de me renvoyer tous ceux que vous avez déjà lus, afin que je puisse tenir ma parole à miladi Davers. Il est chargé de vous demander de ma part la continuation de vos prières & de vos bénédictions, de vous dire que j'espère que vous répondrez à la proposition de mon cher bienfaiteur au sujet de la ferme du comté de Kent; de vous prier d'acheter chacun deux habits, du plus beau drap, pour vous, mon cher père, & de quelque belle étoffe de soie pour ma chère mère, de bon linge, & de tout à proportion; & de vouloir bien, comme mon cher bon ami m'a priée de vous le dire, venir nous voir ici au plutôt. Quand vous en aurez dit le jour à Jean, il vous enverra son carrosse coupé. Ah! mes cher parens, que je languis de vous voir l'un & l'autre, & de partager avec vous toutes mes félicités!

Je ſuis bien aſſurée que vous aurez la bonté d'aller voir tous vos créanciers, qui ſont principalement ceux de mes malheureux frères, pour leur demander un compte de tout ce que vous vous êtes engagés de payer. Quoique quelques-uns d'entr'eux aient été bien cruels & bien impitoyables, comme ils ont tous droit à ce qui étoit à eux, ils ſeront tous payés juſqu'à une obole, & remerciés d'avoir prêté.

Toute réflexion faite, Jean prendra tout ce que j'ai écrit juſqu'à mon arrivée ici; afin que vous puiſſiez avoir de quoi vous amuſer ſur le compte de votre chère fille, à la place des papiers que vous me renverrez. Je continuerai d'écrire juſqu'à ce que je ſois établie, & que vous vous ſoyez déterminés; & je m'appliquerai pour lors au gouvernement des affaires de la famille, afin de devenir auſſi utile à mon bienfaiteur, que mes foibles talens me le permettront.

Je m'imagine que madame *Mumford* n'eſt pas fort à ſon aiſe; ſi vous croyez qu'une couple de guinées pût lui être de quelque ſervice, donnez-les-lui, je vous prie, de ma part comme un préſent de noces, & je vous les rendrai. Faites auſſi la revue parmi vos parens, voiſins & connoiſſances, & donnez-moi une liſte des honnêtes gens induſtrieux & pauvres, qui peuvent être de vrais objets de charité, & qui n'ont point d'autre reſ-

source ; sur-tout des aveugles, des impotens, & des malades, avec un détail de leurs différentes situations ; faites-y aussi entrer les pauvres familles, qui, comme la nôtre, ont été réduites par des malheurs, & que le grand nombre d'enfans empêche de se procurer une vie plus aisée. Je choisirai parmi eux le mieux qu'il me sera possible : car je languis de commencer à faire usage de ce que mon cher & généreux bienfaiteur veut bien m'allouer par quartier pour ces sortes d'usages.

Je suis résolue de tenir un état de toutes ces affaires-là. M. Longman m'a déjà fourni un livre de papier blanc relié en vélin, dont j'espère remplir bientôt les premières pages du nom des plus dignes objets. Il est vrai que mon cher maître me donne le tout sans en exiger de compte : mais il verra, & le verra lui seul, comment je le dépense de quartier en quartier ; & s'il m'en reste, je le transporterai au prochain quartier. En bonne teneuse de livres de comptes, je ferai quatre fois par an la balance de mes livres, & une balance générale à chaque fin d'année. Ce livre a pour titre : *Humbles* RESTITUTIONS faites à dieu pour ses FAVEURS SIGNALÉES ; & il est bien enfermé dans mon nouveau cabinet.

Mon intention est de ne laisser voir de mes papiers à miladi Davers, que jusqu'à la lettre foudroyante qu'elle a écrite à son frère : car je ne

voudrois pas qu'elle vît les réflexions que je fais ſur cette pièce. Quand elle aura lu juſques-là, elle ſaura tout ce qui eſt néceſſaire pour ſatisfaire ſa curioſité, quant à mes ſouffrances, aux ſtratagêmes employés contre moi, & au rôle honorable que dieu m'a donné la force de faire. J'eſpère qu'en voyant tout cela, elle me ſera entièrement réconciliée; car elle verra en même-tems que le tout eſt l'ouvrage immédiat du tout-puiſſant; & qu'un gentilhomme doué d'autant d'eſprit & de connoiſſances que ſon frère, ne pouvoit jamais être ſéduit juſques-là par une pauvre & ſimple jeune fille comme moi.

Je ne retiendrai pas Jean plus long-tems. Il vous priera de lire cette dernière partie avant la première, pendant qu'il ſera chez vous. Recevez donc l'un & l'autre mes très-humbles reſpects, & les aſſurances du tendre ſouvenir de mon cher époux. Je ſuis pour jamais,

Votre très-reſpectueuſe, & ſouverainement heureuſe fille, &c.



MERCREDI au soir.

Mes très-chers père & mère,

VOICI la continuation de mon journal.

Mardi matin, mon cher maître sortit à cheval, suivi d'Abraham, & amena à dîner M. *Martin* de la Grotte, MM. *Artus* & *Brooks*, & un nommé M. *Chambers*. Il vint me trouver dans ma chambre, pour me dire qu'il étoit allé trop loin pour pouvoir revenir déjeûner; mais qu'il m'avoit amené quelques-unes de ses anciennes connoissances pour dîner avec moi. En êtes-vous fâchée, Pamela, me dit-il? Non assurément, monsieur, repris-je en me rappelant ses leçons: je ne saurois être fâchée de rien de ce que vous faites. Vous connoissez le caractère de M. Martin, me dit-il, & vous l'avez sévèrement censuré dans une de vos lettres, comme un de mes camarades de débauche, & pour ses trois jours de courses chez ses amis.

Voici comment il me rendit compte de l'occasion qui les lui avoit fait amener. « Je les ai tous » rencontrés chez M. Artus, me dit-il, & son » épouse m'a demandé si j'étois réellement marié? » Très-réellement, lui ai-je dit. Et à qui, a in-

» terrompu M. Martin ? A qui ? ai-je repris bruſquement & ſans barguigner, à la fille de chambre de feu ma chère mère. Ils n'ont ſu que me dire là-deſſus, & ſe ſont entre-regardés. J'ai bientôt vu que je les avois empêchés de me donner chacun un lardon. En vérité, monſieur, m'a dit madame Artus, vous avez une des plus aimables perſonnes que j'aie jamais vues ; & elle eſt fort heureuſe de ſon côté. Auſſi, j'en dois d'autant moins parler, que toutes les fois qu'un homme fait quelqu'action de la même nature, quand ce ne ſeroit que par politique, il croit toujours devoir la mettre dans le meilleur jour qu'il eſt poſſible. Aſſurément, dit M. Artus, ſi vous avez commis une faute, vous l'avez fait les yeux bien ouverts ; car vous connoiſſez le monde autant que gentilhomme de votre âge l'ait jamais connu.

» Je vous avoue, meſſieurs, leur ai-je dit, que je ſerois ravi de plaire à tous mes amis ; mais je ne ſaurois me flatter d'y réuſſir ſi rapidement, & avant qu'ils connoiſſent les motifs qui m'ont induit à ce que j'ai fait. Mais, je puis vous aſſurer, qu'en mon particulier je ſuis extrêmement content ; & vous ſavez que c'eſt-là le plus grand point.

» J'ai entendu ma femme louer tellement la perſonne & la beauté de votre épouſe, m'a dit

» M. Brooks, que je ne souhaite rien tant que de » la voir. Eh bien, ai-je repris, si vous voulez » venir tous prendre un dîner chez moi, je vous » la ferai voir du meilleur de mon cœur. Ne vien» drez-vous pas avec nous, madame Artus, ai-je » ajouté? Non, en vérité, monsieur, a-t-elle dit. » Je gagerois bien, ai-je répliqué, que ma fem» me n'a pas le crédit de vous réconcilier avec la » fille de chambre de ma mère: n'est-ce pas là le » cas, madame Artus? allons, parlez-nous sans » fard. Non, a-t-elle dit, je ne ferai nulle diffi» culté de rendre visite à votre épouse, avec les » autres dames du voisinage; mais qu'une femme » seule y aille brusquement avec tant de messieurs, » cela ne paroît pas tout-à-fait à propos. Mais, » messieurs, que cela ne vous empêche pas d'y aller. » Là-dessus, ajouta mon maître, ils ont envoyé » dire chacun chez soi, qu'ils ne dîneroient pas » au logis: & ils sont tous venus avec moi, & » ont amené un gentilhomme nommé *Chambers*, » qui est nouvellement établi dans nos quartiers. » Ainsi, ma chère, continua-t-il, lorsque vous » vous présenterez à l'église dimanche prochain, » vous êtes sûre d'y avoir un parti; car il faut que » qui vous voit vous estime ».

Il alla retrouver sa compagnie; & quand je descendis pour dîner, il eut la bonté de me donner la main en entrant dans la salle. Ma chère, me

me dit-il, je vous ai amené quelques-uns de mes bons voisins pour dîner avec vous. Je le remerciai de sa bonté. Voilà M. Chambers, ajouta-t-il, en me les présentant tous l'un après l'autre. Ils me saluèrent très-poliment, & nous félicitèrent tous deux.

Pour moi, madame, me dit M. Brooks, je prends très-sincèrement part à votre joie. Ma femme m'avoit déjà prévenu amplement sur les beautés de votre personne; mais je ne m'imaginois point que nous eussions une si belle fleur dans le pays. Monsieur, lui dis-je, madame votre épouse est très-partiale à mon égard, & vous êtes un cavalier si poli, que pour toutes choses au monde vous ne voudriez pas contredire madame Brooks.

Je vous assure, madame, reprit-il, que vous n'avez nullement deviné; car nous nous contredisons elle & moi deux ou trois fois par jour. Mais il y auroit bien du malheur, si nous ne nous accordions pas dans un cas aussi évident!

M. Brooks n'a jamais dit deux plus grandes vérités, ajouta M. Martin, (voulant parler des contradictions qu'ils avoient l'un avec l'autre, sa femme & lui, & de leur accord sur mon compte;) car, ajouta-t-il, il y a déjà quelques années qu'ils sont mariés.

Comme je n'avois pas la meilleure opinion du monde de celui qui parloit, & que je ne faisois

pas grand cas de son badinage : Je suis presque fâchée, monsieur, lui dis-je, de la raillerie que M. Brooks vient de lâcher sur lui-même & sur madame son épouse ; mais il me semble qu'elle auroit dû lui en épargner une plus vive, & la manière enjouée dont vous venez de la confirmer. Je crois cependant que leur lien de quelques années, qui est la raison que vous nous donnez pour faire penser que cela peut être, est précisément ce qui prouve que cela n'est pas.

Il me semble, M. Martin, lui dit M. Artus, que madame vient de vous faire une charmante leçon. Je le pense aussi, dit M. Chambers, & votre compliment n'étoit pas des plus magnifiques pour s'adresser à une nouvelle mariée. Compliment ou non, messieurs, reprit M. Martin, je n'ai jamais vu de mariage qui eût duré quelque tems, où cela ne se trouvât peu ou prou. Mais je jurerois bien qu'il n'y aura jamais rien de semblable ici.

Assurément, monsieur, lui dis-je, si cela arrivoit, il faudroit que je fusse la personne du monde la plus ingrate, étant, comme je le suis, celle du monde pour qui l'on a eu le plus de bonté. Voilà une idée si excellente, me dit M. Artus, qu'elle nous est une certitude morale que cela ne sauroit jamais arriver.

Monsieur, dit M. Brooks à l'oreille de mon maître, appelez madame votre épouse comme il

vous plaira ; mais vous avez, je vous jure, en elle, tant pour l'eſprit & le maintien, que pour toute ſa perſonne, la dame du monde la plus accomplie. Il faut, mon cher ami, reprit mon maître, que je vous diſe ce que j'ai déjà dit à quelqu'un, que ſa perſonne m'a rendu ſon amant ; mais que ſes vertus & ſon eſprit en ont fait ma femme.

Quand le premier ſervice entra, mon cher maître me conduiſit lui-même à ma place, & mit M. Chambers à ma droite, comme le plus grand étranger, & M. Brooks à ma gauche. M. Artus eut la bonté de faire les remarques les plus obligeantes ſur la manière libre & aiſée dont il diſoit que je me comportois, & que je ſervois la compagnie ; & il ajouta qu'il vouloit nous amener ſon épouſe, pour voir & apprendre un peu de mes allures. Je lui dis que je ſerois très-glorieuſe de toutes les viſites dont madame Artus voudroit bien m'honorer ; & que, ſi je pouvois me flatter d'avoir aſſez d'occaſions de profiter de l'exemple de ſon épouſe & de celles des autres meſſieurs que je voyois, je m'en croirois bientôt plus digne de remplir une place que j'occupois pour le préſent à un très-foible titre.

M. Artus but à ma ſanté, & à la continuation de mon bonheur. Madame, me dit-il, ma femme a dit à votre époux que vous étiez fort heureuſe

d'avoir un tel mari ; mais je vois bien à présent qui des deux a fait le meilleur marché. Allons, allons, dit M. Brooks, trève de complimens : la vérité toute pure est que la générosité & le bon sens de notre cher voisin sont si parfaitement égalés par la beauté & l'esprit de son épouse, qu'on ne sauroit dire lequel des deux a le plus gagné : puissiez-vous être long-tems heureux ensemble ! voilà tout mon compliment ; & là-dessus, il but un verre de vin.

Mon cher & meilleur ami, qui se délecte toujours à m'entendre louer, paroissoit charmé de notre conversation, & me dit les choses du monde les plus obligeantes, les plus tendres, & les plus respectueuses ; jusqu'au point que l'impoli M. Martin dit, auriez-vous jamais pensé que notre ami que voilà, qui avoit coutume de se tant moquer du mariage, seroit devenu un mari si complaisant? Combien vous proposez-vous que cela dure, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à mon maître ? Autant, reprit celui-ci, que ma chère amie le méritera, & j'espère que ce sera pour toujours. Mais, continua ce cher mortel, vous ne devez pas être surpris que j'aie changé d'opinion sur le mariage ; car je ne m'étois jamais attendu de rencontrer une personne, dont tout le maintien & l'aimable douceur fussent si propres à me rendre heureux.

Après le dîner, je bus les santés de toutes les

épouſes de ces meſſieurs & me retirai (*). Pour eux, ils demeurèrent aſſis, burent deux bouteilles de vin de France, & furent de la meilleure humeur du monde. Ils partirent en s'étendant ſur mes louanges, & promirent ſolemnellement de m'amener leurs épouſes.

Jean m'ayant apporté votre tendre lettre, mon très-cher père, je dis à mon maître, après que ſes amis ſe furent retirés, avec quel plaiſir vous aviez reçu ſes généreuſes propoſitions ſur la ferme du comté de Kent; & que vous aviez promis de ne rien épargner pour lui rendre des ſervices ſolides ſur ce bien-là; que vous eſpériez que votre induſtrie & vos ſoins y ſeroient ſi utilement employés, que vous n'auriez nul beſoin de lui être plus à charge, par les additions que ſa généroſité s'étoit propoſé de faire à une ſubſiſtance, qui par elle-même ſurpaſſoit tout ce que vous pouviez déſirer. Il fut ravi de ce que vous aviez accepté la choſe de ſi bonne grace.

Je ſuis bien-aiſe que les ſommes pour leſquelles vous vous êtes engagés, ſoient devenues ſi peu de choſe: dès que vous en aurez eu un compte

(*) C'eſt la coutume en Angleterre, qu'après le dîner les dames ſe retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les meſſieurs demeurent autour de la table, qu'on couvre alors de verres & de bouteilles.

exact, ayez la bonté de me l'envoyer, avec la liste que vous m'avez promis de me procurer des pauvres personnes dignes d'être secourues.

Comme mon cher maître est la générosité même, vous ne devriez regarder rien de ce qui est simple en fait d'habits, comme trop bon. De grace, ne craignez point de trop dépenser pour vos personnes. Lorsque vous viendrez nous voir, l'intention de mon cher mari est que vous ne retourniez point à votre ancien séjour, mais que vous restiez avec nous, jusqu'à ce que vous partiez pour le comté de Kent; de sorte qu'il faut arranger toutes vos affaires en conséquence. Je compte qu'actuellement mon cher père a renoncé à toutes sortes de travaux rudes & assujettissans. Comme je vous ai ouï dire que le fermier Jones vous a été très-bon, je vous prie, en prenant congé de lui & de sa famille, de lui donner pour la valeur de trois guinées de bons livres; tels qu'une belle Bible de famille, un livre de prières, le Traité des devoirs de l'homme, ou quelques autres que vous croirez qui lui feront plaisir; car il demeure très-loin de l'église, & les chemins de-là à la ferme sont impraticables en hiver.

Jean m'a apporté mes papiers en très-bon état; je les enverrai à la première occasion à miladi Davers, jusqu'à l'endroit dont je vous ai parlé dans ma dernière.

Mon cher M. B*** vient de me dire qu'il me mènera demain matin prendre l'air dans ſon carroſſe coupé, à environ dix milles d'ici, pour déjeûner à une ferme fameuſe pour ſa belle laiterie, qui y attire de tems en tems un grand concours de la nobleſſe des environs. Il enverra devant nous Abraham, pour avertir les bonnes gens de notre venue.

Jeudi.

En conſéquence, nous partîmes environ ſur les ſix heures & demie; & comme nous allions aſſez bon train, nous arrivâmes entre huit & neuf à la maiſon ci-deſſus, qui eſt réellement de la plus grande propreté, & nous y trouvâmes Abraham. Je fus charmée de l'extrême netteté de la bonne fermière, de ſa fille, & de ſa ſervante. Il eut la bonté de dire que, comme cela paroiſſoit me faire plaiſir, il viendroit de tems en tems avec moi dans le même endroit, ou pour la même choſe; parce que ce ſeroit un bon exercice, qui aiguiſeroit notre appétit, tant pour le déjeûner ſur le lieu, que pour le dîner à notre retour. Mais quoique cette raiſon fût très-bonne, je vis bientôt que ce n'étoit pas la ſeule pour laquelle il m'avoit procuré cette

agréable promenade, comme je ne tarderai pas à vous le dire.

Nous fûmes reçus & traités à merveille ; & tout ce qu'on nous servit, aussi bien que les personnes, & l'ameublement, quoique très-simple, avoit cependant un air d'élégance qui charmoit. Madame Dobson, dit mon maître à la bonne ménagère, vos jeunes filles de l'école d'ici près continuent-elles toujours à vous rendre de tems en tems des visites? Oui, monsieur, reprit-elle, & j'en attends actuellement trois ou quatre.

Ma chère, me dit-il, il y a, à trois milles ou environ de cette ferme, une très-bonne pension & école de jeunes filles : la maîtresse entretient une chaise à deux chevaux, qui est double ou simple à discrétion ; & en été, lorsque les jeunes demoiselles font bien leurs tâches, elle fait le plaisir à trois ou quatre d'entr'elles de les amener prendre l'air ici ; & quand elles ont déjeûné, on les ramène au logis. Ceci leur sert à la fois d'exercice & de récompense. Les jeunes personnes à qui on l'accorde en sont très-fières, & cela les rend plus diligentes à remplir leurs tâches.

Voilà, repris-je, une excellente méthode : & justement comme nous en parlions, la chaise entra avec quatre jeunes demoiselles toutes à peu près de même taille. Une servante les accompagnoit. On

leur donna un autre petit appartement très-propre, où elles ne pouvoient entrer qu'à travers le nôtre. Elles nous saluèrent de très-bonne grace en passant devant nous. J'entrai dans la chambre où elles étoient, & leur fis quelques questions sur leur ouvrage & leurs leçons. Je leur demandai ce qu'elles avoient fait pour mériter une promenade & un déjeûner si agréable. Elles me répondirent toutes fort joliment. De grace, mes chères petites, dites-moi quels sont vos noms? L'une s'appeloit *Burdoff;* l'autre, *Nugent ;* la troisième, *Booth ;* & la quatrième *Goodwin.* Je ne sais laquelle de vous est la plus jolie, leur dis-je : mais vous êtes toutes très - bonnes : & votre maîtresse est bien bonne elle-même de vous procurer avec la promenade une crême si délicate, & du pain & du beurre si appétissans. Je crois que vous le pensez comme moi.

Mon maître entra, & je ne me doutois de rien au monde. Il les baisa l'une après l'autre ; mais il regarda la jeune Goodwin plus attentivement que les autres, sans que je me doutasse encore de rien. Si on l'eût nommée mademoiselle Godfroy, j'y aurois été tout d'un coup.

Laquelle des quatre trouvez-vous la plus jolie, me dit-il, lorsque nous les quittâmes ? En vérité, repris-je, je serois fort embarrassée à vous le dire. La jeune Booth est une jolie brunette, & elle a les

yeux beaux : mademoiselle Burdoff a beaucoup de douceur dans le regard, mais moins de régularité dans les traits. Mademoiselle Nugent est très-blanche ; & la petite Goodwin a un bel œil noir, & a, ce me semble, la plus belle taille des quatre ; mais elles sont toutes fort jolies.

La servante les mena dans le jardin, pour leur faire voir les ruches. Mademoiselle Goodwin fit à son maître une belle révérence où il y avoit quelque chose de particulier. Je crois, monsieur, lui dis-je, que cette belle enfant vous connoît. Connoissez-vous ce monsieur-là, ma chère petite ? lui dis-je en la prenant par la main. Oui, madame, me dit-elle, c'est mon cher oncle. Je l'embrassai aussitôt. Et pourquoi, mon cher monsieur, m'écriai-je, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez une nièce parmi ces jeunes demoiselles ? Je la laissai aller, & elle courut comme un basque après ses compagnes.

Mais de grace, monsieur, lui dis-je, comment cela se peut-il ? Vous n'avez point de frère, & miladi Davers est votre sœur unique. Encore un coup, comment cela se peut-il ?

Il sourit pour toute réponse. Ah ! mon cher monsieur, lui dis-je alors, avouez-moi la vérité ; cette jolie enfant-là ne vous touche-t elle pas de plus près qu'une nièce ? Oui, oui, oui, m'écriai-je ! Et je l'embrassai.

Vous l'avez deviné, ma chère, reprit-il. Il vous

ſouvient ſans doute de la charitable inſinuation de ma ſœur ſur mademoiſelle Sara Godfroy. Oui, monſieur, lui dis-je; mais celle-ci s'appelle Goodwin. Sa mère lui a choiſi ce nom, ne voulant pas qu'elle portât le ſien, me dit-il.

Vous m'excuſerez, monſieur, ajoutai-je; mais il faut que j'aille la trouver, & la faire un peu cauſer. Je l'enverrai chercher, reprit-il; & dans un inſtant elle rentra. Je la pris dans mes bras. Eh bien, ma chère petite reine, lui dis-je, ne voulez-vous pas bien m'aimer? Voulez-vous bien que je ſois votre tante? De tout mon cœur, madame, reprit-elle; & je vous aimerai tendrement: mais il ne faut pas que j'aime mon oncle. Pourquoi donc, lui dit-il? Parce que vous n'avez pas voulu me parler d'abord, lui dit-elle, & parce que vous ne vouliez pas que je vous appelaſſe mon oncle; (car il paroît qu'on lui avoit dit de n'en rien faire, afin que je ne la devinaſſe pas ſur le champ:) & pourtant, ajouta la chère petite enfant, je ne vous avois pas vu depuis long-tems, oh! depuis bien long-tems!

Eh bien, Pamela, me dit-il, me permettrez-vous d'aimer cette petite innocente? Si je vous le permettrai, monſieur, repris-je; vous ſeriez bien barbare d'y manquer, & moi plus barbare de ne pas vous y porter de tout mon pouvoir, & de ne pas aimer ce cher petit cœur, pour l'amour de vous, pour l'amour d'elle-même, & par compaſſion pour

ſa pauvre chère mère que je ne connois pourtant pas. J'avois les larmes aux yeux en diſant cela.

Mon cher amour, me dit-il, pourquoi vos paroles ſont-elles ſi affectueuſes, & votre viſage ſi triſte? Je m'approchai de la fenêtre à quelque diſtance de l'enfant. Mon viſage n'eſt pas triſte, lui répondis-je: mais je ſens en cette occaſion dans mon cœur un mélange ſingulier de plaiſir & de peine: c'eſt en vérité une double peine & un double plaiſir. Comment l'entendez-vous, ma chère, me dit-il? Monſieur, repris-je, je ne ſaurois m'empêcher de ſouffrir pour la pauvre mère de cette aimable enfant, en penſant que, ſi elle eſt en vie, ce qu'elle a de plus cher au monde, elle doit l'appeler ſa honte: & que, ſi elle n'eſt plus, elle a dû, en quittant le monde & ſa chère petite, avoir le cœur ulcéré & tourmenté de remords bien cruels. Ce qui me fâche en ſecond lieu, c'eſt qu'on répute comme une faveur faite à cette chère enfant, le ſoin qu'on prend de lui cacher combien ſon plus cher parent la touche de près. Pardon, mon cher monſieur, je ne dis pas ceci pour vous faire le moindre reproche. Non en vérité. J'ai d'un autre côté un double ſujet de joie; le premier, conſiſte en ce que dieu m'a fait la grace d'échapper au malheur qu'a eu cette pauvre dame; & le ſecond, en ce que cette découverte me fournit une occaſion de vous convaincre de la ſincérité de ma gratitude & de ma

tendresse pour vous, par l'affection que j'aurai à jamais pour cette chère enfant.

Je retournai aussitôt à elle & la baisai. Joignez-vous à moi, mon cher petit cœur, lui dis-je, pour prier votre cher oncle de vous permettre de venir demeurer avec votre nouvelle tante : en vérité, ma chère petite reine, je vous aimerai à la folie.

Ne voulez-vous pas bien, monsieur, dit cette charmante enfant, me permettre de demeurer avec ma chère tante ?

Vous êtes bien bonne, ma Pamela, me dit-il : & je n'ai pas été trompé une seule fois dans les hautes idées que mon tendre cœur s'étoit faites de votre prudence. Mais, monsieur, ajoutai-je, ne m'accorderez-vous pas cette grace ? J'aurai pour ce petit ange la tendresse du monde la plus sincère ; & tout ce que je serai capable de faire pour elle, tant par mon exemple que par affection, je le ferai très-cordialement. Mon cher monsieur, ajoutai-je, faites-moi cette faveur ! Mon cœur en est déjà avide ! O la charmante occupation & l'aimable société que vous me procurerez par-là.

Nous parlerons de cela une autre fois, reprit-il : mais, la prudence veut que je mette des bornes à votre générosité. Mon intention avoit toujours été de vous surprendre par cette découverte ; mais ma sœur y a ouvert le chemin par un trait de dépit si bas, que je ne pus l'endurer pour le moment.

Quoique vous m'ayez plu au-delà de toute expression, par votre conduite en cette occasion, je ne saurois dire cependant que vous ayez de beaucoup surpassé mon attente; car j'ai une si haute opinion de vous, que je crois que rien au monde n'auroit pu me la faire perdre, que des sentimens absolument opposés à ceux que vous venez de montrer dans une conjoncture si délicate.

Eh bien, monsieur, lui dit la chère petite enfant, n'aurez-vous pas la bonté de me permettre d'aller demeurer avec ma tante ? Je suis sûre qu'elle m'aimera bien. Si vous êtes bonne fille, lui dit-il, vous viendrez rendre visite à votre nouvelle tante, la vacance prochaine. Je vous remercie, monsieur, lui répondit-elle en faisant une profonde révérence. Oui, ma chère, lui dis-je, & je ferai en attendant provision de jolies choses pour vous amuser. Je vous en aurois apporté aujourd'hui, si j'avois su que je devois vous voir. Je vous rends mille graces, madame, reprit-elle.

Je demandai son âge. Elle a, me dit-il, entre six & sept ans. A-t-elle jamais été chez vous, ajoutai-je ? Ma sœur, reprit-il, l'y a portée une fois, comme une jeune parente de milord Davers. Je me souviens, monsieur, lui dis-je, d'une jeune enfant que madame Jervis & moi prenions pour une parente de milord Davers.

Ma sœur, ajouta-t-il, en a su tout le secret dès

le commencement; & je lui ai su un gré infini de l'avoir dérobé à mon père qui vivoit pour lors, & à ma mère qui l'a ignoré jusqu'à la mort; quoiqu'elle ait eu depuis la bassesse de vous en insinuer quelque chose dans sa rage contre moi.

Les jeunes demoiselles prirent congé peu après. Je ne sais pas pourquoi, mais cette chère enfant me touche plus que je ne puis le dire. Je voudrois bien qu'il me fît la faveur de me la laisser au logis. Comblée de ses bontés comme je le suis, je trouverois un plaisir délicieux à profiter d'une si belle occasion, pour lui témoigner ma tendresse par celle que j'aurois pour cette chère petite amie.

Comme nous revenions dans le carrosse, il ajouta, à ce qu'il m'avoit dit précédemment, le détail des circonstances suivantes sur cette affaire.

Il me dit que la dame étoit de bonne famille, & qu'elle en étoit la perle; mais que sa mère étoit une personne artificieuse & adroite, & que dans l'affaire entre lui & sa fille, elle ne s'étoit pas comportée avec toute la délicatesse qu'elle auroit dû avoir. Qu'entr'autres, lorsqu'elle avoit lieu de le regarder comme un jeune homme sans cervelle & sans solidité, & de croire sa fille plus en danger avec lui, que lui avec elle, elle n'avoit pas laissé que d'encourager leur tête à tête, jusqu'au point qu'ayant eu lieu de craindre quelqu'accident, parce qu'elle

les avoit surpris dans des situations qui faisoient peu d'honneur à sa fille, elle n'avoit nullement interrompu leurs entrevues; qu'au contraire, elle avoit aposté un homme qui avoit été son laquais, & un officier à la demi-paye & de ses parens, pour épier l'occasion de le forcer, en l'effrayant, d'épouser la personne: qu'en conséquence l'ayant surpris dans sa chambre, comme il venoit d'y entrer, ils avoient tiré leurs épées contre lui, & l'avoient menacé de le tuer sur l'heure s'il ne l'épousoit pas à l'instant; que pour cet effet ils avoient en bas un ministre tout prêt, comme il le découvrit dans la suite; qu'alors il soupçonna, sur de fortes présomptions, que la demoiselle étoit du complot; ce qui, joint à leurs menaces, le mit dans une telle fureur, qu'il mit l'épée à la main pour se défendre, & le fit si vivement, qu'il mit le valet hors de combat en le blessant au bras; & s'avançant sur l'autre qui battoit en retraite, il se jeta si furieusement sur lui, lorsqu'il étoit sur le bord de l'escalier, qu'il le fit rouler en bas un étage entier, & le blessa considérablement par cette chûte; qu'il auroit bien pu payer cher sa témérité; mais que ses antagonistes étoient plutôt chargés de l'effrayer que de le tuer; que là-dessus il étoit sorti de la maison, à la vue de la vieille dame, du ministre dont elle s'étoit pourvue, & de ses autres filles, vomissant contr'eux les plus horribles imprécations; qu'après cela, voulant

voulant rompre tout commerce tant avec la famille en entier, qu'avec Sara Godfroy elle-même, celle-ci avoit trouvé le moyen de l'engager à lui donner un rendez-vous à Woodſtock, pour s'innocenter dans ſon eſprit; que là, il avoit, le méchant qu'il étoit, obligé la pauvre demoiſelle à ſe rendre coupable d'une très-grande faute, pour ſe laver d'une beaucoup moindre; que dans la ſuite ils s'étoient rencontrés ſouvent à Godſtone, à Woodſtock, & dans tous les environs d'Oxford, où il étudioit alors, & prenoit non de bonnes, mais de très-mauvaiſes leçons; & qu'à la fin l'effet de leurs fréquentes entrevues devint trop viſible pour demeurer caché; qu'alors la jeune demoiſelle, ne pouvant plus ſe montrer ſans faire déshonneur à ſa famille, fut renfermée, & qu'on employa toutes ſortes de moyens pour le perſuader de l'épouſer; que, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de l'y porter, la famille avoit enfin pris la réſolution de s'en plaindre à ſon père & à ſa mère; mais qu'il avoit informé de toute l'affaire ſa ſœur qui ſe trouvoit par haſard au logis; & qu'à l'aide des ménagemens dont elle avoit uſé, auſſi bien que de ſa fermeté, ils avoient été trompés dans ce dernier deſſein; que, perdant enfin toute eſpérance, ils avoient écouté les propoſitions de miladi Davers, & envoyé la pauvre Sara Godfroi à Marlborough, où elle fut entretenue par miladi, à

qui il en tint compte dans la ſuite, & où elle accoucha ſecrètement; que miladi Davers s'étoit chargée du ſoin de la petite fille, juſqu'à ce qu'on pût la mettre à l'ecole où elle étoit actuellement; & qu'il avoit mis ſur la tête de cette chère enfant une ſomme conſidérable, dont l'intérêt ſuffiroit à l'entretenir honnêtement, & le capital ſeroit une dot très-raiſonnable, & celle d'une demoiſelle, quand elle ſeroit en âge de ſe marier. Voilà, ma chère, me dit-il, l'hiſtoire en abrégé; & je vous aſſure, Pamela, ajouta-t-il, que je ſuis bien éloigné d'en tirer aucune ſorte de vanité. Mais puiſqu'elle eſt arrivée, j'avoue que je ſouhaite que la pauvre enfant vive, & ſoit heureuſe; & je dois travailler à la rendre telle.

Vous le devez ſans doute, monſieur, lui dis-je, & je me ferai une gloire de contribuer au bonheur de la chère petite, ſi vous voulez bien me permettre de l'avoir au logis. Mais, ajoutai-je, ne ſait-elle rien de ſes père & mère? Je voulois l'amener à me dire ſi la pauvre demoiſelle étoit en vie ou morte. Non, reprit-il. Ma ſœur a dit à ſa gouvernante, qu'elle eſt fille d'un monſieur & d'une dame qui ſont parens éloignés de milord Davers, & qui demeurent actuellement à la Jamaïque. Elle m'appelle ſon oncle, uniquement parce que je ſuis frère de miladi Davers qu'elle appelle ſa tante, & qui en eſt folle, auſſi bien que milord, qui fait

toute l'affaire. Ils l'ont chez eux à toutes les vacances, & ont beaucoup de bonté pour elle.

Je crois, ajouta-t-il, que peu de personnes savent ou soupçonnent la chose : car comme la mère est d'une famille au-dessus du commun, ses amis tâchent de la tenir secrète aussi bien que moi. Et miladi Davers l'a ménagée avec beaucoup d'adresse & de bonté jusqu'à l'autre jour qu'elle se livra aux transports de sa rage.

Ces mots : *la mère est d'une famille au-dessus du commun*, ne me laissèrent aucun lieu de douter que la pauvre demoiselle ne fût en vie. Mais, monsieur, ajoutai-je, comment peut la pauvre mère se priver du plaisir de jouir d'une aussi aimable enfant ? Vous y voilà présentement, ma Pamela, reprit-il. Je vois que vous voulez savoir ce qu'est devenue la pauvre mère. Il est assez naturel que vous le souhaitiez : mais je voulois vous tenir un moment en suspens pour voir l'effet que cela produiroit sur vous. Mon cher monsieur, repris-je.... Non, non, ma chère, interrompit-il, cela est très-naturel. Je trouve que vous avez eu bien de la patience, & que vous avez amené votre question de si bonne grace qu'elle mérite bien une réponse.

Vous saurez donc que ce n'est pas tout-à-fait sans fondement qu'on dit que sa mère demeure à la Jamaïque : elle y est en effet, & y vit fort heureuse.

Car il faut vous dire qu'elle souffrit tant de ses couches, que tout le monde la regardoit comme une femme morte ; ce qui fit sur elle une si forte impression lorsqu'elle en fut relevée, qu'elle n'étoit effrayée de rien tant que de la pensée de commettre encore la même faute. Mon intention, je l'avoue, étoit de lui rendre une visite dès qu'elle seroit parfaitement rétablie. Mais, sans m'en rien communiquer, elle s'engagea pour aller à la Jamaïque avec deux jeunes dames qui y étoient nées, & qui retournoient chez leurs parens, après avoir été quatre ans en Angleterre pour leur éducation. Elle m'écrivit une lettre fort touchante, pour me recommander sa chère petite, & me prier de ne la jamais appeler de son nom, mais de la nommer Goodvin, afin que sa honte en fût moins connue, tant pour l'amour d'elle-même que de ses parens. Elle se fit adjuger par eux une somme de cinq cens livres sterling, leur donnant quittance générale de tout ce qui pouvoit lui appartenir des biens de la famille, & s'en vint à Londres, & de-là alla avec ses deux compagnes s'embarquer à Gravesend, d'où elle partit pour la Jamaïque, où elle est heureuse & bien mariée. Elle y passe dans l'esprit de son mari pour une jeune veuve, qui a une fille dont les parens de son premier mari prennent soin. Ainsi, Pamela, vous voyez que des deux côtés la vérité est conservée dans cette histoire autant qu'il est possible.

La pauvre dame, m'écriai-je ! que son sort me touche ! Je suis ravie qu'elle soit enfin si heureuse ! N'êtes-vous pas bien-aise aussi qu'elle soit si éloignée de nous, ma chère, me dit-il ? Quant à cela, monsieur, répondis-je, je ne saurois en être fâchée, parce qu'elle jouit à présent d'un bonheur qu'elle n'auroit jamais trouvé ici. Car je suppose bien que vous auriez continué à la tenter, si elle ne s'en étoit pas allée : & ce qui montre qu'elle étoit sérieusement résolue de bien vivre, c'est qu'elle ait pu quitter son pays natal, tous ses parens & amis, vous-même qu'elle aimoit si tendrement, & sa chère petite enfant, pour aller chercher fortune dans un monde tout nouveau, parmi des étrangers, & à travers les hasards de la mer, uniquement pour se garantir de redevenir criminelle. En vérité, monsieur, le cœur me saigne du chagrin qu'une pareille situation a dû lui causer : je sens toutes les angoisses où ses remords ont dû la jeter pendant les horreurs de l'enfantement ; angoisses qui dans la suite ont produit sur elle un effet si puissant & si louable. Je l'admire & l'honore pour sa résolution ; je mettrois volontiers au rang de nos plus vertueuses femmes une personne si parfaitement rendue à son devoir ; & je ne doute point que dieu ne lui fasse miséricorde, & que le bonheur dont elle jouit à présent ne soit la récompense dont ce dieu infiniment bon couronne son repentir & sa

réforme. Mais, monſieur, ajoutai-je, n'avez-vous pas revu cette pauvre dame après ſon accouchement ?

Ne croyant pas ſa réſolution ſi f rme, reprit-il, j'allai à Marlborough, où j'appris qu'elle étoit partie pour Calne. J'y courus, & je ſus qu'elle étoit allée à Reading voir une de ſes parentes. Je l'y ſuivis, & l'on me dit qu'elle étoit partie pour Oxford, où elle étoit effectivement, mais où je ne pus jamais venir à bout de lui parler.

Elle reçut enfin une lettre de moi, où je la ſupplois de m'accorder une entrevue ; car j'avois appris que ſon départ pour la Jamaïque avec les jeunes dames étoit réſolu, & qu'elle ne rendoit viſite à ſes parens que pour prendre congé d'eux, & en recevoir la dot qu'ils étoient convenus de lui donner. Elle m'écrivit le mercredi, & me nomma le ſamedi ſuivant pour le jour de notre entrevue, qui devoit être à Woodſtock, lieu de nos anciens rendez-vous.

Je me crus alors aſſuré d'elle, ajouta-t-il, & ne doutai nullement que je ne dérangeaſſe tout le projet de ſon voyage. Je partis le jeudi pour Glocester, ſous prétexte d'une partie de plaiſir, & le ſamedi je me rendis à Woodſtock, au lieu marqué. Mais en arrivant je ne trouvai, au lieu d'elle, qu'une de ſes lettres, où elle me demandoit pardon de m'avoir trompé. Elle y exprimoit un regret mortel

de sa faute, beaucoup de tendresse pour moi, & la crainte qu'elle avoit eue de ne pouvoir tenir sa résolution si elle me revoyoit; qu'elle étoit partie le jeudi pour s'embarquer, croyant bien que cela seul pouvoit la sauver; & qu'elle m'avoit fixé le rendez-vous au samedi, & au lieu même de la scène de ses foiblesses passées, afin que la chose me fît plus d'impression, & que j'en fusse plus porté à avoir pitié d'elle & à lui pardonner; & afin aussi d'avoir les devants sur moi de trois ou quatre jours, & d'être entièrement hors de ma portée. Elle me recommandoit encore, en me faisant observer que j'étois actuellement sur le lieu auquel la pauvre enfant devoit sa naissance, de lui conserver ma tendresse pour l'amour d'elle; ajoutant que c'étoit l'unique grace qu'elle eût à me demander, & que dans tous les dangers qu'elle alloit courir, comme dans toutes les traverses auxquelles elle s'exposoit, elle n'oublieroit jamais de prier dieu pour moi.

Ce récit touchant me fit fondre en larmes. Ah! monsieur, lui dis-je, cela ne fit-il pas une puissante impression sur vous? Une leçon de cet ordre, & donnée sur le lieu même où s'étoit consommé le crime, (car j'admire le pieux stratagême de la chère dame!) ne pouvoit que vous toucher infiniment. On la croiroit même suffisante pour vous avoir converti pour jamais. Sans doute qu'elle changea toutes vos mauvaises pensées? Sans doute, ma chère, me

dit-il, que je fus vivement touché, quand j'en vins à la réflexion : mais j'étois si assuré de réussir à la tenter & à détruire tous ses projets de voyage, que d'abord je fus dépité & de très-mauvaise humeur. Mais lorsque, comme je viens de vous le dire, la réflexion put avoir lieu, je fus entièrement vaincu par ce trait de sa prudence, de son repentir & de sa fermeté, & je l'admirai plus alors que je ne l'avois fait de ma vie. Il me fâchoit cependant qu'elle m'eût échappé de la sorte, & qu'elle m'eût surpassé à ce point en courage héroïque. Je partis en diligence pour Londres, avec une lettre de crédit de milord Davers de cinq cens livres sterling sur son banquier; mais je passai d'abord à Oxford, pour y recueillir autant d'instructions qu'il me seroit possible sur les moyens d'en entendre parler.

En y arrivant, ce que je ne pus faire plutôt que le lundi matin, j'allai dans un endroit nommé Crosbysquare, où demeuroient les amis des deux jeunes dames. Elle avoit pris la diligence le mardi, & joint les deux demoiselles le soir même; & le samedi elle étoit partie avec elles pour Gravesend, à-peu-près vers le tems que je l'attendois à Woodstock.

Vous devinez aisément, ma chère, que cela me toucha beaucoup. Quoi qu'il en soit, je convertis en argent toute ma lettre de crédit, & partis le lundi après-dîner avec mon laquais. Nous gagnâmes Gravesend dès le soir; & là on m'apprit que le matin

elle étoit partie de l'auberge avec les deux dames, pour aller à bord du vaiſſeau, qui n'attendoit que le vent, lequel lui devenoit alors favorable.

Je pris ſur le champ un bateau, & fus à bord du vaiſſeau, où je demandai mademoiſelle Godfroy. Jugez, ma chère Pamela, de ſa ſurpriſe & de ſa confuſion, lorſqu'elle m'apperçut. Elle penſa s'évanouir. J'offris au capitaine de lui donner tout ce qu'il voudroit, pour ne mettre à la voile que le lendemain; mais je ne pus jamais l'obtenir. Je fis tout mon poſſible pour la perſuader de venir à terre, & lui promis, ſi elle vouloit voyager un peu, de l'accompagner juſqu'à tel endroit d'Angleterre qu'il plairoit au capitaine de toucher ſur ſa route; mais elle fut inébranlable.

Tous ceux du vaiſſeau me regardèrent comme ſon très-humble ſerviteur, & furent touchés d'une entrevue de ce genre, ſur-tout les jeunes dames & les femmes qui les accompagnoient. Après bien des refus & ſur les proteſtations les plus fortes, elle ſe laiſſa perſuader d'entrer avec moi dans une des cabanes; & là j'employai toute ma rhétorique pour tâcher de la perſuader d'abandonner ſon projet. Mais tout fut inutile. Elle m'aſſura que je l'avois rendue parfaitement miſérable par cette entrevue; qu'auparavant elle avoit déja aſſez de chagrins dans l'eſprit; mais que pour le coup j'avois empoiſonné

tout son voyage, & l'avois plongée dans un abîme de détresses.

Je ne pus obtenir d'elle qu'une seule grace; encore me l'accorda-t-elle avec bien de la répugnance: ce fut d'accepter, comme un présent de ma part, les cinq cens livres sterling que j'avois sur moi; &, à mon instante prière, elle me promit de tirer sur moi, à son arrivée, pour une somme plus considérable, si elle se trouvoit en avoir besoin, comme sur une personne qui avoit en main ses effets. En un mot, ce fut l'unique faveur que je pus en obtenir: car, outre qu'elle demeura ferme dans le dessein de partir, elle ne voulut jamais me promettre d'entrer avec moi en commerce de lettres. Je crois même que si j'avois voulu l'épouser, ce qui ne m'étoit point encore venu en tête, elle n'en auroit pas moins persisté dans sa résolution.

Mais, monsieur, lui dis-je, comment vous séparâtes-vous à la fin? Je voulois partir avec elle, reprit-il, & être mis à terre dans le premier port d'Angleterre ou d'Irlande où l'on relâcheroit: il ne m'importoit lequel. Mais elle étoit trop livrée à ses terreurs, pour y consentir. De son côté, le grossier maître du vaisseau, qu'ils appeloient capitaine, & que j'aurois volontiers jeté à l'eau, ne voulut jamais attendre un moment, le vent & la marée lui étant favorables: il me pressoit sans cesse de retourner à

terre, ou de faire le voyage. Comme j'étois d'une humeur impétueuse, gâté par ma mère, comme vous le savez, & peu accoutumé à me voir contredire, je trouvois fort étrange que le vent & la marée, ou toute autre chose, pussent l'emporter sur moi & sur mon argent. Mais la chose n'en arriva pas moins. Je fus obligé de partir, & pris congé des dames & des autres passagers, leur souhaitant à tous un bon voyage. Je donnai cinq guinées aux gens de l'équipage, pour les engager à prendre soin des dames, & fis des adieux que vous imaginerez mieux que je ne pourrois les exprimer. Elle me recommanda encore une fois, en présence des demoiselles, la chère petite hôtesse; c'est le nom qu'elle donna pour lors à l'enfant; & me remercia de toutes les marques d'estime que je lui donnois, m'assurant que l'impression en demeureroit éternellement dans son cœur. En partant, elle me jeta ses bras au cou, & nous nous quittâmes d'une manière qui toucha tous ceux qui en furent les témoins, tant hommes que femmes.

Je descendis aussitôt du vaisseau dans le bateau avec le cœur vraiment navré; j'y demeurai debout à la considérer aussi long-tems qu'il me fut possible de la voir. Elle me regardoit de son côté en portant de tems en tems son mouchoir sur ses yeux. Je me contentai ensuite de considérer le vaisseau même après qu'on m'eut mis à terre,

tant que j'en pus discerner la moindre apparence; car il étoit déjà presqu'à la voile quand j'en sortis. Après quoi, je me retirai à mon auberge dans la plus grande agitation.

J'allai me coucher, mais je ne reposai pas. Le matin suivant je revins à Londres, & regagnai la campagne l'après-dînée du même jour. Et voilà, ma chère, ce que j'avois à vous dire de la pauvre Sara Godfroy. J'apprends qu'elle envoie à toutes les occasions qu'elle en a, & au su de son mari, des personnes pour s'informer comment se porte la fille qu'elle a eue de son premier mari; & qu'elle a la satisfaction de savoir qu'on a beaucoup de soin d'elle. Il y a environ un an que son mari lui envoya en présent un petit noir d'environ dix ans pour la servir. Mais il fut attaqué de la petite vérole, & mourut un mois après son arrivée.

Il est impossible, lui dis-je, que votre grand cœur n'ait conservé long-tems l'impression de cette triste aventure, & de toutes ses circonstances.

Il est vrai, reprit-il, qu'elle m'a vivement affecté pendant quelque tems: mais j'étois alors plein de feu & presqu'incapable de réfléchir. Je commençai bientôt mes voyages: mille nouveaux objets me passèrent devant les yeux, & firent une puissante diversion; & vous avez vu, que cinq ou six ans après, & même plutôt, j'avois tellement perdu toutes les impressions dont vous parlez, que

je m'étois bien promis d'obliger ma Pamela à changer de nom, & à devenir Sara Godfroy seconde du nom.

Ah! méchant que vous êtes! lui dis-je, je vois bien que vous ne dites que trop vrai; mais je bénis dieu de ce qu'il en est autrement; je le bénis de votre réforme, autant pour l'amour de vous que pour l'amour de moi-même.

Je l'en bénis aussi, ma chère, me dit-il, & je le fais avec toute la sincérité imaginable, & avec d'autant plus de plaisir, que j'ai, je m'en flatte, reconnu mon erreur de bonne heure, & que jouissant d'une santé si parfaite à la fleur de mon âge, il y a toute apparence que je viendrai à avoir parfaitement en horreur mes égaremens passés; que j'aurai pitié de la pauvre Sara Godfroy, par les mêmes motifs qui me font admirer les vertus de ma Pamela, & que je prendrai la ferme résolution de m'en rendre aussi digne qu'il est possible. J'espère aussi, ma chère, que vos prières pour mon pardon & ma persévérance, seront d'une grande efficacité envers dieu.

Ces charmantes réflexions sur la triste, mais instructive histoire de la pauvre Sara Godfroy, nous conduisirent jusqu'à la vue de notre maison. Nous descendîmes de carrosse, & allâmes nous promener dans le jardin jusqu'à ce que le dîner fût prêt. Et nous sommes actuellement si occupés à

tout préparer pour notre comparution à l'église, que j'aurai à peine le tems d'écrire jusqu'à ce que cela soit passé.

LUNDI matin.

HIER nous allâmes à l'église, accompagnés de Jean, d'Abraham, de Benjamin, & d'Isaac, tous en belles livrées neuves, dans le plus beau de nos carrosses, qui avoit été nettoyé exprès, doublé & équipé de neuf, de sorte qu'il avoit toute l'apparence d'être neuf en effet. Mais je n'avois point d'écusson à écarteler avec celui de mon cher époux. J'en fis l'observation devant lui, & il me répondit en badinant, qu'il avoit bonne envie d'écarteler pour mes armes une branche d'olivier, par allusion aux espérances qu'il avoit (*) d'une famille. J'avois mis l'habit de damas blanc à fleurs d'or dont je vous ai parlé, une coëffure superbe, avec le collier de diamans, & les boucles d'oreilles, &c. ci-dessus mentionnés. Pour mon cher maître, il avoit une belle veste d'un pou de soie bleu, galonnée; son habit étoit d'un beau drap gris de perle, avec les boutons & les boutonnières d'or, & doublé d'un

(*) C'est une allusion au pseaume 92 où les enfans sont comparés à des plants ou branches d'olivier.

taffetas blanc. Ah! qu'il étoit charmant dans cet équipage! Je lui dis que je me trouvois trop magnifique, & que je voulois mettre de côté quelques-uns des joyaux: mais il me répondit que cela seroit regardé de sa part comme un mépris qu'il auroit pour moi; & que, quoique le monde pût en parler sur le pied où les choses en étoient, comme je semblois le craindre, il aimoit mieux cependant qu'on dît toute autre chose, plutôt que d'avancer que je n'étois pas sur un aussi haut pied, comme sa femme, qu'aucune dame qu'il eût pu épouser.

La noblesse des environs nous avoit attendus, à ce qui paroît; car l'église étoit pleine. A mon grand regret, nous y arrivâmes des derniers : de sorte qu'à mesure que nous avancions pour gagner le banc de mon maître, les yeux d'une foule de gens se fixoient sur nous, & nous les entendions tous se parler bas l'un à l'autre. Mais mon cher maître y parut avec un air d'intrépidité, & s'y comporta envers moi d'une manière si tendre & qui marquoit tant de contentement, qu'il donna à toute la congrégation une opinion très-avantageuse du choix qu'il avoit bien voulu faire, ne donnant pas le moindre lieu de penser qu'il en fût honteux. Pour moi, comme j'étois résolue de m'occuper entièrement des devoirs du jour, mon attention à m'en bien acquitter, & mon ardeur à rendre graces

à dieu pour les immenses faveurs que j'en avois reçues, m'occupèrent tellement, que je fus beaucoup moins émue que je ne l'aurois été autrement des regards avides & des chuchoteries des dames, des messieurs, & en vérité de toute l'assemblée, dont les yeux étoient tous attachés sur notre banc.

Quand le sermon fut fini, nous restâmes dans l'église jusqu'à ce qu'elle fut considérablement vidée ; mais nous nous trouvâmes environnés d'une foule qui nous attendoit aux portes de l'église & dans le porche. Là j'eus le plaisir d'entendre de tous côtés mille & mille louanges, tant sur ma personne que sur mon ajustement & mon maintien, & pas une seule réflexion choquante, ni aucune chose qui sentît tant soit peu le mépris. M. Martin, qui est garçon, M. Chambers, M. Artus, & M. Brooks, y étoient avec toutes leurs familles. Ces quatre s'avancèrent vers nous avant que nous montassions en carrosse, & nous complimentèrent l'un & l'autre très-poliment & en véritables amis. Mesdames Artus & Brooks, eurent la bonté de me féliciter. Madame, me dit la dernière, vous me renvoyâtes l'autre jour mon mari enchanté de vos manières charmantes, & de votre douceur, & vous venez de convaincre aujourd'hui plus de mille ames, que ces belles qualités vous sont toutes naturelles.

Vous

Vous me faites beaucoup d'honneur, madame, repris-je. Rien ne me fait mieux sentir mon bonheur que l'approbation d'une si aimable personne. Mon cher maître me donna la main pour monter en carrosse, & s'arrêta à la portière pour parler au chevalier Atkins, qui l'accabloit de complimens, & qui porte toujours le cérémonial un peu trop loin. Je pense qu'il le fit exprès pour m'accoutumer aux contemplations du public, ce qui me causa quelque peine ; car j'étois toute déconcertée d'entendre les louanges des gens de campagne, & de les voir entourer le carrosse de tous côtés. Plusieurs pauvres me demandèrent la charité : je fis signe à Jean avec mon éventail : Divisez, lui dis-je, cet argent entre les pauvres dans le porche de l'église le plus éloigné ; & qu'ils viennent me trouver demain matin, & je leur donnerai quelque chose de plus, s'ils ne m'importunent pas à présent. Je lui donnai en même tems tout l'argent que j'avois, qui se trouva monter à vingt-cinq ou trente shelings ; & cela me délivra des clameurs avec lesquelles ils me prioient de les aider.

M. Martin vint à moi de l'autre côté du carrosse, & s'appuya sur la portière, tandis que mon maître parloit au chevalier Atkins dont il ne pouvoit se dépêtrer. Je vous jure, me dit-il, que vous avez enchanté toute la congrégation. Il n'y a pas une

ame qui ne chante hautement vos louanges ; & mon bon voisin a su mieux choisir pour lui-même, qu'on n'auroit pu le lui insinuer. Je vous jure, ajouta-t-il, que notre ministre a plus jeté les yeux sur vous que sur son livre.

Vous encouragez comme il faut les ames foibles, lui dis-je. Je vous jure, reprit-il, que je ne dis que la pure vérité. Je me marierois dès demain, si j'étois sûr de trouver une personne qui eût seulement la moitié de votre mérite. Je ne suis pas louangeur excessif, continua-t-il, & je n'accorde que ce qui est dû au vrai mérite; mais il faut que je dise avec toute l'église, qui vient d'être édifiée de votre piété, que vous êtes l'ornement de votre sexe, que vous faites un honneur infini à votre époux, & que vous rendez la religion aimable.

Quand il eut cessé de parler, le ministre lui-même me complimenta, & me dit que le pieux comportement d'une aussi aimable mariée édifieroit tout son troupeau, & lui donneroit du courage à lui-même. Vous êtes trop bon, monsieur, lui dis-je; j'espère que je me conduirai conformément aux bonnes instructions que j'aurai le plaisir de recevoir d'un aussi digne pasteur que vous. Il me fit une profonde révérence, & se retira.

Le chevalier Atkins vint alors à moi, tandis que mon maître montoit en carrosse. Madame, me dit-il, je vous demande mille pardons de vous

avoir privée si long-tems de votre cher époux : mais c'étoit pour lui dire qu'il étoit le plus heureux homme du monde. Je lui fis une profonde inclination ; mais je l'aurois bien voulu à cent lieues, pour m'avoir ainsi exposée aux regards de chacun, qui, malgré tous mes efforts, ne laissoient pas que de me déconcerter beaucoup.

Si vous voulez venir tous les dimanches à l'église avec votre charmante compagne, dit M. Martin à mon maître, je n'y manquerai pas une seule fois, & elle donnera un bon exemple à tout le voisinage. Ah ! mon cher monsieur, dis-je à mon maître, vous ne savez pas combien M. Martin a de bonté pour moi. Les civilités dont il m'accable, me donnent le courage de lever les yeux, & de montrer hardiment ma joie & ma gratitude en public.

Je suis aussi sensible que vous, mon cher amour, aux politesses de mon bon ami. Nous irons constamment à l'église, lui dit-il, & dans tous les autres endroits où nous pourrons avoir le plaisir de voir le cher M. Martin.

Parbleu ! lui dit celui-ci, vous êtes un mortel bien heureux ; l'exemple de votre épouse vous a rendu plus poli & plus aimable que je ne vous ai connu de ma vie ; je ne vous ai pourtant jamais regardé comme manquant de politesse. Là-dessus, il nous fit la révérence, & monta dans son

carrosse. Nous partîmes, & dans le chemin, le peuple nous accabla de bénédictions, & nous traita de couple charmant.

Comme je n'ai d'autre vanité, en vous répétant toutes ces choses, que celle de voir la démarche que mon maître a faite en s'abaissant jusqu'à moi, autorisée d'une approbation générale, je sais que vous me le pardonnerez.

L'après-dînée, nous retournâmes à l'église, & d'assez bonne heure, à ma très-humble requête; mais l'église étoit déjà pleine, & peu après elle regorgea; tant la nouveauté attire les yeux des humains. Hélas! ils n'en sont que plus à plaindre! M. Martin entra après nous, & venant à notre banc: Je prendrai séance auprès de vous cette après-dînée, mes chers amis, nous dit-il. De tout mon cœur, reprit mon maître: pour moi j'en fus extrêmement fâchée; mais aussi je pris bien la résolution de ne pas faire céder mon devoir à ma timidité, ni à aucune autre considération: & dès que le service commença, je me retirai au fond du banc, & laissai sur le devant les messieurs, qui se comportèrent l'un & l'autre avec toute la décence convenable. J'insiste là-dessus d'autant plus que ci-devant M. Martin ne s'étoit jamais beaucoup signalé par son exactitude à venir à l'église, ni par son attention au service lorsqu'il y étoit.

Le ministre, contre son ordinaire, & pour

nous faire honneur, prêcha une seconde fois, & nous donna un excellent sermon sur les devoirs relatifs du chrétien. Comme il fit plusieurs belles observations sur le sujet, j'y prêtai une attention toute particulière. M. Martin m'adressa deux ou trois fois la parole pendant le sermon, mais il me vit si entièrement occupée à écouter le prédicateur, qu'il s'abstint de m'interrompre : j'eus soin cependant de me ressouvenir de la leçon que mon maître m'avoit faite précédemment, & de garder avec lui une contenance gaie & obligeante, comme avec un de ses intimes amis. Mon maître le pria de nous faire l'honneur de souper avec nous. Je suis si épris de votre épouse, que je ne vous conseille pas de trop entretenir cette disposition ; car je serai toujours chez vous si vous le faites. Vous ne sauriez nous honorer trop souvent de votre compagnie, reprit mon maître ; & comme je vous ai laissé brusquement dans la nasse du célibat, je suis d'opinion que vous ne sauriez mieux faire que de répéter vos visites le plus qu'il vous sera possible ; & qui sait si mon bonheur ne convertira pas un second libertin ? Qui le sait ? reprit M. Martin ; je le sais, moi ; car je suis déjà plus qu'à demi réformé.

Quand je fus à la portière, mesdames Artus, Brooks & Chambers me furent présentées par leurs époux : & un instant après, la spirituelle miladi

Towers, qui m'avoit raillée ci-devant, comme je vous l'ai dit, vint se joindre à elles. Madame Artus me félicita, & me dit que toutes mes bonnes voisines se rassembleroient, & viendroient en corps me rendre visite. Madame, lui dis-je, c'est un honneur dont je ne saurois me montrer trop reconnoissante; & vous serez bien bonne de favoriser & protéger ainsi une personne, qui fera toujours son étude de mériter vos bonnes graces, par tous les égards imaginables.

Vous n'avez pas besoin de protection, ma chère voisine, me dit miladi Towers, votre mérite suffit pour cela. J'ai eu ce matin un rhume, qui m'a retenue au logis; mais j'ai ensuite tant entendu parler de vous avec éloge, que j'étois bien résolue de ne pas me renfermer cette après-dînée; je veux faire chorus avec ceux qui vous félicitent; & se tournant ensuite vers mon maître; vous êtes, lui dit-elle, un rusé filou comme je l'ai toujours cru. Où avez-vous dérobé cette aimable dame? N'y a-t-il pas de la barbarie à nous l'amener ainsi sans dire garre, pour nous mortifier & nous éclipser toutes? Vous êtes bien bonne, madame, lui dit-il, vous & toutes mes dignes voisines, de la regarder des mêmes yeux que moi. Mais, si je n'avois pas été convaincu, que son excellent cœur & ses manières préviendroient chacun en sa faveur du premier coup-d'œil, je n'aurois jamais

osé la mettre dans la classe de celles de nos bonnes voisines qui nous félicitent à présent d'une manière si obligeante.

J'avoue, lui dit-elle en baissant la voix, que j'ai été du nombre de vos censeurs; mais, à présent que je vois l'honneur que votre épouse peut faire à la plus haute condition, je sens que je ne vous ai jamais tant aimé de ma vie, que depuis que je connois le choix que vous avez fait. Ma chère voisine, me dit-elle en venant à moi, pardonnez de ce que je n'ai conservé que dans mon esprit le souvenir de vous avoir vue autrefois: j'aurois dû garder dans le cœur l'idée d'une personne qui nous est si supérieure à toutes, par son aimable douceur & ses manières charmantes, & qui soutient avec tant de dignité l'état heureux dont elle jouit aujourd'hui.

Ma chère dame, lui dis-je, pourrai-je jamais vous exprimer assez ma gratitude? Non, je ne saurois désormais jeter avec peine les yeux sur ma condition passée; puisque l'indulgence & l'exemple de tant de dames de mérite m'aident si puissamment à soutenir les honneurs auxquels le plus généreux des hommes m'a élevée.

Vous parlez comme un ange, me dit-elle obligeamment. Si nous étions ailleurs, je vous baiserois pour cette réponse. O heureux, heureux M. B***, ajouta-t-elle en s'adressant à mon maître!

que vous venez de nous donner une haute idée de votre jugement! Je vous jure, ajouta-t-elle, que, si je vais vous voir seule, je ne tarderai pas à vous rendre mes devoirs. Ce sera bien votre faute, madame, lui dit madame Brooks, si vous vous faites à vous-même le tort d'y manquer.

Elles prirent ainsi congé de nous. Que vous m'avez rendue heureuse, dis-je avec transport à mon cher maître, en lui donnant la main! Et moi, dit le prédicateur qui venoit justement de nous joindre, à ce que je remarque de vous deux, j'oserai bien avancer qu'il est difficile d'exprimer combien vous rendez votre époux heureux. Je lui fis une révérence en rougissant, ne croyant pas qu'il m'eût entendue. Mon maître lui dit qu'il seroit charmé s'il vouloit bien lui faire l'honneur de le venir voir. Il répondit qu'il auroit celui de nous rendre ses devoirs à la première occasion, & qu'il nous amèneroit son épouse & sa fille. Je lui dis qu'il nous faisoit une double faveur, & que je serois charmée de cultiver une si digne connoissance. Je le remerciai de son beau sermon; & lui me remercia de l'attention que j'y avois prêtée, & qu'il voulut bien appeler exemplaire. Mon cher maître m'aida ensuite à monter en carrosse, & nous fûmes ramenés au logis, tous deux heureux; &, graces au ciel, tous deux contens.

M. Martin vint chez nous le soir, avec un au-

tre gentilhomme de ses amis, nommé Dormer; & il ne nous entretint que de l'opinion avantageuse qu'il disoit que chacun avoit de moi, & du bon choix que mon généreux bienfaiteur avoit fait.

Ce matin, les pauvres sont venus me voir, au nombre de vingt-cinq, comme je les y avois invités; & je les ai tous renvoyés contens. Ils n'étoient, dimanche, pas plus de douze ou quatorze, lorsque Jean leur distribua l'argent que je lui avois donné: mais d'autres en eurent vent, & completèrent le nombre ci-dessus.

Mardi.

Ce matin, mon généreux maître m'a donné un témoignage bien raisonné, mais aussi bien attristant par sa nature, du cas qu'il fait de mon peu de mérite; témoignage que je ne pouvois jamais souhaiter d'en avoir, & auquel je n'avois garde de penser.

Après le déjeûner, il me mena promener dans le jardin, & une ondée venant à tomber, nous allâmes nous réfugier dans le petit pavillon du jardin privé, où il m'avoit autrefois donné tant d'allarmes. Ma chère, me dit-il, s'asseyant à côté de moi, j'ai actuellement mis fin à tout ce qui m'oc-

cupoit l'eſprit, & me voilà parfaitement tranquille. N'avez-vous pas été ſurpriſe de ce que je me ſuis fort occupé depuis un tems dans ma bibliothèque, & de ce que, gardant le logis, j'ai néanmoins été ſi peu en votre compagnie? Non, monſieur, lui dis-je, je n'ai jamais eu l'impertinence de vouloir deviner rien de ce à quoi il vous a plu de vous occuper; & je me garderai bien de jamais me livrer à une curioſité qui pourroit vous devenir importune. D'ailleurs, je ſais que vous avez de grands biens; & le train où vous vous mettez, d'examiner & de régler vous-même vos affaires, doit néceſſairement prendre une partie de votre tems, dont je dois être fort ſoigneuſe de ne vous rien dérober.

Fort bien, reprit-il! mais je vous dirai à quoi je me ſuis occupé en dernier lieu. J'ai fait réflexion que ma famille étoit preſqu'éteinte; que ſi je meurs ſans héritiers, une grande partie de mon bien ira à une autre branche, & que d'autres portions de mes effets mobiliers tomberont entre les mains de gens à la merci deſquels je ne voudrois pas que ma Pamela pût jamais ſe trouver. La vie humaine étant donc précaire, j'ai diſpoſé tellement de tout, que vous ſerez, quoi qu'il arrive, abſolument indépendante & heureuſe. Je vous ai aſſuré le pouvoir de faire beaucoup de bien, & de vivre ſur un pied convenable à une perſonne qui m'appartient

de si près ; & j'ai ôté tout pouvoir à qui que ce soit de jamais molester votre père & votre mère dans la possession de ce que je leur ai déja assigné pour le reste de leurs jours. Je viens de mettre fin à tous ces arrangemens : il n'y a plus qu'à nommer vos fidéi-commissaires (*) ; & si vous connoissez quelqu'un en qui vous ayez plus de confiance qu'en tout autre, je voudrois que vous le nommassiez vous-même.

Je fus si vivement touchée de cette triste marque qu'il me donnoit de son excessive bonté pour moi, & si accablée de la foule d'idées qu'une chose aussi sérieuse fit nécessairement naître dans mon esprit, que la parole me manqua. Je me soulageai enfin par un torrent de larmes. Ah ! monsieur, lui dis-je, en le serrant tendrement dans mes bras, vous m'accablez par un discours si cruel, & cependant si plein de bonté ! Je ne pus en dire davantage.

Ma chère, me dit-il, je vous conjure de ne pas vous chagriner d'une chose qui me fait plaisir. Je n'en suis pas plus près de ma fin, pour avoir fait ce testament. Mais comme chaque jour nous ex-

(*) En Angleterre, lorsqu'on veut assurer un bien à quelqu'un, on le met en dépôt entre les mains de deux personnes qui veulent bien s'en charger, & qui, en vertu d'un acte dressé exprès, en deviennent responsables, eux & leurs héritiers, à celui auquel ledit bien est assuré & à ses héritiers.

pose à mille accidens, & que la vie est si incertaine, différer de mettre ordre à des choses de cette conséquence, est, selon moi, une des plus inexcusables fautes qu'on puisse commettre. On a à penser à tant d'intérêts importans lorsqu'on approche de son dernier période, & l'ame peut s'y trouver si agitée & si peu capable de s'occuper d'affaires, que c'est un meurtre de remettre à une époque si précieuse aucun de ces arrangemens qui demandent, plus que tous les autres, une mûre délibération, une entière liberté d'esprit, une vigueur & une santé parfaite. Mon pauvre ami M. Carlton, qui mourut dans mes bras il n'y a que quelques jours, & dont l'ame étoit agitée d'un côté de considérations mondaines, & de l'autre, de la violence des maux qui l'ont tué, &, qui plus est, occupé d'intérêts d'autant supérieurs à ceux-ci que l'ame est au-dessus du corps, fit alors une si forte impression sur moi, que mon impatience en redoubla de me retrouver dans cette maison, où étoient la plupart de mes papiers, afin d'y faire le testament auquel je viens de mettre la dernière main. Puisque la chose fait tant de peine à ma chère fille, je penserai moi-même à lui choisir les fidéicommissaires les plus capables de maintenir ses intérêts. Je n'ai donc, ma chère, qu'à vous assurer que dans cette occasion, comme dans toute autre que vous pourriez vous imaginer, je me suis étudié à vous assurer

toute la tranquillité, la liberté & l'indépendance possibles. Et comme je veux à l'avenir éviter de vous parler de rien qui puisse vous attrister, je n'ai qu'une seule & dernière requête à vous faire : je vous demande en grace, au cas que, pour punition de mes fautes, il plaise à dieu de me séparer de ma chère & bien-aimée Pamela, de vous faire un devoir de n'épouser pas une certaine personne de par le monde ; car quelle que soit la répugnance que j'ai à penser qu'un autre pourroit me succéder dans votre cœur, je ne voudrois jamais imiter Hérode, & vous interdire un changement d'état par un second mariage.

Je ne pus lui répondre, & la douleur pensa me suffoquer. Je vous dirai, ajouta-t-il, pour finir tout d'un coup sur un sujet qui vous chagrine tant, que la personne en question est M. Williams. Il faut aussi vous mettre au fait du motif de ma demande, qui n'est fondée que sur ma délicatesse, & nullement sur aucun dégoût que j'aie pour lui, & sur aucune apparence que je puisse jamais en avoir. Mais il me semble qu'il en pourroit retomber du blâme sur ma Pamela, si jamais elle venoit à faire un tel mariage ; qu'on pourroit en prendre lieu de penser & de dire qu'elle avoit d'abord épousé un homme pour ses grands biens, dans un tems où, sans cela, elle en auroit volontiers épousé un autre ; & que, se trouvant en liberté de suivre son inclination,

elle y cède enfin, & se donne le jeune ministre pour mari. Or, je ne saurois souffrir qu'on puisse penser, sous quelque frivole prétexte que ce soit, que je n'ai pas toujours eu dans votre cœur la préférence sur tous les hommes de la terre, nonobstant ma conduite à votre égard, ayant fait voir de mon côté que je vous préférois à toutes celles de votre sexe, sans aucune distinction de rang.

M'eût-on donné l'univers entier, je n'aurois jamais pu ouvrir la bouche. A présent, dit-il, en me prenant dans ses bras, j'ai dit tout ce que j'avois sur le cœur : je ne m'attends point à une réponse, & je vous vois trop touchée pour pouvoir m'en faire aucune. Je ne vous demande que de me pardonner un discours dont je vous ai appris le motif, qui intéresse votre réputation autant que ma délicatesse. N'allez pas me répliquer : dites seulement que vous me pardonnez. J'espère que voici la dernière chose chagrinante que je dirai à ma chère Pamela, dans tout le reste de ma vie. Dieu veuille, pour notre bonheur commun, la prolonger pendant un grand nombre d'années.

La douleur continua toujours à me rendre muette. Ma chère, me dit-il, la pluie est passée ; sortons, & continuons notre promenade. Il me donna aussi-tôt la main, & j'allois parler ; mais il m'imposa silence. Je ne veux pas, me dit-il, que ma chère amie ouvre seulement la bouche. Si je prêtois

l'oreille aux assurances qu'elle voudroit me donner du soin avec lequel elle remplira mes souhaits, j'aurois l'air d'en douter, & d'avoir besoin de ses protestations pour le croire. J'étois assuré, ajouta-t-il, que, pour vous engager à me complaire, il me suffiroit de vous dire ma pensée : c'est un sujet auquel je ne repenserai de ma vie, si vous ne le rappelez pas à mon esprit. Alors il changea de discours de la manière du monde la plus obligeante.

Ma chère, me dit-il, ne trouvez-vous pas du plaisir à respirer l'odeur délicieuse que la pluie vient de communiquer à ces plates-bandes de fleurs ? Votre présence m'anime à un tel point, que je croirois presque lui devoir ce que nous ne devons qu'à l'ondée, dont la fraîcheur répand autour de nous un si doux parfum. Quand ma Pamela est à mes côtés, il me semble que toute la nature fleurit à l'entour de moi : & je me rappelle à ce sujet une idylle, que je composai il y a quelques années, en me supposant dans une situation toute semblable à celle où je suis actuellement. Elle en peint si bien tous les charmes, qu'on diroit qu'un esprit prophétique me l'inspira pour lors ; & comme je la sais par cœur, je vais vous la réciter. Il me prit alors dans ses bras, & tout en marchant il me répéta les vers suivans, dont il me donna ensuite une copie.

IDYLLE.

QUAND vous parlez, Iris, de ces vives couleurs
Qui viennent d'embellir nos arbres & nos fleurs,
Vous en donnez la gloire à ces douces ondées
Que les feux du ſoleil ont ſi bien ſecondées.
De la raiſon peut-être eſt-ce ſuivre les loix;
Mais de mes ſens charmés ſi j'écoutois la voix,
Si vous me permettiez, Iris, de les en croire,
Je vous ferois au moins partager cette gloire:
Je dirois que c'eſt vous qui rendez en ces lieux
La nature aujourd'hui ſi brillante à nos yeux.
Ah! des plus beaux jardins fût-ce ici le modèle,
Et de tous les printems chantés par Philomèle;
Fût-ce ici, chère Iris, le printems le plus doux;
Ce printems, ce jardin, que ſeroient-ils ſans vous?
Tant que mon cœur languit loin de votre préſence,
Tout me ſemble avec lui languir de votre abſence;
Tout paroît triſte & morne à mes ſombres regards.
Mais vous vois-je; auſſi-tôt, je vois de toutes parts
La nature étaler une face riante,
Et prendre de votre air la douceur attrayante.
Votre préſence, enfin, ou produit ces beautés,
Ou produit pour les voir de nouvelles clartés.
Décidez là-deſſus: mais contemplez ces roſes;
Les voilà ſous vos yeux dans ce moment écloſes:
Ce lys, à votre aſpect, ſemblant ſe réjouir,
Emblême de mon cœur, vient de s'épanouir:
Et que ſont ces parfums, ces odeurs confondues,
Par-tout où vous paſſez, dans les airs répandues,
Qu'un tribut de nos fleurs, qui, pour charmer vos ſens,
Diſſipent leurs tréſors, prodiguent leur encens;

Tandis

Tandis que de vos pas la ſecrète influence
De ces biens prodigués leur fournit l'abondance?
Entre les dons de Flore, & vous, charmante Iris,
Tel eſt le beau rapport que la nature a mis.
Ils l'ornent en un ſens, vous l'ornez dans un autre:
Vous ſervez à leur gloire, ils ſervent à la vôtre:
Ils parent votre ſein, il les pare à ſon tour:
Sur ce trône animé, vrai trône de l'amour,
Lorſqu'un caprice heureux leur aſſigne une place,
Ils ſemblent reſſentir le prix de cette grace.
Prenez de ces œillets, cueillez de ces jaſmins,
Ils paroitront joyeux de paſſer dans vos mains.
Des roſſignols, encore, écoutez le ramage;
Ils ſemblent ne chanter que pour vous rendre hommage.
En brillant à leurs yeux, de leurs goſiers brillans
Vous avez réveillé les doux gazouillemens.
L'alouette, en volant vers le ſéjour des anges,
Va leur montrer, ſans doute, à chanter vos louanges;
Et préſageant déjà votre ſort glorieux,
Vous annonce d'avance aux habitans des cieux.
Ici les arbres même ont pour vous leur langage;
Ces tilleuls, de plaiſir, agitant leur feuillage,
Pour vous offrir leur ombre étendent leurs rameaux:
Là, jaloux de leurs droits, ces ſenſibles berceaux
Paroiſſent demander qu'on préfère leur ombre,
Retraite des amours & plus fraîche & plus ſombre.
Entrons-y, chère Iris: j'y connois un réduit
Qui conſerve en plein jour les attraits de la nuit.
Dans ce réduit charmant, la nuit & le ſilence
S'animeront pour vous, auront leur éloquence.
Entrons-y, chère Iris: j'y veux, à vos genoux,
Vous jurer librement combien je ſuis à vous.

C'eſt ainſi qu'un beau jour le noble & riche Alcandre,
Dans de vaſtes jardins nouvellement acquis,
Tenoit à la beauté dont les yeux l'ont conquis,
Un langage galant & tendre.
Euſſiez-vous jamais, à l'entendre,
Deviné que l'hymen, depuis plus de ſix mois,
Les retenoit tous deux enchaînés ſous ſes loix?

Il tâcha par ſes manières charmantes, d'adoucir la triſteſſe que tant de généroſité, jointe à la gravité du ſujet, & à l'étrange requête qu'il venoit de me faire, m'avoient miſe au fond du cœur. Tout ce qu'il me permit de dire fut, que je n'étois pas fâchée contre lui. Moi, fâchée contre vous! m'écriai-je en le ſerrant dans mes bras, & le baiſant mille fois: permettez que je vous témoigne ainſi ma gratitude, & le pouvoir abſolu que vos commandemens auront toujours ſur moi.

Mon ame étoit pourtant quelquefois en preſſe, & n'a pas même ceſſé d'y être juſqu'à préſent. Dieu veuille que je ne voye jamais le terrible moment qui mettra fin aux jours précieux de mon excellent & généreux bienfaiteur. Dieu veuille.... Mais la ſuppoſition me tue: briſons ſur un ſujet ſi déſolant.

Bon dieu! Qu'eſt-ce que cette vie, au milieu même des plus grands avantages qu'elle nous procure? Nous la paſſons à nous y forger des maux imaginaires, lorſqu'aucuns maux réels ne la

troublent. Ces craintes chimériques de possibilités que nous ne voyons qu'en éloignement, peuvent nous rendre aussi efficacement malheureux, que si nous avions à lutter contre des misères actuelles. Il me semble qu'en réfléchissant mûrement là-dessus, chacun devroit se convaincre, que ce monde n'est pas un lieu où des ames immortelles puissent éternellement demeurer, & qu'il faut nécessairement que cette vie soit suivie d'une autre, où l'ame entière sera satisfaite.

Mais sortons de l'abîme où je me suis plongée. Mes lumières sont trop foibles pour pouvoir saisir, comme je le devrois, toute l'importance de ces grands sujets. Il faut me borner à prier dieu, qu'après avoir fait ici bas un usage convenable de ses faveurs, je puisse, avec mon cher bienfaiteur, jouir des félicités de cet heureux état où il n'y aura que des satisfactions sans mêlange, & où tout sera joie, paix & charité à jamais.

Pendant que nous soupions, je reparlai de ses vers. Monsieur, lui dis-je, le charmant échantillon que vous m'avez donné de votre talent pour la poésie, ne me laisse nul lieu de douter que vous ne puissiez, si vous le voulez bien, me faire plusieurs faveurs du même genre; puis-je vous le demander en grace? Jusqu'ici, me dit-il, j'ai mené une vie trop bruyante & trop voluptueuse, pour pouvoir me livrer à une occupation si innocente. J'ai fait

par-ci par-là quelques légers eſſais ; mais très-peu de morceaux achevés. Je n'avois, en vérité, ni la patience ni l'attention néceſſaires pour m'attacher long-tems à une même choſe. Je pourrai de tems à autre vous montrer quelques-unes de mes ébauches : mais c'eſt un genre de productions dans lequel je n'ai jamais pu me contenter moi-même.

VENDREDI.

HIER preſque tous les gentilshommes de notre voiſinage nous firent l'honneur de nous rendre viſite avec leurs épouſes, qui s'étoient donné le mot pour venir toutes à la fois nous féliciter. Elles furent la bonté, la candeur & la cordialité même ; & jamais politeſſe n'égala celle des meſſieurs. Ils ſoupèrent avec nous ; tout ſe paſſa avec ordre & décence, & à la ſatisfaction de chacun ; graces aux bons ſoins & à l'habileté de la chère madame Jervis, qui eſt une excellente ménagère.

Pour moi, on eût dit que je ne m'étois ajuſtée que pour fixer l'admiration de tout le monde : & en vérité, ſi je n'avois pas ſu que je ne m'étois pas faite moi-même, comme mon cher père me le diſoit un jour, & que j'euſſe été aſſez ſimple pour penſer auſſi avantageuſement de moi que l'aimable compagnie vouloit bien le faire, l'orgueil auroit

aisément trouvé place dans mon cœur. Mais je n'ai pas oublié, & miladi Davers me l'a dit avec autant de vérité que de colère, que je ne suis qu'une image & un colifichet. Toute ma vanité est de penser que dieu m'a élevée à une condition où je pourrai me rendre utile à des personnes qui valent mieux que moi. C'est-là mon orgueil, & j'espère que ce sera mon seul orgueil. Car qu'étois-je de moi-même ? Dans le bien que je puis faire, je ne suis que la troisième main: mon cher maître n'en est lui-même que la cause seconde. C'est dieu, c'est l'être tout-puissant, tout miséricordieux & tout bon, qui en est le premier auteur. A lui donc en soit rendu toute la gloire.

Comme je m'attends, mes très-chers & très-honorés père & mère, à jouir bientôt du bonheur inexprimable de vous posséder ici, bonheur que je vous conjure de hâter le plus qu'il vous sera possible, je ne vous entretiendrai point du détail de ce qui s'est passé dans la charmante & dernière soirée; car j'aurai & cela & mille autres choses à vous dire. J'ai grand'peur de vous fatiguer de mon caquet quand je vous verrai.

J'ai eu ici huit dames d'autant de différentes familles, à chacune desquelles il me faudra rendre visite séparément. Bon dieu! que d'ouvrage je vais avoir à faire! Je commence à craindre de ne pouvoir remplir mon tems aussi-bien que je l'ai déjà promis à mon cher maître. Il est cependant content,

gai, affable & plein de bonté. L'heureuse mortelle que je suis! Puissé-je en rendre toujours grace à dieu, & en témoigner incessamment ma reconnoissance à mon cher époux. Quand je serai délivrée de l'embarras de tant de visites, j'espère que mon ame passera de ce tumulte à un calme domestique, qui me permettra de devenir utile à mon cher maître & à sa famille.

Ce matin, miladi Davers nous a envoyé faire ses complimens de la meilleure amitié du monde, avec des félicitations sans nombre de la part de milord Davers. Elle m'a priée de lui envoyer mes papiers par le porteur; & m'a fait dire que, dès qu'elle les aura lus, elle viendra elle-même me les rendre & m'en remercier; & qu'elle & milord me feront bientôt l'honneur de se convier chez moi (c'est l'expression dont elle a eu la bonté de se servir) & d'être mes hôtes pendant quinze jours.

Je n'ai présentement qu'une seule & unique chose à souhaiter; après quoi, je m'imagine que je serai toute extase; c'est votre présence & votre bénédiction de l'un & de l'autre. Vous me la donnerez, je l'espère, matin & soir, jusqu'à ce que vous soyez établis dans le séjour charmant que mon cher époux vous a destiné.

Je languis d'avoir la liste que vous m'avez promise des honnêtes gens que vous savez être dans l'indigence: l'argent me demeure oisif dans les

mains, & ne me rapporte rien. Vous voyez que je ſuis devenue uſurière, & que je veux tirer l'intérêt de l'intérêt. Je ſais pourtant qu'après avoir fait tout ce que je puis, je n'aurai jamais fait tout ce que je dois. Dieu veuille ſuppléer à mes imperfections.

J'ai dit à mon cher mari, que je voulois rendre une ſeconde viſite à la laiterie. S'il ne veut pas me l'accorder pour le préſent, je ferai comme toutes les femmes gâtées par leurs maris, & je le tourmenterai juſqu'à ce qu'il m'ait ſatisfaite là-deſſus. Si dieu nous prête vie, il me refuſera en vain le plaiſir de travailler tout de mon mieux à former de bonne heure le cœur de la chère petite enfant, de peur qu'elle ne tombe dans les mêmes pièges qui ont cauſé la perte de ſon infortunée mère. Je lui amaſſe une proviſion de jolies choſes, afin de m'en faire aimer ſi je puis, & de la divertir quand je la reverrai.

Je reçois dans ce moment la plus agréable de toutes les nouvelles, en apprenant que mardi matin vous partez pour venir nous voir. Vous aurez le carroſſe ſans faute. Dieu veuille hâter notre heureuſe rencontre. Elle viendra toujours trop tard. Pardonnez à mon impatience. Je vous envoie ceci pour vous amuſer ſur la route; & ſuis pour jamais votre tendre & reſpectueuſe fille, &c.

Ici finissent les lettres de l'incomparable Pamela à ses parens. Comme ils arrivèrent chez elle le mardi au soir de la semaine suivante, elle n'eut plus occasion de continuer son journal.

Le bon vieux couple en fut reçu avec toutes les démonstrations imaginables de joie, d'amour & de respect, & son généreux époux leur fit un accueil plein de bonté & de tendresse. Ils y demeurèrent jusqu'à ce que tout fût prêt pour leur séjour dans le comté de Kent. M. B*** lui-même, & leur fille, les y conduisirent, & les mirent en possession de la jolie ferme qu'ils leur avoient destinée. Ils y vécurent long-tems avec beaucoup d'agrément, faisant du bien à tous ceux qui les environnoient, tant par leur exemple que par une charité judicieuse.

Tant qu'ils vécurent, ils rendirent par an deux visites, de chacune quinze jours, à leur chère fille & à son époux, & ils en furent visités à leur tour une fois par an pendant huit jours au moins. M. B*** ayant augmenté la ferme par de nouveaux achats, ils en augmentèrent encore la valeur par leur diligence, & méritèrent de sa part les témoignages d'affection qu'il leur avoit donnés.

Pour l'aimable Pamela, elle jouit plusieurs années de suite de la récompense due à sa vertu,

à sa piété, & à sa charité : elle fit les délices de tous ceux & celles qui la connurent, & fut regardée comme le modèle le plus accompli de son siècle & de son sexe.

Elle rendit son cher époux doublement heureux, en lui donnant une belle & nombreuse famille. Il fut pour elle le meilleur & le plus tendre des maris, &, à son exemple, se fit remarquer pour sa piété, sa vertu & son exactitude à remplir tous les devoirs d'un homme de société & d'un vrai chrétien. Ils firent l'admiration de toutes leurs connoissances, par leurs manières engageantes, par l'ordre & l'économie admirable qu'ils firent régner dans leur maison; par leur aimable hospitalité, & par une charité qui se répandoit sur tous les objets qu'ils connoissoient en être dignes.

Pamela fut régulièrement visitée des principales dames de son voisinage, qui chérirent sa connoissance, & profitèrent de ses bons exemples.

Miladi Davers devint une de ses plus sincères & de ses plus tendres admiratrices, & milord Davers, en quelque manière, en fut fou.

La jeune demoiselle Goodwin fut enfin accordée à ses souhaits & à ses importunités; elle se forma sur son exemple, & avec le tems elle épousa un Gentilhomme aimable & riche, qui trouva en elle une femme excellente.

FIN.







